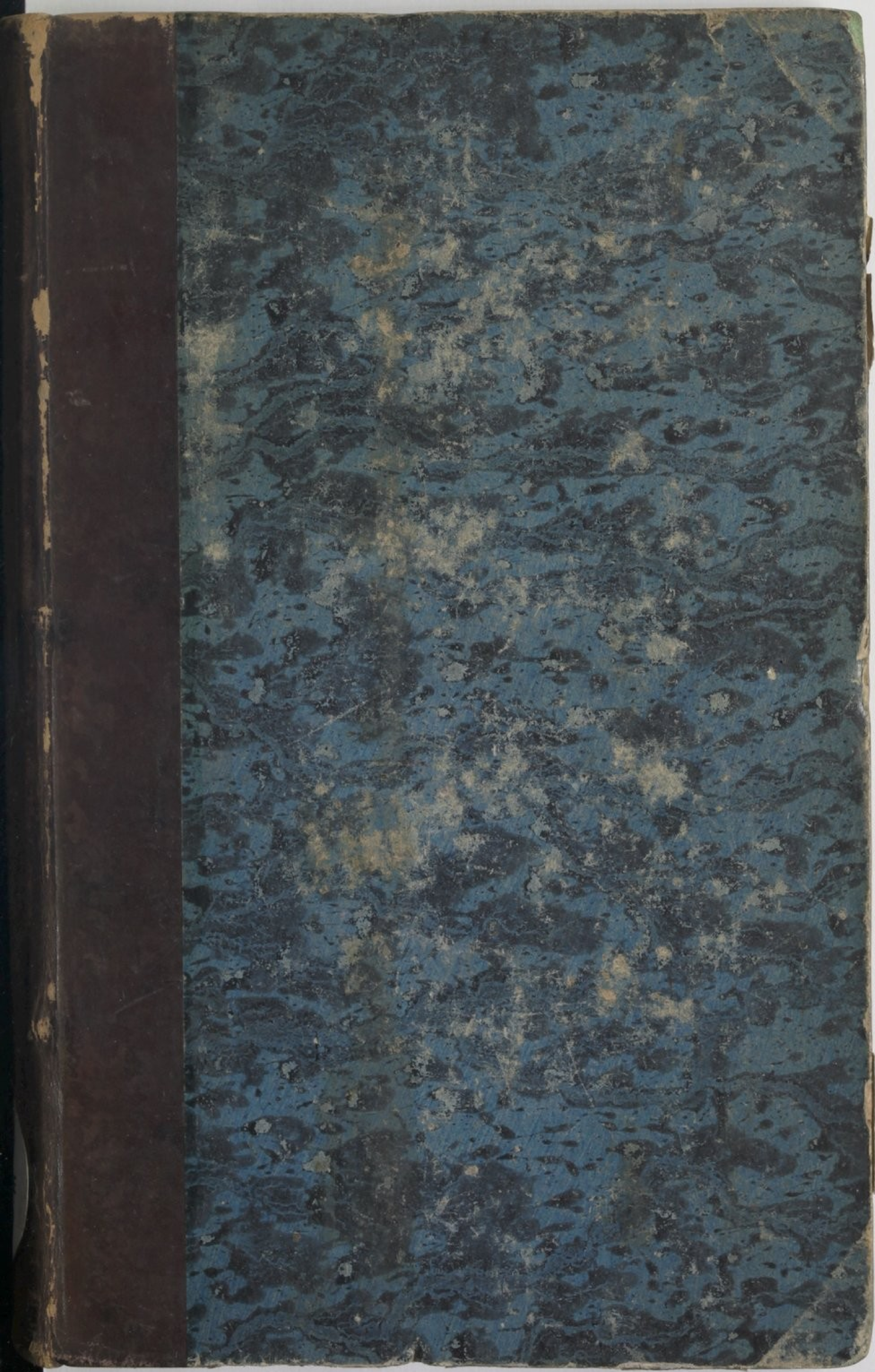
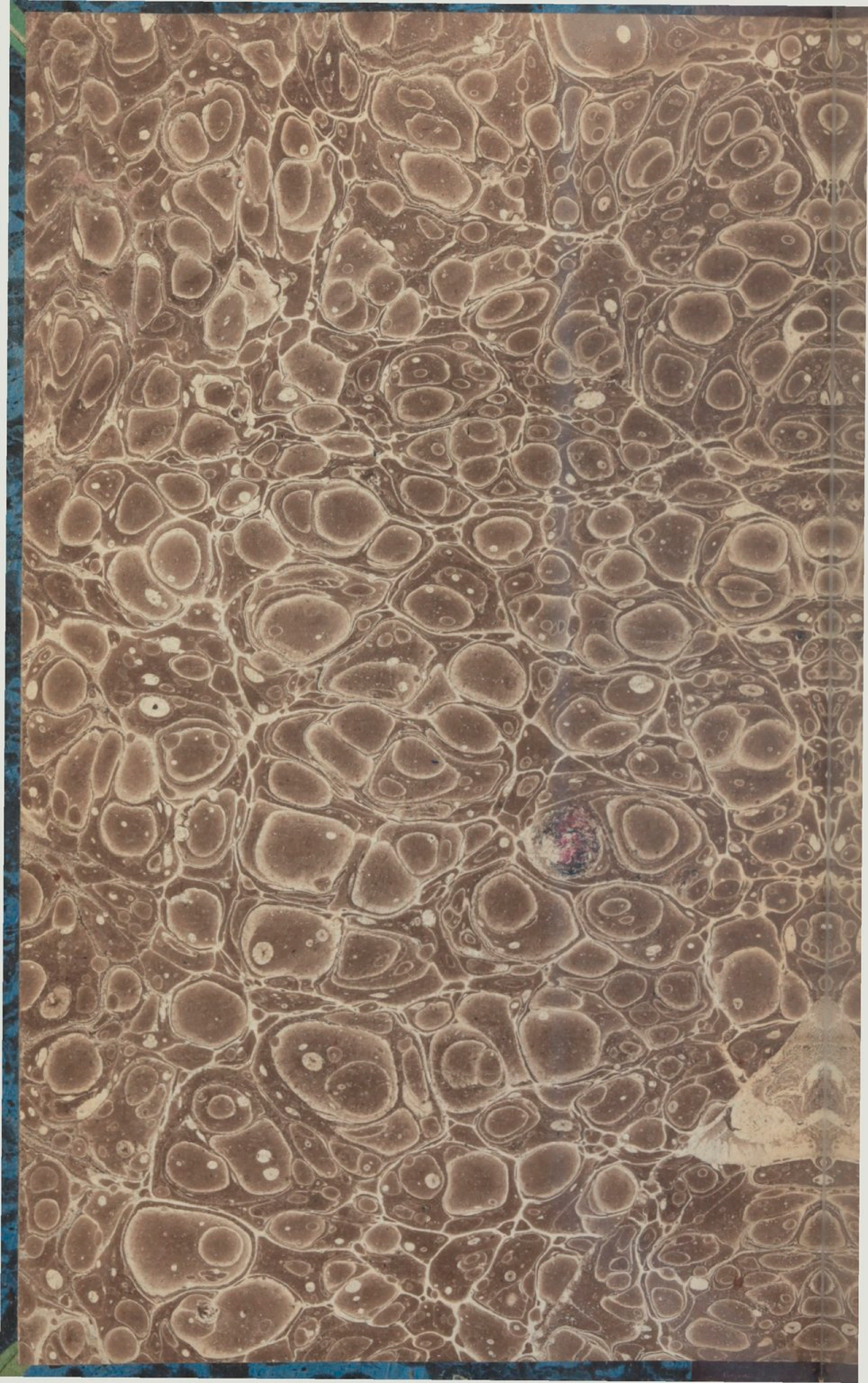
Essais de mémoires ou Lettres sur la vie, le caractère et les écrits de J.-F. Ducis, adressées à M. Odogharty de la Tour [...]







ESSAIS DE MÉMOIRES,

OU

LETTRES

SUR LA VIE, LE CARACTÈRE, ET LES ÉCRITS

DE J.-F. DUCIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.



Colin inv.t Pourvoyeur sculp.t

DUCIS AUPRÈS DE THOMAS MOURANT.

Vie de Ducis Page 177

ESSAIS DE MÉMOIRES,

OU

LETTRES

SUR LA VIE, LE CARACTÈRE, ET LES ÉCRITS

DE J.-F. DUCIS,

ADRESSÉES

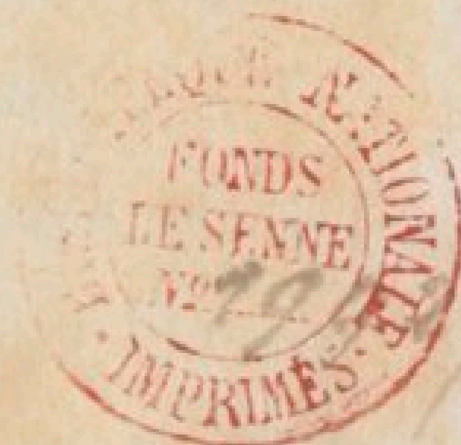
A M. ODOGHARTY DE LA TOUR

PAR M. CAMPENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

> Hic liber, professione pietatis...
> erit... excusatus.
>
> J. AGRICOLÆ VITA.





PARIS

CHEZ NEPVEU, LIBRAIRE,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

M. DCCC XXIV.

AVERTISSEMENT.

Dès les premières pages de ce livre, on s'apercevra du motif qui me l'a fait entreprendre. Commencé depuis près de deux ans, il eût dû paroître beaucoup plus tôt. Mais j'ai souvent été interrompu par des causes qui me sont personnelles, et qui ne peuvent être que fort indifférentes à ceux qui me liront.

Assez récemment, la mort de M. de La Tour, à qui ces lettres sont adressées, est venue suspendre encore mon travail.

Je dois dire ici un mot de cet homme de bien, qui ne fut guère connu que de ses amis. Il en eut, il méritoit d'en avoir; et l'on ne pourra pas en douter, quand on saura qu'il fut intimement lié avec M. d'Angivilliers et M. Ducis. Le goût qu'il avoit, et qu'il conserva toujours pour les lettres, lui avoit fait obtenir, il y a plus de quarante ans, de Gustave III, qui l'avoit vu plusieurs fois dans le

voyage qu'il fit en France, sous le nom du comte de Haga, le titre *de correspondant littéraire du roi de Suède, à Paris,* titre qu'il garda sous le roi régnant, et dont il a rempli les fonctions jusqu'à la fin de sa vie.

Une heureuse conformité de principes et de goûts établit, entre M. Ducis et lui, une liaison qui dura plus de vingt ans sans le plus léger nuage, et que la mort seule put détruire.

Il y avoit déja plusieurs années que nous avions perdu M. Ducis, quand je m'ouvris à M. de La Tour du projet que je réalise aujourd'hui. Il accueillit cette idée avec une joie, je dirois presque une reconnoissance, qui me toucha vivement. Il me donna tous les papiers relatifs à son ami, qui étoient en sa possession; et se mit lui-même en quête, avec beaucoup de zèle et de bonté, pour me faire obtenir des détails, des renseignements qui pouvoient m'être utiles. Il vint, à plusieurs reprises, me presser de me mettre à l'ouvrage, m'encourager dès que je m'y fus mis; et, chaque fois qu'il rencontroit ceux de mes amis dont il étoit connu, il leur par-

loit de ces lettres comme d'une des plus douces consolations de sa vieillesse.

La nouvelle de sa mort fut pour moi un sujet de découragement, qui me fit laisser de côté ce travail pendant un assez long temps; je ne le repris enfin qu'avec la résolution de ne rien changer à ma première intention. Ainsi, c'est encore à M. de La Tour que ces lettres sont adressées. Ce n'est plus, il est vrai, une consolation que je puisse offrir à sa vieillesse; mais c'est du moins un hommage que je rends à sa mémoire.

ESSAIS DE MÉMOIRES,

OU

LETTRES

SUR LA VIE, LE CARACTÈRE, ET LES ÉCRITS

DE J.-F. DUCIS.

LETTRE PREMIÈRE.

Vous vous plaignez, Monsieur, des articles de biographie ou de nécrologie qui ont été faits sur M. Ducis. Vous vous étonnez d'entendre son nom, son caractère, ses opinions, sa conduite, souvent invoqués dans des controverses politiques auxquelles il fut étranger toute sa vie. On diroit que le petit nombre de personnes qui ont eu des relations intimes avec cet homme d'une trempe d'ame, de caractère, et d'esprit si particulière, se soient reposés sur ceux qui l'ont à peine vu, du soin de le faire connoître: de là, des erreurs, des méprises fréquentes à son sujet; de là, plusieurs calomnies contre

sa mémoire, calomnies que la malignité inventa, que la sottise et la crédulité propagèrent, et dont l'esprit de parti s'empare comme pour se faire un appui d'un nom qui doit être, sans doute, en vénération auprès de tous les hommes de bien, mais qui ne peut jamais faire autorité dans aucune question politique.

Si, comme je le pense, vos plaintes sont fondées, pourquoi, Monsieur, ne pas remplir vous-même la noble tâche de peindre les qualités d'une ame qui s'épancha si souvent dans la vôtre? Quel meilleur usage pourriez-vous faire de vos souvenirs, de votre raison, de votre excellent esprit? N'est-ce pas vous qui avez, si je puis dire ainsi, continué Thomas dans ses affections? Votre amitié n'a-t-elle pas le droit d'aînesse sur la mienne? La mémoire de ce digne vieillard ne trouveroit-elle pas dans la garantie de vos lumières et de votre expérience, une égide contre la calomnie, que je me sens incapable de lui offrir? Pourquoi donc me laisser, ou plutôt m'imposer un soin où je ne puis montrer que du dévouement, du zèle, et de la sincérité? Que de choses me manquent, pour m'acquitter convenablement d'un pareil devoir!

Mais ce mot de *devoir* que vous avez prononcé, me fait une loi de tenter du moins de répondre

à vos desirs. Je sens qu'il m'est doux de m'occuper d'un pareil sujet et de m'entretenir de M. Ducis avec vous. C'est le faire vivre encore au milieu de nous par la pensée. En vous parlant de lui, toutefois, je le ferai parler lui-même le plus souvent que je pourrai. Vous jugerez si mes récits vous retracent avec quelque vérité la personne, le caractère, et les talents d'un ami qui vous fut si cher et si dévoué, et s'ils peuvent donner de lui une idée juste à ceux qui ne l'ont connu que par ses ouvrages. Plus je le peindrai fidèlement, plus je suis sûr de le faire aimer.

Qu'on ne s'imagine donc pas que je veuille composer un roman à propos d'un homme qui fut si vrai, qui n'affecta rien, qui ne prétendit à rien, qui n'ambitionna rien, qui ne voulut rien être. S'il peut y avoir quelque mérite dans mes tableaux, ce sera celui de la fidélité. Aussi, ne consulterai-je, pour obéir à votre vœu, que le souvenir d'une liaison de dix années qui, dans les cinq dernières, devint une parfaite intimité; que les lettres nombreuses qu'il m'écrivit dans l'effusion de son cœur; la correspondance étendue qu'il eut avec vous, et que vous m'avez confiée; ses ouvrages déja connus et ceux qu'il n'a point publiés; les papiers et les écrits de sa main

qu'il m'a laissés, et enfin le témoignage de quelques personnes dignes de foi, qui ont eu avec lui des rapports particuliers.

Je crains qu'en me lisant vous n'ayez plus d'une occasion de vous rappeler que le mouvement rapide et familier d'une lettre dispense d'un ordre méthodique bien rigoureux; je tâcherai cependant de ne point oublier que le désordre et la confusion dans les détails pourroient s'interpréter comme un manque d'égards, à-la-fois, pour la personne dont je veux honorer la mémoire, et pour celle à qui je m'adresse.

On pourroit distinguer dans chaque homme trois caractères différents : celui que le monde lui suppose, celui que lui-même s'attribue, celui qu'il a réellement. On pourroit encore remarquer une différence entre le caractère que la nature nous a donné, qui perce malgré nous et se trahit toujours par quelque point, et celui que la société nous a fait, ou que nous nous sommes fait pour la société. Ce mélange, qui frappe souvent nos yeux, n'existoit pas chez M. Ducis. Son caractère étoit le développement de son naturel. Ce caractère s'étoit formé dans la vie de famille, vie qu'il mena tant qu'il eut une famille. Il s'étoit ensuite conservé dans la solitude et fortifié dans la méditation. Les frottements de la société

n'en avoient altéré aucune partie. Son naturel avoit quelque chose tout à-la-fois de doux et de sauvage. On le trouvoit bon, facile, et simple, comme un enfant, avec tous ceux dont l'honnêteté d'ame, l'humeur, et les goûts pouvoient avoir quelque rapport, quelque point de contact avec lui. Mais cet enfant si simple et si facile, montroit une volonté indomptable sur tout ce qui touchoit aux choses de conscience, aux principes d'honneur, aux régles de conduite qu'il s'étoit prescrites. Ainsi, lorsqu'on se hasardoit à lui donner quelque conseil qui portoit atteinte à l'indépendance de son caractère; lorsqu'on lui proposoit quelque démarche qui tendoit à rompre l'équilibre où il avoit placé son ame; lors même qu'on venoit à ébranler fortement quelque corde délicate de son cœur, ou seulement à remuer des souvenirs qu'il eût voulu pouvoir chasser de sa mémoire; on eût dit alors un lion qui se réveilloit en secouant la crinière; et le feu de ses regards, l'éclat de sa voix, la menaçante expression de ses traits, eussent fait pâlir le plus déterminé. Vous savez, Monsieur, s'il y a rien ici d'exagéré. Nous avons connu ce lion et cet enfant; et, dans le cours de ces lettres, nous aurons plus d'une occasion d'observer ces deux natures dans le même caractère.

(*a*) M. Ducis étoit religieux, et je n'ai pas besoin de dire qu'il l'étoit sincèrement. Mais la religion même fortifioit en lui cette résistance énergique à tout ce qui blessoit sa conscience ou sa raison. Plus habituellement, elle donnoit à son ame une sérénité que ne troubloient ni les orages de la vie, ni les souffrances physiques. Il ne portoit jamais la conversation, sans nécessité, sur les matières sévères de la religion; mais il eût regardé comme une lâcheté de ne pas professer hautement, quand il le falloit, les sentiments et les croyances qu'il avoit dans le cœur, et il eût au besoin crié, comme Polyeucte : *je suis chrétien!*

Un homme, qui passoit pour peu religieux, étant venu le voir de grand matin, et insistant vivement pour être reçu : *dites-lui*, s'écria M. Ducis, *qu'il attende que j'aie achevé ma prière.* Il ne rougissoit pas de prier, le soir et le matin, celui qui a fait le soir et le matin. Du reste, rigoureux envers lui-même, indulgent envers les autres, ne présumant jamais le mal, tout sembloit innocence à ses regards innocents.

Son amitié avoit quelque chose de grave; elle étoit imposante, mais elle étoit dévouée. Trompé souvent dans ses affections, son cœur étoit demeuré sans défiance, même dans la vieillesse.

La prudence humaine étoit une qualité dont il faisoit peu de cas. Il falloit que ses amis l'avertissent des piéges les plus grossiers; sans quoi, il s'y fût précipité avec l'imprévoyance d'un enfant. On voit qu'avec ces dispositions, M. Ducis devoit être tout-à-fait étranger à ce qu'on nomme l'esprit de conduite. Il y suppléoit par je ne sais quel heureux instinct, par un droit sens qui le dirigeoit sûrement, et par l'habitude constante de ne point contrarier ses répugnances naturelles. Il combattoit quelquefois ses penchants, jamais ses aversions. Faut-il ajouter qu'il ignoroit, qu'il dédaignoit cet art si futile et si compliqué qu'on est convenu d'appeler l'*usage du monde?* A quoi lui eût servi cette frivole étude? il n'alloit pas dans le monde. Mais il portoit chez ses amis un sentiment inné de toutes les vraies bienséances sociales; et, dans les plus simples relations, une bienveillance obligeante, qui ne se bornoit point à de simples formules et à de vains dehors.

Près des femmes, cette politesse prenoit un caractère tendre et respectueux, que l'usage du monde ne donne pas toujours, et qu'il affoiblit trop souvent. Personne ne célébra mieux que lui leurs vertus domestiques. Et qu'on ne croie pas qu'il fut insensible à leurs attraits, ni à leurs

graces naturelles; il les aima jusqu'à la fin de sa vie. Mais il les considéroit toujours sous des rapports de famille. Elles étoient toutes pour lui, suivant le degré de leur âge et les rêves de son imagination, ou des filles respectueuses, ou des sœurs tendres, ou de chastes épouses, ou des mères indulgentes et passionnées. Et, dans cette succession d'états et de devoirs différents, il se les représentoit comme destinées par Dieu même à nous faire goûter, depuis le berceau jusqu'à la tombe, toutes les joies, tous les enchantements réunis de l'innocence, de l'amour, et de la vertu.

Si, dans cette esquisse, j'ai retracé avec fidélité quelques traits du caractère de M. Ducis, je dois nécessairement avoir donné une idée de son talent; car tout étoit d'accord en lui.

Pour peu qu'on ait eu de rapports avec cet homme si simple, on s'apercevra facilement, en relisant ses écrits, qu'ils portent l'empreinte visible de ses sentiments, de ses goûts, de ses habitudes. En les examinant sous un rapport littéraire, on y remarquera que son esprit s'étoit moins nourri par l'étude que par l'observation et la rêverie, et que le même goût pour la retraite qui avoit maintenu la trempe de son ame, avoit aussi conservé sans altération la couleur

native et originale de son talent. Loin du monde réel, où sa candeur se trouvoit mal à l'aise, son imagination s'étoit créé, dans la solitude, un monde chimérique, où il alloit évoquer ses spectres, ses prestiges, ses fantômes chéris. Dans quelques unes de ses tragédies, on retrouvera le souvenir fortement empreint de ses affections domestiques, et les accents de sa sensibilité quelquefois douce, mélancolique, et pénétrante, plus souvent profonde, impétueuse, et passionnée. La religion même, comme pour achever ce rapport de l'homme avec ses ouvrages, ne dédaigna point de prêter à sa muse le doux et mystérieux éclat de ses couleurs. Tous les sujets lui conviennent, tous les tons lui semblent familiers. Tantôt ce sont les austérités de la pénitence, les prodiges de la charité, les longues veilles et la pieuse extase de l'anachorète du désert; tantôt c'est le retour du jambon pascal, après les jours de la sainte abstinence; le joyeux festin de la nuit de Noël; le carillon de la Saint-Martin; l'*ex-voto* de la jeune paysanne à la chapelle de saint Nicolas; et jusqu'à ces innocentes superstitions de village, dont ne peut s'offenser ni le ciel ni la terre. Enfin, soit qu'en rêvant, dans une belle matinée du printemps, sous le portail de quelque église en ruines, le

poëte s'amuse à décrire le chant matinal, le vol rapide, le travail industrieux de l'hirondelle qui suspend son nid aux vieilles ogives de la nef rustique; soit qu'en s'égarant dans l'immensité du parc de Versailles, ou dans l'épaisseur des bois de Satory, il peigne d'un plus large pinceau les dernières clartés d'un beau jour qui s'éteint dans un beau ciel d'automne, partout on verra qu'il se plaît à proclamer la toute puissance

De ce doigt immortel qui fait tourner les cieux [1].

Nous aurons bientôt d'autres sujets de développer ces influences réciproques de son talent et de son caractère.

Ce fut en l'hiver de 1802 que je vis M. Ducis pour la première fois. J'étois à me promener dans la cour du Louvre, où je remarquois, depuis environ une demi-heure, un vieillard vert encore, qui se promenoit du côté de l'eau, comme moi; de telle sorte que nous nous croisions l'un l'autre au milieu de la cour, et que je l'avois en face pendant la moitié de chaque tour de promenade. Je fus frappé de la fierté naturelle de ses traits, de son attitude et de sa démarche. Il avoit la tête haute, le front déja presque chauve, mais couronné sur le sommet

[1] Vers de M. Ducis, épître à M. de La Tour.

d'une petite touffe de cheveux blancs ; le regard, mobile et doux, dirigé vers le ciel. Un air de sérénité profonde étoit répandu sur toute sa noble figure. Il tenoit à la main un chapeau rond très large, et un long bâton de voyageur. Son allure mâle, sa taille élevée, et la simplicité de ses vêtements, rappeloient tout naturellement à la pensée le portrait que fait La Fontaine du paysan du Danube. Il y avoit déja quelque temps que j'observois ce vieillard, dont tout l'aspect me sembloit si singulier, lorsque M. Bitaubé vint à passer. Je le priai de m'apprendre son nom, et quand il me dit que c'étoit M. Ducis, je crois que j'étois au moment de le deviner.

Il menoit dès-lors une vie très retirée. Quelque desir que j'eusse de le connoître, je ne dus pendant long-temps qu'au hasard le plaisir de le rencontrer, à d'assez longs intervalles, chez quelques gens de lettres et quelques artistes.

Ce ne fut que plusieurs années après, que j'eus l'occasion de le voir fréquemment chez madame Pallière, où nous faisions assez régulièrement, deux fois le mois, de petits dîners fort gais, de cinq à six couverts. Là chacun s'empressoit à lui faire fête. La certitude qu'il avoit d'être aimé des maîtres de la maison et des convives le débarrassant de toute gêne, il donnoit un libre

essor à sa gaieté, à son imagination, à ses souvenirs.

C'est une chose fort douce à tout âge, et particulièrement dans la vieillesse, qu'un dîner simple, fait avec des gens qu'on aime. L'heure que les vieillards passent à table donne un mouvement plus rapide à leurs idées, et quelque chose de plus expansif à leur langage. Ce fut dans les soirées qui succédoient à ces aimables repas, que M. Ducis nous raconta plusieurs traits de l'amitié de Thomas, et de celle que lui témoignèrent M. et Mme d'Angivilliers, dans toutes les circonstances où leur crédit lui put être utile. Il reconnoissoit que, sans le zèle actif que déployèrent ses trois amis à l'époque de son élection à l'académie françoise, il eut vraisemblablement échoué dans des démarches, où lui-même convenoit qu'il mettoit beaucoup de gaucherie. Le récit qu'il nous fit de sa nomination se terminoit par un trait assez piquant. *Lorsqu'enfin je fus nommé pour succéder à M. de Voltaire,* nous disoit-il, *les quatre pieds de mon fauteuil entrèrent dans l'estomac de ce pauvre M. Dorat, dont les prétentions m'avoient un moment barré le chemin, et qui, j'en conviens, étoit bien plus aimable que moi, et avoit dix fois plus d'esprit.*

C'est avec un plaisir mêlé de fierté qu'il répé-

toit le mot de Thomas, qui l'avoit appelé le *Bridaine de la tragédie;* mot fort juste, que pouvoit répéter sans orgueil celui à qui il s'appliquoit, puisqu'il donne à-la-fois l'idée du genre de ses défauts et de ses qualités. Thomas n'avoit pas qualifié avec moins de justesse la tragédie de *Macbeth*, qu'il appeloit un *traité du remords*. Malheureusement, il y a quelque différence entre un traité et une tragédie; et le vice de ce sujet étoit si fondamental, que M. Ducis le traita de trois manières différentes, sans jamais parvenir à en faire une composition régulière, ni même attachante dans son ensemble. Lorsque nous en serons à ses ouvrages inédits, j'aurai l'honneur de vous entretenir, Monsieur, de la première version de ce *Macbeth*, qui n'est point connue, et qui renferme deux scènes supérieures en beautés, ce me semble, à la pièce restée au théâtre.

C'est chez madame Pallière que, pour la première fois, j'entendis M. Ducis réciter ses vers avec une chaleur d'ame, une beauté d'organe, une netteté de prononciation admirables. Il récita ainsi, et avec une mémoire imperturbable, ses *vers sur la vieillesse*, l'*épisode d'Ugolin*, qu'il a si habilement fait entrer dans sa tragédie de *Roméo*, et l'*épître* qu'il adresse *à madame Pallière*,

femme aimable et spirituelle, qu'il avoit connue tout enfant, qui devoit bientôt être enlevée à ses amis par la mort, et dont il déplora la perte dans des stances fort touchantes, adressées à son mari. Ce fut chez cette dame encore qu'il nous raconta l'histoire de son discours de réception à l'académie françoise. Vous savez, Monsieur, que les mémoires littéraires du temps et les récits des contemporains attribuent à Thomas ce morceau remarquable, où la manière de cet écrivain se fait, en effet, sentir dans quelques parties. Voici ce que je tiens, à ce sujet, de la bouche même de M. Ducis, et l'on sait s'il étoit capable de dire autre chose que la vérité. Ce discours l'occupoit beaucoup. C'étoit une affaire importante pour lui qui n'avoit jamais écrit en prose, et le sujet du discours (l'éloge de Voltaire) ajoutoit aux difficultés de sa position. Quand il eut achevé son travail, la première personne à qui il alla le lire fut sa mère, qui lui dit : *Mon fils, cela me semble bien beau, mais c'est bien long.* Il le lut ensuite chez M. d'Angivilliers, où il n'eut pour auditeurs que le maître et la maîtresse de la maison, avec Thomas.

La lecture dura plus de deux heures. Il paroît qu'ils en portèrent à peu près le même jugement que madame Ducis; car les quatre amis convin-

rent que le manuscrit seroit remis sur-le-champ à Thomas, qui feroit les coupures et indiqueroit les changements nécessaires. Seulement, madame d'Angivilliers, qui, pendant la lecture, avoit été frappée du parallèle entre La Fontaine et Voltaire, considérés l'un et l'autre comme conteurs, obtint que ce morceau resteroit tel qu'il étoit, sans qu'on y ajoutât, sans qu'on en retranchât rien. Elle exigea même que M. Ducis lui remît ce morceau écrit de sa main, et il le lui envoya le soir même. Il est donc hors de doute que, au moins, cette partie du discours appartient entièrement à M. Ducis; et, comme en la comparant au reste, on n'aperçoit ni dans le style, ni dans le ton général aucune différence sensible, il est assez naturel d'en conclure qu'en élaguant les choses diffuses, en rétablissant des proportions qui avoient été manquées, en classant le tout dans un ordre plus méthodique, Thomas a bien pu assujétir l'ensemble par un lien commun et jeter dans les détails quelques idées qui sont à lui, mais que, du moins, il n'a eu qu'à refondre un travail déjà fait, dont l'excessive longueur étoit le défaut le plus sensible.

M. Ducis, qui éprouvoit quelque plaisir à parler de lui, jouissoit avec une confiance naïve de

celui que nous trouvions à l'écouter. Mais ses souvenirs ne s'étendoient guères au-delà des objets de ses travaux ou de ses affections. C'est en vain qu'on eût tenté d'obtenir de lui le récit de quelque anecdote de la cour, de quelque événement politique de son temps. Le plus petit marchand de Versailles en savoit plus que lui sur un pareil chapitre. La chute d'un ministre, l'élévation d'un autre, étoient des faits qui n'avoient point de trace dans sa mémoire. Il eut confondu l'abbé Terrai avec M. Necker. La religion, les lettres, sa famille, ses amis, ses bienfaiteurs; voilà quelle étoit l'étendue et la borne de son horizon.

Je citerai encore une anecdote qu'il nous conta à propos de sa tragédie d'*Hamlet*. Il destinoit le rôle d'Hamlet à Le Kain, et il alla le lui offrir. Ce grand acteur étoit alors dans tout l'éclat de sa réputation. Il reçut M. Ducis avec une politesse pleine d'égards et de déférences, et le força même d'accepter un fauteuil, lui se tenant assis sur une chaise. Quand M. Ducis eut parlé du motif qui l'amenoit, Le Kain qui s'attendoit sans doute à cette démarche, entra dans de longs raisonnements contre le danger des innovations littéraires; s'étendit sur la difficulté de faire di-

gérer les crudités de Shakespeare à un parterre nourri depuis long-temps des beautés substantielles de Corneille et des exquises douceurs de Racine; parla en homme de goût des régles de l'imitation dans les arts de l'esprit; cita l'exemple de Voltaire qui, dans *Zaïre* et *Sémiramis*, avoit prouvé comment le génie peut se montrer créateur en imitant; regretta que le talent élevé qui venoit de produire l'*Hamlet* françois, n'eût point pris pour objet de son culte un modèle moins barbare; et, tout en remerciant l'auteur de l'honneur qu'il daignoit lui faire, le pria de vouloir bien disposer de son rôle en faveur d'un acteur qui n'auroit point pour le genre de l'ouvrage les préventions insurmontables qu'il se sentoit.

M. Ducis attribua ce refus à l'influence de Voltaire. M. d'Argental, en effet, et les autres amis de Voltaire, répandoient alors le bruit que l'auteur d'*Hamlet* avoit voulu refaire *Sémiramis*. M. Ducis donna le rôle à Molé; et le succès prodigieux de l'ouvrage lui fit oublier le chagrin passager que Le Kain lui avoit causé.

Il nous parloit aussi fréquemment et avec le plus tendre intérêt, de la Savoie, qui étoit la patrie de son père, et qu'il avoit adoptée comme une se-

conde patrie. Vous savez, Monsieur, qu'il ne rencontroit jamais quelques uns de

Ces honnêtes enfants
Qui de Savoie arrivent tous les ans,

sans causer familièrement avec eux de leur pays, de leurs familles, et même de leurs petits intérêts. En les quittant, il leur laissoit quelques pièces de monnoie, comme à de jeunes compatriotes malheureux. Tout Savoisien qui, voyageant en France, et attiré par la réputation de M. Ducis, venoit le visiter, étoit sûr de recevoir de lui l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. Quelle qu'eût été la patrie de mesdames de Bellegarde, il eût sans doute goûté beaucoup l'agrément de leur société et les graces de leur esprit si françois; mais elles étoient nées en Savoie; et, à ce titre, M. Ducis leur avoit voué un attachement qui ne cessa qu'avec lui.

La douceur de nos petites réunions chez madame Pallière n'étoit troublée que par la crainte (si naturelle à la vue des cheveux blancs de M. Ducis) que le temps ne vînt bientôt mettre un terme à nos plaisirs. On eût dit que nous redoutions de nous attacher trop au bonheur de le posséder et de l'entendre. Triste condition de la vieillesse! ce respect qu'imprime un long âge,

cette considération que commande un beau talent, cet attrait puissant qui nous pousse vers tant de vertus aimables et de qualités solides, tous ces sentiments sont presque empoisonnés par l'idée, qu'en y livrant son ame, on se prépare des regrets pour un avenir qui ne peut jamais se faire attendre long-temps.

Cette crainte si amère, je l'éprouvois, Monsieur, en sentant se fortifier de jour en jour le penchant qui m'entraînoit vers votre ami. Je lui savois un gré infini des témoignages de bienveillance dont il m'honoroit. Je profitois avec une vive reconnoissance des bonnes petites visites qu'il venoit me faire, vers quatre heures, avant de se rendre chez madame Pallière dont le logement étoit au-dessous du mien. Là, nous causions *cœur à cœur*, selon son expression, de tout ce qui étoit pour lui sujet de peine ou de plaisir. Je me rappelle encore toute son agitation, toutes ses défiances de lui-même, au moment où il s'occupoit de publier un petit recueil de ses poésies (1809). Il avoit la timidité d'un jeune poëte qui débute; et, à voir ses alarmes, on pouvoit juger aisément qu'il ne seroit jamais aussi heureux par le succès qu'il l'avoit été par le travail.

Ce fut à peu près à cette époque que la santé,

depuis long-temps chancelante, de madame Pallière nous força d'interrompre nos réunions chez elle. Les voyages de M. Ducis à Paris, devinrent alors moins fréquents. En m'envoyant de Versailles le petit volume qu'il venoit de faire imprimer, il me parloit avec une douloureuse inquiétude de cette femme si aimable et si bonne, à qui j'avois dû le bonheur de le connoître, et il rappeloit de la manière la plus touchante le dernier dîner que nous avions fait chez elle. Voici la fin de sa lettre : « Ce dîner d'adieu, ce vin de « l'étrier, la figure pâle et mourante de notre « pauvre amie qui me sembloit sourire à la mort, « tout cela me poursuit dans ma Thébaïde, et je « me dis souvent: *Siccine separat amara mors?*

« Comment vous parler après cela de mes pau- « vretés poétiques? Mon ami, jugez-moi avec « votre ame. Je vous ai connu trop tard; car je « sens que nos deux planètes sont dans un mer- « veilleux accord. Nos deux muses, qui sont « sœurs, se donnent la main tout naturellement, « comme nos deux cœurs se sont unis. Oui, « vous avez répandu de la joie, de l'espérance « sur ma vie, sur quelques jours qui me restent « peut-être encore, et pendant lesquels je pour- « rai du moins vous aimer ». Vous me pardonnerez, je l'espère, Monsieur, de rappeler ici ces

premières marques d'une bonté parfaite, dont je sentois si bien le prix. Je ne reviendrai plus sans nécessité sur ce qui me fut personnel dans une liaison si douce et si honorable, et ceux qui me connoissent sentiront que, dans le motif qui m'arrête un moment sur un pareil souvenir, il y a quelque chose de bien supérieur aux mouvements de l'amour-propre.

Ce ne fut qu'en 1812, que mes relations avec M. Ducis commencèrent à prendre ce caractère de confiance et d'intimité dont il voulut bien me donner des preuves jusqu'à son dernier jour; sentiments auxquels se joignoit de mon côté la plus profonde vénération pour ses vertus. Parvenu alors à l'âge de 78 ans révolus, gardant encore un esprit ferme et sain dans un corps vigoureux, mais, craignant que d'un jour à l'autre ces avantages n'échappassent à sa vieillesse, il voulut porter un dernier regard sur les productions qui avoient illustré sa carrière littéraire, et réunir, pour les offrir au public, tous les titres qu'il croyoit s'être acquis à l'estime de ses contemporains et à celle de la postérité.

Considéré comme poëte, il étoit pleinement exempt de toute paresse d'esprit. Un sujet sourioit-il à son imagination? il se mettoit à l'ouvrage avec une ivresse, un enchantement qui

l'inspiroit tout le temps de la composition. Mais l'idée si simple de mettre en ordre les travaux littéraires de sa vie, lui sembloit une tâche au-dessus de ses forces. Ce n'étoit plus là le travail de la composition; c'étoit une affaire, et il avoit les affaires en aversion. Enfin, la publication de ses œuvres se présentoit à lui comme une montagne qu'il ne viendroit jamais à bout de franchir. A ce sujet de tourment si peu fondé, s'en joignoit un autre que son imagination étoit également prompte à lui exagérer. Il se proposoit de réunir à ses deux volumes de tragédies un volume de poésies détachées. Parmi les morceaux qui devoient le composer, il s'en trouvoit près d'une moitié qui alloit voir le jour pour la première fois, et, à cette pensée, se réveilloit dans son esprit cette défiance qu'il avoit toujours eue de son talent. Il invoquoit *des amis prompts à le censurer;* il cherchoit des esprits rigoristes qui fissent la guerre à ses manuscrits; il lui falloit l'*homme aux cent yeux* qui vînt *faire sa revue.*

Son droit sens lui avoit cependant indiqué déja la personne sur qui il pouvoit, avec le plus de sécurité, se reposer d'un pareil soin. Ce censeur judicieux qu'il appeloit, il l'avoit trouvé dans un écrivain du talent le plus facile et le

plus vrai, dans un des amis les plus dévoués à sa gloire. Il avoit déja, dans mainte occasion, recouru au *crayon rouge* de M. Andrieux. C'est de lui qu'il avoit dit, à propos de *la côte des deux amants*:

S'il sent très vivement, il juge avec froideur.
La raison est un fort d'où jamais il ne bouge;
Tout manuscrit le craint, et *mes amants* ont peur
Devant son *maudit crayon rouge*.
Mais j'en chéris le trait, je m'offre à sa rigueur.
Tout est pur dans son goût, tout est vrai dans son cœur.

Mais le talent de M. Ducis se compose de qualités et de défauts dont le mélange semble avoir quelque chose d'indivisible. Les recherches de l'élégance, le poli de la correction donneroit à ses vers je ne sais quoi de roide et d'apprêté. Ce seroit comme une parure étrangère, qui n'iroit plus à l'air de sa physionomie. Chez lui, la rudesse n'est pas toujours sans grace. Ce qu'on essayeroit de mettre à la place pourroit bien la faire regretter. Dans ces ateliers où un art vulgaire multiplie les chefs-d'œuvre du ciseau antique, voyez nos artistes choisissant une tête du Laocoon, ou un bras du gladiateur. Pourquoi préfèrent-ils ce plâtre qui a gardé les *bavures* et les aspérités du moule? C'est qu'ils craignent que le ciseau de l'ouvrier, en effaçant ces taches, n'en-

lève aussi quelques beautés. Il en seroit de même, ce me semble, des ouvrages de l'auteur d'*Hamlet*.

Ces considérations ne pouvoient échapper à un écrivain d'un goût aussi sûr que M. Andrieux. Elles le déterminèrent probablement à se refuser aux instances de M. Ducis, qui vint alors me conter, avec toutes les exagérations d'un esprit troublé, l'embarras de sa position, me priant avec instance de venir à son aide. Je sentis que la première ou plutôt la seule chose à faire, étoit de calmer son imagination. Résolu intérieurement à prendre le même parti que M. Andrieux, je lui promis tout ce qu'il voulut; je me mis à ses ordres, et m'engageai à lui soumettre, dans une lecture de ses poésies, que nous ferions en commun, tous les doutes, tous les scrupules que cette lecture feroit naître dans mon esprit.

Il fut donc convenu que nous ferions ensemble, tête-à-tête, la lecture et l'examen de toutes les poésies (ses tragédies exceptées) qui devoient entrer dans la collection de ses œuvres; que, pour ce travail, il viendroit passer trois semaines à Paris, dans son logement, rue de la Monnaie; et que, tous les jours jusqu'à ce que cette petite opération fût achevée, nous nous réunirions chez lui à six heures du soir, chacun ayant dîné de son côté. Le jour indiqué, je me rendis à son loge-

ment, à l'heure convenue. Je le trouvai déja à l'ouvrage, occupé de quelques corrections à son *épître au curé de Roquencourt*, morceau qu'il soignoit de prédilection. La mort l'avoit privé depuis près de douze ans de cet ancien ami, et il expliquoit le zéle particulier avec lequel il vouloit honorer sa mémoire, par ces paroles de Cicéron: *est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.* A l'air de satisfaction qui brilloit sur sa figure, je vis qu'il n'étoit pas mécontent des changements qu'il venoit de faire. *Mon ami*, me dit-il en me voyant arriver, *la chasse n'a pas été mauvaise aujourd'hui : je viens d'abattre quinze méchants vers. Mais passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici. Personne ne nous interrompra.*

Je connoissois ce cabinet. C'étoit une misérable petite chambre, au sixième étage, n'ayant pour tout ameublement, entre quatre murs bien nus, qu'une gravure de saint François son patron, une table, une chaise, quatre planches sur lesquelles on remarquoit une *Imitation de Jésus-Christ*, la *Vie des pères du désert* à côté d'un *Horace*, et dans le fond un grand coffre où se trouvoient pêle-mêle les manuscrits de ses ouvrages.

Il y fit porter une seconde chaise et deux chaufferettes, car, l'hiver commençant à se faire sentir, il n'y avoit pas d'autre moyen d'échauffer

cette pièce; et nous voilà installés. Rien n'étoit plus aimable que son humeur au milieu de tant de gênes, et il étoit impossible de ne pas être touché en entendant cet homme excellent vanter, de la meilleure foi du monde, les délices de ce chétif réduit, où tant de choses lui manquoient pour avoir les plus simples commodités de la vie et sur-tout de la vieillesse.

Il me sut gré d'une résolution que je lui manifestai tout d'abord, c'est qu'en acceptant le rôle de censeur que son indulgence m'attribuoit si gratuitement, je me garderois bien de faire la plus légère observation sur tout ce qui porteroit l'empreinte de l'allure native de son talent, dont le propre est, comme on sait, de mêler à des beautés fortes et élevées une sorte de rudesse et d'incorrection. *Vous êtes un brave homme*, me disoit-il; *oui, ma muse est une véritable Allobroge: laissons-lui son vêtement des montagnes.*

Il fut ensuite réglé que je lirois d'abord chaque pièce tout haut, afin de juger de l'ensemble, et, qu'à une seconde lecture, nous ferions l'examen des détails *en conscience.* Une fois d'accord sur tous ces points, nous nous mîmes à la besogne. Je ne tardai point à être frappé de la promptitude, de la sagacité avec laquelle en entendant lire, pour la première fois peut-être, ses

propres ouvrages, il saisissoit le manque d'ensemble et le défaut d'unité qui se font sentir dans quelques épîtres. *Mon ami,* s'écrioit-il souvent, *voyez-vous un lien à tout cela? Pour moi, je n'en vois pas. Ah! que c'étoit une bonne poëtique que celle de Mithridate, qui, avant de se mettre en campagne, disoit :*

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Quand nous fûmes arrivés aux critiques de détails, je lui soumis tous mes doutes, tous mes scrupules, avec une entière liberté. Il me combattoit quelquefois avec cette volonté ferme d'un homme supérieur qui, dans ses écarts mêmes, a eu des intentions auxquelles il ne veut pas renoncer. Plus souvent il se rendoit à mes observations avec une facilité, une confiance dont j'étois presque honteux. Mais sa complaisance même me fournissoit alors un nouveau sujet d'admirer les ressources de son esprit et la mobilité de son imagination. Dès qu'un passage ou un vers étoit condamné d'un commun accord, les variantes s'offroient en foule à sa pensée, et nous n'avions plus que l'embarras de choisir.

Vous avez pu remarquer, Monsieur, qu'indépendamment de tous les témoignages publics d'attachement qu'il a donnés à ses amis vivants, il a

consacré quelques pièces, ou du moins quelques vers, à la mémoire des amis qu'il a perdus. C'est ainsi qu'on retrouve dans ses poésies les noms de ce bon curé de Roquencourt, de Thomas, de Florian, de Collin-d'Harleville, de Bitaubé, de M. d'Angivilliers, et de quelques autres. Lorsqu'un de ces noms venoit à passer sous nos yeux dans cette revue générale, il le saluoit d'un commentaire court, mais touchant. Pour quelques uns, c'étoit une sorte de petite oraison funèbre, où la véhémence et la simplicité de ses paroles rappeloient l'éloquence un peu inculte de nos missionnaires, et sur-tout du père Bridaine avec qui, dit-on, sa figure avoit quelques traits de ressemblance.

Quand nous arrivions aux noms de son père et de sa mère, qui reviennent fréquemment dans ses écrits, son attendrissement prenoit une teinte religieuse. Il prononçoit leurs noms avec l'accent de la foi. C'étoient deux guides, deux appuis qu'il invoquoit encore dans le ciel, après les avoir invoqués long-temps sur la terre.

Nous nous arrêtâmes à ces vers-ci, sur son père :

Il m'a transmis ses traits, ses mœurs, son caractère,
Son goût pour les forêts, pour la retraite austère,
Ses profonds souvenirs, sa longue émotion.

Peut-être que par lui je suis un bon lion,
Mais je suis berger par ma mère.

Ce qu'il me dit à ce sujet m'expliqua très bien comment il avoit puisé dans les impressions de l'enfance, dans les premières habitudes domestiques, cet attrait qui le poussoit tour-à-tour vers les émotions tragiques et vers les scènes pastorales; ce besoin de tremper ses pinceaux dans les riantes couleurs de Gessner, après les avoir noircis sur la sombre palette du Dante, enfin, ce mélange du terrible et du doux qui fait un des attributs distinctifs à-la-fois de son talent et son caractère.

Frappé quelquefois des touches vigoureuses de ses tableaux et de l'énergie singulière de ses expressions, je lui faisois remarquer le talent qu'il auroit eu pour la satire. *Oui, sans doute, je ne manque pas de bile,* me disoit-il alors, *mais la satire la plus générale n'a de valeur que par la ressemblance des portraits. Peignez-vous de fantaisie? La malignité humaine vient mettre des noms propres au bas de vos portraits. Tout cela eût troublé mon repos. Quant aux noms propres, je me serois reproché comme un méfait d'en enchasser un seul dans mes hémistiches, fût-ce le nom d'un ennemi personnel. Mais je suis d'humeur et de force à attaquer les ennemis de l'humanité.*

Ces sentiments si dignes de lui ne l'empêchoient pas de jeter parfois, dans ses vers, des traits pleins de finesse et de malice. Mais sa malice même avoit de la bonhomie. Je n'en citerai qu'un exemple. Il est tiré d'une *épître à M. Richard*[1]. M. Ducis y parle d'une partie de campagne qu'il a faite avec son ami. Le rendez-vous pour dîner étoit sur les ruines de Port-Royal. Là, dit-il :

Là nous devions, en vrais ermites,
Manger bientôt, avec grand' faim,
D'un oiseau gourmand, très peu fin,
Que l'on doit pourtant aux Jésuites.

Cet *oiseau très peu fin*, *que l'on doit pourtant aux jésuites*, est un trait digne de La Fontaine; et le lieu de la scène, les ruines de Port-Royal, le rend plus piquant encore.

Quand nous en fûmes aux petites pièces qu'il adresse à *son logis*, à *son parterre*, à *son potager*, à *son petit bois*, à *son caveau*, où, dit-il,

Où, *sans me vanter*, je vous range,
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marly
Que je bois toujours sans mélange ;

Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer,

[1] Troisième volume de ses *OEuvres*.

en riant, que dans cent ans il courroit le risque de mettre à la torture l'esprit de ses commentateurs. « Voyez leur embarras, lui disois-je! vos « contemporains auront parlé de vous comme « d'un homme pauvre, et pauvre avec dignité; « vous allez les démentir dans vos vers, en vous « donnant vous-même pour un propriétaire aisé, « pour un homme qui a du superflu. » Il se mit à rire, et me raconta comment ayant desiré inutilement, depuis sa jeunesse, d'avoir une maison de campagne avec un petit jardin, il avoit pris le parti, à l'âge de 70 ans, de se les donner de sa propre autorité de poëte, et sans bourse délier. Il avoit d'abord commencé par *avoir la maison*, puis, le goût de la possession augmentant, il y avoit ajouté le *jardin*, puis le *petit bois*, etc., etc. Tout cela n'existoit que dans son imagination; mais c'en étoit assez pour que ces petites possessions chimériques eussent de la réalité à ses yeux. Il en parloit, il en jouissoit comme de choses vraies; et son imagination avoit une telle puissance que je ne serois pas étonné que, dans les gelées des mois d'avril ou de mai, on lui eût surpris un sentiment d'inquiétude pour son vignoble de Marly.

Il me conta à ce sujet qu'un honnête et bon provincial, ayant lu dans les journaux quelques

unes des pièces où il chante ses petits domaines, lui avoit écrit pour lui offrir ses services en qualité de régisseur, ne lui demandant que le logement et les honoraires qui seroient jugés convenables. C'est à ce trait que M. Ducis fait allusion dans l'épître qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser.

Voulez-vous, Monsieur, un nouvel exemple de sa candeur parfaite? Nous trouvâmes ces deux vers dans une *épître* à M. Richard[1] :

A Dresde j'ai vu l'Elbe, et l'Oder à Breslau,
A Vienne le Danube, à Prague la Moldau.

Quelle que fût la défiance très fondée que je portois dans mes fonctions assez ridicules de censeur, il n'y avoit pas moyen de faire grace à ces deux vers. « Voilà, lui dis-je, deux vers qu'on jure-« roit que vous avez volés à la géographie rimée « du père Buffier. Il m'en faut deux autres. Ceux-« ci ne resteront pas. » Il me prit doucement le manuscrit des mains; et, après y avoir jeté un coup d'œil: *Il faut être juste*, dit-il; *oui, voilà deux terribles vers. Mais je les ai faits, j'en dois porter la peine. Mon ami, laissons-les pour ma punition.* Et je ne pus pas obtenir qu'ils fussent changés. Le lendemain il eût à m'écrire, dans la matinée, pour

[1] Troisième volume de ses *OEuvres.*

une petite commission dont je m'étois chargé, et son billet commençoit ainsi : *le révérend père Buffier prie son excellent ami, etc.*

Je ne finirois pas, Monsieur, si je retraçois tous les traits de bonté, de douceur, d'élévation, et de simplicité que j'eus occasion de remarquer en lui, pendant les quinze ou vingt soirées que nous passâmes ainsi. Un homme qui n'auroit point connu M. Ducis, l'eût connu tout entier dans cette circonstance. C'eût été une épreuve pour beaucoup d'autres ; ce ne fut pour lui qu'une occasion nouvelle de me montrer combien, avec beaucoup de fierté d'ame, il avoit peu d'amour-propre. Je n'ai connu personne qui fût plus véritablement modeste. Sa modestie n'étoit point cette humilité feinte et grimacière, calcul intéressé d'un mérite qui se rabaisse pour qu'on l'exhausse. C'étoit l'attitude naturelle d'un homme supérieur qui a la conscience de ce qu'il vaut, et ne souffre ni qu'on l'exagère, ni qu'on le déprime ; qui ne recule point devant les louanges sincères que laisse échapper le cœur d'un ami ; qui recueille même avec quelque joie les suffrages éclairés, les paroles obligeantes, et jusqu'aux simples compliments d'une politesse bienveillante ; mais qui, l'oreille ouverte aux conseils du talent et aux leçons de la critique, eût rougi

d'être loué sur des points où il se sentoit vulnérable, et n'eût jamais souffert, sans protester contre de tels éloges, que, pour faire sa part meilleure, on eût ravalé le talent ou atténué le triomphe de ses rivaux.

Il m'a dit vingt fois, il m'a souvent écrit, ainsi qu'à vous, Monsieur, que les *mémoires de sa vie* étoient dans ses poésies. On y peut, en effet, démêler la trace, trop foiblement marquée, de tous les événements qui ont eu quelque importance pour lui. On y voit qu'il adoroit sa mère. Il en parle plusieurs fois, dans ses vers, avec l'accent de la piété filiale la plus vraie. Le petit nombre de personnes qui ont connu M. Ducis, sait avec quelle pieuse vénération il honoroit une mémoire si chère. Il n'exprime assurément dans ses vers, sur un pareil sujet, aucun sentiment qui ne fût dans son cœur. Mais, en général, le public ajoute peu de foi à ces protestations d'une tendresse posthume. Les poëmes élégiaques adressés à la cendre des morts ont pu sembler une expiation des torts dont on avoit affligé leur vie, et, quoique ici l'on ne puisse rien supposer de semblable, je ne m'arrêterai point sur les passages simples et touchants où M. Ducis exhale en beaux vers tous les regrets d'un bon fils. J'aime mieux vous

citer, Monsieur, un passage d'un journal *écrit en entier de sa main*, et dans lequel se trouvent quelques détails sur la mort de sa mère. Ce journal n'a été connu de qui que ce soit, tant qu'il a vécu, et, après sa mort, il m'a été remis par ses héritiers. Il a pour titre, *ma grande affaire*. J'aurai une autre occasion d'en parler, je transcris d'abord le petit nombre de lignes qu'il consacra, jour par jour, à constater les progrès de la maladie qui le priva de sa mère. N'oubliez pas, Monsieur, que je copie avec une fidélité scrupuleuse.

1787.

« Le mercredi 20 juin, ma mère tomba ma-
« lade d'un grand mal d'entrailles, à quatre heu-
« res du matin.

« Le 27, M. Lemonnier vint la voir et la fit
« baigner.

« Le 3 juillet, elle me dit, en prononçant le nom
« de sainte Thérèse, sa patrone : *Souffrir ou mourir*.

« Le 6, ma bonne mère me dit, en me parlant
« de sa tendresse pour moi : *Tu le sais bien*, en frap-
« pant sur son ventre, *j'aurois vendu ce jupon-là*
« *pour toi*.

« Le 7, étant assise dans un fauteuil : *Ah ! mon*
« *fils, je n'en suis pas dehors*.

« Le 16, ma pauvre mère me dit, le soir, dans « son fauteuil : *Ma sœur est partie;* et les larmes lui « vinrent aux yeux.

« Le 26, mourut dans la maison de ma mère « une de ses locataires. Avant que je la quittasse « pour aller dîner, elle me dit : *Mon mal est incu- « rable; adieu, mon cher enfant!*

« Le 27, elle me dit : *Lis-moi un chapitre de l'I- « mitation;* elle aimoit à m'entendre lire. Elle l'é- « couta avec toute son ame et toute sa tête. C'étoit « le chapitre où il est parlé des quatre choses qui « peuvent donner à l'homme une paix véritable « sur la terre.

« Le 28, elle voulut que je lui lusse les remon- « trances du Parlement de Paris, qui venoient « de paroître. Elle les écouta avec une attention « singulière. Je lisois dans ses yeux et dans son « air de tête, qu'elle n'en perdoit pas la valeur « d'un mot, et qu'elle en suivoit les idées et les « sentiments avec la vivacité ordinaire de son « appréhension. Elle me dit souvent, pendant sa « maladie : *Ah! mon fils, ne dites rien! mon fils, « soyez prudent!* parceque je parlois, avec quel- « que chaleur, de la cour et des affaires actuel- « les, et qu'elle me connoissoit ardent.

« Le soir, dans son lit, en me tendant la main, « elle me dit : *Je ne puis faire que cela; quel état*

« *douloureux!* puis, avec une piété douce, et en « souriant: *M. Landrin m'a donné la bénédiction.*

« Le dimanche 29, ma pauvre mère étant sur « son séant, dans son lit: *Tu es mon exécuteur testa-* « *mentaire*, me dit-elle. *La procuration de ton frère* « *est dans le coffre de l'armoire. Le livre de mes af-* « *faires, dans ma commode, à la régence de mon sal-* « *lon. On t'en remettra la clef. Si ces bonnes filles* « (Rosette et Fanchon) *n'étoient pas assez récom-* « *pensées, vous y suppléerez entre vous; je t'en charge.* « Puis, m'ayant chargé d'aller recevoir du vin » qui lui arrivoit, je l'ai entendue qui disoit tout « bas: *mes enfants le boiront.*

« Lundi 30 juillet, jour malheureux où j'ai « perdu ma tendre mère. Elle me dit le matin, « en me regardant: *Je suis bien malade, je suis bien* « *malade.....* C'est à cinq heures et demie du soir « que Dieu l'appela dans son sein. Je l'ai embras- « sée dans son lit de mort, sur ses yeux et sur sa « bouche, hélas! pour la dernière fois. Elle n'é- « toit point défigurée. La paix du ciel étoit dans « ses traits. Le mardi, je lui ai rendu les derniers « devoirs, sur les cinq heures du soir. Elle repose « dans le cimetière de Saint-Louis, de Versailles, « presqu'au pied et vis-à-vis la croix du cime- « tière, en la regardant en face.

« C'est le jeudi, 9 août, que Rosette m'a

« remis de ses cheveux. Je les garde comme « une relique, car ma mère est dans le ciel. Je les « ai joints à ceux de mon digne père qui est aussi « mort comme un saint, après un long martyre. »

Vous le voyez, Monsieur, rien n'est plus simple que ce récit. Il n'y a pas là une phrase, pas un mot qui soit mis à dessein d'émouvoir. Celui qui écrit n'écrit que pour lui. Il est loin de penser qu'il puisse être lu un jour. Il ne profère pas une plainte; il ne parle pas même de sa douleur. Il la tient comme cachée entre Dieu et lui. Pourquoi donc se sent-on ému en lisant ce peu de lignes? C'est qu'on y trouve l'épanchement involontaire d'une douleur qui fuit les témoins; c'est qu'on y sent que cette ame, aussi ferme que tendre, abattue sous le coup qui la frappe, ne se relève que par cette idée: *ma mère est dans le ciel.*

Il est à regretter que M. Ducis n'ait pas laissé de pareils détails sur tous les événements qui l'ont frappé dans sa longue carrière; car, quoi qu'il en ait dit, il seroit difficile de retracer sa vie d'après ses poésies; mais on y retrouve du moins tous les mouvements de sa reconnoissance envers les appuis et les bienfaiteurs que la nature ou l'affection lui avoit donnés, et autant qu'il l'a pu un touchant souvenir pour tous ceux qu'il aima et dont il fut aimé.

Ce fut la reconnoissance du poëte qui lui inspira de placer dans le très petit nombre de ses bienfaiteurs ce Guillaume Shakespeare, dont le génie brut et désordonné, mais quelquefois sublime, sut éveiller en lui le sentiment de sa force et l'instinct tragique dont la nature l'avoit doué. Il n'a point adressé d'épître à Shakespeare; mais il invoque fréquemment son nom tutélaire; mais il avoit placé son image non loin des portraits de son père et de sa mère; mais c'est pour l'honorer encore, après l'avoir souvent embelli, qu'il a fait du *saule d'Othello*, l'arbre de son adoption, qu'il l'a chanté sur tous les tons de sa lyre, et qu'il a fini par le graver sur son cachet, comme ces armoiries d'une autre famille qu'une heureuse alliance autorise à porter.

Je n'oublierai jamais qu'étant allé le voir à Versailles, par une assez froide journée de janvier, je le trouvai dans sa chambre à coucher, monté sur une chaise, et tout occupé à disposer avec une certaine pompe, autour de la tête de l'Eschyle anglois, une énorme touffe de buis qu'on venoit de lui apporter. *Je suis à vous tout-à-l'heure*, me dit-il, comme j'entrois, et sans se déranger; et, remarquant que j'étois un peu surpris de l'attitude où je l'avois trouvé: *Vous ne voyez donc pas que c'est demain la Saint-Guillaume, fête*

patronale de mon Shakespeare? puis, s'appuyant sur mon épaule pour descendre, et m'ayant consulté sur l'effet de son bouquet, le seul sans doute que la saison eût pu lui offrir : *Mon ami,* ajouta-t-il, avec une figure dont l'expression m'est encore présente, *les anciens couronnoient de fleurs les sources où ils avoient puisé.*

Je doute que Virgile ou Fénélon aient jamais employé une idée plus gracieuse pour exprimer un sentiment plus délicat.

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE DEUXIEME.

La vie de M. Ducis comprend un bien petit nombre d'événements; en la parcourant rapidement ensemble, vous me pardonnerez, Monsieur, de ramener votre attention sur quelques détails qui vous sont connus, en faveur de beaucoup d'autres que vous ignoriez, et que j'ai puisés tous aux sources les plus sûres et les plus respectables. Le père de M. Ducis avoit quitté le village de Haute-Luce, en Savoie, où il étoit né, pour venir à Versailles. Il y faisoit un commerce de lingerie. La réputation de probité dont il y jouissoit n'avoit fait que s'accroître quand on l'avoit vu préférer à plusieurs partis beaucoup plus riches qui lui étoient offerts, une personne que sa piété, sa parfaite raison, et un goût naturel pour les lettres avoient déja rendue l'objet de l'estime générale. M. Ducis fut le premier fruit de ce mariage.

On s'occupa peu d'abord de son instruction; mais, dès la première enfance, il reçut de son père et de sa mère une éducation fortement religieuse.

Plutarque prétend que les Spartiates ne conservèrent si long-temps la pureté de leurs mœurs, que parceque Lycurgue avoit eu soin de *teindre en laine les habitudes des enfants* : M. Ducis conserva toute sa vie l'empreinte ineffaçable de cette première *teinture* puisée dans l'éducation de famille. Il annonça de bonne heure une constitution vigoureuse et un caractère enclin à la gaieté, deux choses qu'il est assez naturel de trouver réunies chez les enfants, car leur mauvaise humeur ne vient guère que de leur mauvaise santé. La vie qu'il mena sous le toit paternel ne pouvoit que fortifier ces heureuses dispositions de la nature. Quand il eut de dix à onze ans, on songea à lui faire apprendre le latin. Il fut mis dans une petite pension à Clamart, chez un honnête homme, où il commença d'assez foibles études qu'il vint terminer, avec quelque succès, au collége de Versailles. Ses études finies, c'est-à-dire après sa rhétorique, il revint dans la maison de son père, sans manifester de vocation marquée pour aucun état, mais avec un éloignement très décidé pour la profession de commerçant.

L'indépendance de ses goûts commençoit à se révéler déja dans toutes ses habitudes. Un caractère ouvert, un sens droit, des mœurs pu-

res, une piété exemplaire, et une aversion prononcée pour toute liaison qui eût pu porter atteinte à des qualités si précieuses; tant de motifs inspirant à ses parents une entière sécurité sur sa conduite, ils le laissèrent à-peu-près le maître de ses actions; de sorte que, dès l'âge de dix-huit ans, le jeune Ducis pouvoit être cité à-la-fois comme le fils le plus soumis, et comme l'enfant le plus habitué à faire sa volonté.

Il s'étoit lié au collége avec un honnête et bon jeune homme de Versailles, nommé Vallier. Cette liaison, née sans doute de quelque conformité d'humeurs entre les deux jeunes gens, puisoit une nouvelle force dans le goût des vers, qui leur étoit commun.

Il s'y mêloit aussi, comme vous allez le voir, quelque chose d'aventureux et de romanesque. Les deux jeunes amis prirent entre eux la résolution d'être le moins à charge qu'il se pourroit à leurs familles. Voici le plan de vie qu'ils se tracèrent : il fut convenu qu'ils feroient, chaque mois, deux pélerinages de huit à dix jours. L'équipage de voyage étoit simple et modeste : c'étoit un large habit gris, un chapeau rond, des souliers ferrés, et un bâton. La régle étoit de ne point porter d'argent sur soi. Les deux voyageurs, ainsi équipés, et munis d'un bon dîner,

partoient après avoir reçu les embrassements de leurs familles, et parcouroient un rayon de cinq à six lieues autour de Versailles, allant demander l'hospitalité de presbytère en presbytère.

Partout où leur bonne mine et leur allure franche leur faisoient trouver un souper et un lit, ils payoient le lendemain matin leur hospitalité, en sonnant la messe du curé et en la servant. Quelque bon accueil qu'on leur fît, la résidence dans le même village ne pouvoit être que de deux jours; après quoi, ils alloient se présenter à un autre presbytère, où les choses se passoient à-peu-près de la même manière.

Ce devoit être une sorte de bonne fortune pour d'honnêtes curés de village, que l'arrivée de deux jeunes hôtes qui, par leurs manières décentes, par leur gaieté douce, jetoient nécessairement quelque diversion dans la vie monotone du presbytère; aussi, au bout de trois mois au plus, les deux jeunes pélerins s'étoient-ils formé une petite clientelle régulière de quinze à vingt curés, qui suffisoit à leurs excursions de toute l'année. Après chaque pélerinage, qui ne se prolongeoit jamais au-delà de dix jours, ils rentroient à Versailles à la nuit tombante, et profitant de l'*incognito* que devoit leur garantir

leur vêtement de pélerin, ils ne manquoient jamais de terminer leur caravane par le spectacle des marionnettes en plein vent, sur la place du château.

M. Ducis, devenu octogénaire, racontoit encore, avec une joie d'enfant, la scène, vraiment comique, que leur avoit donnée un de ces bons curés, qui, trouvant deux jeunes poëtes dans ses deux hôtes, leur avoit avoué sous le secret que lui-même s'occupoit aussi de poésie, et étoit au moment de terminer une traduction abrégée des Métamorphoses d'Ovide. Il leur récita, pour échantillon de son savoir-faire, le morceau de Daphné changée en laurier. En voici les quatre derniers vers que M. Ducis n'avoit eu garde d'oublier, et qu'il ne se rappeloit pas sans un accès de gaieté, qui le forçoit de s'interrompre à chaque vers; c'est le moment où Daphné supplie les dieux de la dérober aux poursuites d'Apollon:

Sa prière à peine est poussée,
Que des dieux elle est exhaussée;
Aux premiers accents de sa voix,
La voilà madame Du Bois.

M. Ducis mena ce genre de vie pendant plusieurs années, sans y joindre d'autre travail littéraire

que la traduction de plusieurs satires de Juvénal. Cette traduction, qu'il soumettoit aux lumières de son ami Vallier, fut par lui condamnée aux flammes, et M. Ducis, qui n'appela point de ce jugement, n'a conservé de son travail que ce seul vers, qu'il plaça d'abord dans sa première version de *Macbeth*, et ensuite dans sa tragédie d'*OEdipe chez Admète*, où il est resté :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

En 1756, le maréchal de Belle-Isle, qui portoit une bienveillance toute particulière à la famille de M. Ducis, fut chargé, par Louis XV, d'aller visiter toutes les places fortes du royaume. Il emmena avec lui le jeune Ducis, en qualité de secrétaire. La tournée de M. de Belle-Isle dura près de sept mois, pendant lesquels le jeune secrétaire s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec un zèle et une assiduité qui doivent sembler méritoires, si l'on compare cette vie, continuellement assujettie et occupée, à celle qu'il avoit menée jusqu'alors.

Il a conservé un journal de ce voyage. Ce n'est, à vrai dire, qu'une description souvent minutieuse des églises, des couvents, des chartreuses, et de quelques monuments publics qu'il avoit eu occasion de visiter. Son enthousiasme s'é-

veille deux ou trois fois, à la vue de plusieurs tableaux de nos grands maîtres, qu'il trouve dans des maisons religieuses, et l'on voit l'impression que produisoit sur sa jeune imagination l'aspect des beaux sites et des riches campagnes de la Touraine, du Languedoc, et de la Provence. J'ai remarqué ce trait à l'article *Cambrai* : *Après avoir fait ma prière à la cathédrale, j'ai baisé les degrés de l'autel où avoit officié saint Fénélon.*

L'année suivante, le maréchal de Belle-Isle fut nommé ministre de la guerre. Il n'avoit point oublié son jeune secrétaire, et il le plaça dans les bureaux de son département, en qualité de commis-expéditionnaire, aux appointements de 2,000 francs.

Figurez-vous, Monsieur, l'amer chagrin que dut éprouver M. Ducis, en se voyant jeté à son insu et malgré lui dans la poussière des bureaux! Quelle révolution dans toutes ses habitudes! Quel triste aliment pour son imagination si active, si pétulante, que l'obligation de passer ses jours à copier des états de mouvements de troupes ou des brevets d'avancement! car telle étoit l'occupation qu'on lui assignoit à son début, et sa vocation intérieure ne lui faisoit que trop pressentir qu'il n'iroit jamais plus loin. Peu

s'en fallut qu'il ne reculât devant un pareil bienfait. Ce ne fut que par soumission à la volonté de son père, qu'il se résigna à ce fastidieux emploi de son temps. Encore cette résignation n'ôtoit-elle rien à sa douleur. Elle étoit si vive, il la cachoit si peu, et ses nouveaux confrères en furent si touchés, qu'au bout de huit jours ils s'entendirent entre eux pour se partager sa besogne et le laisser le maître de passer son temps comme il lui conviendroit. Mais il n'étoit pas homme à garder le secret sur un pareil service; et, avant la fin du mois, il étoit allé tout conter au ministre, lui avouant l'insurmontable antipathie qu'il se sentoit pour ce genre d'occupation, et le suppliant d'arranger les choses avec sa famille, de manière qu'il cessât d'être commis, sans mécontenter son père.

Le ministre prit le meilleur parti, celui qui remplissoit le mieux l'intention qu'il avoit d'obliger. Il rendit la liberté au jeune poëte, conserva son nom sur l'état des appointements, et se chargea de tout auprès de sa famille. Le maréchal de Belle-Isle étant mort en 1761, ses successeurs au département de la guerre respectèrent les dispositions qu'il avoit prises en faveur du jeune Ducis. Ce bienfait lui fut continué jusqu'à l'époque de la révolution.

M. Ducis, dégagé de ses fonctions de commis, passoit son temps entre Versailles et Paris, entre les affections de famille et les relations qu'il commençoit déja d'entretenir avec plusieurs hommes de lettres de la capitale, demeurant ainsi fidèle, à-la-fois, à ses devoirs et à ses goûts. Il assistoit assez régulièrement, le matin, aux sermons du père de Neuville, qui étoit alors au premier rang des orateurs chrétiens, et retenoit le soir sa place aux Français, toutes les fois qu'on y jouoit une tragédie de Corneille ou que Le Kain faisoit partie du spectacle.

Arrêtons-nous un moment, Monsieur, sur ce caractère si simple, si naturel jusque dans ses bizarreries: cet enfant qui va de presbytère en presbytère chercher des messes à servir, et revient le soir prendre sa part des bouffonneries de Polichinelle; ce jeune homme qui, transporté sans autre Mentor que lui-même, au milieu du bruit et du mouvement tumultueux de Paris, trouve le moyen de ne manquer ni un sermon du père de Neuville, ni une représentation de Le Kain; enfin, cette habitude de devoirs religieux qui se concilie sans effort avec les dissipations d'une vie qu'il avoit la volonté de consacrer aux lettres, tout cela ne vous peint-il pas M. Ducis à toutes les époques de sa vie, et n'avez-

vous pas eu mainte occasion de remarquer combien ces oppositions qui, dans tout autre caractère, eussent suffi pour établir un contraste choquant, se trouvoient comme fondues dans le sien par un mélange naturel et sans aucune disparate sensible?

Je reviens maintenant sur ces paroles de madame Ducis à son fils, au moment où il lui lisoit les remontrances du parlement de Paris. *Mon fils, ne dites rien: soyez prudent, mon fils: car,* ajoute-t-il, *elle savoit que j'étois ardent.*

Oui sans doute, il avoit une tête ardente; il y joignoit une imagination qui dut plus d'une fois passionner son jugement; et, dans cette lutte de la cour et des parlements, je ne doute point qu'il n'ait pris, de lui-même, et franchement, parti pour ces derniers, et n'ait embrassé leur cause avec toute la chaleur de sa tête, et toute l'activité de son imagination. Ceux qui veulent à toute force faire de M. Ducis un *révolutionnaire*, peuvent donc remonter jusqu'à 1787, pour dater de plus loin les sentiments qu'ils lui prêtent. Mais qu'ils se dépêchent, car ils vont être tout-à-l'heure forcés de convenir qu'il sera impossible d'en faire un révolutionnaire, du moment où il y aura une révolution.

Et remarquons en passant, Monsieur, que

ce n'est point à titre de reproche que cette odieuse qualification lui est décernée. Ceux qui se plaisent à le qualifier ainsi, sont presque tous des hommes sur qui la révolution a laissé quelque tache, imprimé quelque flétrissure. En le poussant comme de vive force sous leurs bannières, ils semblent dire: « Voyez-vous cet homme « de bien? Sa vie est irréprochable ; comme fils, « comme époux, comme père, ses mœurs peu« vent être offertes en modèle ; sa piété fut « exemplaire, sa vieillesse fut entourée de vos « respects. Eh bien ! pendant la tourmente où « vous nous accusez d'avoir été des monstres, nos « méfaits ne furent que la conséquence des opi« nions, des principes que cet homme vertueux « avoit dans le cœur. » Vous vous étonnez de cette audace, Monsieur. Eh! dites-moi cependant, qu'a-t-on de mieux à calomnier que l'innocence? Quoi de plus facile que d'interpréter le silence d'un homme qui est décidé à ne le point rompre; que de faire agir celui qui ne quitta jamais la paix de sa solitude; que d'accuser enfin celui dont le caractère est tel, qu'il est sûr de n'avoir jamais à se justifier?

Mais, pourroit-on dire à ces personnes si soigneuses de se faire une égide du nom de M. Ducis, qu'avez-vous donc vu dans ses actions, ses dé-

marches, ses écrits, qui vous permette d'établir entre vous et lui cette solidarité de principes? Quand la révolution éclata, il étoit dans toute la force de l'âge, du talent, de la renommée. Comment se fait-il que vos vœux, vos suffrages, ne l'aient jamais, à aucune époque de ces temps désastreux, appelé à la défense de ces droits, de ces intérêts, qui, selon vous, étoient devenus les siens propres?—C'étoit un homme étranger aux affaires, me répondroit-on.—Oui, sans doute, j'en conviens : mais cet homme étoit poëte, vous ne lui refuserez pas ce titre; mais ce poëte avoit une lyre : seroit-il vrai qu'il n'eût jamais célébré dans ses vers aucun de ces *beaux jours* dont la mémoire vous est si chère encore? Et à Dieu ne plaise que je veuille parler ici de vos saturnales sanglantes, de vos anniversaires de Cannibales ; mais le sang n'a pas toujours coulé dans notre malheureuse France; l'échafaud a eu ses interrègnes. N'aviez-vous pas des *fêtes à l'Être Suprême?* il croyoit en Dieu apparemment. N'en aviez-vous pas *à la vieillesse?* ses cheveux blancs lui donnoient le droit de la chanter. Quelle puissance étouffoit donc sa voix? Quoi! sa lyre ne se seroit-elle jamais fait entendre dans vos solennités? Non, jamais; il s'est caché dans le désert pendant que vous vous montriez au

grand jour; il s'est tu au bruit de vos acclamations; il s'est contristé de toutes vos joies : et c'est son isolement, son silence, sa consternation, qu'à défaut d'actes, d'écrits, de probabilités mêmes, vous êtes réduits à interpréter en votre faveur! Vous, qui vous montrez encore aujourd'hui les apologistes passionnés de cette même révolution, voulez-vous savoir comment il la qualifioit dans une circonstance où l'on ne peut vouloir tromper ni les hommes dont on se sépare pour jamais, ni le Dieu devant qui l'on se dispose à paroître? Le 15 avril 1813, M. Ducis fit son testament[1] : parmi les différents témoignages de souvenir qu'il y donne à ses parents et à ses amis, il lègue à une personne qu'il affectionnoit, et qui mourut avant lui, quoiqu'il dût s'attendre à la précéder dans la tombe, *la dernière édition complète des Sermons de Bourdaloue*, *qu'on a*, dit-il, *réimprimés bien à propos, après que la plus funeste des révolutions a couvert, chez nous, l'état et l'église de ruines et de sang.*

Mais je m'arrête; je rougirois, Monsieur, que qui que ce fût au monde pût prendre ce que je viens de dire pour une apologie, quand il s'agit d'une pareille imputation et d'un pareil homme.

[1] Ce testament est déposé dans l'étude de M. Brian, notaire, à Versailles.

Vouloir faire de M. Ducis un personnage politique dans quelque sens que ce soit, seroit donner la preuve qu'on ne l'a point connu. Il ignoroit jusqu'aux premières notions de la politique des gouvernements; son esprit ne s'étoit jamais tourné vers les plus simples études du publiciste. Je tiens de lui-même que l'ennui ne lui permit pas d'achever la lecture du *Contrat Social*, quoiqu'il y fût revenu à plusieurs reprises, et dans des temps fort divers. Les historiens de l'antiquité, qu'il avoit beaucoup étudiés, n'avoient guère non plus fixé son attention que comme peintres de mœurs; et, quoique notre grand Corneille fût l'objet constant de ses admirations, je n'hésite point à croire qu'il sentoit mieux la force de ce génie créateur dans les beautés dramatiques du *Cid*, ou de *Polyeucte*, qu'il n'apprécioit la puissance de son talent dans les combinaisons politiques de *Nicomède* et de *Sertorius*. En examinant le théâtre de M. Ducis, sous le rapport des convenances de la politique et de l'histoire, on pourra se confirmer dans l'opinion que je ne crains pas d'avancer ici. Ajoutons qu'il joignoit à ce défaut d'études, sur un point assez essentiel dans l'art qu'il cultivoit avec tant de succès, toutes les idées générales d'indépendance et de liberté qui peuvent trouver

place dans la tête d'un homme de bien, sincère ami de l'ordre et de son repos.

C'est dans cet heureux état d'ignorance politique que les premières crises de la révolution trouvèrent M. Ducis; les terribles phases qu'elle parcourut, avec l'effet et la rapidité de la foudre, ne l'instruisirent ni en pratique ni en théorie. Mais, avec l'imagination qu'on lui connoît maintenant, et la confiance, je dirois presque la crédulité naturelle à son caractère, on peut se figurer les brillantes espérances et les trompeuses illusions qu'il dut concevoir en voyant un roi jeune, le plus honnête homme de son royaume, appeler de ses vœux et de ses efforts cette régénération soudaine d'où devoit éclore une nouvelle France. Oui, je ne doute point qu'alors M. Ducis n'ait prédit, n'ait réalisé, dans les chimères de son cœur, les plus riantes utopies; qu'il n'ait vu son pays transformé en un autre royaume de Salente; que des illusions poétiques ne se soient jointes dans son imagination à toutes les autres, et qu'enfin, les songes de la nuit se mêlant à ceux du jour, il n'ait rêvé plus d'une fois d'un autre âge d'or tout prêt à renaître sur cette pauvre France régénérée. Mais que le songe fut court, et que le réveil fut terrible!

Les premières persécutions vinrent le frapper dans ce qui lui restoit de plus cher au monde, ses amis. Dès l'été de 1792, M. Lemaire, curé de Roquencourt, petit village à une demi-lieue de Versailles, se vit enlevé à ses paroissiens, et bientôt après traîné de prison en prison par les ordres du comité révolutionnaire de Versailles. Il étoit né la même année, dans la même ville que M. Ducis, et depuis l'enfance leur amitié n'avoit pas éprouvé la plus légère altération. Au premier bruit de cette terrible nouvelle, M. Ducis oublie ses soixante ans; il quitte sa retraite de Marly où il occupoit une petite maison, se rend à pied à Versailles, va droit à l'hôtel des gardes-du-corps, que l'on venoit de convertir en prison, tente tous les moyens d'y voir son ami détenu, n'épargnant ni prières, ni instances, ni supplications. Voyant l'inutilité de ses efforts, il part, encore à pied pour Roquencourt, frappe à la porte du presbytère, y trouve une vieille servante dans les larmes, s'en empare, se fait suivre du chien du bon curé, conduit ces deux fidèles serviteurs à Marly, et ne s'en sépare qu'après les avoir installés chez lui; de là, il retourne, toujours à pied, à Roquencourt, s'y concerte avec quelques paysans qu'il sait attachés à leur pasteur, et, avec leur aide, il

fait porter, il porte lui-même, pièce à pièce, et nuitamment, jusqu'à son propre domicile, tout ce qu'il peut sauver du mobilier du presbytère. Les jours suivants, nouvelles démarches pour pénétrer dans la prison, nouveaux refus essuyés. M. Ducis parcourt Versailles; il y cherche tout ce que le malheur des temps a pu lui laisser d'appuis. Il demande à tout ce qu'il connoît, à tout ce qu'il aborde, la liberté de son ami. Vaines prières! Par-tout il rencontre, ou le zèle sans crédit, ou l'autorité sans bienveillance. On fait passer ce malheureux prêtre dans huit prisons successives, sans lasser la patience du captif, sans décourager la persévérance de son ami, qui ne s'arrête enfin que sur l'*ordre formel* qu'il en reçoit; et voici la lettre qui contenoit cet ordre.

Mercredi matin.

« Les hommes ont beau faire, mon ami, il « n'en arrivera que ce qu'il plaira à Dieu. Quant à « moi, je suis prêt au départ. La vie que je mène « depuis six semaines n'est point si rude que « vous vous le figurez. Je possède ici mon cœur « en paix; j'y dors d'un bon somme; j'y prie Dieu « pour vous, pour moi; je le bénis de m'avoir « donné un ami chrétien, dont la charité coura- « geuse m'a ému profondément; car j'ai tout su.

« Que votre zèle s'arrête là, mon ami : en voilà « bien assez. Ne gâtez point mon repos par des « inquiétudes sur vous, je vous en prie, et au « besoin *je vous l'ordonne.* Si Dieu m'appelle à lui « par cette voie, j'aurai connu, grace à vous, ce « que la vie et la mort peuvent avoir de plus « doux. Adieu, cher Ducis, quoi qu'il arrive, « nous nous reverrons; adieu, soumettez-vous, « et ne me répondez pas. »

Quelle lettre, Monsieur ! quel langage simple et touchant! quelle noble lutte entre cette amitié courageuse et cette amitié résignée ! N'est-on pas tenté de s'écrier avec La Fontaine?

Qui d'eux aime le mieux? que t'en semble, lecteur?

Ce ne fut qu'après le 9 thermidor, que s'ouvrit la prison de ce vénérable prêtre, et ce fut encore M. Ducis qui arriva le premier pour lui annoncer qu'il étoit libre.

Je n'ai rien inventé, rien embelli dans ce récit. Quelques uns de ces détails sont tirés de la notice que M. Ducis a placée en tête de l'*Épître au curé de Roquencourt;* et le reste, des lettres mêmes de ce saint curé qui m'ont été communiquées. J'ai vu chez M. Ducis la petite table, le vieux fauteuil qu'il avoit transportés de Roquencourt, et que son ami l'avoit forcé de garder. Il en fit

usage jusqu'à la fin de sa vie. Il disoit, en les montrant, *Voilà la table, voilà le fauteuil du bon curé*. Mais je ne l'entendis jamais ajouter un mot qui pût apprendre à quel prix l'amitié l'en avoit rendu possesseur.

La douloureuse inquiétude que lui causoit la captivité du curé de Roquencourt s'étendit bientôt sur le chevalier de Florian, sur M. et madame Bitaubé, et sur quelques autres amis qui gémissoient dans les prisons de Paris.

Un de ses grands chagrins, à peu près dans le même temps, fut le départ de son guide, de son bienfaiteur, de celui qu'il appeloit *son second père*[1], de M. d'Angivilliers, qui, se voyant sur le point d'être arrêté à Versailles, alla chercher sur une terre étrangère, une sécurité que son pays lui refusoit. M. Ducis n'étoit point de ces amis que la prospérité trouve fidèles, et que le malheur voit disparoître. Les témoignages de sa reconnoissance arrivèrent à son bienfaiteur jusque dans l'exil. Ai-je besoin de dire que ses relations avec madame d'Angivilliers continuèrent comme par le passé? Il étoit loin de redouter cet air contagieux que le malheur répand autour de soi. Il n'ensevelissoit point non plus le souvenir

[1] D'Angivilliers charmé me fut un second père.
Épit. à M. le curé de Roquencourt.

des bienfaits dans la tombe du bienfaiteur. Lorsqu'en 1813, il publia l'édition de ses œuvres, il ne put en faire hommage ni à M. ni à madame d'Angivilliers qui n'existoient plus; mais vous vous rappelez, Monsieur, que nous avons trouvé ces mots écrits de sa main sur la liste des personnes à qui il en envoya un exemplaire : *A M. Bois-Roger, à cause de l'attachement que lui portoient M. et madame d'Angivilliers.*

Non, la mort même, en dénouant les nœuds de l'amitié, n'en détruisoit pas pour lui les devoirs. Vous savez, Monsieur, quelle fut sa douleur en apprenant que des bandes révolutionnaires menaçoient le monument élevé dans la petite église d'Oullins, à la mémoire de M. Thomas, par M. de Montazet, archevêque de Lyon, et que des mains forcenées y avoient déja porté le marteau, pour en mutiler l'épigraphe. Mais vous ignorez quels moyens il employa pour arracher ce monument à la destruction. Sa douleur alors ne se perdit pas en vaines démonstrations, en plaintes stériles. Son amitié fut active, et sa pauvreté féconde en ressources. A peine informé de cet outrage fait à la cendre d'un ami, il s'adresse à M. de La Salle, honnête négociant de Lyon, qu'il avoit connu pendant son séjour dans cette ville; il le supplie d'aller sur-le-champ à Oullins,

d'y offrir à la municipalité une somme de cinq cents francs qu'il lui envoie, de *la laisser maîtresse d'en faire tel usage que bon lui semblera, mais à la charge par elle de faire respecter le simple monument qui couvre les restes mortels de son religieux ami.* Ce langage n'étoit guère celui du temps. Il semble que la prudence humaine ne le lui eût point conseillé comme moyen de succès; et cependant il falloit bien qu'il y eût quelque puissance attachée à la pieuse expression d'un pareil vœu et à l'honnêteté de l'ame qui le formoit, puisque l'offrande fut acceptée, et que la condition qu'on y attachoit fut remplie. Je doute qu'un pareil trait ait été consigné dans les feuilles publiques de 1792; M. Ducis n'étoit point homme à le publier, et je l'ignorerois comme vous, si je n'avois trouvé dans ses papiers la délibération de la commune d'Oullins, qui *accepte la somme de cinq cents livres offerte par M. Ducis*, à la charge d'entretenir et de conserver le monument élevé, dans l'église d'Oullins, à la mémoire de M. Thomas (*c*).

En traversant avec M. Ducis les derniers mois de 1792 et la fatale année de 1793, je ne prétends pas exciter en sa faveur ce puissant intérêt qui s'attache à un homme de bien proscrit, à un grand talent persécuté, genre d'intérêt que le malheur des temps n'avoit que trop multiplié.

Il s'enfonçoit, il est vrai, de plus en plus dans sa solitude; mais il n'avoit à y gémir que sur les désastres publics, et sur les maux dont il se sentoit frappé dans ses amis. Pour lui, sa sûreté personnelle ne me paroît pas avoir été menacée. Je trouve même dans ses papiers la preuve qu'un ministre de l'intérieur de cette époque, nommé Paré [1], lui proposa la place de *gardien de la bibliothèque nationale*. Cette place, comme on voit, n'avoit rien de politique. L'homme qui la lui offre, le prévient qu'il ne veut qu'*un citoyen éclairé*, et que *cette fonction ne le détournera en rien de ses travaux littéraires*. Cependant M. Ducis ne crut pas devoir l'accepter. Peut-être ne lui offroit-on que la dépouille d'un honnête homme renvoyé pour une conduite ou des sentiments que M. Ducis étoit loin de blâmer; et, dans ce cas, il n'eût fait, en la refusant, que ce que la simple probité lui prescrivoit. Quoi qu'il en soit, sa réponse au ministre mérite d'être rapportée :

« Citoyen ministre, je suis entré il y a vingt « ans dans la carrière difficile de Corneille. Mais « ma ressemblance la plus marquée avec ce grand « homme est une impropriété absolue pour tout

[1] M. Paré ne fut ministre que pendant très peu de temps, et des personnes dignes de foi assurent qu'il employa ce peu de temps à empêcher beaucoup de mal et à faire quelque bien.

« ce qui demande les soins de la plus simple « administration. Jugez si le fardeau de la biblio- « thèque nationale doit m'épouvanter. S'il m'est « donné d'être un peu utile à mon pays, ce ne « peut être qu'en mettant en action sur la scène « quelques unes de ces grandes vérités morales « qui peuvent rendre les hommes meilleurs, vé- « rités que la réflexion saisit bien dans un livre, « mais que le théâtre rend vivantes, en parlant à « l'ame et aux yeux. Pardonnez-moi donc, citoyen « ministre, de refuser une place qui m'ôteroit le « seul moyen que Dieu m'ait donné pour servir « mes semblables. »

Que l'on pèse les paroles de cette lettre, que l'on compare ce ton d'honnête homme avec celui des écrits du temps, enfin qu'on se reporte aux jours où cette correspondance eut lieu, et que l'on me dise ensuite si le langage qui accompagne ce refus, ne décèle point une ame aussi ferme qu'élevée. Il y a plus, la date seule de cette lettre est un trait de courage. M. Ducis répond à un ministre qui lui écrit *le premier jour du deuxième mois de l'an second de la république une et indivisible*, et je lis ces mots en tête de la réponse : *Paris, jeudi 24 octobre de l'ère chrétienne*. Je suis ennemi de tout enthousiasme exagéré, vous le savez, Monsieur ; mais dites-moi si parmi tous les

genres de courage qui, à travers tous les genres de fléaux, se signalèrent alors dans notre malheureux pays, on compteroit beaucoup d'hommes dont la conscience eût été assez inébranlable et la main assez ferme pour appliquer une pareille date sur une lettre adressée à un ministre de la Convention.

En se reportant par la pensée vers la France de cette époque, il est naturel de se la représenter comme exclusivement partagée entre deux classes d'individus : ceux qui persécutent et ceux qui sont persécutés, ceux qui tuent et ceux qui meurent. La classe intermédiaire échappe pour ainsi dire aux regards; à la vue de tant de malheureux, on se sent indifférent pour elle, et l'on a peine à se défendre d'une sorte d'étonnement en voyant un homme sur qui se réunissoient tant de genres de considération et de renommée, trouver dans le bouleversement général une sorte de repos qui ne sembleroit pas avoir dû être son partage. Ah ! qu'on ne préjuge rien avant d'avoir pénétré dans l'asyle où la sûreté domestique de M. Ducis fut du moins respectée. Nous pouvons sans crainte, Monsieur, ouvrir sa solitude aux regards de la curiosité et même de la malveillance. Croit-on que son esprit, fatigué des misères publiques et de ses propres chagrins, cher-

châtalors, dans la culture des lettres, une diversion à tant de maux? Non, les Muses ne lui faisoient plus entendre ces paroles magiques dont le charme sait endormir les douleurs; il désespéroit même de pouvoir jamais développer sur la scène *ces grandes vérités morales qui servent à rendre les hommes meilleurs*. Tout entier au souvenir des amis, des bienfaiteurs que lui enlevoient la prison, l'exil ou l'échafaud, il cherchoit un refuge dans une autre région que la terre; et, dans les moments où il se replioit sur son ame, il n'y trouvoit même plus ce fonds de sérénité que la vertu devroit donner toujours. Quel repos, grand Dieu! qui eût pu le lui envier alors, et qui oseroit maintenant le lui reprocher?

Qu'on ne m'accuse point de tracer ici un tableau imaginaire, et de mettre mes conjectures à la place de la vérité. J'ai entre les mains, j'ai dans ce moment même sous les yeux ce livre dont j'ai déjà parlé, et que M. Ducis avoit intitulé *ma grande Affaire*. Il y est peu question des choses de la terre; mais son ame profondément religieuse y déposoit les peines secrètes de sa vie, s'y ouvroit avec le ciel des communications qu'il n'avoit plus avec le monde, et s'y plaignoit du moins à Dieu des maux de la France et de l'horrible égarement de ses semblables. Ce jour-

nal, qui n'est que la continuation d'un journal précédent, commence avec l'année 1786, et ne s'arrête que vers le milieu de 1815, neuf mois environ avant la mort de M. Ducis. Ce n'est à vrai dire qu'un *memento* des actes de sa vie religieuse, où il relate les événements qui l'ont le plus frappé par leur importance. On y chercheroit vainement les plus simples renseignements qui pussent servir à des mémoires politiques ou littéraires sur les époques qu'il parcourt; et cependant on pourroit effacer des mois de la révolution les dates que l'auteur y a mises presque jour par jour, et avec une grande exactitude, sans que pour cela le lecteur le moins pénétrant pût avoir le plus léger doute sur le moment précis où M. Ducis écrivoit. C'est à la trace de ses larmes qu'on y peut suivre la marche de la révolution. Ainsi, lorsque montrant à Dieu les plaies de son ame, il le supplie avec la plus touchante ferveur de *sauver le monde une seconde fois en remettant la pitié dans le cœur des hommes*, qui pourroit douter qu'au moment où il formoit ce vœu, la France ne fût déchirée comme une proie par des hommes sans pitié?

Malheur à moi, Monsieur, si j'abusois d'un pareil dépôt pour révéler ici ce que M. Ducis n'a voulu dire qu'à Dieu! Mais qui pourra me blâ-

mer quand je dirai que, pendant cet affreux règne de la terreur, il voulut (je me sers à dessein de ses propres expressions), il voulut *tous les mois nourrir sa foiblesse du pain des forts ;* qu'il osa tout braver, pour aller chercher dans des souterrains, dans des greniers, la parole du Dieu qu'on n'adoroit plus dans ses temples ; et qu'en écrivant la courte relation de ces assemblées clandestines qui lui rappeloient si naturellement les persécutions de la primitive Église, il consignoit avec une joie de martyr le péril auquel s'exposoient alors et le courageux pasteur et le fidèle troupeau : enfin, à la vue des fréquentes aumônes qu'un esprit d'ordre naturel le portoit à mentionner dans ce journal, il me sera bien permis, j'espère, de comparer la modicité de ses ressources avec l'abondance de ses charités, et d'admirer les prodiges d'une pauvreté qui jamais ne l'empêcha de donner à plus malheureux que lui.

Avant de fermer ce livre pour n'y plus revenir, j'en citerai deux passages encore. Je n'ai jamais entendu M. Ducis s'expliquer sur les constitutions éphémères que nous donnèrent successivement nos diverses législatures. Mais il est un autre acte législatif qui n'eut que trop d'importance par ses résultats, et contre lequel sa con-

science protesta toujours, *la constitution civile du clergé*. Voici ce qu'il écrit sous la date du 19 avril 1791 : « Obtenu la permission d'aller faire mes « pâques à Saint-Laurent, dont le curé a con- « servé la juridiction, ainsi que les pouvoirs qu'il « tient de l'autorité légitime; je n'ai donc point « rempli ce devoir à la paroisse Saint-Sulpice, « comme ci-devant; mon archevêque, M. de Jui- « gné, m'ayant fait savoir que le nouveau curé « n'étoit plus dans le sein de l'Église. »

Je rapporterai le second passage sans commentaire, et par l'unique raison que j'ai souvent vu M. Ducis jugé sévèrement, à cause de certaines relations qu'il conservoit : « Le mercredi « 15 septembre (même année 1791), dîné à Ro- « quencourt tête-à-tête avec le curé; il me conta « en dînant un trait de la tendresse chrétienne « de ma mère pour moi, c'est à savoir ses craintes « sur mon salut, à cause de Rousseau de Genève « et d'autres philosophes que j'avois été dans le « cas de voir. Il me dit la réponse consolante « qu'il lui fit. »

Vous vous rappelez, Monsieur, que peu de temps après cette funeste époque connue dans nos annales sous le nom de *règne de la Convention,* il n'en restoit d'autre impression dans les esprits, qu'un sentiment de lassitude et d'horreur.

Il s'élevoit alors du sein de la capitale et du fond des provinces un vœu général pour le retour aux idées d'ordre, vœu hautement exprimé, contre lequel on voyoit, il est vrai, se débattre encore, mais avec plus d'audace que de confiance, les suppôts de la tyrannie tombée, et les enfants perdus de la révolution. Une longue et sanglante expérience venoit du moins d'apprendre à la France l'affreux inconvénient d'un état de choses où la confection des lois étoit le partage d'une seule chambre.

Ceux qui dirigeoient les affaires avoient senti la nécessité de diviser la législature en deux conseils, et un grand nombre d'hommes de bien et de talent, profitant de l'heureuse disposition des esprits, s'étoient mis sur les rangs dans les assemblées électorales, avec l'espoir de faire entendre à la tribune un langage que pussent avouer enfin la raison, la justice et l'humanité. Les féroces violences du 18 fructidor, en comprimant ce noble élan, n'avoient cependant point étouffé le zèle des gens de bien. Les élections de 1798, qui suivirent d'assez près cet odieux coup d'état, offrirent encore plusieurs noms recommandables, parmi lesquels se trouva celui de M. Ducis. Il y avoit eu scission dans le collège électoral de Paris qui le nomma, et son élection fut faite

par la fraction que je trouve désignée dans les journaux du temps sous le nom d'*anti-anarchique*. En rappelant ce fait, je ne prétends point en faire un nouveau titre d'honneur pour M. Ducis. On ne peut raisonnablement pas le compter dans le nombre des hommes zélés qui coururent au-devant des dangers de cette mission, puisqu'il ne l'ambitionna pas, et ne consentit point à l'accepter. Mais ayant dit plus haut qu'il ne fut appelé, dans aucun temps de nos désastres civils, à la défense des intérêts de la révolution, il m'a semblé important de rappeler l'époque précise et les circonstances de son élection. Voici d'ailleurs comment il s'explique sur ce fait, dans une note trouvée parmi ses papiers : *Souvenir. Le mercredi* 18 *avril* 1798, *j'ai reçu de M. Guyot des Herbiers, président de l'assemblée électorale de Paris, qui siège dans la grande salle de l'Institut, une lettre qui m'annonce que cette assemblée m'a nommé député au Conseil des anciens, pour un an, en me demandant de répondre sur-le-champ si j'accepte, ou non. Répondu aussitôt que mon incapacité pour les affaires m'empêche d'accepter cette fonction.*

Peut-être est-ce ici le lieu de rapporter un fait, d'autant plus singulier qu'il est resté comme une sorte d'énigme pour les amis mêmes de M. Ducis.

Ce fut en cette même année 1798 qu'il prit l'habitude d'ajouter à sa signature, soit dans les actes publics, soit dans sa correspondance la plus importante comme la plus familière, deux lettres qui forment comme une sorte de paraphe à son nom. A dater de 1798, M. Ducis ne donna plus sa signature sans mettre à la suite les deux lettres S. T.

Onze ans après, en 1809 (il avoit alors soixante-seize ans), il ajouta une troisième lettre, et signa ainsi : *Ducis, S. S. T.* Quelque pressantes, quelque répétées qu'aient pu être les instances de ses amis qui se perdoient en conjectures sur ce signe, il ne consentit jamais à leur en donner l'explication. J'avois cherché de mon côté à pénétrer le sens qu'il y attachoit, et voici comment je fus amené à lui soumettre mes conjectures à cet égard. La veille du jour où il présenta au roi la collection de ses ouvrages, il vint me demander à dîner, et me lut la lettre qui devoit accompagner cet envoi. Quand il en eut achevé la lecture, *Eh bien!* me dit-il, *n'y a-t-il rien là qui vous arrête? m'entend-on bien? les rois n'ont pas le loisir de deviner.* Pleinement rassuré par ma réponse, *Vous trouvez cela clair,* reprit-il; *c'est pourtant une œuvre de ténèbres. J'ai passé ma nuit à faire ces deux pages, et à les copier de ma belle écriture.* Je le grondai

doucement sur cet emploi d'un temps destiné au sommeil, et sur les craintes que j'en concevois pour sa santé; puis ayant lu à mon tour sa lettre, « Voilà, lui dis-je, quelque chose qui m'arrête, « Vous tenez à être clair, et il y a un endroit où « vous ne l'êtes point. » — *Qu'est-ce? voyons; il faut changer cela: oui, sans doute, je veux être clair.* — « Eh bien! je défie qu'on entende ce que vous « avez voulu dire par les trois lettres placées à la « suite de votre nom. Si le roi vous demande le « sens de ce petit hiéroglyphe, que répondrez- « vous? « —*Je dirai au roi que c'est un secret, et il n'insistera point.*— « J'aurois donc bien mauvaise « grace d'insister moi-même; mais je n'en ai pas « besoin: je suis à peu près sûr de vous avoir de- « viné. Ces lettres cachent un sens réel; vous « n'êtes pas homme à nous donner une énigme « qui n'a pas de mot. Or, voici ce que j'ai décou- « vert. Je vois qu'en 1798, après avoir traversé « sans reproches de bien mauvais jours, vous « avez voulu vous rendre intérieurement ce té- « moignage, que vous n'étiez pas mécontent de « vous-même, et je traduis l'S. et le T., mis à la « suite de votre nom, par ces mots, *sine tabe*, « *sans tache*. Onze ans plus tard, parvenu à une « belle et heureuse vieillesse, et retrouvant le « même témoignage au fond de votre conscience,

« vous avez ajouté une seconde S., qui signifie « *senex*, et vous avez signé ainsi : *senex sine tabe*, « *vieillard sans tache*. Osez dire que je me trompe ! » Pendant que je parlois, il éprouvoit un embarras marqué, et je voyois une honnête pudeur colorer vivement sa belle figure. *Mon ami*, me dit-il, d'un ton sérieux, et après un moment de silence, *je vous l'ai déja dit, ceci est un secret entre moi et une autre personne; qu'il n'en soit plus question, je vous en prie.*

Après une pareille défense, je me serois reproché de ramener de nouveau la conversation sur ce sujet. Je ne lui en parlai plus; et je ne vous donne, Monsieur, mes conjectures que pour ce qu'elles valent. Mais elles s'appuient sur de si fortes vraisemblances, elles m'ont semblé si bien confirmées par d'autres observations; enfin l'embarras même de M. Ducis, quand je le poussai à bout, m'a paru si équivalent à un aveu, que je suis resté persuadé que j'avois deviné juste. On se tromperoit toutefois en interprétant comme un mouvement d'orgueil le témoignage qu'il se rendoit à lui-même d'une vie sans reproche. C'étoit plutôt un encouragement à bien faire; c'étoit comme une sorte d'engagement qu'il tiroit de sa conduite passée pour sa conduite à venir.

Parmi les personnes qui ont outragé ou méconnu le caractère de M. Ducis, je ne vois guère que l'abbé Morellet qui mérite qu'on prenne la peine de le réfuter.

Je ne terminerai point cette lettre, Monsieur, sans vous entretenir un moment des Mémoires publiés après sa mort, Mémoires où il relègue M. Ducis au nombre des membres de l'académie françoise qui ont été *révolutionnaires*, marquant lui-même sa place parmi ceux qui étoient *aristocrates*. Je ne craindrai point d'entrer à cet égard dans quelques explications; et, sans oublier le caractère honorable et le zèle courageux dont M. Morellet a fait preuve, à plusieurs époques de nos troubles civils, j'espère pouvoir interpréter, d'une manière à-la-fois plus juste et plus vraisemblable, la sorte de dissidence politique qui a dû quelquefois se manifester entre M. Ducis et lui; si toutefois le mot de *politique* peut s'appliquer avec justesse à aucun acte de la vie de M. Ducis.

Il est assez difficile d'abord, à qui les a connus tous deux, de démêler entre eux quelques rapports résultant d'une conformité d'humeurs, de caractères, même de principes sur plusieurs points essentiels. L'esprit raisonneur et systématique de l'abbé Morellet devoit natu-

rellement impatienter l'imagination vive et impétueuse de M. Ducis, qui, de son côté, lui rendoit sans doute la pareille, en ne consultant, dans la plupart de ses jugements sur les hommes et les choses, que l'inspiration de sa conscience, ou les simples lumières du sens commun.

Ainsi, par exemple, si, en 1790, au moment où M. Morellet perdit les vingt-quatre mille livres de revenu que lui rapportoit son prieuré de Thimer, il fût venu conter son désastre en pleine académie, je suis porté à croire que M. Ducis, tout en le plaignant de cette privation de fortune, ne lui eût point caché qu'il ne regardoit pas ce malheur comme une des plus grandes injustices de la révolution ; et, si M. Morellet se fût fâché, ce qui lui arrivoit quelquefois, il ne seroit pas impossible que M. Ducis, n'écoutant alors qu'un zèle plus religieux qu'obligeant, fût allé jusqu'à dire qu'il lui sembloit que les biens de l'Église devoient payer avant tout les services rendus à l'Église. Un pareil langage, j'en conviens, eût pu servir les passions du moment ; il eût dû surtout mécontenter profondément celui à qui on l'adressoit ; mais je ne fais ici, comme on le voit, qu'une pure supposition, et n'en prétends rien conclure, sinon que dans cette situation donnée, les choses se seroient

vraisemblablement passées comme je viens de les rapporter, sans que, pour cela, l'abbé Morellet eût eu le moindre droit d'en déduire la preuve que M. Ducis étoit un *révolutionnaire*.

Quoi qu'il en soit, plus je cherche à me retracer fidèlement le caractère de ces deux écrivains, plus je demeure convaincu qu'ils ont dû juger d'après des motifs très divers cette même révolution qui les appauvrissoit tous deux. L'abbé Morellet devoit, ce me semble, en chercher la cause, ou en voir le remède, dans la disgrace ou la faveur de tel ou tel ministre, dans la ruine ou le triomphe de tel ou tel système. M. Ducis regardoit de plus haut; il voyoit la révolution écrite dans la corruption progressive des mœurs, dans le mépris de la religion, dans l'avilissement de l'autorité royale; et c'étoit la voir là où elle étoit. Il n'eut d'ailleurs à soutenir pendant la révolution aucun intérêt de secte ou de parti; il ne se trouva point dans la nécessité de défendre des principes dont il condamnoit les conséquences. Un instinct droit et la voix de sa conscience le dirigèrent comme la boussole dirige le matelot. Il n'eut donc à suivre qu'une marche toute tracée; aucun esprit de système ne la compliquoit; aucun ménagement humain ne l'en eût fait dévier.

Votre liaison avec lui ne datant, Monsieur, que des années qui ont suivi les plus terribles crises de la révolution, je n'ai pas cru devoir m'appuyer uniquement de votre témoignage pour défendre ses principes, durant une époque où vous ne le connoissiez point assez. J'ai cherché de bonne foi auprès de ceux de ses contemporains qui lui survivent, et qui le voyoient habituellement dans les années 1792, 1793 et 1794, à m'éclairer sur les causes apparentes qui ont pu lui attirer le reproche que lui faït M. Morellet. J'ai demandé et obtenu la communication d'un grand nombre de lettres écrites par lui pendant nos tempêtes révolutionnaires; et, soit dans le témoignage de ses anciennes relations, soit dans les lettres qui m'ont été confiées, je n'ai rien vu qui puisse démentir ce que j'ai dit, et ce que je me propose de dire encore de son caractère.

Mon attention s'est portée particulièrement sur la correspondance qu'il eut, depuis 1775 jusqu'à la fin de 1790, avec un homme qu'il aima long-temps, qui n'existe plus, que la révolution trouva parfait homme de bien, et qu'elle précipita, comme une proie d'élite, dans les plus détestables écarts. Voici ce qui m'a le plus frappé dans cette correspondance; voici le langage qu'il

tient à son ami, le 26 août 1790, dans la dernière lettre qu'il lui écrit: « Après l'explosion « du 14 juillet, j'ai compris que je ne devois « point accéder aux propositions qui m'ont été « faites pour la mairie de Versailles. Je suis ren- « tré dans le silence de mon cabinet, bien dé- « terminé à ne me montrer aux hommes que « par quelques productions dramatiques qui « pourroient, outre un accroissement à ce que « nous appelons gloire littéraire, m'apporter « quelques avantages que les pertes occasio- « nées par notre incroyable révolution me for- « cent à ne point dédaigner. J'ai remis mon *Mac-* « *beth,* j'ai fait recevoir aux François *Othello,* et « *le Roi Jean-sans-Terre*; je m'occupe encore de « tragédies, et je compte passer mon automne « seul avec Melpomène. J'ai besoin de porter sur « ce point mille mouvements d'indignation qu'ex- « citent en moi les passions cruelles que je vois « se montrer de tous côtés avec impudence. Quel « monde habitons-nous, mon ami! Croyez-moi, « soyons hommes de bien, mais abandonnez la « cause de la perfection sur ce globe; elle n'y a « jamais régné, et ce n'est point ici son sol. »

Ce langage, Monsieur, est celui de la raison même. Nous le voyons ici se réfugier dans le sein des Muses, pour en obtenir un adoucissement à

des douleurs qu'elles avoient encore le pouvoir de calmer. Mais, trois ans plus tard, écoutez ce qu'il répond à un ami qui le pressoit de chercher dans les lettres la même diversion à des chagrins que les événements rendoient moins faciles à guérir. Cette lettre est adressée à M. Vallier, cet ami de l'enfance dont j'ai déjà parlé, qu'il appelle son *camarade de bois et de collège*. Je n'y vois d'autre date que le 27 thermidor, sans indication d'année; mais la lettre même fait assez voir le temps où elle fut écrite. « Que me parles-tu, Vallier, « de m'occuper à faire des tragédies? La tragédie « court les rues. Si je mets le pied hors de chez « moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville. J'ai beau « secouer en rentrant la poussière de mes sou- « liers, je me dis comme Macbeth : *Ce sang ne « s'effacera pas*. Adieu donc la tragédie! J'ai vu « trop d'Atrées en sabots, pour oser jamais en « mettre sur la scène. C'est un rude drame que « celui où le peuple joue le tyran. Mon ami, ce « drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. « Crois-moi, Vallier, je donnerois la moitié de ce « qui me reste à vivre pour passer l'autre dans « quelque coin du monde, où la liberté ne fût « point une furie sanglante. »

Ce langage, Monsieur, vous semble-t-il avoir quelque chose d'équivoque? Reste-t-il quelque

doute sur les impressions que devoit éprouver l'ame de celui qui s'exprime ainsi? L'horreur et l'indignation ne se peignent-elles pas ici dans chaque mot? Et, si l'on oppose à ce témoignage quelques paroles véhémentes échappées à la fougue d'un caractère naturellement impétueux, ces paroles dites au hasard, recueillies de même, dénaturées peut-être en passant de bouche en bouche, auront-elles le pouvoir d'effacer les lignes que je viens de transcrire? N'est-il pas juste d'ailleurs de faire la part d'un caractère dont les premiers mouvements devoient toujours être passionnés? Ainsi, par exemple, quand je lis dans un billet de M. Ducis, qu'il a conduit ses deux filles à une représentation du *Roi Léar*, et qu'il ajoute : *si elles n'y avoient point fondu en larmes, je les aurois étranglées de ma main;* irai-je m'emparer de ces expressions pour le taxer de barbarie, et n'est-ce pas là plutôt le cri de joie d'un père qui se félicite d'avoir trouvé ses enfants accessibles aux plus douces émotions de la piété filiale?

Ah! n'exagérons rien quand il s'agit de juger un caractère qui portoit tout à l'exagération. Oui, sans doute, M. Ducis eut une ame plus forte que sa tête. Ceux qui le voyoient habi-

tuellement, ceux qui l'entouroient pouvoient exercer sur ses discours, sur ses sentiments mêmes une influence momentanée. Il leur étoit facile d'exalter son imagination, et dans cet état passager, d'égarer son jugement. Son langage alors devoit se désordonner comme sa tête. Dans les intervalles que lui laissoient ces accès d'agitation fiévreuse, je l'ai vu lui-même trembler pour sa raison; et ces craintes n'étoient pas tellement chimériques que l'amitié ne les partageât quelquefois. Mais, le moment de la réflexion arrivé, il rentroit dans son droit sens naturel; et, comme il n'agissoit jamais au hasard, ses actions ne furent jamais soumises à la même influence que ses discours. Laissons donc, Monsieur, l'envie humaine relever soigneusement et consigner, comme autant de griefs, quelques unes de ces paroles vives et irréfléchies qui s'échappent de toutes les ames ardentes. Puisse la méchanceté des hommes se consoler ainsi du suffrage qu'elle ne peut refuser à la conduite entière d'une si longue vie!

Mais je reviens à M. Morellet qui du moins se trompa de bonne foi. Plein d'égards comme je le suis pour sa mémoire, et ne voulant rien exagérer dans la tendre vénération que je porte à

M. Ducis, je suis sûr, Monsieur, de n'être que juste envers l'un et l'autre, en disant qu'on trouveroit dans les écrits que nous a laissés le premier beaucoup plus de choses profitables aux hommes de la révolution, que dans tout ce qu'a pu dire ou écrire M. Ducis.

Enfin, c'est son propre témoignage que j'invoquerai de préférence dans une question qui le touche de si près; et personne, maintenant, n'osera le démentir. Voici ce que M. Ducis écrivoit à un ami qui fut le compagnon de sa retraite, pendant nos orages politiques. On y reconnoîtra la voix d'une bonne conscience qui se rend justice en beaux vers.

Nous avons vu de loin s'assembler les nuages:
La tempête éclata; l'univers fut surpris;
L'univers dans l'instant fut couvert de débris.
Jusqu'où n'ont pas monté l'erreur et la licence!
Trône, autel, tout trembla dans ce désordre immense:
Mais Dieu nous recueillit dans un asyle heureux,
Où sa grace et sa paix nous ont unis tous deux.
Le désert nous cacha: c'est là que, solitaires,
De celui qui peut tout adorant les mystères,
Nous avons dit souvent: Quand tout est agité,
Heureux, sur tant de flots, qui dans l'arche est resté!

Oui, vous eûtes ce bonheur, homme simple et véritablement vertueux; oui, durant cet affreux déluge, vous vous réfugiâtes dans l'arche;

et, ce ne fut que bien tard, ce ne fut qu'après une longue attente et beaucoup d'espérances déçues, que vous vîtes enfin apparoître la colombe qui vous y portoit le rameau d'olivier.

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE TROISIÈME.

Lorsqu'au 18 brumaire, le sabre du général Buonaparte eut mis en fuite les deux conseils réunis dans l'Orangerie de Saint-Cloud, vous savez, Monsieur, que malgré l'enthousiasme presque général qu'excitoit la chute d'un gouvernement ridicule, M. Ducis ne goûta pas beaucoup cette manière un peu tartare de démontrer qu'on a raison. Ceux des membres des deux conseils qui n'avoient point été mis dans le secret de cette embuscade, s'étoient évadés non sans péril par les fenêtres de l'Orangerie. On avoit trouvé dans le parc de Saint-Cloud plusieurs toges et d'autres insignes de leur magistrature, dans un état qui n'attestoit que trop le désordre et la précipitation de leur fuite.

Il répugnoit à la loyauté de M. Ducis d'applaudir d'enthousiasme à ce triomphe de baïonnettes, et de reconnoître sans examen cette légitimité du plus fort, établie d'abord avec tant de ruse, puis exercée tout-à-coup avec tant d'audace. Peut-être aussi songeoit-il alors que, s'il eût répondu au vœu du collége électoral de

Paris qui l'avoit appelé au conseil des Anciens, il se fût trouvé compris dans ce malheureux troupeau de sénateurs fugitifs, et que la robe qui l'auroit couvert n'eût pas été exposée à moins d'outrages que la leur. Enfin, sans accorder de regrets au fantôme de pouvoir qui venoit de s'évanouir, il n'étoit point sans alarmes sur la nouvelle puissance qui s'élevoit, et qui, pour se maintenir, avoit besoin de s'étendre encore.

Le général Buonaparte, devenu premier consul, ne négligea aucun des moyens qu'il jugeoit nécessaires à l'affermissement de son autorité naissante. Il trouvoit la France dégoûtée de révolutions. Par-tout se faisoit sentir, avec la lassitude du passé, le besoin d'un avenir différent. On s'attachoit à tout ce qui promettoit le repos; il falloit d'autres hommes, d'autres choses; et le premier soin de l'homme nouveau fut d'enfoncer plus avant encore dans le mépris et l'horreur publique les artisans de troubles et les fanatiques de révolutions.

Une sagacité prompte lui fit sentir que le levier tout-puissant qui venoit de l'élever si subitement et si haut, ne lui fournissoit pas un point d'appui suffisant pour l'y soutenir. C'est dans les rangs de nos savants, de nos gens de lettres,

de nos premiers artistes qu'il alla chercher des appuis moins visibles et plus effectifs. Il se mit à donner à sa campagne de la Malmaison des dîners sans grand apparat, où se trouvoient invités successivement et avec un adroit mélange de convives, les hommes que leur caractère, leur talent, leur influence ou leur popularité lui désignoient comme les instruments les plus utiles à ses desseins. La plupart de ces dîners se passoient en causeries littéraires; il y régnait une grande apparence de bonhomie. Au sortir de table, le maître de la maison prenoit tour-à-tour, et comme au hasard, chacun des convives qu'il lui importoit de s'attacher; et, tout en se promenant, soit dans le salon, soit au jardin, il disoit en peu de mots ce qui pouvoit mener à son but, qu'il ne perdoit jamais de vue.

L'ambition des places, un sentiment de curiosité, l'espoir d'être pour quelque chose dans les événements qui se couvoient, le desir plus louable de voir de près un jeune capitaine que déja couvroit une grande illustration militaire; que de motifs faisoient parcourir la route de Paris à la Malmaison! quelques bonnes gens, en s'y rendant, se figuroient qu'ils alloient dîner chez un autre Wasinghton.

Quoique M. Ducis eût eu des relations assez

fréquentes avec le général Buonaparte, au retour de l'expédition d'Italie, son nom ne fut point placé des premiers sur ces listes d'invitation. Mais Buonaparte ayant fait reprendre aux Français la tragédie de *Macbeth*, il profita de cette circonstance pour inviter l'auteur. M. Ducis n'hésita point d'accepter; il se rendit chez le premier consul, accompagné de cet infortuné Legouvé, qu'il affectionnoit, et que nous avons vu disparoître si jeune et par une fin si déplorable. Il lui dit, en partant, ces mots pleins de sens: *Nous savons maintenant ce qu'il peut, tâchons de connoître ce qu'il veut.*

Je tiens de l'un et de l'autre les détails de cette première visite. Il paroît qu'on n'observoit point encore au château de la Malmaison une étiquette bien rigoureuse. M. Ducis s'y présenta dans le même équipage à peu près qu'il avoit adopté étant jeune pour ses courses de presbytères, l'habit gris, les bas de laine, le chapeau rond et le bâton de voyage.

Le dîner n'eut rien de remarquable que quelques observations sévères et souvent assez justes, de la part de Buonaparte, sur le caractère de *Macbeth*, considéré comme ressort principal de cette tragédie.

Pendant la soirée, la conversation se porta

sur les affaires du moment. Le premier consul parla de ses projets en homme que la victoire avoit habitué à vaincre les obstacles. « Il vous « faut, disoit-il à ses convives, des lois tout « autres que celles que vous avez eues jusqu'ici. « Quand tout le monde marche au hasard, tout « le monde se heurte. Je ne vois de plan régu- « lier nulle part : votre administration est en- « core sans système, parceque votre dernier « gouvernement étoit sans volonté. Je rétablirai « l'ordre par-tout. Je placerai la France dans un « tel état qu'elle puisse dicter la loi à l'Europe. « Je ferai toutes les guerres nécessaires, dans l'u- « nique but de la paix ; je vous donnerai des « institutions fortes ; je les mettrai en harmonie « avec vos besoins et vos habitudes ; je protége- « rai la religion : je veux que ses ministres soient « à l'abri du besoin... » — Et après cela, général ? interrompit doucement M. Ducis. « Après cela, « reprit Buonaparte un peu étonné !... Après cela, « bon homme Ducis, si vous êtes content, vous « me nommerez juge de paix dans quelque vil- « lage. » Hypocrite naïveté, que ne laissa pas tomber, comme on le verra bientôt, celui à qui on l'adressoit.

Au bout de quelque temps, M. Ducis reçut une nouvelle invitation, à laquelle il se rendit

comme à la première. Il y eut cette fois quelque chose de plus caressant dans l'accueil qu'il reçut. Il fut, pendant le dîner, l'objet de plusieurs distinctions qu'on jugea propres à le flatter. Après le café, Buonaparte s'empara de lui, et l'emmena dans le parc, où ils firent deux ou trois tours de promenade. Ce fut là qu'après un échange de quelques politesses, s'établit entre eux le petit dialogue suivant.

— Comment êtes-vous arrivé ici, papa Ducis?

— Dans une bonne voiture de place, qui m'attend à votre porte, et qui me ramènera ce soir jusqu'à la mienne.

— Quoi! en fiacre? ah! à votre âge, cela ne convient pas.

— Général, je n'ai jamais eu d'autre voiture, quand le trajet m'a paru trop long pour mes jambes.

— Non, vous dis-je, cela ne se peut pas: il faut qu'un homme de votre âge, de votre talent, ait une bonne voiture à lui, bien simple, bien commode. Laissez-moi faire: je veux arranger cela.

— Général (reprit M. Ducis, en apercevant une bande de canards sauvages qui traversoient un nuage au-dessus de sa tête), vous êtes chasseur: voyez-vous cet essaim d'oiseaux qui fend la nue? il n'y en a pas un là qui ne sente de loin

l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil du chasseur. Eh bien! je suis un de ces oiseaux. Je me suis fait canard sauvage.

Après cette brusque et singulière réplique, il n'y avoit pas moyen que la conversation allât plus loin.

Buonaparte cependant parut attacher assez peu d'importance à cette saillie de caractère. Il ne la regarda sans doute que comme un mouvement d'humeur bizarre, comme un caprice passager, qu'il lui seroit facile de vaincre au besoin; et, lorsqu'il s'occupa de former le sénat, il voulut que le nom de M. Ducis fût placé sur la liste des membres qui devoient le composer. On a fait différentes versions sur cette circonstance de sa vie, sur laquelle lui-même, par des motifs de délicatesse, n'aimoit point à s'expliquer. On a dit, on a imprimé qu'un ministre lui avoit expédié un décret de nomination; que M. Ducis avoit déchiré cet acte et l'avoit renvoyé en morceaux à celui qui le lui adressoit, avec une lettre pleine de fierté et d'indignation.

Les choses ne pouvoient se passer ainsi, ni d'un côté, ni de l'autre. Ceux qui vouloient précipiter M. Ducis dans les honneurs lucratifs du sénat, pour lui enlever le mérite de sa résistance, n'avoient pu oublier tout-à-fait les entre-

tiens de la Malmaison. Jeter ainsi une des premières dignités du moment à la tête d'un homme habitué à les repousser, eût été une démarche imbécile; et ce genre de tort n'est pas de ceux que nous sommes le plus en droit de reprocher au gouvernement de Buonaparte.

M. Ducis, de son côté, n'étoit pas homme non plus à reconnoître, par un outrage sans motif comme sans excuse, un procédé qui du moins avoit les apparences d'un zèle obligeant. La vérité est qu'il reçut d'un grand personnage d'alors, autorisé à lui tenir ce langage, l'assurance écrite que s'il consentoit à accepter le titre de sénateur, les dispositions étoient telles que sa nomination alloit lui être expédiée. On entroit même dans quelques détails sur les termes dans lesquels devoit être conçue la réponse [1] qu'on lui conseilloit de faire.

Les personnes qui entouroient habituellement M. Ducis, connurent à l'instant même la nature du message qu'il venoit de recevoir. Il se vit aussitôt en butte à des instances, des prières, des supplications, que rendoit très vives le desir naturel de placer sa vieillesse à l'abri du besoin,

[1] Trois numéros du *Moniteur*, notamment celui du 3 nivose, an VIII, font mention de la nomination officielle de M. Ducis, au sénat.

la crainte assez naturelle encore du danger où pouvoit l'exposer un refus, peut-être même aussi le zèle d'un intérêt véritable, mais d'un intérêt mal éclairé, et sur-tout mal habile à juger de l'inflexibilité de son caractère sur certains points. Il écouta tout, parlant peu, se bornant à répondre que sa détermination étoit arrêtée.

Les mêmes sollicitations l'assaillirent encore le jour suivant. Après lui avoir fait sentir tout ce qu'il gagnoit à accepter, on lui fit voir tous les inconvénients d'un refus. On essaya d'intimider sa vieillesse; on lui montra sa sûreté compromise; on lui prédit qu'il se perdroit, lui et les siens, par une obstination qui seroit taxée de ridicule, et un faux point d'honneur qui ne seroit compris de personne. Les mêmes obsessions continuoient encore à onze heures du soir; et, comme la réponse ne pouvoit se différer au-delà du troisième jour, l'approche du terme fatal donnoit aux instances un nouveau degré de chaleur et de vivacité. M. Ducis étoit dans l'usage de se coucher de bonne heure : il voulut enfin mettre un terme à de vains débats, qui pouvoient se prolonger ainsi long-temps encore. Ce qu'il avoit de patience et de douceur s'étoit épuisé dans cette lutte. Le lion se réveilla. *Léonard*, s'écria-t-il d'une voix de Stentor, en

appelant un vieux serviteur; *Léonard, qu'on mette mon lit dans la rue!* Cette voix fut comme un coup de tonnerre qui dispersa la foule. Tout rentra dans l'ordre autour de lui; et, le lendemain de ce jour orageux, après avoir goûté les douceurs d'un bon somme, il répondit au message par une lettre courte, mais où son refus étoit nettement prononcé.

Mon ami, me disoit-il en me donnant ces détails, *il vaut mieux porter des haillons que des chaînes.*

En effet il étoit pauvre, et je n'entends pas ici cette pauvreté qui naît du peu de modération dans les desirs; je veux dire qu'il n'y avoit aucune proportion entre ses besoins réels et les moyens d'y satisfaire; et, pour qu'on se fasse une idée juste et de sa position et du mérite de son refus, il faut ajouter qu'il joignoit aux inquiétudes du besoin, les maux de la vieillesse, et déja une partie des infirmités qu'elle traîne à sa suite.

Ce refus ne fit point d'éclat. Lui-même n'en parla jamais qu'avec une sorte de répugnance. Buonaparte ne l'en punit par aucune persécution. C'est de la meilleure foi du monde qu'il regardoit comme un vieillard tombé en enfance, un homme plein d'énergie qui ne savoit sacri-

fier à sa fortune ni sa conscience, ni ses goûts, ni son repos. Pendant quelques jours on se dit tout bas à la cour *que le vieux Ducis étoit devenu tout-à-fait fou*. Puis il n'en fut plus question. On craignoit peu la contagion d'un pareil exemple.

Vous en avez senti toute la valeur, Monsieur, vous qui, après cette noble conduite de notre ami, avez placé au bas de son portrait ce vers de Corneille qui le peint au vif, et que lui-même, dans sa fierté naïve, n'auroit pas craint de s'appliquer :

Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi [1].

Comme je faisois un jour à M. et à madame de Boufflers le même récit que vous venez de lire, *je le reconnois bien là*, s'écria madame de Boufflers, qui aimoit beaucoup M. Ducis; *c'est un vrai Romain! — Pas du temps des empereurs*, reprit le chevalier de Boufflers, avec cette finesse d'esprit qui lui étoit si habituelle.

M. Ducis, satisfait de lui-même, se borna à consigner assez mystérieusement son refus dans les vers suivants, qu'il ne montra qu'à quelques amis, et qui trouvent ici leur place naturelle.

[1] *Rodogune*.

MA PROTESTATION.

A qui ces présentes lira,
De par nous-mêmes et d'avance,
Faisons savoir en diligence
Que quiconque nous offrira
Richesse, honneurs, *et cætera,*
Doux accueil, promesse, espérance,
Jamais ne nous attrapera.
Non, jamais ne m'éblouira
La catin que fortune on nomme.
Savez-vous qui son œil fuira?
A coup sûr, c'est un honnête homme;
Et c'est un faquin qui l'aura.
A Paris, à Pekin, à Rome,
En tout, par-tout qu'elle ait la pomme;
Je la laisse à qui la voudra.
Ce vieux fou, quelqu'un le dira,
Qu'on le mette aux petites loges!
Mon paquet bientôt fait sera;
Franc montagnard, fils d'Allobroges,
Mon cœur libre et pur m'y suivra.
—Un grand poste on vous donnera.
Vous irez au grand et très vite.
Un grand cocher vous mènera.
—J'aime mieux mon bâton d'ermite,
Le barbet qui marche à ma suite,

Et jamais ne me quittera.
— Vous resterez donc sans rien faire?
— Vraiment oui, c'est ma grande affaire.
— Mais la misère enfin viendra.
— Qu'elle paroisse, on la verra.
  Sans projet, pauvre volontaire,
Les greniers ont l'art de me plaire;
J'y vois gaîment trotter mes rats.
Je laisse couler la rivière.
Mon lit est fait à ma manière;
Je suis assez bien dans mes draps.
Assez bien, c'est beaucoup sans doute
Le bonheur plein de *si*, de *mais*,
Musard boiteux, qui tout écoute,
Regarde, attend, s'égare en route,
Vient tard, rarement ou jamais.
Promenés d'objets en objets,
Nous cherchons dans la nuit profonde,
Tâtonnant, le croyant tout près,
Ce bonheur que promet le monde;
Nous crions souvent: *Le voilà*,
Je le tiens! il n'étoit pas là.
Obtenons tout ce qu'on desire,
Femmes, plaisirs, trésors, empire,
Nous finirons toujours par dire:
Quoi! bon Dieu! ce n'est que cela!
  Le ciel m'a fait, dans sa clémence,
Présent d'un pauvre et tendre ami,
De tout artifice ennemi,

Amant des arts et du silence.
Cet ami-là n'est pas de France,
Mais du sol de ces bons Germains,
Hospitaliers, loyaux, humains,
Pleins de candeur et de vaillance;
Et dont Tacite enfin, si las
Des Nérons, des Caligulas,
Nous peignit si bien l'innocence.
  Nous craignons tous deux l'opulence;
Le luxe nous est importun;
Et nous avons mis en commun
Les trésors de notre indigence.
  Un jour, en un bois écarté,
Dans notre esprit de liberté,
Tous deux gaîment, et sans affiches,
Nous avons fait, pour être riches,
Le vœu charmant de pauvreté.
C'est un vœu: j'y serai fidèle.
Oui, tant que Dieu me soutiendra,
Jamais l'or ne me séduira.
Doux serment, je te renouvelle!
Je plaindrai bien qui me plaindra.

La création de la Légion-d'Honneur doit être placée au premier rang des institutions fondées par Buonaparte. Les résultats qu'il en obtint dépassèrent peut-être toutes ses espérances. Que de victoires remportées par l'ascendant tout puissant de ce seul mot magique, l'*honneur!*

Que de jeunes François affrontèrent le trépas, et combien d'autres le reçurent, attachant, d'une rive étrangère, un regard d'espérance sur ce bout de ruban !

Cette distinction ayant pour objet de récompenser toutes les gloires, de décorer tous les talents, M. Ducis y avoit des droits incontestables. Aussi, à la fin de l'année 1803, lui fut-elle décernée par le grand conseil de la Légion-d'Honneur, qui, dans l'origine, avoit les nominations. Une lettre fort polie du grand chancelier lui fit connoître la résolution du conseil. Quelque nombreux, quelque imposants même que fussent les exemples qui pouvoient le porter à accepter, M. Ducis crut devoir prendre un parti contraire. Ce qu'il put avouer des motifs de son refus se trouve consigné dans sa réponse à M. le comte de Lacépède. Je dis *ce qu'il put avouer*, car il est évident qu'il ne dit pas tout, et qu'ayant reçu plus tard cette décoration des mains du Roi, il falloit bien que les scrupules qui le retenoient en 1803 eussent cessé d'exister en 1814. Quoi qu'il en soit, voici la lettre remarquable qu'il écrivit, dans cette circonstance, au grand chancelier de la Légion-d'Honneur.

Monsieur,

« J'ai l'honneur d'appartenir à la classe de « l'Institut qui représente l'Académie françoise, « où j'ai été admis *long-temps avant la révolution.* « C'est la seule compagnie qui m'ait reçu dans « son sein. Mon goût invincible pour la retraite, « ma crainte involontaire de la société, je ne sais « quoi dans mon caractère qui s'effarouche au « nom de corps et d'agrégation, m'ont fait jus- « qu'à présent refuser toutes les places, toutes les « fonctions qui ont pu m'être offertes. Permet- « tez donc, Monsieur, qu'un vieillard, qui vient « d'entendre sonner sa soixante-dixième année, « vous prie instamment de vouloir bien agréer, « et faire agréer ses excuses au grand conseil de « la Légion-d'Honneur, s'il n'accepte pas la mar- « que de distinction qu'on lui donne, en inscri- « vant son nom sur la liste de cette Légion.

« Accoutumé, comme je le suis, à vivre avec « moi-même, et dans la solitude, c'est m'ac- « corder le plus grand des bienfaits, le seul qui « convienne à ma nature et à ma vieillesse, que « de me laisser jouir paisiblement de cette uni- « que manière de me rendre heureux.

« Il est midi : j'étois absent depuis quelques « jours de Versailles, lieu de mon domicile ; j'y

« arrive, j'ouvre votre lettre, et j'ai l'honneur
« d'y répondre.

« J'ai celui d'être, etc. »

On a pu voir jusqu'ici que M. Ducis avoit ressenti de bonne heure pour Buonaparte une de ces aversions d'instinct qu'il s'étoit prescrit de ne jamais combattre. Il ne trouvoit d'ailleurs, au fond de son ame, aucune source d'enthousiasme pour cette gloire de conquérant qui formoit la partie brillante de ce personnage si extraordinaire. Il se sentoit froid devant sa grande renommée militaire. Le mélange de ruse et de violence, qui étoit le principal mobile du gouvernement impérial, ne pouvoit que fortifier cette aversion dans une ame droite et franche comme la sienne; et cette passion de la guerre, qui moissonnoit annuellement notre jeunesse dans sa fleur; ces constitutions improvisées, recrépies, ou détruites au gré comme au profit d'un seul homme; ces simulacres de corps législatifs; ces peuples étrangers que le canon plaçoit sous un même joug, sans avantage pour eux ni pour nous; enfin cette France entière livrée, pieds et poings liés, à la discrétion d'un heureux soldat; ce spectacle désoloit incessamment son cœur, que le procès déshonorant de Moreau, la captivité san-

glante de Pichegru, et le lâche assassinat du duc d'Enghien, avoient déja, dans un court espace de temps, soulevé de fureur et d'indignation.

A ces noms d'*homme du destin*, de *génie tutélaire de la France*, de *vainqueur des éléments*, que les gazettes du temps prodiguoient à Buonaparte, M. Ducis rougissoit de honte et sourioit de pitié. Il est certain qu'il ne regarda jamais son règne que comme une longue et sérieuse mascarade, et le titre d'*empereur*, que comme un sobriquet qui ne lui resteroit pas. Cet homme, si simple, voyoit donc plus juste que nos politiques les plus déliés, et qu'une partie des cabinets de l'Europe!

J'ai été conduit à retracer ces détails par la nécessité d'expliquer la haine qui anima M. Ducis contre lui; haine profonde, énergique, impitoyable, que vint porter, comme on va le voir, au dernier degré d'exaspération, la pompe de son couronnement à Notre-Dame.

M. Ducis détestoit sur-tout, dans Buonaparte, le fléau des peuples. Il n'avoit, pour son compte, à se venger d'aucun outrage reçu, d'aucune persécution éprouvée; nul ressentiment personnel ne pouvoit l'animer. Je dis plus, je crois l'avoir bien connu, et je suis persuadé que le souvenir d'une grande injustice dont il eût été l'objet, d'une excessive rigueur dont il auroit été la vic-

time, n'eût point laissé dans son cœur un ressentiment implacable. Mais l'affreux spectacle de l'humanité opprimée faisoit bouillonner sa colère; et ce sentiment généreux, qui, depuis si long-temps, fermentoit dans son ame, lui dicta, à l'occasion des fêtes du couronnement, une des plus violentes philippiques que l'indignation ait jamais inspirées.

Ce morceau vraiment curieux, où se retrouve l'âcreté bilieuse de Juvénal, jointe à je ne sais quel mélange de terrible et de grotesque, qui décèle l'école de Shakespeare, fut composé pendant les huit ou dix jours, et même une partie des nuits qui précédèrent le sacre. Toute la pièce, qui a plus de quatre cents vers, se ressent de cette précipitation; mais la rapidité du travail n'a rien fait perdre à la verve audacieuse du poëte, ni à l'amertume outrageante de ses expressions.

A mesure que M. Ducis se soulageoit par cet épanchement de sa bile, il confioit ce qu'il avoit fait à une dame de Versailles, sur la discrétion de laquelle il pouvoit compter. Cette dame recueillit ainsi toute la pièce. Mais bientôt, se sentant elle-même embarrassée d'un pareil dépôt, elle se hâta de le cacher dans le fond sanglé d'un grand fauteuil, d'où il n'a été tiré qu'après la restauration. Ce ne fut qu'alors que M. Ducis me fit con-

noître cette pièce singulièrement remarquable.

Le 26 janvier 1816, peu de temps avant sa mort, il vint me l'apporter avec quelques lignes de sa main qui m'en établissent dépositaire, m'imposant l'obligation de ne la publier que quand Buonaparte et lui n'existeroient plus.

Le temps a rempli ces deux conditions. La mort a rendu tout égal entre eux. Je n'hésite donc point à placer ici cette production d'une originalité si bizarre, bien persuadé que j'en ai dit assez pour prouver que M. Ducis ne pouvoit être un appréciateur tout-à-fait impartial ni des hommes, ni des événements de cette époque.

VERS FAITS A VERSAILLES,

SUR LE COURONNEMENT DE BUONAPARTE, A PARIS.

Quel orage atroce et funeste
Sur l'univers s'est déchaîné!
Tout frémit, tout est consterné;
Dieu, ta vengeance est manifeste;
Tu fuis, Buonaparte nous reste,
Le crime est enfin couronné.
Il a dit: « Écoute en silence,
« Peuple qui vis sous ma puissance;
« Je règne, et suis Napoléon,
« Empereur et premier du nom
« Que Dieu te donne en sa clémence;
« Mon sceptre, par droit de naissance,
« Doit passer à ma descendance;
« J'ai décidé la question.
« Clovis et Charlemagne en France
« Ont commandé, mon tour commence:
« Le ciel la fit ma récompense,
« Elle est sous ma protection;
« Qu'à moi seule elle s'abandonne:
« Ce que je veux, ce que j'ordonne,
« C'est là sa constitution.
« Vive la grande nation! »
En effet, c'est lui qui l'atteste,

Le fait l'a prouvé dans Paris,
A monsieur Tartuffe, de reste,
La France appartient sans conteste:
Tous les journaux nous l'ont appris.
Ce bon Monsieur s'est fait connoître;
Et le peuple, à jamais soumis,
Quand *le pauvre homme* en reste maître,
Ne reprendra plus son logis.
Il est dans leurs décrets funèbres,
Lorsqu'ainsi l'ont marqué les Cieux,
De ces mortels audacieux,
Qui, sortis du sein des ténèbres,
Sont tout par leurs forfaits célèbres,
Et ne sont rien par leurs aïeux.
Ainsi, long-temps mystérieux,
Toujours couvert d'un triple masque,
Jusque sous l'éclat de son casque,
Se cachoit notre glorieux.
Sitôt qu'il eut derrière un voile
Tous les pouvoirs anéantis,
Sur le tombeau des deux partis
Il cria: *Voyez mon étoile!*
Il avoit bien tendu sa toile.
Dans le centre où tout aboutit,
Où tout arrive et retentit,
L'œil distrait et d'un air candide,
Le fourbe adroit s'étoit blotti.
Le poste est bon; qu'un doigt timide
Effleure le tissu perfide,

Qu'un fil, un seul fil l'ait senti,
Soudain, l'éclair est moins rapide,
Au fond de son antre homicide,
L'animal noir est averti.
  Du Nil quand il vit les rivages,
C'étoit alors un de nos sages,
Un vainqueur jeune et modéré,
Cher aux arts, du peuple adoré.
C'étoit, avec sa modestie,
Scipion servant la patrie,
Scipion la terreur des rois.
Combien a-t-il crié de fois.
Meurent leurs droits imaginaires!
Vivent les faisceaux consulaires!
Que vouloit-il être à la paix,
Pour le prix de tant de hauts faits?
Juge de paix dans un village.
Caton eût-il été plus sage?
  Sous d'humbles roseaux retiré,
Du Nil un enfant abhorré,
Un monstre, un crocodile immense
Soudain s'élança sur la France;
Et ce monstre a tout dévoré.
Ce crocodile étoit, je pense,
Notre Scipion tant vanté.
  Que de vous il a dû bien rire!
Pauvres François, en vérité,
Vous étiez faits pour son empire;
Le drôle s'en étoit douté.

Ce champignon, vile excroissance,
Né de rien, crû dans une nuit,
Et que jusqu'au trône a conduit
Votre incurable extravagance,
De vous s'est-il assez moqué?
S'est-il assez tôt démasqué?
Avez-vous vu son impudence,
Ses airs, sa fureur, sa démence,
D'un parvenu le faste outré;
Petit sergent par l'apparence,
Colosse aujourd'hui de puissance?
L'avez-vous assez bien titré?
Comment faudra-t-il qu'on l'appelle?
Trajan, Titus, ou Marc-Aurèle?
C'est peu, s'il étoit adoré.
Déja l'autel est préparé;
Le sénat s'est courbé d'avance;
La cathédrale a tapissé,
Sous sa voûte un trône est dressé,
Et ce trône attend sa présence.
On prie, on l'invoque, on l'encense,
On dut le pendre; il fut sacré.

Et par quelles mains!..... De la France,
Dieu puissant, prends compassion!
J'ai mis en toi mon espérance.
Par la sacrilége onction,
Sur son front, sur son diadème,
Sur tout son corps, dans ton saint chrême,
Verse ta malédiction;

Enivre-le d'illusion;
Tourne sa folie en système,
Et fais enfin que de lui-même
Il courre à sa destruction.
 Sous son manteau, sous sa couronne,
Mon Dieu! que sa figure est bonne!
Jusqu'au ciel il va s'exhausser.
Ah! dans *ce superbe carrosse*,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il voudroit bien se voir passer!
Non, ce n'est pas César dans Rome;
C'est le vrai bourgeois-gentilhomme,
Dans ses habits de qualité,
De son beau plumet transporté,
De son beau pourpoint idolâtre,
Faisant bien voir sur son théâtre
Ses trois laquais à son côté.
 Comme Sosie épouvanté,
Il crie: *ami de tout le monde.*
Mais en gardant sa cruauté,
Jour et nuit d'effroi tourmenté,
Il craint, plus agité que l'onde,
Que sur ses brillants oripeaux,
Sur son trône, sur ses tréteaux,
Quelque orage imprévu ne fonde.
Il paie avec nos millions,
Nos assassins, nos espions;
L'or, le fer, si bien le seconde,
Il a gagé tant de Pasquins,

Tant de renards, tant de requins;
Par-tout sa ruse est si féconde,
Son audace est si furibonde,
Que de son trône et de nos fers,
Il faudra que tout lui réponde,
Dût-il embraser l'univers.
  O nuit sanglante, nuit cruelle!
Dans ton ombre au crime fidèle
Que vas-tu produire? O pourquoi,
Jeune Enghien, pur sang de mon roi,
Quand ton œil de vie étincelle,
Entends-tu la pioche et la pelle
Qui creuse une fosse pour toi
Au pied du donjon de Vincenne,
Où l'on jette, où l'on cache à peine
Le fils du vainqueur de Rocroy,
Dont le nom, la gloire naissante,
La grace et la valeur croissante,
Vil tyran, t'ont glacé d'effroi!
Quel servile outil de son maître,
Quand le fusil te menaça,
A tes mains jointes refusa
Les derniers secours d'un saint prêtre!
Une lanterne sur ton sein
Fut fixée, et dans la nuit sombre,
Astre affreux, dirigea dans l'ombre
Le plomb du plus lâche assassin.
  Loin de moi ses hideux complices,
Qui, l'air assuré, mais tremblants,

Sur leurs piédestaux insolents
Cachent mal la peur des supplices!
Pourrai-je les voir, les toucher,
Ces gredins dont l'œil nous protége,
Que la fortune sacrilége
Sur leur paille, un soir, vint chercher,
Aujourd'hui le brillant cortége
D'un Clovis qu'il faudroit hacher!
  Et vous, risibles Encelades,
Nains bouffis, nouveaux potentats,
Qui croyez fonder des états
Sur le meurtre et les pasquinades;
Césars d'hier, n'espérez pas
Me dérober vos attentats
Sous l'éclat de vos mascarades.
Où sommes-nous? Que de drapeaux,
Que de soldats, de généraux,
Nous menacent de leurs aigrettes!
Où fuir, hélas! tous nos bourreaux,
Le fer brillant des baïonnettes,
Le fer caché des tribunaux,
Les déportations secrètes,
Le gouffre affreux des oubliettes?...
Car nous n'avons plus d'échafauds!
  L'air de la liberté publique
Par sa machine pneumatique
Fut pompé par-tout et si bien,
Qu'excepté la seule Angleterre,
Grace à ce monstre, sur la terre,

Il n'en reste aujourd'hui plus rien.
Hélas! nos muses consternées,
Qu'assourdit le bruit des tambours,
Les verrons-nous monter toujours
La garde dans nos Prytanées?
Que sont tous ces temples des arts?
De vrais séminaires de Mars,
Fondés et régis par un traître,
Où l'on instruit à nos dépens,
Mais au seul profit de leur maître,
Tous nos Séides exerçants,
Tous nos Séides aspirants,
Et tous nos Séides à naître.
Habile à devancer le temps,
C'est là qu'à son aise, à sa guise,
Ce Mahomet, qui nous méprise,
Forme à son joug nos descendants.
Je ne vois par-tout que des camps,
Où tant de François intrépides,
Où nos beaux, nos jeunes Alcides,
Outils de meurtre et de terreur,
Sous des étendards parricides,
Cherchent (peut-être avec horreur)
Un des regards bas et perfides
Du gueux qu'ils ont fait empereur.
O vivent les mathématiques
Qui n'exaltent pas notre esprit
Par des élans patriotiques!
Voilà l'étude qu'il chérit,

Qu'il encourage, qu'il prescrit.
Mais il voit son procès écrit
Dans *Tite Live* et dans *Tacite;*
Juvénal le trouble et l'irrite;
Il y voit, la dague à la main,
Sur un Buonaparte romain
Tout un peuple armé qui se venge;
Il y voit son corps ambulant,
Sous la corde et le croc sanglant,
Qui traîne Séjan dans la fange.
« O! dit-il, tous ces vieux romans,
« Ennemis des gouvernements,
« Qu'on les brûle ou qu'on me les change!
« Venez à moi, mes jeunes gens,
« Mes Mathieu-Lansberg de quinze ans,
« Je vous promets un uniforme.
« Chiffrez, c'est le chiffre qui forme;
« J'aime à vous voir toujours chiffrants. »
Je le crois; le chiffre est sans ame;
Il n'alluma jamais la flamme
Qui court dévorer les tyrans.

O nation brave et gentille!
Doux citoyens, guerriers galants,
Chantez, payez, mourez contents;
Pour lui, pour sa noble famille,
Immolez vous et vos enfants.

Ciel! vingt brigands aidés d'un Corse,
Un Corse aidé de vingt brigands,
De tout un peuple en même temps

Ont soumis la langue et la force.
Des noms de consul, de tribun,
Formant une amorce invisible,
A leur profit, ces loups à jeun,
Sachant qu'il n'en peut régner qu'un,
Nous ont lâché le plus terrible.
Qu'avez-vous fait, pauvres Gaulois,
Dans votre aveugle inquiétude?
On a supposé votre choix;
Un tyran succède à vos rois.
Leur joug étoit-il donc si rude?
Tant de lauriers et tant d'exploits
Vous ont conquis la servitude.
Peuple enfant, crédule et léger,
Toujours prêt à rire, à combattre,
Ne connoissant aucun danger,
Mais aussi qu'un rien peut abattre,
Quoi! l'on ose vous égorger,
Et vous n'osez pas vous débattre!
Ne fût-ce, hélas! que pour changer,
François, pourquoi ne pas songer
Quelquefois au sang d'Henri-Quatre!.....
Ah! si vos rois, vos grands, et vous,
Vous aviez, comme en Angleterre,
Limitant chacun dans sa sphère,
Balancé trois pouvoirs jaloux,
Par un contre-poids nécessaire;
Vous n'auriez pas été des fous.
Enfin cette arche tutélaire

Au port nous auroit conduits tous;
Mais le ciel vous a laissés faire.
Ah! que nos temps sont bien plus beaux!
La cour a mille attraits nouveaux;
La voila: Dieu! que de princesses,
De diadèmes, de bandeaux!
Venez, reines, venez, altesses.
Nicolet vient de s'apprêter;
Vous verrez vos nobles ancêtres:
Silence; on va représenter
L'Antichambre ou *les Valets maîtres.*
Venez, venez, petits, petits,
Enfants de madame Gigogne,
Dame d'une grande vergogne;
Votre grand frère a, dans Paris,
Fait des affaires assez bonnes.
Paroissez: sur vos becs jolis
Il fera pleuvoir les couronnes,
Des empereurs seront vos fils;
Et vous, poulettes, mes mignonnes,
Vous pondrez des rois dans vos nids!
Est-il vrai? non, c'est une fable.
Quoi! l'antique empire des lis,
Par tant de siècles ennoblis;
Quoi! de Henri le sceptre aimable;
Quoi! le trône de saint Louis,
Sont le partage, dans Paris,
D'un aventurier misérable?
Je l'ai vu, je ne le crois pas!

Fortune, c'est dans tes ébats,
En fumant avec des soldats;
C'est dans une orgie effroyable,
De catins riant aux éclats;
C'est dans le fouillis des sabbats,
Les dés, les sabres sur la table,
Parmi des sorcières, des chats,
Quand, au travers du galetas,
Le punch sous les jupes ruisselle,
Qu'au bout coulant de leur chandelle,
Pour drapeaux levant de vieux draps,
Sur un escabeau qui chancelle,
Des bords recousus d'une écuelle,
En sifflant, tu le couronnas!
O douce, ô charitable France!
L'as-tu, dis, assez bien huppé,
Assez mis en linge, équipé,
Et couvert dans son indigence?
Peuple sot! comme il t'a dupé,
Cet adroit, ce fin Mascarille
Futur Charlemagne en guenille,
Dont l'habit valoit dix deniers,
Qui nous vint à pied, sans souliers,
Faute d'argent dans la famille;
Ayant force poudre à ses pieds
Et pas un écu dans sa poche!
Quoi! Paris pour lui tapissa!
Quoi! tout un peuple s'abaissa
Pour un gueux, né sous une roche,

Qui nous berne et qui se glissa
Sur le trône, en sortant du coche!
 Il veut dormir; mais c'est sans fruit
Qu'il invoqueroit de la nuit
L'ombre épaisse et le long silence.
Quand l'heure du repos s'avance,
Le sommeil indigné s'enfuit
D'un chevet dont l'aspect l'offense,
Pour aller de ses doux pavots
Et de l'oubli de tous les maux,
Couvrir le lit de l'indigence.
De fatigue et d'impatience
Il va s'assoupir; non! soudain
Il se lève; il crie: « O supplice!
« Je le veux, qu'on me rafraîchisse:
« Plongez-moi vite dans mon bain. »
On l'y plonge; hélas! c'est en vain:
Les calmants ont perdu leurs charmes;
L'art confus perd tous ses efforts.
Il sèche, il meurt dans les transports,
Toujours martyr de ses alarmes,
Jamais martyr de ses remords.
Enfin le voilà donc paisible.
Sur un lit, au calme accessible,
D'un songe il éprouve l'erreur;
Mais il s'éveille; ô quelle horreur!
Son corps humide est tout en transe,
L'univers sonne le tocsin,
Le tocsin sonne la vengeance,

Cent poignards menacent son sein;
Il se prend, s'arrête lui-même,
Et sur lui, dans son trouble extrême,
Lui-même il crie: *A l'assassin.*
O France! docile victime,
Dont on se moque et qu'on opprime,
Serois-tu l'auteur de tes maux?
Non; c'est l'infame Tisiphone,
Qui, dans ses gouffres infernaux,
Forgea le joug que l'on te donne,
Et tes grilles, et leurs barreaux,
Et tes fers, et tous leurs anneaux,
Et le gredin qui te déchire.
Il te jette, hélas! par lambeaux,
A des sous-tyrans ses égaux,
Qui lui font solder son empire
Et payer la part des couteaux.
L'égalité vous plut en France;
François, vous voilà tous égaux
Par la bassesse et l'indigence.
D'un maître innombrables troupeaux,
Sur son vaste et riche domaine,
On vous laisse paître en repos;
Mais on vous marquera le dos,
On y mangera votre laine,
Et parfois la chair et les os.
Tout se tait, tout est à la gêne.
Le peuple accablé de sa chaîne,

N'osant exhaler ses douleurs,
Mange un pain trempé de ses pleurs,
Un pain qui lui suffit à peine.
De ses cent mille ongles nouveaux
Le fisc armé nous fait la guerre;
Dans nos maisons est la misère,
L'abondance est dans les journaux;
Tout est-il donc barbare et faux
Sur ce déplorable hémisphère!
Mais quelle étoile meurtrière
Sort des abymes infernaux?
Le ciel retire sa lumière;
La peur fait fuir les animaux;
Un tocsin sonne la colère;
L'homme frémit du nom de père;
La femme gémit d'être mère;
On pleure en voyant des berceaux.
O Dieu! je vois les Euménides;
Dans leurs mains, sanglantes, livides,
La Discorde a pris ses flambeaux,
La guerre ses affreux couteaux,
La faim ses couleuvres avides;
Et la mort rit sur des tombeaux....
Avec la grêle et le tonnerre,
On entend d'échos en échos
Retentir ces terribles mots:
Malheur à la nature entière!
D'où nous sont venus tant de maux,

Tant de forfaits, tant de fléaux,
Tout ce sang qui coule en ruisseaux?
Napoléon est sur la terre.

N'êtes vous pas frappé comme moi, Monsieur, de l'énergique bizarrerie de cette pièce? Cette parodie du couronnement, *Fortune, c'est dans tes ébats*, etc., n'a-t-elle pas la touche vive et mordante des caricatures de Hogarts? que de chaleur et de bile dans le morceau terminé par ce vers : *Car nous n'avons plus d'échafauds!* Ce regret des échafauds n'est-il pas un trait digne de Tacite? Et d'un bout à l'autre, quelle diversité de tons, de mouvements, de passions, de couleurs! Enfin à travers tout le désordre, tout le trouble inséparable d'un travail où le poëte n'étoit inspiré que par la colère et l'indignation, y a-t-il rien là qui rappelle l'âge de soixante et onze ans qu'avoit alors M. Ducis?

Et si vous examinez cette pièce sous un autre rapport, que direz-vous, Monsieur, de ce regret, de ce vœu en faveur des Bourbons:

Ne fût-ce, hélas! que pour changer,
François, pourquoi ne pas songer,
Quelquefois au sang d'Henri-Quatre!

Et plus loin, n'avez-vous pas remarqué cette réprobation de la constitution de 1791, où se

trouve renfermée une sorte de prophétie de la charte :

Ah ! si vos rois, vos grands et vous,
Vous aviez, comme en Angleterre,
Limitant chacun dans sa sphère,
Balancé trois pouvoirs jaloux,
Par un contre-poids nécessaire ;
Nous n'aurions pas été des fous.

Rappelons-nous, Monsieur, que M. Ducis s'exprimoit ainsi dix ans avant la restauration et au moment où l'autorité devoit paroître le plus affermie entre les mains de Buonaparte ; n'oublions pas que celui qui confioit alors au papier de pareilles imprécations et de tels vœux condamnoit lui-même son ouvrage à une obscurité, à un oubli dont il ne pouvoit prévoir la durée, et convenons que, si jamais production quelconque peut être considérée comme révélant la pensée intime de l'écrivain, c'est à coup sur l'étrange dithyrambe que vous venez de lire.

Six ans plus tard, nous l'avons vu s'honorer par une démarche plus digne encore de son caractère, car ce qu'il fit alors ne pouvoit guère demeurer secret. C'étoit à l'occasion des prix décennaux.

Vous vous rappelez, Monsieur, l'importance que dans l'origine Buonaparte parut attacher au

succès de cette institution, les rivalités qu'excitèrent les prétentions des concurrents, le choc naturel des espérances trompées et des ambitions satisfaites, et sur-tout l'empressement malin du public à casser plusieurs des jugements prononcés. Il est permis de croire que l'auteur de cette idée n'avoit eu d'autre but que de détourner, pour quelque temps, des affaires politiques, l'attention de la France, et particulièrement de la capitale, puisque les récompenses promises avec tant de solennité ne furent jamais décernées, et que cette pompeuse annonce n'eut d'autre résultat que de livrer, pendant trois ou quatre mois, les juges et les concurrents aux vives attaques des journalistes.

Quoi qu'il en soit, le décret qui instituoit ces récompenses établissoit un grand prix, c'est-à-dire un prix de dix mille francs, pour la tragédie; et, par une décision du jury que le public ratifia de son approbation, ce prix fut décerné à la tragédie *des Templiers*, de M. Raynouard.

Les choses en étoient là quand il vint à l'idée de quelques personnes de profiter des changements que M. Ducis avoit faits, dans le cours des dix années précédentes, à sa tragédie d'*Hamlet*, pour attirer sur cet ouvrage l'attention du gou-

vernement, et faire obtenir à l'auteur, non pas le prix décennal qui se trouvoit adjugé, mais quelque récompense équivalente. Ceux qui poussoient à ce parti n'agissoient sans doute que dans des vues obligeantes pour M. Ducis. Il se peut même qu'à l'idée de rendre un hommage public à son talent, se joignit dans leur pensée l'espoir de fournir un secours à sa vieillesse. Mais ces combinaisons d'un zèle malavisé ne pouvoient manquer d'échouer devant un caractère tel que le sien.

Au premier avis qu'il eut de ce projet, c'est à vous, Monsieur, qu'il s'adressa pour vous prier de le combattre de toute la force de sa volonté; et c'est à vous aussi que je dois le plaisir que j'éprouve à consigner ici la noble lettre où il exprime si courageusement son refus et son désaveu.

Versailles, 27 novembre 1810.

« Je vous remercie, mon cher ami, de m'a-
« voir informé sur-le-champ de ce qui se passe.

« Je ne croyois pas qu'il pût être au monde
« un poëte plus en sûreté que moi contre les
« prix décennaux. Ma tragédie d'*Hamlet* a été
« donnée bien avant la révolution. C'est le talent
« de Talma qui l'a ressuscitée avec éclat. Mes

« corrections ont été faites avec la première in-
« tention de l'ouvrage. Il n'a rien de commun « avec la nouvelle époque des dix années. J'en « ai reçu la plus honorable récompense dans « mon temps. L'académie françoise m'éleva au « fauteuil de M. de Voltaire, et Monsieur, frère « du roi Louis XVI, me plaça au nombre de ses « secrétaires. Ma moisson alors a été faite en « succès et en argent. Je n'aurois jamais pu com-« prendre qu'il y eût un moyen de faire appar-« tenir mon *Hamlet* aux prix décennaux. Ce se-« roit vouloir que le passé devînt le présent, « pour me ramener malgré moi sous les récom-« penses d'aujourd'hui, auxquelles il est impos-« sible que j'aie le moindre droit.

« Comment consentirois-je d'ailleurs à rece-« voir jamais un prix [1] qui a été décerné par « l'Institut lui-même, et qui appartient si légi-« timement à l'éloquent auteur de la tragédie « *des Templiers?* Il n'est aucune puissance sur « la terre qui puisse m'y forcer. Ne perdez pas « un instant, mon ami, pour aller trouver celui « de nos confrères qui a eu cette idée, et décla-« rer clairement et formellement mon irrévoca-« ble résolution sur ce point.

[1] On vient de voir, par ce qui a été dit plus haut, que M. Ducis se trompe et qu'il ne s'agissoit pas du prix décennal.

« Si je me trouve placé entre la nécessité d'ac- « cepter le prix ou de me perdre, mon choix est « fait, je me perdrai.

« Vous aurez grand soin, mon cher Delatour, « de bien faire sentir à ceux qui ont eu cette in- « tention, que je prends et conserve au fond de « mon cœur tout ce qui appartient à leur obli- « geance et à leur suffrage, mais que je les au- « rois priés à mains jointes de n'ajouter rien au- « delà. Je n'ai pas besoin de la gloire poétique « pour mon bonheur, ni d'un écu de plus pour « mes besoins, enchanté de n'être rien, voulant « n'être rien, ne recevoir rien, ne m'embarras- « ser de rien, que d'achever paisiblement ma « carrière dans la douce indépendance de mon « ame, et dans le plaisir de commercer encore « avec les chastes muses, aux dernières bornes « de ma carrière.

« Ah! mon ami, que je me rappelle souvent « et avec consolation ces belles paroles de Bos- « suet: *Dieu seul est grand, mes frères; tout passe* « *et tout lasse. Il n'y a que la vérité qui reste et que* « *la vertu d'heureuse.* »

Ne nous arrêtons pas, Monsieur, à la fierté d'un pareil langage; mais remarquez, je vous prie, avec quel soin M. Ducis se sépare constamment de la révolution. Il veut qu'il n'y ait rien

de commun entre elle et lui. Vous l'avez vu tout à-l'heure bien établir, à propos de la Légion-d'Honneur, qu'il avoit été nommé à l'académie françoise *long-temps avant la révolution*. Il prend ici les mêmes sûretés pour sa tragédie d'*Hamlet*. Il lui en coûteroit d'avoir à placer aucune de ses joies, aucun de ses succès sous une date aussi fatale.

M. Desèze, qui lui a succédé à l'académie françoise, n'a point manqué de signaler, dans son discours de réception, la conduite de M. Ducis à l'epoque des prix décennaux (*d*). Il regarde la lettre que je viens de citer comme un trait du courage le plus élevé. Je n'ajouterai rien à l'autorité d'un pareil éloge : M. Desèze se connoît en démarches courageuses.

M. Ducis portoit quelquefois dans la conversation le ton énergique et bizarre que nous avons remarqué dans la pièce sur le couronnement. On a pu déja s'en apercevoir dans le petit dialogue du jardin de la Malmaison : je vais en citer un exemple plus remarquable encore. La vie solitaire qu'il menoit avoit écarté de lui plusieurs de ses anciennes connoissances. Il évitoit d'ailleurs avec un soin particulier celles qui, s'étant engagées depuis dans les dignités du

nouveau gouvernement, se trouvoient avoir des rapports directs avec Buonaparte. Il eut cependant le desir de se retrouver avec un de ses anciens amis qu'il avoit perdu de vue depuis long-temps, et que Buonaparte avoit créé comte de l'empire et sénateur. Un ami commun prit jour avec les deux anciens amis, pour les réunir à un dîner où je me trouvai invité. Au moment où l'on alloit se mettre à table, le sénateur se fit excuser, en annonçant qu'il viendroit aussitôt après le dîner. En effet, à peine étions-nous sortis de table que nous le vîmes entrer, avec un peu d'embarras dans le maintien. M. Ducis se leva aussitôt pour aller à sa rencontre, et les deux vieux amis se regardèrent quelques instants, debout, sans rien dire, comme s'ils eussent cherché à se reconnoître l'un l'autre, après une longue absence. Ce fut M. Ducis qui rompit le premier ce silence. « Qu'il y a long-temps que « nous ne nous sommes vus! Regarde-moi bien, « dit-il à son ami d'autrefois; tu ne trouveras « en moi rien de changé: je n'ai rien à la bou- « tonnière; je n'ai point de broderie sur la man- « che. Ah! mon pauvre ami, quand je songe à « la bassesse des hommes, quand je les vois s'a- « genouiller stupidement pour adorer le veau

« d'or, il me prend des envies de me sauver dans « la lune, d'en ouvrir la fenêtre et de cracher « sur le genre humain. »

Une reconnoissance qui s'engageoit d'une manière aussi vive promettoit sans doute une scène dramatique. Mais après un pareil début, il étoit difficile que le dialogue s'établît avec une égale liberté d'esprit entre les deux interlocuteurs; aussi le silence qui suivit cette brusque apostrophe fut-il beaucoup plus long et plus embarrassant, même pour les spectateurs, que le silence qui l'avoit précédée.

En général, M. Ducis prenoit peu de part aux conversations politiques. C'étoit un ordre d'idées et de combinaisons auxquelles son esprit avoit peine à se plier. Au moment où s'ouvrit la campagne de 1813, je me souviens qu'un jour où il venoit d'entendre plusieurs personnes fort au courant de ce qui se passoit, disserter longuement sur les résultats probables de cette campagne, il arriva chez moi, la tête encore fatiguée de cette conversation. Après m'avoir dit quelques mots des brillantes conjectures dans lesquelles s'étoit perdu un des interlocuteurs qu'il quittoit : *Que voulez-vous?* ajouta-t-il; *tous ces gens-là ne peuvent faire que de la politique d'en-bas; ils ne se doutent seulement pas qu'il y ait une*

politique d'en-haut qui peut, d'un jour à l'autre, souffler sur leurs châteaux de cartes.

Ce fut à dater de cette époque qu'il suivit, avec un intérêt plus vif et une attention plus marquée, la marche des événements qui alloient bientôt changer la face de la France. De ce moment, il se relâcha beaucoup de l'esprit de réserve et de retenue dans lequel il se tenoit comme retranché, toutes les fois que la conversation se portoit sur les affaires publiques. Ses lettres mêmes se ressentoient de l'essor plus libre qu'il donnoit à ses pensées. Je passai l'été de 1813 aux eaux de Plombières, où il m'écrivoit régulièrement une fois par semaine. Dans les premiers jours du mois d'août, voulant apparemment me donner une idée de l'état de dépérissement où il voyoit tomber l'autorité de Buonaparte, il se servit d'une sorte de parabole : c'étoit un malade exténué par les accès prolongés d'une fièvre frénétique ; ce malade avoit horreur des calmants ; et, pour reprendre ses forces, il n'employoit plus d'autres remèdes que les fréquentes saignées. Cette allégorie, assez claire comme vous voyez, étoit accompagnée de détails très ingénieux, mais qui tendoient tous à rendre plus sensible encore la pensée de celui qui écrivoit. Je ne répondis point à cette partie

de sa lettre, et il lui fut facile de deviner le motif de mon silence. Aussi, peu de temps après: *Les vieillards sont bien étourdis*, m'écrivoit-il; *je me reproche, depuis quinze jours, d'avoir pris trop à la lettre, dans mon dernier ouvrage, ce vers charmant de mon pauvre ami Lemierre :*

L'allégorie habite un palais diaphane.

Dans l'automne de la même année, il commença un portrait de Buonaparte, qui ne fut achevé qu'après la restauration. Je n'en citerai que les vers suivants:

Tout ensemble Érostrate, et Tartuffe, et Sylla,
Avec art et génie, et joie il désola.
Il dénatura tout, osa tout, fit tout croire;
Pour lui fit le passé, le présent, et l'histoire.
Le François fut pétri, façonné par ses doigts.
Il transplanta les noms, les peuples, et les rois,
Fit de tout un chaos, une ruine, un songe;
Et, Scapin couronné, régna par le mensonge.

Après la rentrée du roi, il se répandit plusieurs copies de ces vers; et il ne seroit pas impossible que le *Scapin couronné* eût donné à M. l'abbé de Pradt l'idée de son *Jupiter Scapin*.

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE QUATRIEME.

Les évènements militaires, qui ouvrirent l'année 1814, éveillèrent chez M. Ducis une curiosité politique qu'il n'avoit probablement jamais éprouvée. Jamais aussi les circonstances, d'où dépendoit le sort de la France, n'avoient eu un caractère plus menaçant et plus décisif. L'homme du destin voyoit pâlir son étoile. Nos provinces de l'ouest et du midi se détachoient de sa cause; ses courtisans mêmes étoient fatigués d'une lutte qu'il falloit recommencer sans cesse, et ne craignoient plus d'en convenir; des voix courageuses avoient fait entendre un cri de paix du milieu du Corps-Législatif[1]; notre armée, modèle de valeur et d'obéissance, se consumoit par une résistance sans fruit; enfin nous touchions au dénouement du terrible drame qui, depuis si long-temps, tenoit l'Europe en haleine, et dont Buonaparte étoit le héros. N'étoit-il pas tout simple, Monsieur, que M. Ducis, qui dès l'élévation de Buonaparte avoit

[1] Il ne faut pas se lasser de répéter que les hommes qui ont eu ce courage sont MM. Lainé, Raynouard, Maine de Biran, Flaugergues, et Gallois.

prophétisé sa chute, suivît, d'un œil plus attentif, le mouvement et le jeu des dernières scènes, où cette puissance gigantesque alloit disparoître, comme une décoration de théâtre?

Il avoit le plus souverain mépris pour les commérages politiques qui remplissoient alors nos gazettes. Mais il se faisoit lire régulièrement les bulletins officiels de nos armées, qu'il traduisoit ensuite à sa manière, fondant ses conjectures moins encore sur les faits qui s'y trouvoient rapportés que sur le ton qu'y prenoit le maître. Du reste, il étoit instruit de tout ce qui se passoit. Loin d'éviter les conversations sur les affaires du temps, il les recherchoit avec un empressement dont il s'étoit fait un besoin, et s'y livroit avec une hardiesse et une sécurité qu'il n'avoit jamais montrées dans son langage.

Le congrès de Châtillon, qui se réunit, je crois, dans les premiers jours de mars, vint pourtant le troubler un moment dans ses espérances les plus chères. Alarmé de ce qu'il en entendoit dire à Versailles, il vint à Paris pour savoir quelle opinion s'en formoient les personnes qu'il avoit l'habitude de voir et de consulter. Après avoir recueilli et comparé leurs divers sentiments, il reprit le chemin de sa retraite, pleinement rassuré, et bien convaincu, comme il

le disoit, que *le fruit étoit mûr, et que, si on ne prenoit pas la peine de le cueillir, il falloit qu'il tombât de lui-même.*

Peu de jours après, ayant eu besoin de lui écrire, je terminai ma lettre en lui demandant s'il étoit toujours dans les mêmes espérances. Voici la réponse que je reçus. Elle est si courte et si originale, que je n'hésite point à la transcrire.

Versailles, jeudi matin.

« Le roi Balthazar, au milieu d'un festin qu'il « faisoit avec les grands de sa cour, ne songeoit « qu'à ses dieux d'or et d'argent, d'airain et de « marbre, quand tout-à-coup les trois doigts « prophétiques parurent en l'air, écrivant sa « sentence sur les murailles : *Mané, Thécel, Pha-« rès, Dieu a compté tes jours, et ton règne est à sa « fin; tu as été mis dans la balance, et tu as été trouvé « léger : ton empire est divisé; il va être envahi par « les Mèdes et les Perses.*

« Mon ami, puisque votre neveu fait déja des « thèmes, donnez-lui celui-là. »

En effet, déja les *Mèdes* et les *Perses* se montroient aux portes de *Babylone*. Ce fléau d'une invasion, cette humiliation qui alloit peser sur la France, M. Ducis la rejetoit de toute la

force de sa raison sur la tête du conquérant insatiable, qui, l'épée à la main, étoit allé dans presque toutes les capitales de l'Europe attiser des haines de nations, et soulever des peuples entiers contre le nom françois. Il sentoit d'ailleurs que, dans l'état de maladie où se trouvoit le corps social, il ne pouvoit devoir son salut qu'à l'un de ces remèdes héroïques, qui produisent la mort ou la guérison. Enfin le 31 mars vint apprendre aux plus incrédules, que l'Europe entière, ainsi que la France, ne reconnoissoit qu'un seul ennemi de son repos, et que cet ennemi tomboit de toute la hauteur de sa puissance.

Tandis que quelques politiques intéressés s'agitoient pour placer la patrie sous la tutèle d'un enfant; que des hommes perdus alloient, en désespoir de cause, mendier le patronage de quelque prince étranger, pour se consoler par une autre usurpation de la perte d'un usurpateur; M. Ducis, écoutant son droit sens habituel plus encore que ses vœux et ses sentiments personnels, soutenoit hautement qu'il ne nous restoit plus qu'une voie de salut; qu'après tant d'efforts infructueux, il falloit revenir, sous peine de recommencer, au point d'où l'on étoit parti; que les Bourbons seuls, par l'ascendant

d'un droit légitime, pouvoient nous garantir cette liberté légale qui se concilie si bien avec l'ordre public, et qui jusqu'alors, toujours promise par le pouvoir naissant, avoit toujours été refusée par le pouvoir établi; que nos princes seuls pouvoient donner de la vie et de la stabilité à un nouvel ordre de choses; que les leçons du passé avoient été assez dures pour qu'elles ne fussent pas perdues, et que si, aux jours de 1789, on avoit pu se plaindre des abus de la faveur, on devoit du moins convenir que les maîtres successifs, qui depuis s'étoient emparés de la France, avoient abusé de tout, même du crime.

Mais déja nos princes étoient accourus sur le sol françois, par-tout où ils avoient pu toucher terre; les peuples, ranimés par leur présence, les avoient salués d'un long cri de joie et d'espérance; les anciennes couleurs du pays s'arboroient de toutes parts; les vieux souvenirs se réveilloient dans les cœurs; le nom de Louis XVIII étoit dans toutes les bouches.

De grandes joies remplirent alors l'ame de M. Ducis. La chute de Buonaparte le délivroit d'un des plus affreux malaises qu'un homme puisse éprouver. Dès qu'il eut la certitude de cette nouvelle, quoique aucune atteinte n'eût été portée à sa liberté, on eût dit, au libre mou-

vement de ses paroles et de sa respiration, un captif délivré d'une prison d'état, après une longue et cruelle détention.

Il avoit prévu les événements dont il étoit le témoin; et, sans attacher une importance puérile au succès de sa prophétie, il jouissoit pourtant, au fond de l'ame, des refus par lesquels il avoit constamment séparé sa cause de celle du gouvernement qui crouloit. Dès le principe aussi, il avoit observé dans Buonaparte cette désolante habitude de croire que les hommes ne peuvent avoir d'autre mobile de leurs actions que leur intérêt, et, dans un grand nombre de ceux qui se vouoient à sa fortune, une merveilleuse disposition à se persuader que leur maître ne se trompoit pas; et, comme les deux qualités que M. Ducis possédoit le mieux, et prisoit le plus dans les autres, étoient l'honnêteté d'ame et le bon sens, et qu'il n'avoit jamais pu les reconnoître dans le caractère du dominateur de l'Europe, rien ne lui sembloit plus naturel que la catastrophe exemplaire qui mettoit au grand jour et l'inutilité de ses profondes combinaisons, et la vanité de ses immenses conquêtes, et la fragilité de ses nombreux appuis.

Il se livroit à une joie plus vive, et que ne

corrompoit du moins aucun sentiment amer, en pensant que le cours naturel des choses alloit replacer sur ce trône, long-temps envahi, mais toujours vide à ses yeux, le même prince ami des lettres, qui, dans l'éclat de sa jeunesse et dans des jours plus heureux pour l'un et pour l'autre, avoit encouragé ses premiers travaux, et l'avoit même attaché à sa personne en qualité de secrétaire de ses commandements.

Les hommes les plus habitués à outrager M. Ducis par leurs calomnies, ou par leurs éloges, ne lui ont jamais contesté le mérite d'une reconnoissance profonde, inaltérable, pour son auguste bienfaiteur, reconnoissance dont la révolution elle-même ne put étouffer les accents. On a pu voir, par sa lettre relative aux prix décennaux, que plus tard, et sous une autorité tout aussi absolue que la Convention, il ne craignit pas de déclarer aux personnes qui vouloient que sa tragédie d'*Hamlet* attirât sur lui quelque récompense impériale, qu'il avoit reçu le prix de son ouvrage et la récompense de son succès dans les bontés de MONSIEUR, et que ce prix suffisoit à sa gloire.

Il vint s'établir à Paris, rue de la Monnoie, dans le mois d'avril, pour y attendre le retour du Roi. Il faut l'avoir vu, l'avoir rencontré dans

ces premiers moments de la restauration, dans ces jours d'ivresse générale, pour se faire une juste idée du contentement de son ame. Son bonheur avoit quelque chose de si expansif, de si particulier, qu'on le remarquoit encore au milieu des transports de l'allégresse publique. Tous les sentiments qui abondoient en lui, et dont rien ne contraignoit plus l'expression, venoient se retracer sur sa belle figure de vieillard, que le bonheur sembloit rajeunir.

Le 4 mai étoit le jour fixé pour la rentrée solennelle du Roi dans Paris. Sachant que le cortége devoit passer par la rue de la Monnoie, je vous avouerai, Monsieur, qu'au besoin que j'éprouvois d'être témoin d'une pompe si touchante et si nouvelle, se joignoit en moi le desir de juger de l'impression que produiroit un pareil spectacle sur M. Ducis. J'allai lui demander une place à l'une de ses croisées. Nous nous trouvâmes quatre, réunis dans la même chambre : le maître du logis, un vieillard qu'il avoit connu dès sa première jeunesse, M. Richard de Lédans, dont le nom se représentera bientôt, mon ami M. Auger, et moi. Je ne veux retracer ici ni l'enthousiasme si françois qui éclatoit de toutes parts ; ni ce flux et reflux d'une population si nombreuse, *affamée de voir son Roi ;* ce souvenir,

Monsieur, est encore présent à vos yeux. Les nôtres, dans cet immense concours, se portoient sur un seul point : la voiture découverte où se trouvoit le Roi, ayant MADAME à ses côtés. Dès que cette voiture fut entrée dans la rue de la Monnoie, dès que les deux vieillards eurent pu distinguer les traits des augustes personnages qu'elle contenoit, tous deux alors, saisis d'une émotion que la parole ne peut rendre, se jetèrent à cinq ou six reprises dans les bras l'un de l'autre, ne trouvant eux-mêmes d'autre langage que leurs sanglots, se serrant les mains par un mouvement convulsif, levant leurs yeux en larmes vers le ciel, et le remerciant d'avoir assez vécu pour assister aux premiers jours du salut de la France.

Cette scène avoit quelque chose de si attendrissant, qu'elle nous détourna un instant, M. Auger et moi, du spectacle imposant que nous avions sous les yeux. Il y avoit sans doute au fond de nos cœurs une joie bien vive et un sentiment d'espérance qui pouvoit s'étendre dans un long avenir; mais, dans ce beau jour, la vieillesse aussi se livroit à l'espérance, et elle avoit de plus que nous la puissante magie de ses souvenirs.

M. Ducis s'empressa de demander une au-

dience particulière du Roi, qui lui fut accordée pour le 10 mai. Ce fut ce jour-là même qu'il lui présenta la collection de ses œuvres; cet hommage étoit accompagné de la lettre suivante :

« Sire,

« Permettez qu'un vieillard, que vous avez « honoré du titre de votre secrétaire, et d'une « bonté distinguée, offre à votre Majesté le re- « cueil de ses foibles ouvrages.

« Il se présente à vos yeux sous le poids et les « infirmités d'un long âge, qui se ranime au « bruit de l'allégresse universelle, et aux accla- « mations de la France et de l'Europe.

« J'ai pu voir, Sire, lorsque vous étiez sur la pre- « mière marche du trône, combien votre esprit « pénétrant et solide, combien la délicatesse de « votre goût vous rendoit chère et douce la cul- « ture des muses latines et françoises. Votre ap- « plication à l'étude et aux lettres annonçoit « quels seroient votre haute intelligence, votre « coup d'œil et votre fermeté dans les affaires.

« Aujourd'hui, toutes nos espérances sont « converties en certitudes. L'univers a changé « de face. Les prodiges désastreux ont cessé; les « prodiges réparateurs commencent. Vous ve- « nez à nous, Sire, avec le pacte social à la main,

« et, pour le soutenir, avec l'amour de votre « peuple, avec le cœur de Henri IV et de « Louis XII, c'est-à-dire avec le vôtre.

« Nous couvrons de pleurs entre vos mains « royales et paternelles ce pacte, cette garantie « sacrée du bonheur et de l'union des rois et « des peuples, cet appui du trône où la nation « françoise vous appelle.

« Béni soit le ciel, dont les décrets viennent « d'ouvrir cette grande époque de la monar- « chie françoise, époque qui prépare le bonheur « de tant de générations à naître, et dont ma « vieillesse aura du moins vu les prémices !

« Je suis avec le plus profond respect,

« SIRE, etc. »

L'accueil plein de bonté que M. Ducis reçut du Roi, dans cette première entrevue, fut une des plus douces récompenses de sa fidélité. Il en parloit avce une verve d'enthousiasme et de reconnoissance, qui prouvoit combien son cœur étoit jeune encore. Il en consigna le souvenir sur un petit journal, où il avoit l'habitude de jeter, pour lui seul, quelques notes sur les événements les plus remarquables de sa vie.

Voici ce qu'on y lit à la date du 13 mai 1814 :

« Vendredi, j'ai eu l'honneur d'être présenté

« au Roi, au sortir de sa messe, par M. le duc de « Duras, et de lui faire agréer l'hommage du re- « cueil de mes œuvres, qu'il a reçu avec une bonté « extrême. Lui ayant dit que j'espérois qu'il n'a- « voit pas oublié les traits de l'un de ses plus an- « ciens serviteurs, il m'a (pour me prouver qu'il « s'en souvenoit) prononcé aussitôt, de mémoire « et sans la moindre hésitation, ces quatre vers « de ma tragédie d'*OEdipe chez Admète*, que j'a- « vois eu l'honneur de lui dédier avant la révo- « lution :

« Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
« De l'amour filial le plus parfait modèle :
« Tant qu'il existera des pères malheureux,
« Ton nom consolateur sera sacré pour eux !

« Le Roi prononça ces quatre vers avec un « sentiment et un charme inexprimables, et « laissa tomber sur moi des regards pleins de « bonté. »

Que pourrois-je ajouter à la touchante simplicité de ce récit?

Très peu de temps après, le Roi accorda la décoration de la Légion-d'Honneur à M. Ducis, qui, cette fois, fut heureux de l'accepter.

Ceux qui avoient blâmé le refus éclatant qu'il

en avoit fait sous Buonaparte, lui reprochèrent, comme une inconséquence, la joie avec laquelle il reçut cette décoration des mains du Roi. Eux seuls se montroient inconséquents. Il détestoit la puissance de Buonaparte; il appeloit de tous ses vœux le souverain qui étoit rendu à la France; n'en est-ce pas assez pour expliquer sa conduite dans l'une et dans l'autre circonstance? Il se para sur-le-champ de ce signe de l'honneur; et, dans l'effusion d'une joie où se mêloit encore le souvenir de son premier refus, il alla se montrer aux regards du Roi, sur le passage qui conduit à la chapelle du château, la poitrine couverte de la noble image de Henri IV. Le Roi l'apercevant lui dit ces mots: *Cela vous sied à merveille;* et le bon vieillard vint me les répéter, avec un contentement de cœur qu'il étoit impossible de ne pas partager.

En retrouvant dans le Roi les anciennes bontés dont MONSIEUR l'avoit honoré, M. Ducis ne pouvoit manquer d'être obsédé de sollicitations. Malheureux lui-même, il avoit connu beaucoup d'autres malheureux qui venoient le prier d'intercéder pour eux. Il ne craignit pas d'invoquer pour quelques uns la bienfaisance royale, et le prompt succès de ses démarches eût permis à

tout autre que lui de se considérer comme un personnage en faveur.

Mais ce n'étoit point de la faveur qu'il avoit obtenue, c'étoit une auguste bienveillance, dont il n'abusa pas; car il ne demanda rien pour lui. Les bienfaits du prince devancèrent ses desirs, et allèrent au-delà de ses espérances. Instruit depuis long-temps de tout ce qu'il y avoit de noble et de volontaire dans l'état d'indigence où l'auteur d'*Hamlet* avoit vécu jusqu'alors, le Roi lui assura une pension de 6,000 francs, à laquelle il dut enfin l'aisance et le repos qu'il avoit bien achetés.

Vous savez, Monsieur, qu'il ne lui fut donné d'en jouir que trop peu de temps; et vous me permettrez de renvoyer à la lettre, où je vous entretiendrai des derniers jours de sa vie, le tableau de toutes les consolations qui du moins embellirent la fin d'une carrière mêlée jusqu'alors de tant d'amertumes.

La catastrophe du 20 mars vint le frapper au cœur. L'audace et le succès d'une pareille entreprise le saisirent d'abord d'étonnement; mais, le premier trouble passé, il ne tarda pas à sentir que, malgré les fautes du ministère, la sagesse du monarque avoit jeté de profondes racines. Il voyoit aussi tout ce qu'il y avoit de vacillant et d'irrésolu dans le nouveau système d'autorité

que le souverain de l'île d'Elbe prétendoit établir. Buonaparte, réduit à invoquer la liberté pour ressaisir la toute puissance, ne lui sembloit plus qu'un acteur usé, qui ne peut reparoître que sous le masque; et comme, du milieu des Tuileries où le souverain des cent jours avoit rendu à sa cour les anciennes pompes de son luxe oriental, on l'avoit forcé d'appeler à lui, en qualité d'auxiliaires, les hommes de 1793, même ceux qu'un silence et une obscurité de plus de vingt ans sembloient avoir condamnés à un éternel oubli, M. Ducis sentit bien qu'il ne pouvoit y avoir rien de durable dans cette espèce d'orgie politique où le ridicule se mêloit à l'abomination.

Je le vis même, un moment, tenté de donner un pendant à sa pièce sur le sacre, et d'esquisser, à la manière de Callot, le spectacle tout ensemble hideux et grotesque que présenta la rentrée de Buonaparte dans la capitale. Il donnoit pour titre à cette production bizarre : *Le Tyran converti, petite farce dans le goût de l'Avocat patelin.* Il en avoit déja fait quelques vers, qu'il me récita. Le dégoût lui fit tomber la plume des mains. Il sentoit d'ailleurs que s'il y avoit un côté ridicule dans ce qui se passoit, il y avoit un fond effrayant qui repoussoit toute idée de plaisanterie.

Comme il n'eut pas un seul moment d'incer-

titude sur l'issue qu'auroit cette crise, il lui fallut moins de courage que de patience pour en attendre la fin. La résignation est plus facile quand l'espérance s'y joint. Il prit le parti, pendant les cent jours, de ne rien changer à ses habitudes, de conserver même, dans sa vie intérieure, la sorte d'aisance qu'il devoit aux libéralités du Roi, et sur-tout de continuer à s'exprimer sur les hommes et les choses du moment avec autant de liberté que si rien n'eût été changé en France.

Il portoit très loin cette liberté du langage. Ayant accepté un grand dîner à Paris, chez un homme qu'il avoit beaucoup de raisons d'aimer, il trouva parmi les nombreux convives quelques personnes qui, par crainte ou par prudence, s'exprimoient sur le compte de Buonaparte et de sa cour avec des ménagements et un choix d'expressions timorées dont son oreille étoit importunée à l'excès. Le dîner fini, et la société se trouvant réunie au salon, survint un nouveau personnage, homme plein d'instruction, fort répandu, fort curieux de sa nature, et très au fait de tout ce qui se passoit. Il commença un récit détaillé de tout ce qu'il avoit vu et appris, dans la matinée; et, comme ce récit ramenoit à chaque instant les noms du *prince de Canino*, de l'*empereur Napoléon*, du *roi Joseph*, et de tous ces

souverains de passage que la tempête avoit jetés sur les bords de la Seine, M. Ducis, qui se taisoit et s'agitoit d'impatience sur son fauteuil, se pencha à l'oreille de madame Harvey [1], son amie. *Ce ramage me fatigue et m'excède,* lui dit-il; *je n'y tiens plus; je vais y mettre un terme;* puis, se levant avec effort et s'adressant au conteur: *Monsieur, tous les gens dont vous parlez là seront balayés de la France avant trois mois.*

Ayant dit ce peu de mots d'une voix ferme, il se tut et se replongea dans son fauteuil, comme ces vieux bardes écossois des romans de Walter Scott, qui, après avoir interrompu leur silence habituel par quelques paroles prophétiques, retombent gravement sur leur siége, et y reprennent leur taciturnité mystérieuse.

Plus tard et peu de jours après la cérémonie théâtrale du Champ-de-Mai, qui n'eut lieu qu'en juin, une dame âgée, chez qui le fanatisme impérial avait remplacé le fanatisme révolutionnaire, et qui trouvoit apparemment dans ce qui se faisoit alors de quoi satisfaire à-la-fois ces deux genres de frénésie, essaya d'ef-

[1] Dame angloise, du caractère le plus aimable. Elle étoit liée avec MM. Bernardin de Saint-Pierre et Ducis, et les recevoit fréquemment dans une petite campagne charmante qu'elle avoit à Fontenay-aux-Roses.

frayer M. Ducis sur le triste avenir qu'il préparoit à ses derniers jours. A en croire cette dame, la France n'avoit jamais brillé d'un éclat plus prospère que depuis l'heureuse journée du 20 mars; Buonaparte étoit d'accord sur tous les points avec les souverains étrangers; son gouvernement n'ayant plus d'ennemis, la guerre devenoit impossible; c'étoit un règne tout pacifique qui commençoit; c'étoit l'âge d'or qu'on nous avoit ramené de l'île d'Elbe. Elle s'étendit ensuite avec complaisance sur l'ordre et la pompe qui avoient présidé à la solennité civique du Champ-de-Mai, où l'on sait que Buonaparte et ses frères s'étoient montrés, vêtus à l'espagnol; et, comme elle insistoit sur la magnificence du vêtement de l'empereur et sur l'air de confiance et de sécurité qu'on lisoit dans ses traits: *Madame, madame,* s'écria vivement M. Ducis en l'interrompant; *vous souvenez-vous d'avoir vu jouer le Festin de Pierre? vous rappelez-vous qu'au cinquième acte, Don Juan se montre aussi revêtu de son habit le plus magnifique? Eh bien! ni la grace étudiée de son maintien, ni les paillettes et le satin qui le couvrent, ni le rire effronté qui grimace sur sa figure, ne peuvent le sauver du terrible gouffre où le dénouement doit l'engloutir.*

Sa correspondance, dans ce même temps,

avoit le même caractère d'indépendance et d'originalité; il m'écrivit plusieurs lettres à Mantes, où j'étois allé passer une partie de l'été de 1815. Dans l'une, il prenoit pour épigraphe ces deux vers d'*Alzire*:

Les mortels, croyez-moi, j'ai bien su les connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Une autre commençoit ainsi: *Vous savez, mon ami, que, depuis le vingt mars, j'ai comme un ressort brisé dans l'ame*, etc. Dans une troisième, il me parloit avec inquiétude de son ami M. Lemercier, dont il n'avoit pas de nouvelles depuis long-temps, et il ajoutoit: *Quelque part qu'il soit, je suis bien sûr qu'il n'a pas signé la petite brochure additionnelle.*

Je n'entre dans ces détails que pour montrer l'inflexibilité du caractère de M. Ducis, dans tous les temps, et ne prétends point faire honneur à son courage de la liberté avec laquelle il s'exprimoit alors. Vous vous rappelez, monsieur, que, durant ces saturnales des cent jours, pendant que le mensonge régnoit dans tous les actes du gouvernement, les vérités les plus hardies circuloient dans tous les rangs de la société. C'est un dédommagement que chacun prenoit sans gêne, et presque sans danger.

D'ailleurs les mots les plus amers, les injures les plus sanglantes contre Buonaparte sortoient de la bouche même des révolutionnaires qui l'avoient rappelé de l'île d'Elbe, et qu'à son retour il s'étoit vu forcé d'employer, se promettant bien, sans doute, de se débarrasser le plus tôt possible de ces fâcheux auxiliaires, tandis que de leur côté les révolutionnaires qu'il venoit d'élever en dignité se flattoient hautement de se défaire de l'empereur dès qu'ils n'auroient plus besoin du général. Dans cet heureux accord du prince et de ses agents, il étoit difficile que le mal qu'on diroit de celui-là ou de ceux-ci ne trouvât pas des approbateurs parmi ceux qui disposoient du pouvoir. Mais ce qui frappoit tous les yeux, c'est que la guerre alloit se rallumer avec une fureur et un acharnement qu'elle n'avoit jamais eus, et il étoit bien permis à un vieillard infirme de s'alarmer sur les résultats d'une lutte que le désespoir devoit rendre terrible.

M. Ducis se rappeloit toujours ce regret que Buonaparte avoit exprimé en 1814, de n'avoir pu se renfermer et se défendre dans Paris. *Tout est à craindre,* disoit-il dans son langage énergigique, *d'un homme qui abattroit un chêne pour avoir un nid.* Cependant la journée de Waterloo vint terminer, plus brusquement qu'il n'avoit

osé le croire, ce sombre et dernier chapitre des campagnes de Buonaparte. Dix-huit mille François y payèrent de leur vie la fatale imprévoyance avec laquelle on avoit placé le roi de l'île d'Elbe si près d'une armée qui lui appartenoit encore, et presque en contact avec tous les vieux instruments de son élévation et de sa gloire.

Cette journée trancha la question. La route de Paris fut ouverte une seconde fois à l'Europe armée de nouveau contre Buonaparte. Mais quelques restes indomptables de cette même armée mutilée à Waterloo, se débattoient encore sous la main de la nécessité; ils vinrent même porter momentanément à Versailles le théâtre d'une guerre sans objet comme sans espoir. On se battit avec acharnement sur les boulevards, et jusque dans les rues de la ville. M. Ducis put voir de ses fenêtres le sang françois et le sang prussien couler en pure perte, pour la cause d'un homme qu'il détestoit et qui ne devoit plus reparoître sur aucun champ de bataille. Enfin l'armée prussienne parvint à s'établir dans Versailles, et l'un des premiers soins du général Bulow qui la commandoit fut d'envoyer une sauve garde à M. Ducis. Cet hommage rendu par un étranger à un homme, qui n'avoit d'autre illustration que

ses vertus et ses talents, étoit accompagné d'une lettre pleine d'égards, à laquelle le noble vieillard fit la réponse suivante :

« M. le comte, il appartient aux ames gé« néreuses de rassurer les muses, au milieu du « tumulte et des horreurs de la guerre. Votre « grand Frédéric écrivoit à Voltaire, en gagnant « des batailles, et leurs deux noms s'unissent « dans la postérité.

« Malgré l'intervalle immense qui me sépare « de ce grand poëte, j'ai eu le bonheur de m'as« seoir, à l'Académie, dans le fauteuil du chantre « de Henri IV, et je me trouve aujourd'hui con« solé, protégé dans ma retraite, par l'un des « plus dignes successeurs des compagnons d'ar« mes de Frédéric II.

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de « m'adresser, monsieur le comte, est une des « plus douces récompenses de mes travaux. « Elle a servi de *sauve garde* à ma vieillesse, à « ma famille, à de jeunes nièces, timides co« lombes, qui font la consolation et le charme « de mes vieux jours.

« Vous avez la bonté de m'offrir encore de « nouveaux témoignages d'intérêt. Mais que puis« je desirer, sinon que vos bienfaits s'étendent « à d'autres que moi ?

« Je n'ai que des remerciements à faire à Dieu « et à vous, monsieur le comte, qui m'avez pré- « servé de tous les maux, tristes suites de la « guerre. La gloire des armes ne vous a point « fait oublier la gloire plus touchante que donne « la bonté. Il me reste peu de jours à vivre, et « je porterai au tombeau la profonde reconnois- « sance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. »

Je me hâte, monsieur, d'arriver à la seconde rentrée du roi qui eut lieu le 8 juillet, et qui replaça M. Ducis dans le calme de sa vie privée. Il me tardoit de le dégager de cette scène politique, où son nom se perd dans les grands intérêts publics, et où il ne pouvoit d'ailleurs figurer que par une résistance obscure et des vœux impuissants. Il me sera plus facile et plus doux de le montrer maintenant rendu aux muses, qui sont ses consolatrices habituelles, à l'amitié pour laquelle son ame étoit si bien faite, et n'ayant plus à lutter que contre les infirmités de la vieillesse et les crises inévitables de la nature. Ce n'est point là non plus que sa fermeté peut l'abandonner.

Son premier devoir, son premier besoin, fut d'aller offrir ses hommages au souverain qui nous étoit rendu, après une si fatale absence. Le Roi daigna l'accueillir avec la même bonté,

et lui renouveler les assurances de sa constante protection. Mais l'imperturbable sérénité du prince n'avoit pu passer tout entière dans l'ame du poëte. Il avoit vu de près les félonies des cent jours. Ce passé étoit encore si récent; le présent sembloit si nébuleux, et les trois mois qui venoient de s'écouler devoient peser si long-temps sur l'avenir de la France!

Au mois de janvier suivant, M. Ducis obtint une nouvelle audience du Roi. Je me trouve heureux, Monsieur, de pouvoir emprunter ses propres expressions pour vous en rappeler les détails. Je me borne à copier le compte qu'il s'en étoit rendu à lui-même, dans le petit journal manuscrit dont j'ai déja parlé.

10 janvier 1816.

« Aujourd'hui mercredi, j'ai été introduit « chez le Roi, aux Tuileries; le Roi m'a reçu avec « infiniment de bonté. Il m'a d'abord cité des « vers graves et connus; mon effort pour me les « rappeler m'a empêché de m'en souvenir. Il « m'a parlé de Voltaire, de son immense esprit, « qui abondoit plus en lui que le génie. Il me « parla des séductions de Buonaparte pour me « gagner. Je l'ai prié de vouloir bien recevoir « sous sa protection royale mes deux petites-

« nièces, Adèle Ducis, entrant dans sa dix-sep-
« tième année, et sa sœur cadette Amélie, en-
« trant dans sa quatorzième année, toutes deux
« élevées très chrétiennement, priant Dieu avec
« moi et en famille, pour la conservation de
« notre bon et sage Roi.

« Il me répondit qu'il s'en chargeoit, et qu'el-
« les ne manqueroient jamais. Il m'engagea
« à composer des vers utiles aux mœurs chré-
« tiennes et à la vertu. Il me parla de la religion
« d'une manière simple et auguste, et avec un
« sentiment profond de piété. M. Dambray,
« chancelier de France, me remplaça, et je me
« retirai.

« Le roi m'appela, dans cette audience, plu-
« sieurs fois, *mon cher Ducis*, et avec un accent
« sensible de bonté.

« Je lui ai exprimé que ce n'étoit pas la for-
« tune que je desirois pour mes petites-nièces,
« mais de quoi exister par les bontés du Roi. Le
« Roi m'assura bien de sa protection pour elles. »

12 janvier 1816.

« Dîné à la maison en famille. Je me suis rap-
« pelé aujourd'hui que, mercredi 10 de ce mois,
« étant seul avec le Roi dans son cabinet, il me
« cita les vers suivants, qui sont dans *Hamlet* :

« Ah! s'il me permettoit cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passeroit sur le tien;
« Nos mains se sècheroient en touchant la couronne,
« Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne;
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau;
« Mais qu'un sceptre est pesant, quand on entre au tombeau!

« Le Roi m'a dit ces vers, qui sont de moi, « d'une manière ferme et avec énergie. Je fus « ravi de les entendre si bien dits par la bouche « de mon Roi, et je me rappellerai souvent ce « souvenir.

« Un si grand honneur est arrivé à peu de « poëtes. »

Ce fut la dernière fois qu'il fut donné à M. Ducis de contempler les traits de son auguste bienfaiteur. Mais du moins il avoit profité d'une circonstance dont il sentoit si bien le prix, et qui ne devoit plus se renouveler, pour satisfaire un de ses vœux les plus chers, en appelant les mêmes bontés dont il étoit l'objet, sur des êtres qu'il aimoit, et qui, après lui, n'alloient plus avoir d'autre appui que son nom.

Nous nous approchons, Monsieur, du dernier période de la vie de cet homme de bien. Avant de le peindre à cette époque, la plus heureuse peut-être de sa longue carrière, arrêtons-nous un moment sur ses relations d'amitié, en

commençant par sa liaison avec Thomas, dont le nom se reproduit si souvent dans ses écrits, dont le souvenir resta si profondément gravé dans son cœur.

Les lettres que vous avez reçues de lui, celles même qu'il voulut bien m'écrire nous suffiroient ensuite pour prouver que, si Thomas demeura toujours au premier rang de ses affections, même quand il fut réduit à ne les exprimer que par ses regrets, son ame, après cette perte si douloureusement sentie, se trouva encore assez riche en sentiments tendres et dévoués, pour faire la joie et le bonheur de ceux qui s'attachèrent à lui.

Plus tard, j'aurai à m'occuper de M. Ducis comme écrivain tragique, et à examiner par quel concours de circonstances il se vit conduit à l'imitation d'un modèle irrégulier, dont les productions, mélange bizarre de grandes beautés et de plus grands défauts, nous attestent mieux encore la barbarie de son siècle que la sublimité de son génie. A cette occasion, je ferai connoître quelques scènes des tragédies que M. Ducis n'a point publiées.

Enfin je chercherai à me rendre compte du genre particulier de talent qu'il montra dans ses épîtres et ses poésies légères; et,

après avoir soumis à votre examen celles de ces poésies qui n'ont point encore vu le jour, nous reviendrons ensemble sur les derniers temps de sa vie.

Si les orages qui en troublèrent le cours ne nous permettent pas de dire, en parlant de sa fin, que ce fut *le soir d'un beau jour,* nous conviendrons du moins qu'il auroit pu se dire, comme ce La Fontaine qu'il aimoit de prédilection : *Jaurai vécu sans soins.* Vous et moi, Monsieur, savons s'il avoit le droit d'ajouter : *Je mourrai sans remords.*

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE CINQUIÈME.

L'amitié qui unissoit Ducis et Thomas va nous retracer, Monsieur, au milieu de nos mœurs modernes, tout ce qu'il y eut de plus chaste et de plus délicieux dans les mœurs antiques.

Thomas étoit un de ces hommes qu'on n'aime point à demi, sur-tout lorsqu'on a le bonheur d'en être aimé. Tous les écrivains de son temps, qui l'ont connu, parlent de lui avec une estime qui approche quelquefois de l'admiration. Son ame et son caractère avoient je ne sais quelle physionomie d'un autre âge, qui lui donnoit comme une place à part dans son siécle. Les sentiments élevés qu'il a si noblement exprimés dans ses écrits étoient tous au fond de son cœur, et sa conduite en étoit une pratique continuelle. Les actes de désintéressement, les sacrifices généreux, les vérités courageuses, les traits de dévouement et de bienfaisance, ne lui coûtoient aucun effort. Tout ce qu'il étoit, il sembloit l'être comme par une irrésistible impulsion de la nature.

Les foiblesses humaines ne tiennent que peu de place dans sa vie. Supérieur aux passions en général, inaccessible sur-tout à toutes les passions basses, il paroît avoir connu dans toute son énergie celle de la gloire, qui, dans une ame comme la sienne, se confondoit aisément avec celle de la vertu. On n'oubliera jamais les belles pages qu'il écrivit sur ce sujet. Il est à remarquer que les deux hommes qui parmi nous ont le plus vivement senti, le mieux peint, le plus éloquemment préconisé l'amour de la gloire, sont Vauvenargues et Thomas, c'est-à-dire deux des meilleurs esprits du dix-huitième siècle, deux des plus belles ames que la nature ait formées.

Tourmenté sans relâche du besoin de savoir, doué d'ailleurs d'une tête pensante, d'une imagination forte et d'une conception étendue, Thomas avoit embrassé dans ses études presque tout ce qui mérite d'occuper la pensée de l'homme. La mort le frappa dans la force de l'âge, à une époque où tout faisoit présager d'importantes réformes, qui eussent pu s'opérer sans secousse et qui ne sembloient point alors devoir s'acheter au prix de tant de larmes et de tant de crimes. Si sa carrière se fût prolongée, s'il eût été témoin de la révolution, peut-

être, comme plus d'un cœur généreux, en eût-il salué l'aurore; mais il en eût sûrement désavoué les premiers excès, il en eût hautement dénoncé tous les attentats; et, probablement, elle en eût commis un de plus, en envoyant cet homme vertueux à l'échafaud.

Avec toutes les lumières de son siècle, Thomas n'eut presque aucun de ses travers : toujours il respecta la religion de son pays, toujours il eut foi au Dieu juste et bon, toujours il se plut à nourrir en lui-même la consolante certitude d'une vie meilleure et sans terme.

J'ai dit que la gloire et la vertu furent pour lui des passions; je pourrois en dire autant de l'amitié. Simple, ingénu, sensible, il chercha dans l'amitié un dédommagement aux maux physiques qui tourmentoient son existence. Un corps souffrant, une santé foible et délicate n'ôtoient rien à la bienveillance habituelle de son ame. Forcé de s'interdire tout ce que le monde appelle des plaisirs, il n'en fut que plus avide des jouissances du cœur. Tel étoit l'homme que M. Ducis aima le plus, l'homme dont l'amitié le toucha davantage; et l'on éprouve je ne sais quel charme à voir ces deux belles ames se rencontrer, se plaire, s'unir et se perfectionner encore par leur union.

Leur amitié eut cela de particulier qu'elle commença lorsque l'un et l'autre étoient déja près d'atteindre cet âge où le cœur, refroidi par l'expérience, forme difficilement de nouveaux liens. Ces deux hommes si bien faits pour se connoître, ne se connurent qu'assez tard. Mais dès qu'ils se furent pour ainsi dire pénétrés, on les vit se livrer l'un à l'autre avec le plus entier abandon, comme s'ils eussent voulu se dédommager d'avoir passé sans se connoître la première et la plus belle moitié de la vie.

Ayant peu vécu dans le monde, ou du moins ne s'y étant jamais engagés trop avant, tous deux avoient conservé cette chaleur d'ame, cette fraîcheur de sentiment, cette plénitude de vie morale, cette fleur d'imagination qui semblent être l'apanage de la jeunesse et qui, dans très peu de personnes, survivent aux épreuves du monde et à l'âge des illusions.

A ces avantages que rien ne remplace, venoient se joindre encore d'heureux rapports de mœurs et de caractère. C'étoit la même simplicité, la même candeur, le même oubli des biens de la fortune, le même goût pour la retraite et pour les plaisirs domestiques. Tous deux étoient l'orgueil de leurs familles; tous deux bénissoient les parents que le ciel leur

avoit donnés. Thomas étoit l'idole d'une mère qu'il adoroit; il avoit une sœur, ornée comme lui de toutes les vertus, et en qui l'amour fraternel sembloit absorber tous les autres sentiments. On a vu ce que M. Ducis étoit pour ses parents, ce que ses parents étoient pour lui : ce haut degré de piété filiale fut sans doute un attrait mutuel, un lien de plus pour les deux amis.

Mais c'est aussi dans le goût des lettres que leur amitié puisa de nouveaux aliments et de nouveaux charmes. Les lettres ont le privilége de tout vivifier, de tout embellir. Elles sont peut-être le plus sûr préservatif contre cette langueur, cette satiété dans lesquelles viennent trop souvent s'éteindre les sentiments humains, même les plus généreux. Combien cette passion des lettres, qui leur étoit commune, ajouta d'intérêt et de prix à leurs relations! Que de doux moments ils passèrent ensemble, sous les riants ombrages d'Auteuil et de Marly, tantôt lisant, citant, admirant les grands poëtes et les grands orateurs; tantôt se communiquant leurs propres travaux, et s'enflammant l'un l'autre; tantôt philosophant sur les fins de l'homme, sur les mystères de la nature, sur les travers de la société, sur les vrais et sur les faux biens!

Les deux amis eurent plus d'une occasion de

se donner la mesure de leur affection et de leur dévouement réciproque; mais il est une circonstance où ce dévouement fut poussé très loin des deux côtés; et elle eut cela de remarquable qu'après avoir été secourus, soignés, ranimés l'un par l'autre, dans un danger mortel qui les menaça successivement tous deux, le seul qui échappa fut celui-là même qui sembloit d'abord devoir succomber.

A la fin du printemps de 1785, M. Ducis avoit été appelé à Chambéry par des intérêts de famille, auxquels se joignoit le desir de revoir encore la patrie de son père. Il avoit profité de ce voyage pour visiter la grande Chartreuse près de Grenoble. Après avoir terminé ses affaires en Savoie, il s'apprêtait à se rendre à Lyon, pour y joindre Thomas qui l'attendoit, lorsque la fièvre s'empara de lui. Je vais le laisser parler lui-même; c'est lui qui profite des premiers jours de sa convalescence pour rendre compte à un ami de ces divers incidents; sa lettre est datée de Chambéry le 11 juin 1785.

« Votre lettre qui est venue me trouver dans « nos montagnes, mon cher ami, m'a fait d'au- « tant plus de plaisir que vous avez exercé, sans « le savoir, les œuvres de miséricorde : car à « peine fus-je arrivé ici que j'y suis tombé sé-

« rieusement malade d'une fièvre tierce, qui pou-
« voit devenir putride ou maligne. Il n'y a que
« peu de jours que j'ai quitté le kinkina qui m'a
« heureusement guéri, après avoir manqué son
« coup d'abord, ainsi que les amers qui l'avoient
« précédé. Je suis encore foible et souffrant, ce
« qui me retient dans cette ville, que je quitterai
« pour me rendre à Lyon, dès que je pourrai
« supporter sans inconvénient le bruit de la
« voiture et la chaleur de la saison.

« Mais, comme je vous instruis de mes con-
« trariétés, il faut aussi vous faire part de mes
« bonheurs. Qui l'eût cru que mon bon ami
« Thomas, par l'arrangement naturel de ses
« convenances, quitteroit Nice dans le mois de
« mai, pour venir chercher du frais et de l'om-
« brage auprès de Lyon, dans un petit village
« charmant, nommé Oullins, qui n'en est qu'à
« une lieue? C'est de là que son amitié me presse
« et m'appelle; c'est de là que j'entends sa voix
« et celle de sa bonne petite sœur; et c'est là
« que je vais voler, avec le besoin de voir et
« d'embrasser mon excellent et respectable ami.
« Pourquoi ne venez-vous pas en tiers avec nous?
« Trois vieux amis dégoûtés de la capitale, dî-
« nant, causant, se promenant ensemble, voilà
« les plaisirs qui nous conviennent. Le change

« ment d'air et de lieux romproit vos idées mé-
« lancoliques; ces idées qui se cherchent, qui
« s'appellent, qui aiment à se lier, et dont l'at-
« trait funeste détruit les plus fortes com-
« plexions. Je desire qu'elles ne pèsent pas trop
« sur la vôtre; et je vois avec plaisir, par le
« ton de votre dernière lettre, que vous transi-
« gez avec les choses et les personnes; et que
« vous n'exigez ni trop de bonheur, ni trop de
« perfection, de ce monde, où c'est le sort de
« nos espérances d'être trompées. Notre plus
« sûre, notre plus douce, notre plus noble con-
« solation, c'est d'avoir fait notre devoir. Ceci
« du moins dépend de nous; que le reste tourne
« comme il voudra.

« J'ai semé, mon cher ami; qu'ai-je recueilli?
« Nous vivons dans un temps, et nos enfants
« dans un autre. Ils montent le chemin de la
« vie, et nous le descendons. Nous les suivons
« de l'œil, pendant quelque temps, sur cette mer
« où nous les avons embarqués dans le meilleur
« vaisseau possible. Ce vaisseau disparoît à nos
« yeux, et nous les accompagnons de nos vœux,
« du fond de nos tristes retraites qu'ils oublient
« aisément.

« Quand je songe que, dans l'âge voisin de la
« vieillesse et de ses infirmités, me voilà seul

« sur la terre, comme un célibataire débauché « ou un homme personnel, qui n'a vu que lui « dans la nature; que le sein sur lequel je m'ap- « puie doucement, pour y chercher la conso- « lation, est le sein d'une bonne mère de 75 ans; « que les objets qui devoient vivre avec moi et « auprès de moi, m'ont précédé si jeunes dans le « tombeau; quand je parcours tout cet espace « qu'on appelle la vie, et que j'embrasse d'un coup « d'œil cette longue chaîne de besoins, de desirs, « de craintes, de peines, d'erreurs, de passions, de « troubles et de misères de toute sorte, je rends « graces à Dieu de n'avoir plus à sortir du port « où il m'a conduit; je le remercie de la tendre « mère qu'il me laisse, et des amis qu'il m'a don- « nés, et sur-tout de pouvoir descendre dans « mon cœur, sans le trouver méchant et cor- « rompu. Ah! mon cher ami; reposons toujours « notre tête fatiguée sur ce chevet d'une bonne « conscience; si nous l'arrosons de quelques « larmes, ces larmes du moins n'auront rien « d'amer.

« Avant que de quitter la Savoie, j'ai voulu « aller visiter le désert de la grande Chartreuse. « C'est là un pélerinage que j'aurois voulu faire « avec Thomas; mais fait-on jamais ce qu'on « desire? Comme il m'a manqué! il auroit monté

« auprès de moi, le long d'une rivière ou plutôt
« d'un torrent, un chemin serré entre deux murailles de roches, tantôt sèches et nues, tantôt
« couvertes de grands arbres, quelquefois ornées, par bandes, de petites forêts vertes qui
« serpentent sur leurs côtes. Il eût entendu pendant deux lieues le bruit du torrent qui s'indigne au milieu des débris de roches contre
« lesquelles il se brise sans cesse. C'est une écume
« jaillissante qui s'engloutit dans des profondeurs de 200 pieds, où l'œil la suit avec une
« terreur curieuse, pour se reporter ensuite
« vers des roches sauvages, hautes, perpendiculaires et couronnées à leurs pointes par de
« petits ifs qui semblent être dans le ciel. Ce
« chemin étroit, ces hauteurs, ces ténèbres religieuses, ces cascades admirables qui tombent
« en bondissant, pour grossir les eaux et la fureur
« du torrent, tout cela conduit naturellement
« à la solitude terrible où saint Bruno vint s'établir avec ses compagnons, il y a plus de
« 700 ans.

« J'ai vu son désert, sa fontaine, sa chapelle,
« la pierre où il s'agenouilloit, devant ces montagnes effrayantes, sous les regards de Dieu.
« J'ai visité toute la maison : j'ai vu les solitaires
« à la grand'messe ; j'ai causé avec un des plus

« jeunes dans sa cellule; j'ai reçu toutes les hon-
« nêtetés possibles du général et du coadjuteur;
« tout m'a fait un plaisir profond et calme. Les
« agitations humaines ne montent pas là; les
« femmes n'en approchent point à plus de deux
« lieues. Ce que je n'oublierai jamais, c'est le
« contentement céleste qui est visiblement em-
« preint sur le visage de ces religieux.

« Le monde n'a pas d'idée de cette paix; c'est
« une autre terre, une autre nature. On la sent,
« on ne la définit pas cette paix qui vous gagne.
« J'ai vu le rire et l'ingénuité de l'enfance sur
« les lèvres du vieillard; la gravité et le recueil-
« lement de l'ame dans les traits de la jeunesse.
« J'ai eu ma cellule, où j'ai couché deux nuits;
« et c'est avec regret, c'est en embrassant deux
« fois de suite le coadjuteur, qui est un religieux
« admirable par ses vertus et par tout son exté-
« rieur, que je me suis éloigné de cette maison de
« paix où Jean-Jacques a été avec l'abbé Rozier,
« apportant avec eux des moissons de plantes,
« qu'ils avoient faites en route sur les mon-
« tagnes.

« Je vous assure, mon cher ami, que toutes
« ces idées de fortune, de succès, de femmes,
« de plaisirs, tout ce tumulte de la vie, tout
« ce tapage qui est dans nos yeux, nos oreilles,

« notre imagination, restent à l'entrée de ce dé-
« sert; et que notre ame nous ramène alors à
« la nature et à son auteur. Pourquoi n'avois-je
« pas là ce chartreux du monde, ce cher Tho-
« mas? C'est avec bien du plaisir que je vais oc-
« cuper, à Oullins, le logement où il m'appelle,
« et me dédommager ainsi des heures doulou-
« reuses passées avec la fièvre. Il est bien temps
« que mon ame se repose; elle a fatigué mon
« corps, etc., etc. »

M. Ducis fut à peine affermi dans sa convalescence qu'il prit la route de Lyon, où l'appeloit la voix d'un ami plus souffrant et plus foible encore que lui. Tout entier au bonheur de le revoir et de l'embrasser, il étoit loin de prévoir le danger qu'il alloit courir. C'est dans ce trajet qu'il faillit être victime de l'accident le plus horrible à-la-fois et le plus singulier : il n'échappa à la mort que par une espèce de miracle. Cet accident, dont le récit seroit encore curieux, lors même qu'il s'agiroit d'un homme moins intéressant, se trouve décrit d'une manière si vive et si pittoresque dans une lettre adressée à madame Necker, par Thomas, encore tout ému du danger de son ami, que je cède au plaisir d'emprunter ses expressions.

Lyon, ce 27 juin 1785.

« Depuis le jour où j'ai eu l'honneur d'écrire « à mademoiselle votre fille, Madame, mon cœur « a éprouvé bien des secousses. J'attendois à la « campagne M. Ducis, mon ami, qui étoit à « Chambéry, et qui devoit venir me joindre à « Lyon. J'étois étonné de jour en jour qu'il n'ar- « rivât point, quand j'ai reçu de lui une lettre où « il m'annonçoit qu'il avoit été sur le point de pé- « rir de la mort la plus affreuse. Il étoit à quatre « lieues de Chambéry, et traversoit en voiture « les montagnes qui conduisent aux Échelles. « Ce lieu est horrible et n'est qu'un amas ef- « froyable de rochers à travers lesquels on a « coupé un chemin. Ce chemin aboutit à une « route plus large, mais bordée d'un côté de « précipices de deux ou trois cents pieds de « profondeur.

« Tout-à-coup les chevaux qui le condui- « soient, effarouchés par un objet imprévu qui « les a frappés, ont pris le mors aux dents et « se sont emportés, sans que le cocher ait pu les « retenir. M. Ducis s'est joint à lui pour tenir « les rênes; les rênes se sont brisées dans leurs « mains. Alors il n'y a plus eu de moyen pour « arrêter ce mouvement violent. Le cocher,

« pour sauver sa vie, s'est jeté à terre; M. Ducis « a tenté d'ouvrir la portière, pour en faire au-« tant; mais il lui a été impossible de l'ouvrir.

« Pendant ce temps, la voiture, traînée par « les chevaux furieux et sans guides, rouloit « sur les rochers, dans une descente rapide, « avec un fracas et des secousses épouvantables. « Elle étoit déja près des précipices, lorsqu'un « choc terrible contre un rocher a fait sauter la « portière en dehors; M. Ducis a profité de ce « moment pour s'élancer; il est venu tomber, « de tout son poids et avec toute l'impétuosité « du mouvement qu'il s'étoit donné, sur un « amas de roches; peu s'en faut que sa tête et « ses épaules n'aient été brisées. Il est resté éva-« noui, sans connoissance et le visage couvert « de sang.

« Une femme et un bon vieillard qui étoient « dans ce désert sont venus à son secours; ils « l'ont cru mort pendant long-temps. A la fin il « a rouvert les yeux. Il s'est étonné de vivre; mais « sa tête et tout son corps étoient meurtris, et il « souffroit les plus grandes douleurs. On l'a « transporté au village des Échelles, qui est à « peu de distance, où on lui a donné, avec la « plus tendre compassion, tous les secours « qu'exigeoit son état. Revenu à lui-même, il

« s'est informé du sort d'une dame qui étoit avec « lui dans la voiture. Elle n'avoit osé imiter son « exemple, et n'avoit point eu le courage d'af- « fronter un moindre danger, pour en éviter un « bien plus terrible et presque inévitable. Les « chevaux parvenus au bas de la montagne « avoient atteint le bord du précipice; ce bord « étoit revêtu d'un petit parapet de deux pieds « de haut. Un des chevaux en fureur monte sur « ce parapet, y court quelques pas, traînant avec « lui la voiture où étoit cette pauvre dame. Heu- « reusement l'avant-train se détache, en se heur- « tant avec violence; le cheval qui étoit monté « tombe dans l'abyme; l'autre cheval continue à « courir, emportant l'avant-train, tandis que la « voiture fracassée reste au milieu du chemin.

« Cette malheureuse femme, ainsi que mon « ami, ont été sauvés par une espèce de prodige; « mais tous deux dans un état à faire pitié. Le « chirurgien qui visita M. Ducis, trouva cepen- « dant qu'il n'avoit rien de cassé; mais sa tête et « son visage étoient horriblement défigurés. Il « avoit reçu à l'épaule un coup terrible, et le « bras de ce côté ne pouvoit faire de mouvement. « Dès qu'il a pu tenir la plume, il m'a écrit ce « funeste accident. Je suis parti de Lyon, pour « l'aller chercher en Savoie. M. Janin, célèbre

« chirurgien de ce pays, m'a prêté une grande
« berline angloise, où il y avoit un lit, et s'est
« offert de m'accompagner. Nous n'avions que
« vingt lieues à faire, et nous sommes arrivés le
« soir du même jour. Nous l'avons trouvé très
« pâle, encore bien foible, et avec beaucoup de
« marques de meurtrissure. Ce malheureux ami,
« en me voyant, m'a baigné le visage de ses lar-
« mes. M. Janin a jugé qu'il étoit en état d'être
« transporté, et nous l'avons ramené à Lyon.
« Comme il étoit couché en partie dans la voi-
« ture, il a fort bien soutenu la route, etc., etc. »

Vous connoissez si bien M. Ducis, Monsieur, que vous concevrez aisément combien il fut touché de cette tendre sollicitude de Thomas; et combien, dans l'état où il étoit, lui furent précieux les soins, lui fut douce la présence de cet excellent ami. Arrivé à la maison de campagne que Thomas et sa sœur occupoient à Oullins, près de Lyon, il y fut environné de secours et d'attentions de tout genre. Ces soins de l'amitié, et la satisfaction intérieure qu'il en éprouvoit, amenèrent une guérison plus prompte et plus complète qu'il n'eût osé l'espérer. Ce fut dans la douceur d'une convalescence qui, après un aussi effroyable accident, dut lui

paroître comme le commencement d'une seconde vie; ce fut dans le délicieux abandon de sa reconnoissance, et sous les yeux de celui qui en étoit l'objet, qu'il composa l'*Épître à l'amitié*, où tant de beaux vers, tant de traits heureux, rachètent des négligences d'ailleurs assez nombreuses. Peu de jours après l'avoir composée, il la lut publiquement dans une séance de l'Académie de Lyon, placé en face de Thomas, qui lui-même venoit de lire son chant de Louis XIV, l'un des meilleurs de la *Pétréide*. Vous sentez, Monsieur, tout ce qu'un tel moment dut avoir de charmes, et pour M. Ducis, lisant, avec l'accent du cœur et les yeux attachés sur son ami, des vers qui rappeloient les soins affectueux qu'il avoit reçus de lui, et pour Thomas, payé de ses soins par tant de reconnoissance et par de si beaux vers, et pour le public, témoin de la profonde émotion de deux hommes si dignes de son intérêt. La lecture et la séance terminées, on vit les deux amis, par un mouvement spontané, s'aller jeter dans les bras l'un de l'autre : spectacle vraiment touchant, dont l'impression fut attestée par les larmes de tous les spectateurs.

Parmi les vers de l'*Épître à l'amitié*, on avoit particulièrement remarqué ceux-ci, qui s'adressoient à Thomas prêt à partir pour Nice :

Nice où le nord jamais n'a soufflé ses frimas;
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence etson printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces riants orangers, ces myrtes toujours verts;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars!..... Climats heureux je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire:
Pour prix de ces bienfaits vous entendrez sa lyre.
Oh! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours, voir s'user le flambeau!

Hélas! qu'ils furent loin de s'accomplir ces vœux touchants de l'amitié! Il étoit écrit que Thomas ne reverroit plus le beau climat de Nice. A peine âgé de cinquante ans, le terme de l'existence étoit arrivé pour lui. Il alloit tomber, dans toute la vigueur du talent, au milieu des rêves de la gloire et des enchantements de l'amitié; et son inconsolable ami devoit passer à le regretter plus d'années encore qu'il n'en avoit passées sans le connoître.

Ce fut quelques jours après cette séance, où son cœur avoit été si doucement ému, qu'une maladie nouvelle vint tout-à-coup le frapper entre sa sœur et son ami. Aux premiers symptômes du mal, l'archevêque de Lyon, confrère de Thomas et de M. Ducis à l'Académie fran-

çoise, les fit transporter à son château d'Oullins, afin que rien ne manquât à l'illustre malade. Là, tous les moyens humains furent mis en usage pour le retenir encore quelque temps dans un monde auquel l'attachoient des liens si chers. Soins inutiles! le mal empira chaque jour; mais du moins rien ne troubla les derniers moments de cet homme de bien. Son seul chagrin fut de ne pouvoir consoler les êtres chéris qui le sentoient échapper à leur amour. Son cœur fut plein de vie jusqu'au moment où ses yeux se fermèrent. *Mon ami est-il là?* disoit-il vivement, chaque fois qu'il sortoit de son assoupissement. De temps en temps, sa voix mourante murmuroit quelques vers du morceau qu'on vient de lire; vers heureux qu'avoit trouvés l'ame de M. Ducis, et que la sienne emportoit doucement chez les morts.

Il accepta les secours de la religion, que lui offrit le digne prélat dont l'amitié sembloit, depuis quelques jours, le disputer à celle de M. Ducis lui-même. Il reçut ses exhortations avec autant de recueillement que de reconnoissance, sous les yeux et à la grande satisfaction de M. Ducis, dont il connoissoit la piété. Son malheureux ami reçut son dernier soupir.

Je n'essaierai pas, Monsieur, de vous peindre

son affreux chagrin : je ne dois laisser aucune part à l'imagination, dans un récit de cette nature; mais je me reprocherois de ne pas consigner ici un témoignage irrécusable de sa vive douleur; et vous ne verrez pas sans être ému en quels termes il l'exhaloit, le surlendemain du fatal évènement, dans une lettre adressée à M. Vallier, son camarade de collége. Les caractères mêmes de cette lettre se ressentent du trouble extrême de celui qui l'écrit; et l'abondance de ses larmes en ont rendu plusieurs mots à peine lisibles.

Lyon, à l'Archevêché, le 19 septembre.

« Tu as pleuré ma mort, m'écris-tu, mon « pauvre Vallier : je te sais gré de tes larmes; « mais voilà une mort plus certaine et bien au« trement regrettable. J'ai perdu mon cher Tho« mas. Hier, à neuf heures, j'ai entendu la terre « tomber et s'amonceler sur ce corps qu'animoit « une ame si vertueuse et si pure. Il est donc « vrai, je ne le verrai plus! C'est lui qui m'é« toit venu chercher en Savoie, auprès du ro« cher que j'avois teint de mon sang; c'est lui « qui m'emporta dans ses bras; c'est avec lui que « j'ai vécu à Lyon; et le temps a fini pour lui!

« Qu'importe sa gloire! Ah! une seule conso-

« lation me reste : notre religion réunit ce que la « mort sépare. Mon ami, dont l'ame étoit si « chrétienne, m'a laissé le souvenir de la fin « la plus édifiante ! Il s'est confessé avec toute sa « raison. Son confesseur, qui est un ange de « piété et de charité, l'a vu trois fois dans la « même nuit ; il ne peut en parler sans larmes. « Il a reçu ses sacrements avec une résignation, « une douceur qui nous faisoit tous sangloter. « Est-il vrai, mon Dieu ! je ne le verrai plus ?

« Oh ! comme l'archevêque, qui l'avoit fait « transporter chez lui, et qui lui a donné son « médecin, son chirurgien, toute sa maison, a « été admirable ! Il a soixante-douze ans. On « voyoit que cette démarche lui brisoit l'ame ; il « a pourtant été, à son lit de mort, lui parler en « ami tendre, en confrère, en archevêque. Je « ne puis te rendre toutes les marques de ten-« dresse, de vénération, tous les secours tempo-« rels et spirituels qu'il en a reçus.

« L'archevêque m'a demandé où reposeroient « ses cendres. Seroit-ce à Lyon ? seroit-ce à Oul-« lins ? Il penchoit pour Oullins ; et moi j'ai cru « aussi qu'elles se plairoient mieux dans une « église de village, dans l'endroit même où Dieu « l'avoit appelé à lui, où l'ordre et les lois qu'il « respecta toujours avoient marqué sa dernière

« place. Il est au pied d'un autel, contre la mu-
« raille. Sur cette muraille, M. l'archevêque va
« faire mettre une inscription en marbre, avec
« les attributs qui rappellent les vertus et le ta-
« lent de mon digne ami. Il veut que je mêle
« mes idées aux siennes; mais je n'ai point d'i-
« dées, je n'ai que des larmes. Il faut que cette
« épitaphe soit simple comme lui; qu'on y trouve
« l'onction dans la force, et sur-tout le langage
« de la religion et du tombeau.

« Tu conçois bien que je ne quitterai pas, que
« je reconduirai à Paris la pauvre sœur désolée.
« Quelle année! quelle affreuse année pour moi!
« Plains-moi, Vallier, et ne songe point à me
« consoler. »

En consultant la volumineuse collection des lettres de M. Ducis, qui m'ont été confiées, j'y vois que ses relations avec Thomas datent de l'année 1775, c'est-à-dire à-peu-près de l'époque où il eut la douleur de perdre sa première femme. Il paroît que ce fut à-peu-près dans le même temps que MONSIEUR, à peine alors âgé de vingt ans, lui donna, dans les premiers moments de son deuil et de sa désolation, quelques témoignages de cette bonté protectrice, dont le poëte, au bout de sa carrière, devoit en-

core un jour ressentir plus vivement les effets. Ces conjectures sont presque changées en certitudes par la pièce suivante qu'il adressa à Thomas, dans l'automne de 1775, et qui ne se trouve dans aucune édition de ses œuvres.

VERS ADRESSÉS A M. THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Quiconque aime les vers doit aimer la retraite :
Amis, vivons aux champs ; renonçons à Paris.
Apollon fut berger ; sous de riants abris
Il gardoit les troupeaux d'Admète.
C'est à l'ombre des bois, c'est au bord des ruisseaux
Que Virgile animoit le chalumeau champêtre.
Dans le fracas de Rome, à l'aspect des faisceaux,
Ses vers, si touchants et si beaux,
Avec moins d'harmonie auroient coulé peut-être.
Les beaux vers sont sacrés ! Ils voltigent flottants,
Pareils aux oracles mobiles
Qu'autrefois la main des sibylles
Sur la feuille légère abandonnoit aux vents.
Mais il faut les saisir, les enchaîner ensemble ;
Un souffle les disperse : heureux qui les rassemble !
Va, ce n'est pas dans les palais,
C'est dans les bois touffus que le bon La Fontaine,
Rêvant, dormant peut-être, à l'ombre d'un vieux chêne,
Les rencontroit toujours sans les chercher jamais.
C'est lui qui m'a formé ; je lui dois tout peut-être.
J'admirois tour-à-tour sa grace et sa vigueur ;
Le charme m'entraînoit, je n'en étois pas maître ;
Et, sans l'avoir appris, je le savois par cœur.

Oh! de ces deux pigeons combien la complaisance,
Le tendre attachement, la douceur, la constance,
Me peignoient vivement ton amitié, ta foi!
Ils m'expliquoient ton cœur, et je goûtois d'avance
Tout ce qu'un jour le mien devoit sentir pour toi.
Vois-tu ces pins altiers et ces chênes sauvages,
Dont la voûte sur moi balance un large dais?
Hier, avec plaisir, c'est là que j'entendois
La brusque voix du nord gronder dans leurs feuillages.
Mais tes yeux cherchent-ils de plus doux paysages?
Descends dans ce vallon, la nature y sourit.
Va, crois-moi, c'est pour nous que Philomèle chante,
Pour nous que la rose fleurit,
Pour nous que ce berger suit de loin son amante.
Ami, suis-moi; sous tes pas
Sens-tu fléchir cette mousse
Qui plaît aux pieds délicats,
Et mollement les repousse?
Vois-tu Zéphyr, sur ces fleurs,
Voler d'une aile inconstante,
Et, de sa robe flottante,
Verser les douces odeurs?
Vois-tu ces eaux fugitives
Baigner ces prés dans leur cours;
Et ces fauvettes plaintives
Qui soupirent leurs amours?
Malheureuse la bergère
Qui les voit, tout le jour, sous le même rameau,
Qui les entend le soir en rentrant au hameau!

Son cœur palpitera d'un trouble involontaire.
« Couple heureux, couple solitaire
« (Dira-t-elle en rêvant), que votre sort est doux!
« Dans vos tendres ardeurs, heureux qui vous ressemble!
« Votre bonheur est d'être ensemble.
« Ah! si j'aime jamais, j'aimerai comme vous. »
Du cœur voilà le vrai langage;
Voilà comme l'amour parloit au temps passé.
Des villes, des palais, nos vices l'ont chassé :
Ne nous étonnons point qu'il se sauve au village.

Que n'ai-je été berger! c'étoit là mon destin.
Oh! comme avec plaisir j'aurois pris, le matin,
Ma pannetière, ma houlette!
Et sans doute tu penses bien
Que je n'eusse jamais oublié ma musette.
J'aurois eu mes moutons, ma Lisette, mon chien;
On auroit dit Ducis, comme on dit Timarette.

Mais, vers d'autres objets par le sort emporté,
Sous des cyprès un jour j'entrevis Melpomène,
Portant sur sa tête hautaine
Un diadème ensanglanté;
Je la suivis de loin vers un antre écarté,
Où son auguste sœur, comme elle solitaire,
Réveilloit, sous l'archet d'Homère,
Des antiques accords la grace et la fierté.
Pour la première fois, ami tendre fidèle,
C'est là que je te vis aux pieds de l'immortelle.
Tu chantois un héros, guerrier, législateur,

Ne ressemblant qu'à lui, chez qui tout fut extrême,
Qui seul créa son peuple et se créa lui-même,
Sauvage couronné, féroce avec grandeur.

D'autres lauriers encore assurent ta mémoire.
Les noms les plus fameux, les morts les plus vantés,
Dans tes graves discours devant toi sont cités,
Comme au tribunal de l'histoire.
Ton éloge les juge, et ton intégrité
Les livre, sans retour, à la postérité,
Ou pour la honte, ou pour la gloire.
La vertu t'a remis le sceptre que tu tiens;
Tu la venges sans bruit; et ton burin fidèle,
Qui flétrit les Nérons ou les Domitiens,
A consacré les Marc-Aurèle.
Ami, si, par mon art, dans quelque essai nouveau,
Je force une ombre illustre à sortir du tombeau,
Pour monter sur la scène où Paris la contemple,
Que tes conseils soient mon flambeau,
Comme tes mœurs sont mon exemple.
Tes mœurs d'un doux reflet colorent tes écrits.
Tu portes dans ton sein le foyer qui t'enflamme;
Oui, c'est là ton secret, tu mets dans tes récits
Tout ce que Dieu mit dans ton ame.
Je la connois cette ame! Oh! que le ciel vengeur
Des vents sur mon vaisseau déchaîne encor l'injure,
Si j'oublie un moment avec quelle douceur,
Avec quels tendres soins, ta main, dans mon malheur,
Ta délicate main consola ma blessure!

J'allois périr, hélas! le ciel étoit en feu.
Un jeune Dieu parut; il fit signe à l'orage;
Le flot avec respect vint mourir au rivage.
Aussi, sur son autel, j'osai placer mon vœu
Et le tableau de mon naufrage.
Mes filles, donnez-moi de l'encens et des fleurs;
Cueillez pour lui des lys et des roses nouvelles.
Et toi, qui fis cesser mon trouble et nos douleurs,
Vois les hommages de nos cœurs,
Vois couler de plaisir mes larmes paternelles.
Ah! si ce grand appui peut toujours vous rester,
Contre les coups du sort s'il daigne vous défendre,
Mes filles, chers objets de l'amour le plus tendre,
Ma tombe ne doit plus, pour vous, m'épouvanter;
Je n'aurai plus du moins, au moment d'y descendre,
Que la douleur de vous quitter.

Les relations, déja si affectueuses, de M. Ducis avec Thomas, acquirent un nouveau degré de confiance et d'intimité, dans le courant de 1778, lorsque, après le grand succès d'*OEdipe chez Admète*, M. Ducis se présenta à l'Académie françoise, pour succéder à Voltaire. Enfin, en 1780, cette liaison prit tous les caractères de l'amitié la plus fraternelle, caractères qu'elle conserva, comme on vient de le voir, jusqu'au moment où la mort vint frapper l'un d'eux.

Ce fut au printemps de cette même année

1780, que les deux amis s'établirent à Marly. Mais, l'air humide et froid de ce séjour ne convenant point à la foible poitrine de Thomas, M. Ducis n'hésita point, avant la fin de l'automne, à le conduire et à se transporter lui-même à Auteuil, où il loua aussi une petite maison. Dès ce moment, M. Ducis n'eut plus d'autre société que celle de Thomas, de sa sœur, et de quelques amis qui visitoient leur solitude; n'allant à Paris que pour ses affaires; à Versailles, que pour embrasser sa mère et ses filles; cherchant tous les moyens de distraire et d'attacher doucement son ami, à qui le travail étoit interdit; et s'occupant sous ses yeux des tragédies de *Léar* et de *Macbeth*, dont les difficultés l'arrêtèrent long-temps.

Cette vie commune, si douce pour l'un et pour l'autre, cette vie des *deux pigeons de La Fontaine*, comme il l'appeloit lui-même, ne fut interrompue, pendant une durée de cinq ans, que par différentes courses aux îles d'Hyères, dans le comté de Nice, et dans le comtat d'Avignon. Ce fut Tronchin qui prescrivit ce régime au malade, et M. Ducis ne renonça à l'accompagner que sur la prière de sa mère, qui craignoit de fermer les yeux pendant son absence, et sur les instances de Thomas lui-même, qui repoussa constamment les offres de son ami. Ces courses

d'ailleurs n'eurent d'autre résultat que d'épuiser la bourse de Thomas, et d'user le peu de force qui lui restoit.

Voici comment M. Ducis s'explique à cet égard, dans une lettre écrite à sa mère au retour de l'un de ces voyages si infructueux, et peu de temps après la perte qu'il venoit de faire de l'une de ses deux filles.

24 mai 1783.

« Notre ami est arrivé avant-hier ici (à Paris).
« Il me semble, ma bonne mère, que je suis
« moins mécontent de son œil et de sa voix,
« malgré la fatigue de la route ; car sa sœur et lui
« sont venus en poste, et les domestiques vien-
« nent derrière à petites journées. Je vais passer
« quelques jours au milieu d'eux, jusqu'à ce
« que je sache s'ils reviendront à Auteuil, ou si
« nous prendrons un autre gîte. Quelque part
« qu'ils aillent, je les suivrai, sûr comme je le
« suis, qu'ils ne voudront pas trop m'éloigner
« de vous. Mais, auparavant, j'irai pleurer encore
« avec vous ma pauvre enfant, dont Dieu seul
« peut me faire oublier la perte, puisque c'est
« lui seul qui peut me la rendre.

« Non ma mère, non ma mère, je ne puis
« me détacher de ce que j'ai fait naître. Je cher-

« che par-tout ma fille. Tout ce que vous me « dites sur ce triste sujet est d'une vérité que je « ne puis contredire ; mais ce n'est que de la rai- « son, et la raison ne console pas les pères.

« Pardonnez-moi d'accabler votre ame déja si « contristée de tout le fardeau de ma douleur. « Mais ici, je suis obligé de la cacher aux regards « de mon pauvre ami, et cette hypocrisie me « tue. Je ne puis d'ailleurs regarder ses traits « pâles et flétris par le mal qui le mine, sans y « retrouver les traces manifestes du même fléau « qui m'a ravi ma femme, qui vient de m'ar- « racher ma fille, et qui semble menacer encore « mon autre enfant. Il faudra donc qu'avant de « reprendre avec lui notre vie habituelle, j'aille « retremper mon courage dans votre sein qui ne « s'est jamais fermé à mes larmes.

« J'ai déja eu occasion de causer deux fois tête à « tête avec Thomas. Je me suis aperçu que le dé- « couragement s'empare de sa pauvre ame. Il « sent l'inutilité de toutes ces courses dispendieu- « ses, et rêve tristement sur sa situation qui ne « change pas. Il ne lui échappe cependant que « des plaintes douces et légères. Encore ne tien- « nent-elles pas contre mes caresses et mes soins. « Vous jugez si je les lui dois ! Après tant de pei- « nes, serois-je donc destiné à sentir manquer

« sous ma main l'ame noble et sensible qui,
« après vous, après ma seule enfant, est l'unique
« appui que je me sente sur la terre? Oh ! vivez,
« ma bonne mère; vivez long-temps, votre fils
« vous en conjure. »

Sans doute, après la mort de Thomas, M. Ducis eut encore des amis; comment auroit-il pu ne pas en avoir? Il en eut qu'il aima tendrement, dont il fut aimé de même, et pour lesquels son estime égala son affection. Vous êtes de ce petit nombre, Monsieur; mais vous venez d'entendre le langage de son ame brisée par cette dernière séparation, et je ne crois pas vous faire injure, en disant qu'aucune autre amitié ne lui rendit Thomas tout entier. Les épîtres mêmes qu'il adresse à la plupart des amis dont je parle, semblent attester sa prédilection pour celui qui les avoit précédés; leur plus grand mérite à ses yeux est de lui rappeler quelques traits de cet autre lui-même, dont il éprouve le besoin de les entretenir.

Tout le reste de sa vie, le souvenir de Thomas fut pour lui un encouragement à la vertu cachée, comme à la vertu publique. Ce souvenir anima, remplit toute sa vieillesse; il lui eût au besoin donné des forces pour maintenir son

ame à cette hauteur où il avoit rencontré celle de son ami. M. Ducis octogénaire parloit encore du chantre de *Marc-Aurèle*, comme il en avoit parlé le lendemain de sa mort. Cette amitié est le sentiment qui domina toute sa vie morale. Je trouve sur un exemplaire des œuvres posthumes de Thomas, publiées en 1802, ce passage de Cicéron de la main de M. Ducis :

« *Quarum rerum recordatio et memoria si unâ cum illo occidisset, desiderium conjunctissimi atque amantissimi viri ferre nullo modo possem. Sed nec illa extincta sunt, alunturque potiùs et augentur cogitatione et memoriâ. Et si illis planè orbatus essem, magnum tamen afferret mihi ætas ipsa solatium; diutius enim jam in hoc desiderio esse non possum. Omnia autem brevia tolerabilia esse debent, etiam si magna sint*[1]. » « Si les souvenirs de notre liaison « s'étoient éteints avec lui, il me seroit impossi- « ble de supporter la perte d'un ami si intime et « si cher. Mais loin que ces souvenirs soient ef- « facés de mon esprit, je prends soin de les y en- « tretenir, et de les y réchauffer tous les jours, « par la pensée et par la réflexion. S'il faut enfin « que l'âge me les ravisse, cet âge même sera pour « moi une grande consolation; car mes regrets ne « sauroient se prolonger long-temps; et les maux

[1] *Cicero, de amicitiâ.*

« les plus cruels sont supportables quand ils doi-
« vent durer peu. »

Quelle idée faut-il donc avoir, et de l'homme capable de laisser une telle impression, et de l'homme capable de la ressentir!

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE SIXIÈME.

Une des lectures les plus attachantes est, sans contredit, Monsieur, celle des mémoires particuliers. Une curiosité naturelle nous fait desirer que les personnages qui ont paru avec quelque éclat sur la scène politique, nous révèlent les motifs secrets, les circonstances ignorées de tel ou tel évènement dont nous n'avons su que les résultats. Nous cherchons avec avidité, dans leurs récits, cette multitude de petits faits, d'incidents minutieux, que nous dédaignerions par-tout ailleurs, mais qui s'agrandissent à nos yeux quand celui qui tient la plume a le droit de dire : *J'y étois; voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.*

Ceux qui cultivent les lettres, ou seulement qui les aiment, éprouvent un plaisir non moins vif à la lecture de ces écrits purement littéraires, où des hommes qui, par l'ascendant de leurs talents, ont exercé quelque influence sur les mœurs et la littérature de leur époque, nous retracent, pour amuser leurs loisirs, et sans doute aussi pour prolonger le souvenir de ce qu'ils

furent, les idées, les systèmes, les travers qui agitoient les esprits de leurs contemporains, et la résistance qu'ils opposèrent, ou l'appui qu'ils offrirent à ces idées du moment. Nous aimons que l'écrivain nous introduise ainsi dans le silence de son cabinet; qu'il nous fasse pénétrer avec lui dans le secret de ses travaux littéraires, et jusque dans l'intimité de ses habitudes domestiques; et si, dans ses tableaux, il a su nous attacher par la fidélité, ou du moins par la vraisemblance des couleurs, son livre produit en nous une illusion pleine d'attraits, qui nous raméne à cette lecture, toutes les fois que nous voulons nous former une idée juste, soit du caractère de l'auteur, soit des événements qu'il retrace.

Telle est, ce me semble, sous l'un et l'autre rapport, et sans remonter à des exemples plus fameux, l'espèce d'intérêt qui domine dans les mémoires politiques du cardinal de Retz, et dans les mémoires littéraires que nous a laissés Marmontel.

Et cependant, Monsieur, convenons, toujours en nous renfermant dans les deux exemples que je viens de choisir, que lorsqu'il s'agit de raconter des faits déja loin de l'écrivain qui les reproduit, il est à craindre que, par la diffi-

culté d'être vrai, son imagination ne vienne au secours de sa mémoire en défaut; et s'il est question de circonstances où lui-même soit intervenu comme acteur, une défiance involontaire nous tient en garde contre les récits d'un homme qui se fait rapporteur dans sa propre cause; car enenfin ce n'est pas pour s'attirer le blâme du public qu'on s'expose sans nécessité à ses regards.

Cicéron n'a point laissé de mémoires particuliers sur sa vie; mais on a recueilli de lui un grand nombre de lettres, et ces lettres nous le font plus connoître que tous ses autres écrits, et beaucoup mieux sans doute qu'un ouvrage où il auroit eu l'intention de se peindre aux yeux de la postérité. C'est là qu'il se montre à nous tel qu'il fut; c'est là qu'on le retrouve avec toutes les nobles passions de son ame, et toutes les irrésolutions de son caractère, avec ces alternatives de courage et d'abattement, qui ont toujours un motif et souvent une excuse dans les cruelles tribulations de sa vie; c'est là sur-tout qu'on est frappé de l'ascendant prodigieux que peut avoir l'amitié d'un grand homme sur ceux qui s'attachent à lui.

Cette remarque s'applique particulièrement à sa correspondance avec Atticus. Cet Atticus, comme on le sait, étoit un Romain qui s'étoit

fait Grec par amour de son repos. Ne s'étant trouvé ni les vices, ni les talents nécessaires pour jouer un personnage dans les partis qui divisoient Rome, on le voit, dans sa molle insouciance, rester fidèle à Cicéron sans rompre avec Clodius, et tendre la main à Brutus comme à Antoine; et toutefois, ce même homme que ses contemporains nous représentent si soigneux de ses aises, si habituellement livré à l'indolence, recevoit de l'amitié de Cicéron je ne sais quelle impulsion plus forte que ses goûts, plus puissante que ses habitudes; et, au premier signal de détresse de son ami malheureux, nous le voyons tout quitter pour voler à lui, et trouver de la chaleur et du zèle dès qu'il s'agit de l'aider de sa fortune ou de l'éclairer de ses conseils.

Comment se fait-il que, dans cette correspondance si étendue, où tant de beaux traits excitent notre enthousiasme pour les grandes qualités de Cicéron, rien ne fasse naître notre incrédulité? c'est que ces lettres portent évidemment l'empreinte des circonstances au milieu desquelles il les écrit; c'est qu'on sent que son ame s'y ouvre sans réserve à son ami, et que, d'ailleurs, il n'y a pas d'hypocrisie possible aux regards de ceux qui nous connoissent; c'est

qu'enfin, dans ce double abandon du cœur et de l'esprit, où se décèlent tant de vertus publiques et privées, se montrent aussi les erreurs de son jugement et les faiblesses de sa vanité, et que de tous ces traits divers se compose dans notre esprit un ensemble de caractère, je dirois même de physionomie, qui ne peut appartenir qu'à Cicéron.

Telles sont les réflexions qui me venoient à l'esprit, en relisant dernièrement une grande quantité de lettres de M. Ducis, qui m'ont été communiquées depuis que j'ai l'honneur de m'entretenir avec vous de notre illustre ami. Ces lettres, dont j'ai déja fait connoître quelques unes, remontent jusqu'à l'année 1774. Elles sont adressées à sa mère, à M. Vallier, son ami de collége, à de Belloy, l'auteur du *Siége de Calais*, à Lemière, à M. Watelet, à Sedaine, à M. le marquis de Montesquiou, à M. Deleyre, à Thomas, au chevalier de Florian, à M. Bitaubé, à M. Lemaire, curé de Roquencourt, et à M. de Roquelaure, alors évêque de Senlis.

En y réunissant celles que vous avez reçues de lui, Monsieur, depuis l'année 1794, et que vous avez bien voulu déposer entre mes mains; en y ajoutant la correspondance qu'il eut avec moi jusqu'en 1816, j'ai vu que j'embrassois ainsi une pé-

riode de quarante-deux ans, c'est-à-dire la partie de sa vie où la maturité de son talent, et la nature de ses relations avec des écrivains disparus pour nous depuis long-temps, devoient donner à sa correspondance un attrait tout particulier; et, charmé de trouver dans ces libres épanchements de son ame tout ce qui pouvoit faire concevoir une juste idée de son cœur, de son esprit, de son goût naturel, de sa raison, il m'a semblé que quelques extraits de ces lettres contribueroient, beaucoup mieux que je ne pourrois le faire, à le montrer sous son vrai jour aux yeux de ceux qui ne l'ont point connu ; car, si le mot de Buffon est vrai, si le style *est l'homme même,* c'est sur-tout dans le rapide abandon du commerce épistolaire.

J'avoue aussi qu'en adoptant cette idée, je m'y suis senti déterminé par une considération qui m'est personnelle. Je n'ai eu d'autre intention, je ne me suis proposé d'autre but en entreprenant ce travail, que de peindre M. Ducis avec des couleurs qui le montrassent tel qu'il fut, et non tel que l'ignorance ou la mauvaise foi se sont plu à le représenter; et si, dans la confiante effusion de sa correspondance la plus familière, il se montre lui-même avec la physionomie que je lui ai donnée, on sera, ce me semble, forcé de convenir

que le portrait est ressemblant, et que le peintre a du moins le mérite de la fidélité.

Je ne me permettrai cependant ni de trop longues, ni de trop fréquentes citations; et, comme on doit s'y attendre, je prendrai de préférence les passages qui, tout en concourant au but que je me propose, me paroîtront les plus propres à exciter l'intérêt de ceux qui me liront.

Supposez maintenant, Monsieur, que vous ayez un ami, père de famille, dévoré de consomption, et tourmenté par une susceptibilité ombrageuse, qui fasse le désespoir de tous ceux qui l'entourent, et dites-moi si, dans l'intention de le guérir, l'amitié vous pourroit inspirer un langage plus persuasif, plus indulgent, et plus ferme à-la-fois que celui que vous allez entendre :

Marly-le-Roi, 10 juin 1782.

« On a tant de peine à se croire heureux, mon « cher ami, qu'il faut n'être pas trop difficile. « Dans cette vie courte et douloureuse, à force de « se remuer on ne trouve plus d'attitude sup- « portable. Je vous exhorte à craindre votre « bile, et, pour en éviter les effets involontaires, « à chercher un asile contre vous-même dans « un travail heureux et noble, dont vous êtes si

« capable, et dans des voyages, des distractions, « même des plaisirs qui vous sont nécessaires, et « qu'un médecin de bon sens feroit entrer dans « son ordonnance.

« Profitez d'un moment de calme pour faire « votre examen ; séparez-vous de vous-même, et « jugez-vous de sang-froid : l'ouvrage est diffi- « cile, mais par là plus digne de vous. Ensuite, « tout ce qui ne sera pas conforme au plan que « vous aurez arrêté dans le calme de votre rai- « son, regardez-le comme nuisible, comme fu- « neste. Songez que c'est une chose monstrueuse « que de loger sous le même toit la vertu et le « désespoir. N'attachez pas un supplice à chacun « des titres les plus doux que vous tenez de la « nature ; vous finiriez ainsi par n'être plus que « douleur et violence, et l'homme de bien auroit « le sort du coupable.

« Je vous écris, mon cher ami, comme je vous « ai parlé. Votre situation m'a paru affreuse ; elle « me fait encore frémir. Croyez-vous que les « peines ne soient que pour vous? Sachons souf- « frir, et nous souffrirons moins. Ne demandez « point aux choses et aux personnes une perfec- « fection qui n'est point dans la nature.

« Ce ne sont pas des réflexions qui vous soula- « geront ; vous n'en faites que trop. C'est du

« mouvement, de l'agitation, un air nouveau, et « de la liberté qu'il vous faut. Pensez que Tho- « mas et moi nous vous plaignons et vous ai- « mons, et qu'en ne vous interdisant pas le bon- « heur, vous ranimerez le cœur flétri de votre « digne épouse. Elle perdra la cruelle habitude « de la terreur; ses enfants à votre vue ne cour- « ront plus vers elle comme des colombes ef- « frayées, et vos larmes ne couleront plus en « silence, pour expier les torts de votre com- « plexion. »

Une amitié aussi effective que la sienne ne pouvoit se borner à de stériles conseils. Il veut juger par lui-même des effets du régime moral qu'il prescrit. Il appelle, il attire près de lui le malade qu'il cherche à guérir. Il le place entre Thomas et lui, dans leur petite retraite de Marly; et, après l'avoir entouré de tous les soins, de toutes les attentions de sa tendresse; après s'être convaincu que cette ame et ce corps souffrants profitent l'une et l'autre du changement d'air, de lieux et d'habitudes, il rend compte des progrès de sa cure à la triste compagne de ce malheureux homme.

Marly-le-Roi, 15 juillet 1782.

« Si j'en juge bien par les apparences, il me « semble que son ame est plus tranquille. L'ab- « sence des objets qu'il voit avec trop d'inquié- « tude, la nouveauté des lieux, l'air, les prome- « nades champêtres, les conversations douces, « tout cela contribue à éclaircir son front, à « mettre dans son esprit une certaine modéra- « tion, qui est peut-être toute notre sagesse « humaine.

« Je suis content de lui. Mes observations me « font présumer plus que jamais que tout son « mal est dans sa complexion, et que c'est la mé- « decine qui doit prononcer ici. Je voudrois bien, « et cela ne tient pas à moi, qu'il n'imputât qu'à « cette malheureuse complexion l'agitation qui « le tourmente, et les torts qu'il se reproche, « afin que, soulagé doublement, il s'avisât enfin « du véritable remède, qui n'est autre chose que « le mouvement et la dissipation.

« C'est une chose étrange que nous nous for- « gions à grands frais une sagesse laborieuse qui « nous accable, tandis que la véritable est à nos « côtés, et se rit de nous. Nous la méconnois- « sons, parcequ'elle est celle de la nature, et que

« le chef-d'œuvre de la raison, comme du gé-
« nie, n'est que de voir ce qui est sous nos
« yeux. »

Peu de temps après, M. Ducis revenu à Paris, y appelle encore son ami ; il veut suivre la marche d'une convalescence qui le touche si vivement ; il veut observer son malade au milieu du mouvement et des agitations de la capitale ; et, toujours fidèle à rendre compte des progrès de la guérison à celle qui s'y intéresse le plus, voici dans quels termes il lui parle d'une cure entreprise avec tant de zèle, et suivie avec tant de dévouement.

Paris, 20 novembre 1782.

« Je l'ai trouvé fort bien disposé à entendre ce
« que j'ai pu lui dire sur la douceur, qui est tou-
« jours le sujet caché de mes sermons déguisés
« en conversation. Il comprend qu'il est très heu-
« reux de vous avoir, d'avoir des filles portées
« naturellement au bien, qui sont, par ses soins
« unis aux vôtres, beaucoup mieux élevées que
« la plupart des jeunes personnes de leur âge.
« Je tâche de lui faire toucher ces vérités au
« doigt, et je ne néglige pas de lui faire compa-

« rer son sort, comme mari et comme père, avec « celui de tant d'époux malheureux, de tant de « *Léars* qui peuplent cette grande capitale. »

Son amitié étoit infatigable dans ces soins; mais on pourroit se lasser d'en lire les témoignages multipliés. Nous avons eu d'ailleurs plus d'une occasion de montrer la persévérance et la chaleur de ses affections.

Écoutons-le maintenant exhalant sa douleur paternelle, quelque temps après la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, et qu'il eut le chagrin de perdre à l'âge de dix-neuf ans.

14 mai 1783.

« Il faut, mon ami, que je me prive, pour le « moment, du plaisir de vous voir, et de confon- « dre mes larmes avec les vôtres, car vos entrail- « les ne manqueroient pas de s'émouvoir à la « vue d'un père et d'un ami malheureux. Mon « enfant est encore dans mon cœur, et elle y « sera toujours. J'ai lutté avec quelque courage « contre l'adversité, mais je n'ai point de force « contre les douleurs de la nature.

« O ma fille! hélas! je le sais, elle étoit mor- « telle, je le suis aussi, et voilà ce qui adoucit « ma peine; car je la rejoindrai, cette chère en-

« tant, et au fond de cette même terre où elle « m'a précédé si jeune, et qui attend ma véné- « rable mère, à laquelle je suis peut-être con- « damné à survivre.

« Que j'ai été! que je suis! que je serai mal- « heureux! J'ignore où la Providence me con- « duit par ce chemin de larmes; mais pourquoi « a-t-elle semé sur ma vie, de distance en distance, « de ces grandes désolations qui en font sentir « au doigt toute la misère? et dans quelles épo- « ques! Comme tout cela est arrangé! il y a du « dessein dans cette conduite. Ah! puissé-je bien « l'entendre!

« Vous m'avez dit souvent dans nos promena- « des solitaires : *Que ne suis-je encore dans ce jardin « d'une maison de jésuites, dans cette retraite pieuse et « champêtre, à genoux, au pied du vieux sycomore, « où j'adressois à Dieu les élans d'une première ferveur « et d'un vif amour!* Mon cher ami, ce n'est que là « qu'on peut trouver quelque consolation, quand « on a perdu sa fille. Pour mieux dire, ce ne sont « pas des consolations qu'on y trouve, mais on « s'y fortifie dans la certitude de la rejoindre; « car on ne veut point être consolé.

« Adieu, mon ami; il faut vivre au jour le « jour, et ne compter sur rien : il n'y a de sûr que « la douleur. »

Vous le voyez; *il ne veut pas qu'on le console, car sa fille ne vit plus.* C'est le deuil de Rachel.

Dans le cours de sa vie, son ame fut éprouvée quatre fois par cet affreux genre de douleurs. Plus tard, la mort de sa mère vint l'accabler d'un nouveau chagrin. Mais la marche de la nature l'avoit préparé à cette dernière perte, et sa douleur fut tempérée par la résignation. Je citerai toutefois la lettre où il fait part à un ami de ce triste événement. On a vu dans les poésies de M. Ducis combien son talent est énergique et vrai dans l'expression des douleurs filiales et paternelles; il n'est pas inutile de montrer à quelle source il puisoit ce beau genre de pathétique.

Versailles, 9 août 1787.

« Mes alarmes n'étoient que trop fondées; « cette tendre mère, cette amie de tous les « temps, cette femme rare qui a passé par son « siècle avec toutes les vertus du premier âge, « cette digne compagne de mon vénérable père, « elle n'est plus. Je l'ai embrassée pour la der- « nière fois, à cinq heures et demie du soir, le « 30 du mois dernier, sans qu'elle ait pu me « voir ni m'entendre. Elle a rendu à Dieu son « ame pure et chrétienne, après soixante-dix « ans d'une vie exemplaire. Vous savez, mon

« cher ami, combien elle m'aimoit. Elle a été « ma mère dans mon enfance, et presque dans « ma vieillesse. Elle m'a porté dans son cœur, « comme elle m'avoit porté dans son sein.

« Je rends graces à la Providence de m'avoir « fait naître d'elle, et je lui demande avec larmes « de me rejoindre à elle dans un meilleur séjour. « Toute sa maladie a été un exercice de résigna- « tion et de patience. L'ange de la paix n'a point « quitté son lit. Ah! si j'avois pu recueillir de « sa bouche, les impressions de religion, de foi, « d'amour, d'espérance, qui l'ont soutenue jus- « qu'à son dernier soupir! Non, la mort n'avoit « pas détruit la grace naturelle de sa figure : les « signes de la prédestination éternelle étoient « sur son front. O ma mère!

« Grace à Dieu, mon cher ami, j'ai presque « fini ma carrière, qui n'a été qu'une suite d'em- « barras et de douleurs. J'ai appris de ma mère « la grande leçon de l'homme et du chrétien : à « souffrir. Je me tairai maintenant sur mes « maux, et j'espère que mes douleurs secrètes « me seront comptées dans un monde où tout « est justice et vérité.

« Mon cher ami, j'ai mis ma confiance dans « le Dieu de ma mère. Je lui demande de mourir « comme elle, sous sa bénédiction céleste. Je n'ai-

« merai jamais personne sans lui souhaiter une « mort aussi douce et aussi sainte. Vous rappe- « lez-vous ces paroles de David? *Dominus ferat « opem illi super lectum doloris ejus; universum « stratum ejus versasti in infirmitate ejus!* Eh bien! « Cette main invisible étoit agissante autour du « lit et du chevet de ma mère, etc. »

Mais c'est le suivre trop long-temps dans ces scènes de deuil et de désolation.

Écoutons maintenant l'homme de lettres, le poëte, au moment où il vient d'achever *OEdipe chez Admète*, quand, le charme de la composition ayant cessé, sa patience est éprouvée par tous les genres de contrariétés, d'obstacles et de dégoûts qu'il lui fallut surmonter pour parvenir à la représentation de son ouvrage. Nous l'allons voir se plaçant déja sous ce même patronage auguste qui, quarante ans plus tard, sut répandre encore sur ses vieux jours tant de joies, de bienfaits, et de consolations.

25 janvier 1775.

« Voici où j'en suis de mon affaire. Je lis de- « main ou après-demain ma tragédie d'*OEdipe* « à M. le marquis de Montesquiou, et mes me- « sures sont prises pour que MONSIEUR l'entende

« à son tour, et demande qu'elle soit représentée « devant le Roi. Tout paroît assez bien disposé « pour le succès, et je n'ai pu arriver là que par « des démarches, des précautions, des lectures, « des assiduités, des prières, et enfin tout ce « qu'il faut mettre en campagne pour faire jouer « une pièce.

« J'ai fait mourir mon *OEdipe* au pied de l'au-« tel, après une prière, renversé par un coup « de foudre. C'est M. d'Angivilliers qui m'a « donné ce conseil, qui y a insisté; et, par ma « foi, il a eu raison.

« Je vois avec un grand plaisir que nous vi-« vons sous un jeune roi plein de mœurs et de « bon sens. Voici un trait de lui qui m'a vive-« ment touché. On donnoit ici le *Siège de Calais*, « de mon pauvre ami de Belloy. Le Roi, ayant « demandé de ses nouvelles, et appris qu'il étoit « malade, est allé, sans rien dire, tirer de sa cas-« sette cinquante louis qu'il lui a envoyés, avec « beaucoup de bonnes paroles, par le duc de « Duras. »

17 février 1775.

« Me voilà toujours ici en attendant que la « cendre du saint mercredi qui s'approche fasse « tomber toute cette fureur de fêtes et de danses « qui tourne les têtes. On ne pourroit pas en- « tendre mon *OEdipe*, avec des oreilles pleines « du bruit des orchestres et du tumulte des bals. « J'ai parole pour ma lecture, mais je ne sais si « je pourrai ensuite être donné à la cour.

« Ce dont je suis sûr, c'est que le Roi n'aime « point les louanges, et qu'il ne se fait aucun « mérite de ne point les aimer. Heureusement « que mon *OEdipe* n'en contient point, et que « s'il y a matière, dans le cours de l'ouvrage, à « quelques applications aux vertus du Roi, c'est « une bonne fortune de mon sujet qui me les « a amenées comme sous la main.

« Vous vous doutez bien que je ne mets le « pied à aucun bal, ni à aucune assemblée. Je « fais des vers, je lis des vers, je rêve à des vers. « Je tiens compagnie à ma mère, et je vis douce- « ment dans le sein de ma famille. Je serois pres- « que heureux si le passé ne me ramenoit sou- « vent à des sentiments douloureux. L'image de « mon pauvre ami de Belloy m'attriste aussi « cruellement. Voilà une ame vertueuse, inça-

« pable d'envie, et cette belle ame est associée à « un corps languissant. C'est là un ami sûr, et « je suis menacé de le perdre. Et puis, tuons- « nous pour la gloire, pour exister dans l'opi- « nion d'autrui! Quand je songe à mon pauvre « de Belloy, je regarde les honneurs académi- « ques comme des jouets d'enfants. Ce qui est « très sérieux, c'est de perdre ses amis, et de « ne voir se fortifier autour de soi que ceux qui « nous attristent et nous tourmentent. »

24 mars 1775.

« Ma *Mort d'OEdipe,* tout austère qu'est ce « sujet, a eu le bonheur de frapper le jeune « prince à qui je l'ai lue, qui m'a dit les choses « du monde les plus flatteuses, et même a fait « l'honneur à mes vers d'en retenir et d'en ré- « citer plusieurs aux personnes qu'il avoit ad- « mises à cette lecture, et notamment à M. d'An- « givilliers. MONSIEUR a même desiré avoir entre « les mains mon manuscrit, pour y lire plu- « sieurs scènes qui l'ont singulièrement frappé. « J'en ai confié un, ce matin, bien lisible, à M. de « Montesquiou qui doit le remettre au prince.

« Il ne me reste plus qu'à desirer que l'ou- « vrage se soutienne à la lecture qu'il en va faire « à tête reposée. »

Dans cette même année 1775, M. Ducis avoit eu l'honneur d'accompagner S. A. R. MONSIEUR, qui reconduisoit à la cour de Sardaigne une princesse de Piémont. Le poëte y fut accueilli, avec distinction, par le roi Victor-Amédée III, à qui il récita des vers, et qui apprit avec plaisir qu'il étoit originaire de ses états. Au retour de ce voyage, qui avoit été pour lui une source d'agréments et d'aimables distractions, il se rendit à Fontainebleau où se trouvoit la cour, et y passa tout le temps des spectacles. C'est de là qu'il écrivit la lettre suivante.

Fontainebleau, 15 novembre 1775.

« Savez-vous, mon ami, que je suis très fêté « ici. L'accueil que j'ai reçu du roi de Sardaigne, « à Chambéry, m'a été très profitable. J'ai fait « connoissance avec beaucoup de personnes qui « m'ont témoigné d'excellentes intentions. En « général, mon voyage a été un temps de fête, et « de plaisirs.

« Le Kain et moi avons beaucoup causé, sur « un ton très grave et digne de la majesté de « Melpomène; je vois que nous commençons à « nous rapprocher [1].

[1] Ceci fait sans doute allusion au refus que Le Kain avoit fait du rôle d'*Hamlet*, et aux motifs qu'il avoit donnés de son refus.

« J'ai vu jouer le *Menzicof* de M. de La Harpe. « Le premier et le troisième acte ont de vraies « beautés. Mais que de langueur, que de vague, « et de foiblesse dans le second, le quatrième, et « le cinquième! Il y a des vers admirables et « que j'ai retenus par cœur; mais ce sont les « caractères, ce sont les physionomies qu'il faut « retenir; et malheureusement nous n'en avons « point. Si M. de La Harpe avoit eu affaire à moi, « il n'auroit certainement pas donné sa pièce en « cet état. Du reste, elle a été jouée admirable- « ment. Le Kain y a montré toute la profondeur « de son talent. Je doute cependant qu'elle ait « un vrai succès à Paris, parceque la langueur est « un vice mortel. J'ai fait de mon mieux à la re- « présentation, et je ne vous parle à cœur ou- « vert de l'ouvrage que parceque je sais votre « discrétion.

« Je ne suis point allé au *Célibataire* de « M. Dorat, qu'on a donné hier. En général, je « n'aime point l'esprit et les subtilités, dans la « comédie. J'y veux du naturel, des mœurs « vraies, du génie, quand on en a. »

Le temps a confirmé le jugement que M. Ducis porte ici du *Menzicof* de M. de La Harpe; et son refus d'aller voir jouer *le Célibataire* de

Dorat, accompagné des motifs qu'il en donne, prouve assez le peu de cas qu'il faisoit du comique faux, des peintures de mœurs chimériques, et du style maniéré. Écoutons-le encore rendant compte de l'impression que produit sur lui la représentation de quelques ouvrages dramatiques des écrivains de son temps.

Paris, 18 décembre 1777.

« Je suis logé momentanément à Paris, chez « M. le comte d'Angivilliers. Nous avons été « ensemble voir la pièce de Chamfort [1]. L'auteur, « madame de Marchais, et M. de Meulan, étoient « avec nous, dans la même loge, aux troisièmes. « La pièce a réussi. C'est un feu doux qui luit, « mais qui ne brûle point. Beaucoup d'esprit « dans les détails, point de génie dans les « masses, point de chaleur d'ame, pas même « de chaleur de tête. On croit qu'elle n'aura « que dix ou douze représentations. Voilà ce « que c'est que les engouements des prétendus « amis, les brouhahas des salons, les bravos des « sociétés!

« M. de Chamfort n'est qu'un homme de « beaucoup d'esprit; je le soupçonnois déja: sa « tragédie le prouve. Il y a toujours un rapport

[1] La tragédie de *Mustapha et Zéangir*.

« inévitable entre l'auteur et l'ouvrage, et celui-
« ci donne sa taille au juste.

« L'abbé Delille me disoit, hier, que sa tragé-
« die étoit l'antipode d'une tragédie. »

Versailles, 7 mars 1778.

« Eh! mon dieu non, l'*Homme personnel*[1] n'a
« pas bien été à la première représentation. La
« journée a été malheureuse; et, sans le courage
« de M. Thomas, qui a arraché la voiture de
« l'ornière, elle y seroit demeurée. J'avoue que
« je comptois sur un tout autre succès, et que
« ma surprise a été extrême. Je ne prononcerai
« plus. J'attendrai désormais en silence l'arrêt
« du public assemblé. La pièce a déja eu cinq à
« six représentations, et peut en avoir encore
« autant. C'est du moins une retraite décente,
« qui sauve la réputation dans les provinces, et
« qui la soutient dans la capitale. Je m'étois placé
« au parterre : j'ai fait de mon mieux ; mais les
« vrais soutiens d'un ouvrage sont dans l'ouvrage
« même.

« Je n'ai point vu M. de Voltaire. M. Thomas
« que j'ai consulté, m'a dit que, n'ayant pas du
« tout l'honneur d'être connu de lui, je pouvois,
« sans lui manquer, ne point me présenter à son

[1] Comédie en cinq actes, de Barthe.

« hôtel. Il a eu un petit vaisseau rompu dans la « poitrine, ce qui lui a causé une hémorragie, « qui n'a pas laissé que de faire craindre pour ses « jours. Je ne sais plus trop comment il va.

« Bon dieu ! comme je fuirois la capitale, si « j'avois la centième partie de la gloire de M. de « Voltaire, avec ses quatre-vingt-quatre ans ! « Comme je me tiendrois sur mon pré, auprès « de mon ruisseau, car j'aurois un ruisseau « alors ! Cette soif insatiable de gloire au bord du « tombeau, cette inquiétude fiévreuse, cette « complexion voltairienne, je ne comprends « rien de tout cela. »

Son goût n'est pas moins sûr, ni son esprit moins judicieux, dans l'examen qu'il fait des ouvrages étrangers au théâtre. Jugez-en, Monsieur, par la lettre suivante :

Marly, 17 juillet 1782.

« Parlons un peu du poëme des *Jardins*. On « ne peut pas se tromper sur le charme de la lec- « ture. Quelle perfection de vers ! quelles tour- « nures ! quelle brillante exécution ! C'est vérita- « blement le *petit chien qui secoue des pierreries*. « Mais, malgré tout le succès mérité de ce livre, « peut-être ne sera-t-il pas la lecture favorite du

« rêveur solitaire, qui a l'habitude d'emporter « avec lui Virgile ou La Fontaine. C'est qu'il y a « dans la nature un charme qui est à elle, et « que tout l'esprit du monde ne peut saisir. Peut-« être même ne s'en doute-t-il pas, cet esprit gâ-« teur de raison, et quelquefois de poésie. Comme « tout est plein sans excès, comme tout est doux « sans foiblesse, comme tout est soigné sans ef-« fort, dans le poëte ravissant qui peignit les « amours de Didon !

« J'ai vu quelques personnes qui préfèrent « aux *Jardins* le poëme des *Mois;* mais que de « landes ! que d'épines ! quelle malheureuse « bizarrerie, qu'on croiroit étudiée ! Le ton s'é-« lève bien quelquefois, on croit qu'on va être « ému ; mais l'ame du poëte et celle du lecteur « restent en chemin.

« C'est un épi qui sort, qui pointe un mo-« ment, et qui penche tout de suite la tête. Peut-« on être si peu naturel, en parlant de la na-« ture ! »

J'ai déja rapporté ce que M. Ducis m'avoit dit de son discours de réception, et des circonstances qui ont pu faire croire que ce discours étoit l'ouvrage de Thomas. Si le récit d'un homme aussi véridique avoit besoin d'une autre preuve

qui le confirmât, ne la trouveroit-on pas dans les deux lettres suivantes? N'y trouve-t-on pas de plus ce même droit sens, cette même rectitude de jugement, qui, plus habile et plus sûre que toutes les combinaisons de l'esprit, le guidoit toujours dans les circonstances difficiles.

Paris, 15 janvier 1779.

« Il faut que mon discours de réception soit « prononcé vers la mi-février, et vous sentez « combien le sujet est scabreux, dans les cir-« constances. Mais je ne m'attacherai à plaire « qu'aux bons esprits, dont le jugement survit « aux fureurs de la détraction, et aux exagéra-« tions de l'enthousiasme. Je me bornerai à « placer, du mieux que je pourrai, sur son pié-« destal, le grand écrivain dont je prends le « fauteuil. Le poëte dans tous les genres, l'écri-« vain tantôt charmant, tantôt profond, l'auteur « tragique sur-tout, voilà bien de quoi exercer « ma plume. Il est de la dernière conséquence, « pour moi, que mon discours soit bon : tout le « monde m'attend là.

« Je dois lire mon ouvrage à MONSIEUR; c'est « pour moi un honneur, et sur-tout un devoir « indispensable. Les sentiments, les opinions, « les mœurs de M. de Voltaire, tout ce qu'il

« peut y avoir de grave à lui reprocher, tout « cela n'est pas de mon ressort. Ce que je dois « faire, c'est de m'approcher avec respect de sa « tombe, et d'y répandre les fleurs dues à ses « mânes, comme grand écrivain, l'ornement « de l'Académie, de la France, et l'étonnement « de l'Europe pleine de sa renommée. On peut « remplir le monde de son nom comme écrivain, « et avoir de grands torts comme homme : cette « partie n'est pas de ma compétence. L'essentiel « est que je m'acquitte du devoir qui m'est im-« posé, par un discours qui justifie le choix de « l'Académie, et la faveur du public à mon « égard. »

26 janvier 1779.

« Mon discours touche à sa fin; mais vous ne « sauriez croire combien ce travail me déplaît « et me fatigue. C'est un sot usage que d'avoir à « louer par fondation. Cela ne sert de rien à celui « qui n'est plus, et c'est un rude embarras pour « son successeur. A quoi bon dire que M. de « Voltaire est un très grand écrivain? on le sait « de reste.

« Je voudrois bien, je vous jure, être quitte de « toute cette cérémonie, et m'enfoncer avec Tho-« mas dans la forêt de Marly. »

Desirez-vous maintenant savoir par quelle circonstance il fut amené à faire l'épitaphe de J. J. Rousseau? voulez-vous connoître les motifs qui lui faisoient souhaiter vivement le succès du *Roi Léar*, et de l'*Épître à l'amitié*? êtes-vous curieux de l'observer dans ces mouvements d'humeur chagrine, que ne justifioit que trop la perfidie de quelques faux amis? lisez, Monsieur, les passages suivants:

Versailles, 7 août 1778.

« Voici, mon ami, un billet que j'ai reçu de « M. de Girardin, qui me transmet *quelques vers* « *que lui a dictés*, m'écrit-il, *l'épanchement de son* « *cœur autour de l'île des Peupliers*, *et qu'il a osé y* « *placer*, *parcequ'il n'y a point d'esprit*. Voici ces « vers :

« Ici, sous ces ombres paisibles,
« Pour les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau,
« L'amitié posa ce tombeau :
« Mais c'est dans tous les cœurs sensibles
« Que cet homme divin, qui fut tout sentiment,
« Doit trouver de son cœur l'éternel monument.

« Le sentiment exprimé dans les vers de M. de « Girardin est simple et convenable au sujet, « mais, entre nous, comme vers, cette épitaphe

« est défectueuse de tout point. Nous en avons « causé chez le comte d'Angivilliers avec Tho-« mas et lui. Thomas pense qu'il suffit de mettre, « sur la pierre du tombeau, ces trois mots : *Jean-« Jacques Rousseau*. M. d'Angivilliers propose d'y « placer ce vers, que M. Rousseau de Genève « avoit choisi pour épigraphe :

Barbarus his ego sum quia non intelligor illis.

« Quant aux vers de M. de Girardin, voici « comme je les ai changés et abrégés. Voyez si « vous voulez prendre la peine de les lui adresser.

« Entre ces peupliers paisibles
« Repose Jean-Jacques Rousseau :
« Approchez cœurs droits et sensibles ;
« Votre ami dort sous ce tombeau. »

Marly, 3 décembre 1786.

« Voilà M. de Pompignan mort. Le plaisanté « et le plaisant, la victime et le persécuteur, « tout cela se tait : la tombe égale et tranquil-« lise tout.

« Nous avons une nuée de prétendants. Le « marquis de Ximènes et l'abbé Maury viennent « de se faire écrire chez moi, à l'hôtel d'Angivil-« liers. Que d'autres vont venir à la file ! Quant « à moi, je vis toujours retranché, autant que

« je le puis, dans ma chambre, à côté de mon « feu, évitant les hommes, et décidé à les évi-« ter.

« Je travaillerai, je saurai souffrir, je tâcherai « de me suffire; voilà tout mon plan de campa-« gne, qui est de me soumettre. Avec ces dispo-« sitions, on n'a plus besoin des hommes; on n'a « besoin que de ses amis. Eh! tant mieux! je « suis las du commerce des hommes; qu'ils me « laissent, sur ma pierre, tourner mon regard « vers le ciel, reprendre mon bâton et continuer « ma route! »

29 janvier 1782.

« Je suis forcé d'être à Paris pour suivre les « répétitions du *Roi Léar,* qu'on met à l'étude « d'après les ordres de MONSIEUR, transmis par « M. de Villequier. Mes rôles sont distribués; « mais il faut que je veille sur Brizard, de qui « dépend tout le succès de l'ouvrage. Ce me se-« roit une grande douceur que d'avoir près de « moi un ami tel que vous; mais a-t-on ce qu'on « veut? va-t-on où l'on veut? fait-on ce qu'on « veut? Les choses et les personnes ne tournent-« elles pas presque toujours le dos à nos desirs? « Voilà quelquefois la source d'une espèce d'a-« pathie apparente qui dérive de la violence

« même de nos volontés, et du dépit amer que « nous éprouvons à les voir contredites.

« Ce maudit Paris, que je n'avois pas vu « depuis long-temps, m'excède. Sans ma fille, « j'y serois étranger. Le brouhaha du monde, « et sur-tout du théâtre, m'étourdit; il est temps « de m'entendre moi-même, et de donner une « longue audience à ma raison. »

Paris, 15 décembre 1782.

« Si ma tragédie de *Léar* doit tomber, vous « sentez bien, mon ami, que je serai tout dis- « pensé de faire une épître dédicatoire. Mais, si « elle réussit, c'est à ma mère, à ma bonne « mère, que je la dédie. Aussi, je ne néglige rien « pour le succès. Le plus beau moment de ma vie « sera celui où ma mère, qui n'est pas prévenue, « lira mon épître. Il me semble qu'après cela je « mourrai content. Vous savez si ma mère est « véritablement une femme rare et estimable. »

11 décembre 1783.

« Nous nommons ce soir aux deux places va- « cantes par la mort de M. de Tressan, qui a tant « desiré d'être de l'Académie françoise, et qui en « a été si peu de temps, et par celle de M. d'Alem- « bert, qui a vécu si agité et si tourmenté. Il repose

« maintenant, peut-être à côté de quelque por-
« teur d'eau, qui a supporté sa condition avec
« patience, et qui, par caractère, étoit cent fois
« plus philosophe que lui. Je compte dîner avec
« Thomas, qui en est un véritable, lui, parce-
« qu'il sait compatir et souffrir, et que son cœur
« et sa tête sont dans cet heureux accord qui
« nous donne tout ce que l'homme peut avoir
« de sagesse sur la terre. »

Versailles, 23 février 1786.

« J'ai présenté dimanche dernier à MONSIEUR,
« à son lever, mon épître [1]. Il l'a lue devant moi
« avec la plus grande attention, et m'a donné
« des témoignages de contentement très mar-
« qués. M. d'Angivilliers en a remis un exem-
« plaire au Roi.

« Madame d'Angivilliers me disoit hier soir, à
« souper, que le succès étoit complet, et que
« beaucoup de femmes en savoient des tirades
« par cœur. Vous savez dans quels sentiments
« elle a été écrite, terminée, lue, imprimée, et
« distribuée. Mon plus doux succès est dans mon
« cœur, et dans celui de mes amis, qui connois-
« sent le mien.

[1] *L'Épître à l'Amitié*, qu'il avoit refaite depuis la mort de Thomas.

« Quant au discours de M. de Guibert[1], qui « m'avoit fait tant de plaisir à l'Académie, il me « paroît qu'il n'a pas le même succès à la lecture. « On lui reproche sur-tout un ton d'emphase, « et un sentiment d'orgueil qui perce et dé- « plaît. Pour moi, je trouve qu'il a bien montré « l'ame et les talents de mon pauvre ami, qui est « maintenant bien au-dessus de ces vaines misè- « res. Il semble sur-tout qu'il l'honoroit sincère- « ment, et voilà un genre de mérite qui m'at- « tachera toujours à son ouvrage. »

Mais je me hâte d'arriver aux lettres écrites dans sa vieillesse, à cet âge où ceux qui le voyoient le plus habituellement l'appeloient le *bon Ducis;* où quelques autres, dénaturant le sens de cette épithète, ne voyoient en lui que le *bon-homme Ducis;* et où ceux qui ne concevoient pas qu'on pût trouver quelque chose de préférable à la fortune, se plaisoient, par une dérision intéressée, à le représenter comme un vieillard tombé en enfance. Éclairons, Monsieur, ceux qui ne l'ont jugé que d'après un pareil témoignage. Montrons-leur tout ce que son ame avoit de bonté, sans doute, mais aussi de

[1] Le discours de réception du comte de Guibert, qui fut nommé à la place de Thomas, à l'Académie françoise.

raison, de fermeté et de résignation, tout ce que son esprit avoit conservé de grace, de finesse, de fraîcheur et de délicatesse ; tout ce que son cœur avoit gardé, sous les glaces de l'âge, de chaleur dans ses affections, de persévérance dans ses sentiments, de noblesse dans ses procédés; tout cela se trouve abondamment dans les lettres qu'il écrit à ses amis durant les dix dernières années de sa vie, et je n'éprouve ici que l'embarras du choix.

C'est lui-même encore que vous allez entendre, que vous allez voir, tantôt se jouant, dans sa retraite, de cette réputation de *vieil enfant*, qu'on lui faisoit si gratuitement; tantôt résistant, dans sa fière indigence, à tous les conseils de l'amitié, pour se satisfaire dans des libéralités que son cœur jugeoit convenables; quelquefois, dans les langueurs d'une douce mélancolie, que son imagination paroit de riantes couleurs, déplorant la perte de sa vue, et l'impuissance passagère de ses facultés poétiques; mais plus souvent, transmettant à ses amis, dans la douce familiarité du commerce épistolaire, les épanchements de cette joie pure et calme, qui naît de la paix du cœur et de l'innocence de la vie.

Paris, 7 novembre 1806.

« Vous avez bien raison ; il m'est fort indifférent que les hommes du jour me fassent passer « pour un imbécile. C'est me rendre mon rôle « facile à jouer, si j'étois homme à en jouer un. « Je ne ferai aucuns frais ni pour soutenir, ni « pour détruire cette belle réputation. Je trouve « cela trop commode pour y rien changer.

« Que voulez-vous, mon ami? il n'y a point de « fruit qui n'ait son ver, point de fleur qui n'ait « sa chenille, point de plaisir qui n'ait sa douleur : notre bonheur n'est qu'un malheur plus « ou moins consolé.

« Ma fierté naturelle est assez satisfaite de « quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés « dans ma vie. Mais j'entends qu'on se plaint, « qu'on gémit, qu'on m'accuse. On me voudroit « autre que je ne suis. Qu'on s'en prenne au potier qui a façonné ainsi mon argile !

« Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci « sur l'avenir. Je ne dois rien à personne. J'ai du « bois pour une moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir « de quoi aller pendant deux mois. Mon petit « dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour « quelque temps, comme vous voyez ; et je le

15.

« prendrai, autant que je pourrai, chez moi, et « à la même heure.

« Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à-« peu-près aux dépenses d'un homme pour qui « les besoins de convention n'existent pas. Ne « concevez donc aucune inquiétude, et dites-« vous qu'il me faut bien peu de chose, et pour « bien peu de temps.

« Mais le chapitre des accidents, des maladies? « A cela je réponds que celui qui nourrit les « oiseaux saura bien aussi venir à mon aide. »

Versailles, 21 avril 1813.

« Oui, mon ami, j'ai épousé le désert, comme « le doge de Venise épousoit la mer Adriatique. « J'ai jeté mon anneau dans les forêts. La vie « retirée que j'ai adoptée pour le reste de mes « jours, continue de faire ma consolation. Mais « la plus douce, la plus chère, celle qui va le « plus au fond de mon cœur, c'est (le ciel m'en-« tend) d'avoir un ami tel que vous. J'ai fait de « cruelles pertes en amitié; mais du moins la « Providence qui m'a posé sur tant de tombeaux, « ne me fera jamais, je l'espère, asseoir sur le « vôtre.

« Peut-être ferai-je encore des vers, quand la « nature me dira de chanter. Je vois avec quel-

« que plaisir le printemps qui n'est pas loin. « Peut-être me fera-t-il encore sentir ses violettes. « Venez donc, que nous nous égarions ensemble « dans les vergers et les prairies, pour ne plus « voir que la feuille nouvelle et les riantes pro- « messes de Flore. Venez, venez; les palais peu- « vent être étroits : les ermitages ont mille res- « sources. Si vous venez passer quelques jours, « nous irons ensemble voir un beau jardin, à « Montreuil; nous irons entendre les merles du « bois de Satory. La nature n'est pas éteinte pour « moi comme la société.

« Vous avez raison, il vous faudroit dans ma « solitude une tente avec ses palmiers, et dans la « plaine, les chameaux de Jacob. Cela me rap- « pelle un vœu cher à mon cœur, que Thomas « et moi nous avons fait souvent, sans pouvoir « jamais réussir à le réaliser. Ah! mon ami, tout « ce que vous me dites de tendre et de bon là- « dessus me ramène tristement à mon âge. Il « faut me hâter. N'accumulez donc pas tant au- « tour de moi les exquises douceurs de l'amitié; « car, vous le voyez, il faut que je mette les mor- « ceaux doubles. »

11 octobre 1813.

« Il faut que je ne manque à aucune reconnoissance. Quel que soit le prix des copies de « mon buste, je veux l'envoyer à tous ceux qui « m'ont témoigné de l'attachement ou même de « l'intérêt. Je suis vieux, et je puis dire comme « le Joueur, dans mes libéralités :

« Je m'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

« Vos reflexions sont sages, mon ami ; mais, « dans les occasions qui le demandent, j'ai le besoin de faire les choses largement. Sachez cependant que quand j'ouvre tout-à-fait la main « libérale, je tiens un peu plus fermée la main « qui est la gardienne de la maison et la sœur « économe.

« Mon père, qui étoit un homme rare et digne « du temps des patriarches, le pratiquoit ainsi ; et « c'est lui qui, par son sang et ses exemples, a « transmis à mon ame ses principaux traits, et ses « maîtresses formes. Aussi je remercie Dieu de « m'avoir donné un tel père. Il n'y a pas de jour « où je ne pense à lui ; et, quand je ne suis pas « trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de lui dire : *Es-tu content, mon père ?* Il « semble alors qu'un signe de sa tête vénérable me

« réponde et me serve de prix. Non, je ne serois « pas tranquille si tout ce que j'ai cru honnête « et convenable de faire n'étoit pas accompli.

« Ma pauvreté est fière. Je n'ai qu'un méchant « pourpoint, mais je n'y veux point de taches. »

6 mars 1814.

« Il n'est pas impossible que le printemps (s'il « est des rossignols encore) me raméne à la vie « et à quelque goût pour les muses. Mais quant « à présent, elles m'ont abandonné. Mes infirmi- « tés me font pitié à moi-même. Je ne peux plus « lire ni dans mon Virgile, ni dans mon Horace, « ni dans mon La Fontaine. Je me borne à dé- « cacheter les lettres des amis qui me restent, « et c'est ma femme qui m'en fait la lecture, « comme elle peut. Pauvre femme! Nous met- « tons ensemble nos douleurs, nos résignations « et nos ruines. Voilà mon triste état, je n'ai « pas honte de vous le montrer.

« Ce qu'il y a de plus attristant, c'est que je « sens toujours ce nuage étendu sur ma vue: je « crains qu'elle ne s'en aille tout-à-fait. La na- « ture semble me préparer ainsi à un dernier « déménagement. Faut-il donc renoncer à « cette chère poésie? Faut-il dire adieu pour « toujours à cette fée qui me dictoit des vers,

« et chanter, comme Renaud, mais du moins « avec innocence : *Armide, vous m'allez quitter?*

« Oui, sans doute, nous pensons souvent l'un « à l'autre, nous nous écrivons ; mais les lettres « n'ont ni gestes ni accent. Il y a des voix hu- « maines que j'aime à entendre résonner dans « ma Thébaïde. Elles produisent sur moi l'effet « de cet idiome grec, dont les sons charmoient « le malheureux Philoctète dans son désert. « C'est vous dire assez, cher ami, tout le besoin, « tout le desir que j'ai de vous voir. »

Versailles, 8 août 1814.

« Nous avons ici deux mille trois cents ou- « vriers, qui s'occupent à rendre le château habi- « table. Ducis, le peintre, mon neveu, est chargé « de restaurer quelques parties du plafond. Il a « pour compagnon un ancien premier page du « Roi, M. de Boisfremont, élève de Chaudet.

« Quand ils sont montés sur leurs échafauds, « s'il leur arrive d'éternuer, de se moucher, ou « de tousser un peu fort, il leur tombe des Vé- « nus, des Mars, des Renommées avec leurs « trompettes, et toute la gloire de ce grand siècle « de Louis XIV, obscurcie de poussière, et enve- « loppée de toiles d'araignées.

« Ces deux aimables peintres viennent, tous

« les soirs, bien las, bien fatigués, souper chez « le vieux poëte, et coucher dans son ermitage. « Hier nous avons eu à dîner les deux maris et « les deux femmes, et le petit de Boisfremont, « qui est joli comme un amour, et dont la char- « mante figure se trouvoit au niveau de la table, « exhaussé qu'il étoit par l'addition de mon Vir- « gile et de mon Horace in-folio, sur sa chaise.

« Jeunes et vieux, hommes et femmes, nous « avons fait un petit dîner délicieux, où il ne « manquoit que vous. »

2 avril 1815.

« La solitude est plus que jamais, pour mon « ame, ce que les cheveux de Samson étoient « pour sa force corporelle.

« Quelle terrible péripétie [1], mon ami ! Oh, « comme j'ai besoin, avec le bandeau si épais « que mon cœur met si souvent sur mon esprit, « que la voix vigilante de l'amitié me crie à « temps : *Gare le pot au noir !*

« Venez donc dans ma Thébaïde, si vous « voulez que nous causions. Vous pensez bien « que, par le temps qui court, je laisserai ma « marmite renversée [2] : mais ne craignez pas de

[1] Cette lettre est écrite dans les cent jours.

[2] Le gouvernement des cent jours venoit de faire offrir à M. Ducis

« venir ; le corbeau de la Providence nous ap-
« portera double portion.

« J'ai des nuages sur la pensée, comme j'en « avois sur les yeux. J'ai des lassitudes dans « l'ame, comme dans le corps. Toute cette ma- « chine mortelle se fatigue et menace de se dé- « traquer. Je n'ai plus, dieu merci, que peu de « jours à passer dans l'univers que je me suis « fait, et avec le peu d'amis qui sont échappés « aux naufrages trop fréquents de l'amitié. *Tædet « me vivere*, c'est à l'amitié à me ranimer.

« Oui, j'ai placé votre portrait devant mes « yeux. Mon père et ma mère sont entre vous « et moi. Nous sommes séparés par l'âge d'or, « mon ami. Nous ne sommes irréprochables ni « l'un ni l'autre, mais nous sommes à genoux « devant l'innocence. Heureusement que ma « goutte est bénigne et douce dans ce moment.

« Que pouvons-nous craindre? En définitif, « la vérité demeure au temps, et le bonheur à « la vertu. »

Il faut que je me défende, Monsieur, contre le plaisir que je trouverois à multiplier ces citations. J'avoue, pour mon compte, que ce qui

une partie des pensions qu'il recevoit du Roi. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il avoit refusé cette offre.

me frappe le plus dans ces lambeaux de lettres, c'est le bon sens et la grace du vieillard qui les écrit. Dans une position semblable, et dans des circonstances pareilles, je souhaite de tout mon cœur à ceux qui lui ont prodigué, avec tant d'aménité, les dénominations de *bon-homme* et d'*enfant*, un peu de la fermeté d'ame et de la gaieté d'esprit dont il y fait preuve encore, à l'âge de quatre-vingts ans passés.

Je me rappelle à ce sujet qu'un jour où M. de Boufflers et moi nous étions allés le voir à Versailles, nous fûmes abordés à notre retour par un de ces hommes qui trouvoient si plaisant de le montrer toujours dans un état de décrépitude et de nullité. Eh bien! dit cette personne à M. de Boufflers; le pauvre bon-homme! vous avez dû le trouver tout-à-fait tombé en enfance?—Eh! mais, non! il m'a paru rentré en jeunesse.

Au moment où je livre cette lettre à l'impression, on m'apporte le manuscrit du discours de réception de M. Ducis, écrit en entier de sa main [1], avec les notes de Thomas en marge. Tout indique que ce manuscrit contient ce discours dans ses premières proportions.

Les notes de Thomas sont d'une excessive

[1] Ce manuscrit est entre les mains de M. George Ducis, son neveu.

briéveté; on lit en marge à huit ou dix reprises ces mots écrits de sa main: *supprimer, abréger.* Le poëte, docile à ce conseil, a passé un trait de plume sur tous les morceaux dont son ami lui avoit demandé le retranchement, et, par une déférence poussée trop loin peut-être, il a même presque toujours retranché ce qu'on ne lui conseilloit que d'abréger[1]. Ce discours, ainsi réduit de près de moitié, n'offre pas la plus légère différence avec le discours imprimé dans les œuvres de l'auteur d'*Hamlet*.

J'ajouterai que le bon goût de Thomas a dû gémir plus d'une fois de la nécessité de ces suppressions. Elles portent souvent sur des passages très regrettables. J'en citerai deux exemples. Le premier est tiré de l'examen critique, que fait l'auteur, du théâtre tragique de Voltaire. Après avoir établi que ce fut lui qui mit le plus heureusement en action ce principe, que l'amour, dans la tragédie, ne doit jamais occuper la seconde place, il ajoute:

« Qui a mieux peint que M. de Voltaire les « fureurs de cette passion? Dans Hérode, ce pas-

[1] En regard des passages supprimés, se trouvent quelques phrases courtes, ajoutées par M. Ducis, pour dissimuler le vide que causoient ces nombreux retranchements.

« sage éternel et rapide de la haine à l'amour,
« de l'amour à la rage! Dans Orosmane, la sen-
« sibilité la plus tendre, la plus fière; les trans-
« ports d'un amant, la jalousie d'un sultan, les
« emportements, les retours, les illusions d'un
« cœur qui cherche à se tromper; les cris force-
« nés de la fureur à côté des plaintes les plus
« touchantes de l'amour; et enfin les derniers
« égarements de la passion, qui, environnée de
« tous les spectres de la jalousie, marche au
« meurtre en frissonnant, et bientôt mêle les lar-
« mes du désespoir au sang qu'elle vient de ré-
« pandre! Dans Zamore, l'amour impétueux
« d'un sauvage, qui, affranchi de tous les liens,
« de toutes les conventions de la société, joint
« l'emportement de la nature à celui de la pas-
« sion, devient assassin sans remords, et regarde
« son amour et sa vengeance comme une vertu!
« Dans Séide, l'amour qui se rend instrument et
« complice des horreurs du fanatisme, et en-
« courage une ame tendre au parricide! Dans
« Gengis-Kan, l'amour en contraste avec la féro-
« cité superbe, la passion d'un tartare indigné
« d'être sensible, un conquérant que l'amour
« rend terrible, et qu'il désarme, et qui, dans sa
« foiblesse altière, est ramené par l'admiration
« à la vertu comme à la grandeur! Dans Tan-

« crède, l'amour chevaleresque ; un héros ai-
« mable et généreux qui, se croyant trahi, peut
« s'immoler pour son amante, et non lui par-
« donner, ne mêle à sa tendresse ni l'emporte-
« ment des plaintes, ni les éclats de la jalousie,
« mais ces accents sourds et à demi étouffés d'une
« ame profondément blessée, qui perd pour ja-
« mais l'enchantement de sa vie, se tait, ren-
« ferme ses tourments, et n'a d'autre espoir que
« la mort! Dans Vendôme enfin, le dernier de
« ces caractères, un amour plus orageux encore,
« puisqu'il réunit à-la-fois l'impétuosité d'un
« François, celle d'un prince, celle d'un jeune
« cœur qui, jeté au milieu de la révolte et des
« guerres civiles, n'a jamais soumis aucun de ses
« mouvements au frein des lois; tyran par ses
« bienfaits comme par son amour, outrageant,
« adorant, menaçant tour-à-tour celle qu'il
« aime, intéressant par ses fureurs, devenu un
« objet de pitié par ses tourments, parvenu, à
« force d'agitation, à ce calme effrayant du dés-
« espoir, où les passions les plus chères, celle
« même de la gloire, semblent s'éteindre sous le
« plus grand des remords, qui l'amène au plus
« grand des sacrifices ! »

Le second passage me paroît plus regrettable

encore. Il contient des observations aussi justes qu'ingénieuses sur les causes qui ont empêché Voltaire de réussir au théâtre, comme poëte comique. On conçoit que, par un sentiment scrupuleux des bienséances, les amis de M. Ducis l'aient déterminé à retrancher ce passage d'un discours qui sembloit devoir être exclusivement consacré à l'éloge. Mais les circonstances qui pouvoient justifier ce sacrifice n'existant plus, je me reprocherois de ne pas reproduire ici ce morceau tout entier. Il prouve avec quelle sûreté de goût, avec quelle justesse de vue, le poëte avoit su observer et démêler les nuances, trop souvent méconnues, qui distinguent les différents genres de gaieté : celle qui fait sourire notre malignité dans la satire ou l'épigramme; celle qui, dans la société, amuse notre esprit ou satisfait notre goût; celle enfin qui, sur la scène, par une heureuse opposition d'intérêts, de caractères ou de situations, excite en nous ce rire naturel et franc, dont il est impossible de se défendre aux comédies de Molière.

« Quoique le principal ressort de ses comédies « soit l'intérêt, dit l'orateur, on voit cependant « que M. de Voltaire essaie toujours d'y amener « le comique. Un homme tel que lui mérite

« d'être observé sous toutes les faces. Il seroit « curieux et peut-être difficile de définir son « genre de comique, quand il en a. Il me semble « qu'il consiste presque toujours à donner à ses « personnages ridicules une sorte de naïveté con- « fiante et originale, qui les fait parler comme si « personne ne les entendoit, et leur fait dire in- « génument le mot secret de leurs passions, tel « qu'il est dans leur cœur, ce mot que tout le « monde cherche à se dissimuler à soi-même, et « plus encore aux autres. Ce langage produit un « étonnement qui peut faire sourire; mais ne « manque-t-il pas de vérité; et peut-on mettre « ainsi ouvertement les autres dans la confidence « de ses foiblesses? Le spectateur doit surprendre « votre secret, mais vous ne devez pas le lui « livrer.

« Quelquefois il a un comique de mots et « d'expressions, au lieu du comique de situa- « tions et de caractères. On diroit que le per- « sonnage qu'il fait parler veut se moquer de « lui-même. Le poëte paroît sourire à sa propre « plaisanterie. Mais, plus il montre le projet « d'être comique, plus il diminue l'effet. On est « étonné souvent que cet homme célèbre, qui « saisissoit si bien certains ridicules, et qui dans « un grand nombre d'ouvrages a montré le ta-

« lent d'une plaisanterie tantôt forte et vigou-
« reuse, tantôt ingénieuse et fine, ait eu moins
« de succès, au théâtre, dans le genre qui paroît
« le plus susceptible de cette espèce de mérite.
« C'est que peut-être rien n'est si différent que
« la plaisanterie et le comique. Il faut que le co-
« mique soit en action plus qu'en paroles, et il
« ne peut sortir que d'une combinaison forte des
« caractères avec des situations qui leur soient
« opposées. Alors, le personnage devient comi-
« que, sans que le poëte songe à être plaisant.
« Mais, dans les autres ouvrages, ainsi que dans
« la société, la plaisanterie n'est souvent qu'un
« trait heureux, un rapprochement inattendu,
« une opposition de deux circonstances, le talent
« de présenter un objet sous une face et de
« cacher toutes les autres, quelquefois une sorte
« d'exagération qui demande bien moins d'art et
« de vérité que la scène, parceque l'objet n'est
« pas mis en action sous nos yeux. Le poëte co-
« mique doit toujours disparoître et s'effacer,
« pour ne laisser voir que ses personnages. L'é-
« crivain satirique ou plaisant peut toujours se
« montrer lui-même ; il n'a besoin que de son
« caractère et de son genre d'esprit ; il ne joue,
« pour ainsi dire, que son propre rôle. Le comi-
« que du théâtre, pour être animé et vivant, veut

« de la gaieté de caractère ; la plaisanterie, pour « être très piquante, n'a besoin que de la gaieté « d'esprit. Enfin, le principe et la base de tout « vrai comique est la connoissance approfondie « et la peinture forte des mœurs de la société. »

Certes, ce ne sont pas là des lieux communs, c'est le langage de la saine critique ; et, quant au style, on a déja pu voir, même par les lettres que je viens de citer, que celui de M. Ducis a de la substance ; qu'il dédaigne les paroles oiseuses, et que sa prose a, comme sa poésie, une couleur qui lui est propre, et qui ne manque ni d'éclat, ni de vérité.

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE SEPTIÈME.

Il est assez difficile, Monsieur, d'assigner, d'une manière précise, le rang que M. Ducis doit occuper parmi les poëtes tragiques de notre nation. Le mettra-t-on à côté de ces hommes de génie, qu'une admiration prolongée a placés au premier ordre de nos tragiques, et qui nous ont laissé leurs écrits pour régles? L'irrégularité de ses compositions et l'inégalité de son style s'y opposent. Le placera-t-on parmi ces hommes de talent qui forment le second rang de nos auteurs tragiques? Quelque honorable que soit une telle place, les beautés fortes, les traits profonds, les éclairs de génie qu'on admire dans la plupart de ses pièces, autorisent peut-être à regarder cette place comme au-dessous de lui. Lorsque M. Ducis est beau, il est rare qu'il le soit à demi. Il ne sait point être médiocre. Il faut que ses vers blessent le goût, où qu'ils pénètrent bien avant dans le cœur. Souvent même, en outrageant les régles, il a le secret de saisir fortement l'imagination. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, dans les belles

parties de ses compositions, un tel homme est quelque chose de plus qu'un poëte du second ordre.

Shakespeare, écrivant à une époque où la civilisation, encore incomplète dans les mœurs, commençoit à peine dans les lettres, devoit nécessairement tomber dans de grands défauts. Aux écarts où l'entraînoient l'ignorance et le mauvais goût de son temps, se joignirent encore les égarements d'une imagination audacieuse et désordonnée. Né avec un génie d'une trempe particulière, il eût été, à toutes les époques, et dans tous les pays, un écrivain singulièrement original; il dut l'être sur-tout au seizième siécle, et au milieu d'un peuple qui ne s'occupoit guère alors que de controverses et d'argumentations scolastiques. Ni l'exemple, ni l'éducation n'adoucirent ce qu'il y avoit d'âpre et de sauvage dans cette nature forte et élevée. Cette liberté le jeta souvent hors des routes du beau. Il fut souvent outré, ridicule, absurde même; mais quand il eut à peindre des passions violentes ou profondes, dont peut-être il trouvoit le modéle dans son ame, alors il fut vrai, pathétique, terrible, quelquefois sublime. Enfin, il fut supérieur à son siécle, et c'est ainsi qu'il mérita d'être placé au

rang des hommes qui ont le plus honoré l'An gleterre par leurs écrits.

M. Ducis, écrivant deux siècles environ après Shakespeare, et au sein de la nation la plus fidèle aux règles imposées par la nature et le goût, M. Ducis ne pouvoit tomber dans les mêmes erreurs que le tragique anglois; mais son imagination avoit trop de rapport avec celle de Shakespeare, pour qu'il pût éviter tous ses défauts. Doué de l'esprit le plus fier et le plus indépendant, il étoit conduit par ces dispositions même à chercher des effets d'un genre nouveau. L'extraordinaire, le bizarre, n'étoient pas sans attraits pour lui. La vigueur, l'élévation, et la sensibilité, qui formoient les traits principaux de son imagination et de son caractère, ne pouvoient manquer de se reproduire dans ses ouvrages; mais, comme son organisation morale étoit en tout singulièrement forte et prononcée, il étoit difficile qu'il n'outrât pas souvent ces qualités, et que les défauts qui en sont voisins, la rudesse et l'exagération, ne s'y mêlassent pas.

L'éducation et l'étude des bons modèles auroient pu, jusqu'à un certain point, le sauver de cet écueil, et donner à son talent des formes plus pures et plus régulières. Mais son éducation ne fut pas dirigée vers ce but. Elle fut sim-

ple et austère, beaucoup plus qu'élégante et polie. Dans une lettre adressée à madame de La Grange, sa sœur[1], il rend compte de la *profonde impression que produisit sur lui une représentation d'Athalie, donnée dans un village, sous une orangerie. C'étoit la première tragédie qu'il voyoit; et il étoit alors dans un âge encore voisin de l'enfance.* N'est-il pas à regretter, Monsieur, que l'instinct tragique, qui déja sembloit se révéler en lui, n'ait point été senti et cultivé par ceux qui l'entouroient? Pourquoi faut-il que de sages conseils, que des études bien dirigées n'aient point favorisé ce premier mouvement de sa jeune ame, qui se portoit ainsi d'elle-même vers les sublimes créations du génie de Racine? Mais l'étude de nos grands écrivains ne fut point la principale occupation de sa jeunesse. Il approchoit de l'âge mûr, lorsqu'il commença à se livrer aux lettres avec une intention déterminée; et le modèle auquel il s'attacha de prédilection ne contribua pas peu au développement des défauts dont il portoit en lui le germe.

De tous les auteurs tragiques Shakespeare étant celui qui avoit le plus d'analogie avec le caractère de son esprit, ce fut aussi celui pour lequel il éprouva le plus de sympathie. Des

[1] Cette lettre est imprimée dans ses Œuvres.

conseils puissants fortifioient encore dans M. Ducis cette vocation intérieure. J.-J. Rousseau, avec qui il eut quelques relations, aimoit beaucoup Shakespeare. Il trouvoit que nos *tragédies manquent d'action, et sont trop en dialogues*[1]. Il s'imagina, je ne sais sur quel indice, que le talent de M. Ducis l'appeloit à la haute comédie, et il le détermina à traiter *Timon le misanthrope*, que la comtesse de Boufflers venoit de faire traduire de l'anglois. *J'ai suivi le conseil de M. Rousseau de Genève*, écrit M. Ducis[2]; *Timon le misanthrope est l'unique tableau, qui, depuis deux mois, soit sur mon chevalet.* Deux mois plus tard, il avoit renoncé à cette entreprise. Mais Sédaine, qui étoit lié plus particulièrement avec lui, et que le succès d'*Hamlet* et de *Roméo* ne pouvoit manquer d'éclairer sur la véritable portée du talent de M. Ducis, Sédaine étoit au premier rang des enthousiastes de Shakespeare. Lorsque la traduction de Shakespeare parut, l'auteur du *Philosophe sans le savoir* fut, pendant quelque temps, saisi d'une admiration qui alloit jusqu'au délire. Grimm, frappé de la vivacité de son enthousiasme, lui dit ingénieusement que c'é-

[1] *Fragments sur J.-J. Rousseau*, par M. Bernardin de Saint-Pierre, tome XII, édit. de 1818.

[2] Neuf novembre 1776.

toit la *joie d'un fils*, *qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu*. Cet état de délire duroit sans doute encore, lorsqu'il écrivoit à M. Ducis [1] : *Celui qui n'a pris que Zaïre dans Othello, a laissé le meilleur.* Vous voyez, Monsieur, combien de motifs, de conseils, de circonstances, retenoient M. Ducis dans une route où son instinct, plus persuasif encore, l'avoit engagé déja.

Frappé des beautés neuves et originales qui brillent dans l'Eschyle anglois, vivement ému de ce pathétique naïf et sombre qui lui est particulier, il se sentit comme entraîné à l'imitation de cet étrange modèle ; il entreprit d'ajouter aux richesses de notre scène ce qu'il y a de moins brut parmi les richesses de la scène angloise. L'entreprise étoit des plus difficiles. Comment réduire des œuvres gigantesques aux sages proportions exigées par notre code dramatique? Comment assujettir des conceptions, à plus d'un égard monstrueuses, aux régles et aux convenances si rigoureusement observées parmi nous? Enfin comment reproduire, devant des spectateurs françois, des situations, des événements si horribles, que l'excessive délicatesse de nos mœurs sembloit ne pouvoir les supporter, tout au plus, que dans un récit?

[1] Onze mai 1776.

Tant d'obstacles ne purent le décourager. Je ne dirai point qu'il les ait entièrement vaincus; mais il n'a reculé devant aucune difficulté, il en a surmonté plusieurs; et c'est assez pour sa gloire.

Sans doute, en comparant ses tragédies à celles de Racine et de Voltaire, on s'étonnera des irrégularités de la contexture, de la singulière hardiesse de plusieurs scènes et de quelques dénouements, de la hardiesse non moins bizarre de beaucoup de détails. Mais comparez ces mêmes tragédies à celles qui en ont fourni le fond, vous aurez plus d'une occasion d'admirer l'art du poëte françois. Vous reconnoîtrez qu'il a su éviter beaucoup d'écueils, corriger un grand nombre de vices d'action, substituer des beautés achevées à des germes presque imperceptibles de beautés, et dégager, avec un rare bonheur, un grand nombre de traits sublimes du grossier limon où ils étoient comme perdus et ensevelis.

Shakespeare excelle dans la peinture des affections du sang, dans l'expression des douleurs et des joies domestiques. C'est en cela sur-tout qu'il sembloit ne pouvoir être égalé. Eh bien! je ne crains pas de dire que, sous ce rapport, M. Ducis ne lui est point inférieur. Je ne sais même s'il n'a point porté plus loin encore que

son modèle ce beau genre de pathétique. Non seulement il a rendu avec une vérité parfaite la plupart des morceaux où s'exhale la douleur paternelle, où s'épanche la douleur filiale, où s'indigne et se soulève la nature outragée; mais, ces morceaux remarquables, il les a développés et embellis; il y a mêlé des sentiments, des traits, des couleurs qui lui appartiennent; il a fait quelquefois le ressort principal de ce qui, dans Shakespeare, n'est qu'un moyen secondaire; et c'est ainsi qu'il a trouvé le secret d'être presque toujours attachant, et souvent original, dans l'imitation d'un modèle aussi défectueux.

Eh! comment n'auroit-il pas saisi, comment n'auroit-il pas rendu dans toute leur vérité les tendresses du sang, le poëte, homme de bien, qui joignit à un beau talent naturel une ame si pure, si noble, si aimante; qui formé, par un père aussi sage que tendre, par une digne et excellente mère, à la pratique des vertus, apprit d'eux à chérir les plaisirs de famille, à les préférer à tous les autres, comme à ressentir les peines domestiques plus vivement que toutes les autres peines; qui se fit un besoin, plus encore qu'un devoir, de ne jamais les quitter; qui leur dut le bonheur de son enfance, celui de sa jeunesse, celui même de son âge mûr; qui con

tribua de tous ses moyens à l'heureuse sérénité de leur longue vieillesse, professa toujours pour l'un et l'autre une espèce de culte, connut à son tour toutes les espérances, toutes les joies de la paternité; qui, moins heureux que son père, en éprouva les plus cruelles angoisses; et, parvenu au terme de sa carrière, se plut encore à confondre dans la touchante effusion de ses regrets, et les êtres dont il avoit reçu le jour, et ceux qui, pour trop peu de temps, hélas! l'avoient reçu de lui!

Ainsi donc, chez lui, l'homme ne peut être séparé du poëte. Parceque l'un fut sensible et bon, ferme et généreux au plus haut degré, l'autre est au plus haut degré pathétique, vigoureux et noble. On aime à trouver une harmonie si parfaite entre ses écrits et sa vie; on aime à penser que l'auteur de tant de vers, où le sublime de l'expression se joint à celui du sentiment, est le même homme qui, à une époque d'égoïsme et de cupidité, osa, pauvre et dans l'âge de la foiblesse et des besoins, détourner sa vue des honneurs et de la fortune qui lui étoient offerts, et ne chercher d'autre bonheur que celui qui naît de la paix de l'ame, du chaste commerce des Muses, et de la simplicité de la vie.

Ses tragédies se distinguent encore par un

autre caractère, qui leur est particulier : le sentiment religieux s'y mêle presque partout aux sentiments humains, ce qui donne aux pensées du poëte je ne sais quoi de grave et de solennel. Ici encore, c'est son ame qui s'est répandue dans ses vers. M. Ducis avoit plus que le besoin d'espérer; il avoit le bonheur de croire. Sa foi étoit vive; toutes ses vertus, toutes ses actions se lioient plus ou moins à son respect mêlé d'amour pour la divinité. Son imagination trouvoit un aliment dans cette piété simple et vraie. Moins religieux, il eût été moins poëte; il eût peint avec moins d'énergie et de vérité les espérances de la vertu, la touchante résignation qu'elles donnent au malheur, les mécomptes du crime, même triomphant, et ce châtiment anticipé, ce supplice intérieur, qu'on appelle le remords.

Parmi les neuf tragédies qui composent le théâtre de M. Ducis, il y en a qui n'ont eu que peu de succès à la scène, et que l'épreuve de la lecture n'a pas complétement réhabilitées dans l'opinion des hommes de goût; mais il n'y en a aucune où l'homme supérieur ne se révèle par quelques points. Prenons pour exemple la moins heureuse de toutes, *Jean Sans-Terre*, qu'il fit jouer d'abord en cinq actes, qu'il réduisit en-

suite en trois, et qui ne réussit, ni dans sa première, ni dans sa seconde dimension. Le spectacle d'un malheureux enfant détenu durant tout le cours de la pièce dans une prison, et à qui son oncle, le roi Jean d'Angleterre, fait brûler les yeux avec un fer rouge, dans le dessein de le rendre inhabile au trône où les droits de sa naissance l'appellent; un pareil spectacle ne pouvoit produire sur le public qu'une impression d'horreur, et cette impression, quoique affoiblie par l'absence de toute illusion théâtrale, se fait encore péniblement sentir à la lecture. Mais, dans cette ténébreuse horreur des cachots et des supplices, à travers tous les vices du sujet et toutes les scènes atroces qu'ils amènent, M. Ducis est parvenu à jeter çà et là quelques traits de son génie.

Constance, duchesse de Bretagne, mère du jeune Arthur, prisonnier, a su, par des moyens qui seroient impossibles à toute autre qu'une mère, pénétrer jusque dans la prison où gémit son fils. Sans pouvoir lui parler, elle a pu le voir; elle a pu reconnoître sa voix; elle est même parvenue à fléchir en faveur du jeune captif le gardien de la tour où il est enfermé; enfin un rayon d'espérance a pénétré jusqu'à son triste cœur, lorsqu'elle le sent se briser tout-à-fait en appre-

nant que le tyran vient de faire plonger *un fer rouge et brûlant* dans les yeux d'Arthur. On sent quel doit être l'excès de sa douleur, l'égarement de son désespoir. Elle invoque la vengeance du ciel, elle parle d'aller soulever l'Angleterre, elle veut partir, elle va se rendre à Londres. Eh! qu'y fera-t-elle, sans appui, sans ressources? Ce qu'elle y fera! Vous allez l'apprendre :

.... On verra mes misères,

s'écrie-t-elle, hors d'elle-même,

Mon enfant dans les bras, j'appellerai les mères.

Qu'il est déchirant, Monsieur, ce cri échappé des entrailles d'une mère! Mais pourquoi le désespoir de Constance nous remue-t-il si profondément? C'est qu'ici, ce n'est point en faisant parler les droits du sang, ce n'est point par des motifs d'ambition ou d'orgueil humain qu'elle veut soulever en faveur de son fils tout ce peuple d'une grande cité; ce n'est point un jeune roi déchu qu'elle prétend faire reconnoître aux sujets naturels d'Arthur (elle ne songe pas même à s'adresser à un autre sexe que le sien); mais elle sent tout ce que peut une femme; ce sont des mères qu'elle veut pour ses alliés, ses soutiens, ses vengeurs; et, pour les amener là, elle croit n'avoir qu'à leur

montrer dans ses bras son enfant mutilé. Touchante illusion d'une infortunée qui se figure que le désespoir d'une mère est aussi une puissance, et que, depuis la chaumière jusqu'au palais, le cri de ses entrailles et la vue de son fils suffiront pour armer en sa faveur le bras de toutes les mères !

On se tromperoit en s'imaginant que M. Ducis n'apercevoit pas les défauts comme les qualités de son talent. Sans doute il avoit la conscience de sa force ; il étoit impossible qu'il ne sentît pas bouillonner incessamment ce fond de tragique que la nature avoit placé dans son ame, et comme caché dans ses entrailles. Mais aussi, il ne voyoit que trop que, pour y donner l'essor il falloit que son cœur fût séduit et son imagination dominée par quelque sujet où *l'extraordinaire* se joignît au pathétique.

A ce vice dans le choix de ses sujets se mêloient plusieurs défauts d'exécution. Après Shakespeare, Corneille étoit celui de nos grands tragiques qui excitoit le plus vivement son admiration. Ses beautés mâles, ses traits profonds, l'énergique fierté de ses pinceaux, l'éclat de ses inspirations, justifioient assez cet enthousiasme de M. Ducis. Mais cet enthousiasme même égaroit son jugement. On eût dit qu'il aimoit

dans Corneille jusqu'au manque d'ordonnance qui dépare quelques unes de ses tragédies, jusqu'à cette rouille qui s'est attachée à ses meilleures compositions; et, sans songer que Corneille créoit la scène françoise, et qu'il n'est pas donné à un seul de tout faire; sans s'apercevoir que cette incorrection du style n'est là que comme une date qui marque l'époque où ce grand homme écrivoit, peut-être s'en faisoit-il comme une excuse, comme un titre pour justifier la négligence et quelquefois la rudesse de son style. Dominé par cette admiration presque exclusive pour Shakespeare et Corneille, il ne sentoit pas assez vivement le génie de Racine, dont les grandes beautés sembloient se cacher à ses yeux sous des formes plus élégantes, et sous une pureté de langage qu'il est impossible d'étudier sans découragement.

Avec tant de fâcheuses préventions, il n'est pas étonnant qu'il préférât l'*Ariane* de Thomas Corneille aux héroïnes les plus tendres, les plus passionnées de Racine; et qu'après avoir reconnu que l'auteur de *Phèdre* et de *Bérénice* *n'est pas très naïf*, ce qui est vrai sans être un sujet de reproche, il en vînt à croire qu'il est très possible d'être *plus tendre* que lui, ce qu'il est beaucoup moins facile de prouver.

Vous pensez bien, Monsieur, qu'en m'expliquant ainsi, ce ne sont point de pures conjectures que je hasarde. Je ne consulte pas même uniquement ici le souvenir qui m'est resté de plusieurs entretiens que M. Ducis et moi nous eûmes sur ce sujet, et où il développa les mêmes idées. Je cite son témoignage écrit; et, pour en donner la preuve, je vais emprunter ses propres paroles, consignées dans sa correspondance avec quelques hommes de lettres, à une époque où il se trouvoit dans la force de l'âge et du talent. Une considération puissante me détermine à le laisser ici parler lui-même : c'est qu'assurément ce ne peut pas être une leçon inutile à ceux qui cultivent l'art que d'entendre un homme de ce mérite exposer, dans la sincérité d'une correspondance amicale, les erreurs de son goût, et révéler, pour ainsi dire, les mystères de son organisation.

Nous allons l'entendre d'abord se juger lui-même, au moment où il s'occupe de mettre la dernière main au roi *Léar*.

Auteuil, 25 avril 1781.

« Je m'occupe beaucoup de mon roi *Léar*, « sujet qui ne conviendra pas à tout le monde; « mais il y a dans cet ouvrage un point de sen- « sibilité sur lequel j'ai appuyé. S'il touche, le « succès est assuré; s'il ne touche pas, tout est « manqué. Peut-être ai-je mal choisi et mal « ordonné mon sujet : mais il faut vivre, et « composer avec son organisation. Je ne peux ni « sentir sur parole, ni écrire d'après autrui. « J'ai déja fait quelques corrections à l'ordon- « nance des masses, au mouvement des scènes. « Quant au style, qui n'est pas mon côté bril- « lant, je remets ce travail à un autre temps; car « je sens que je suis las de ce sujet, et que le be- « soin d'être affecté dans un autre ordre m'em- « porte impérieusement. »

Dites-moi, Monsieur, s'il est possible de se mieux juger soi-même, de mieux voir les inconvénients d'un sujet, de marquer avec plus de justesse le point précis par où il est possible de les racheter; enfin de passer plus franchement condamnation sur les parties de l'art où l'on se sent attaquable? Plus vous l'étudierez, plus vous le verrez s'occupant peu de flatter le

goût de ses juges dans le choix de ses sujets, mais cherchant à les séduire par le pathétique de quelque situation dominante, et n'exigeant plus ensuite de ses spectateurs d'autres suffrages que leurs larmes.

Écoutons-le maintenant expliquer d'une manière plus générale l'influence de son organisation sur son talent.

3 février 1781.

« Nous portons, nous autres, des volcans dans « notre ame; nous sommes lions ou colombes. « Nous avons besoin d'indulgence ; mais les pri- « viléges de ces complexions fortes en rachètent « tous les défauts. J'en sens l'influence dans mes « ouvrages : une émotion puissante me trans- « porte sur les hauteurs de mon sujet. J'aime à « traverser des abymes, à franchir des préci- « pices, à découvrir des lieux où le pied de « l'homme n'ait point imprimé sa trace. C'est « sous l'inspiration de la nature que je me plais « à prendre la plume. Tout ce que je vois, tout « ce que je décompose avec mon esprit, n'est « plus animé pour moi. Je ne sais à quel degré « de talent je pourrai m'élever dans mes ouvra- « ges ; mais si la nature m'a donné une façon « particulière de la voir et de la sentir, je tâche-

« rai de la manifester franchement, *sans autre « poétique que celle de la nature*, avec une douceur « d'enfant, ou une violence de tourbillon. Je « sens qu'au fond je suis indisciplinable, et que « même, si j'ai le bonheur de n'être pas mal né, « j'en dois rendre grace à la Providence; c'est « elle qui m'a tout donné : aussi l'ai-je laissée faire « *sans vouloir trop y mêler le travail de mes efforts « sur moi-même, et sur la portion de talent dont elle « a pu me doter.* »

Son langage n'est pas moins attachant, moins sincère, moins instructif, lorsque, éclairé par la première représentation d'un de ses ouvrages, il mêle ses propres impressions à celles qu'il a vues se manifester dans le public assemblé. Remarquons ici qu'il va plus loin que ses juges dans la sévérité envers lui-même.

Paris, 13 janvier 1784.

« On a donné hier mon *Macbeth*, mon cher « ami : il a réussi à bien des égards. Le premier « et le second acte ont été à merveille; le second « sur-tout a mis la terreur sur la scène. Les deux « tiers du troisième ont fait continuer le succès; « mais la malheureuse scène qui le termine, par « sa longueur, par le défaut de situation, par sa

« marche, qui n'est qu'une déviation ennuyeuse,
« a jeté de l'eau froide sur la tête de mes specta-
« teurs. Il en est résulté que le quatrième acte,
« maigre en lui-même, n'a pas pu les réchauffer.
« On a été fatigué des mots de *sang*, de *chambre*
« *homicide*, de *poignard*, trop répétés. Je trem-
« blois pour le sort de la piéce, à la fin de cet
« acte, et sur-tout j'attendois avec une extrême
« inquiétude quel seroit l'effet de l'écharpe au
« cinquième. Dieu soit loué! L'intention tragi-
« que de cette grande scène a été sentie, et je
« regarde cet acte comme ayant vraiment
« réussi. Mais que de retranchements à faire à la
« pièce, pour lui donner tout son mouvement!
« Que de broussailles à ôter! Que le remords est
« un sentiment pénible à exploiter pendant cinq
« actes! Que j'étois fatigué de ce Macbeth qui
« n'a ni la force du crime, ni le courage du
« repentir!

« Je dîne aujourd'hui chez Larive, avec Tho-
« mas, M. le marquis de Biévre, et M. Dudoyer,
« pour faire les coupures. Vous apprendrez sû-
« rement avec plaisir que MONSIEUR étoit à la
« représentation. »

J'arrive enfin au passage de ses lettres où il est question de Racine, et de l'admirable rôle d'*A*-

riane; rôle admirable en effet, puisque, à lui seul, il soutient toute la pièce. Il paroît qu'à l'époque où M. Ducis écrivoit ceci (1775), après le succès d'*Hamlet* et celui de *Roméo*, et dans le temps où il s'occupoit déja de *Macbeth*, il fut un moment tenté d'appliquer son talent à des sujets d'un genre plus doux.

Versailles, 24 mars 1775.

« Tout le monde me gronde ici, écrit-il à un « de ses amis, du genre terrible que j'ai adopté. « On me reproche déja le choix du sujet de « *Macbeth* comme une chose atroce. *M. Ducis,* « me dit-on, *suspendez quelque temps ces tableaux* « *épouvantables ; vous les reprendrez quand vous* « *voudrez: mais donnez-nous une pièce tendre, dans* « *le goût d'Inès, de Zaïre; une pièce qui fasse couler* « *doucement nos larmes, qui vous concilie enfin les* « *femmes, cette belle moitié de votre auditoire qui* « *entraîne toujours l'autre.* Qu'en dites-vous? me « laisserai-je aller à ce conseil? Mais il faut un « sujet qui me tente, qui porte bien aux déve- « loppements d'un cœur amoureux, au flux et « reflux de cette passion douce et terrible. Ce « genre de tableau demande les pinceaux de « Racine, et que je suis loin de ce *grand écrivain!* « *Il faudroit, pour me soutenir, de l'extraordinaire*

« *dans les situations.* Il me semble que je ne man-« querois ni de chaleur, ni de vérité; mais il y a, « dans cette passion, une certaine délicatesse fine « qui m'échappe, peut-être parcequ'il m'a tou-« jours été impossible de tromper une femme, « et que toutes ces ruses d'amour ne me sont « pas seulement venues dans l'idée. Je n'ai su « qu'aimer et me donner sans réserve. Mais enfin « il y a des sujets qui portent leur succès en eux-« mêmes; et voilà ce que je cherche, pour met-« tre quatre succès au théâtre à la suite l'un de « l'autre, si j'ai le bonheur que mon *OEdipe* « réussisse.

« J'aime à vous voir passer de Plutarque à « Corneille, et sur-tout descendre à cette pauvre « *Ariane*, abandonnée par un ingrat. Vous voyez « que je pense comme vous. Personne sans doute « n'approche de cette pureté élégante et soute-« nue de Racine; mais il y a dans ce rôle admi-« rable d'*Ariane*, où toute la passion de l'amour « est rassemblée, un fond de tendresse, d'aban-« don d'ame, d'ivresse et de désespoir, qu'on ne « trouve point dans Racine, parceque Racine « n'est pas très naïf, et qu'*il est très possible, je « crois, d'être plus tendre encore que lui.* »

Revenons un moment, Monsieur, sur ces di-

vers passages des lettres de M. Ducis. Quand ses beautés ne nous offrent plus de modèle, que ses imperfections nous fournissent au moins des leçons utiles. Nous venons de l'entendre s'avouer *indisciplinable*, et ne vouloir reconnoître d'*autre poétique que celle de la nature*, sans essayer d'y mêler *le travail de ses propres efforts sur lui-même*.

Il me semble d'abord qu'un pareil système, si on le réduisoit en principe, et qu'on l'appliquât aux arts de l'esprit, conduiroit inévitablement au mépris des régles, qui sont aussi l'*ouvrage de la nature*, et de plus, celui de la raison et du temps. Mais, sans faire de ceci l'objet d'un examen critique qui nous méneroit trop loin, je me contenterai d'opposer à ce langage de M. Ducis deux ou trois phrases d'une lettre que lui adressoit Thomas, probablement, comme vous l'allez voir, en réponse à quelque aveu semblable.

Auteuil, 2 juin 1783.

« Mon ami, lui écrit-il, les idées que je vous ai « soumises ne sont point les miennes; ce sont des « vieilleries qui courent le monde depuis nombre « de siècles. Ce que vous me dites pour les com- « battre me paroît plus ingénieux que solide. Il « faut bien qu'il y ait du bon dans ces vieilles doc- « trines, car rien n'a prospéré à ceux qui les ont

« méconnues ou dédaignées. Écoutez que je vous
« dise : quand vous reviendrez ici, je vous mé-
« nerai voir, dans nos bois d'Auteuil, de beaux
« *pommiers selon nature;* on appelle cela des sau-
« vageons. Ce sont des arbres bien verts, bien
« touffus, bien vivaces, dont ni vous, ni moi,
« cependant, ne voudrions, pour rien au monde,
« manger le fruit. »

Ce n'est point sans quelque peine qu'on le voit ailleurs s'imaginer que, même dans les sujets doux et tendres, il lui faut *pour le soutenir de l'extraordinaire dans les situations.* Comment les belles scènes d'*OEdipe chez Admète*, où il eut le bonheur d'égaler, et peut-être de surpasser Sophocle son modèle, ne l'avoient-elles pas éclairé à cet égard? Comment le succès éclatant de ces beautés simples et naturelles ne lui avoit-il point appris que l'*extraordinaire* n'est pas toujours une source d'intérêt; que les situations les moins compliquées peuvent être les plus fécondes, et que le plus sûr moyen de remuer les ames, au théâtre, est l'alliance du pathétique dans le langage avec le naturel dans la situation?

Quant à Racine, je regrette que M. Ducis se soit figuré qu'*il étoit très possible d'être plus tendre que lui*, parcequ'une pareille disposition de l'es-

prit me semble très propre à égarer le jugement sur la nature et le degré de *tendresse* qui convient à notre scène tragique. Je ne suis nullement surpris que son oreille ait été comme enchantée par la ravissante mélodie du style de Racine; mais ce n'est point assez pour un auteur tragique de l'admirer *comme grand écrivain;* il faut aussi l'admirer, il faut l'étudier sur-tout dans l'heureux choix, dans la sage disposition de ses sujets, dans son habileté merveilleuse à conduire une pièce, dans sa manière d'établir les justes proportions du drame, dans la vérité toujours soutenue, toujours attachante de ses caractères et de ses physionomies, dans son étonnante fidélité comme peintre de mœurs; enfin dans cet art, où l'esprit humain ne l'a point encore égalé, de joindre le style à l'action, et la vraisemblance à l'intérêt, et de satisfaire à-la-fois, par le plus heureux accord, l'esprit, la raison, le goût, le bon sens, et l'oreille.

Vous savez, Monsieur, si c'est un bonheur pour moi que de pouvoir admirer, dans M. Ducis, les beautés réelles qui le feront vivre au-delà de son siècle, et si je ne plaindrois pas de toute mon ame ceux qui éprouveroient le besoin de se consoler de cette admiration par un soin minutieux à relever les fautes échappées à son grand talent.

Mais, à une époque où le bizarre, l'absurde et le faux, ne manquent ni d'apôtres, ni de prosélytes, c'est un devoir pour tout ami des lettres de signaler les écueils dont le génie lui-même n'a pas su toujours se garantir; à la vue des nouvelles idoles qu'on ne craint pas d'offrir à nos adorations, tous les lévites du temple doivent rallumer l'encens devant les images des vrais dieux du goût; car, si c'est un malheur dans les arts que de ne pas sentir la perfection là où elle est, c'est un tort que de souffrir qu'on la cherche là où elle ne sauroit être.

Mais je reviens à l'objet principal de ma lettre, où je me proposois de vous faire connoître plusieurs belles scènes, tirées de deux tragédies qui ne font point partie du théâtre imprimé de M. Ducis. L'une est *Macbeth*, tel qu'il l'avoit d'abord conçu; l'autre est *Phédor et Wladamir*, sujet de son imagination, qu'il mit au théâtre à l'âge de soixante-dix ans environ, et qui n'y obtint pas de succès.

Les deux scènes de *Macbeth*, que je vais rapporter, ne sont point puisées dans Shakespeare. L'idée en appartient à M. Ducis, et l'exécution me paroît offrir souvent l'empreinte de son talent dans toute sa force. Je ne crois pas même que la pièce restée au théâtre offre des beautés

de cet ordre. Afin que vous puissiez mieux juger, Monsieur, du mérite de ces différentes scènes, je vais vous donner l'analise des deux ouvrages. Elles s'y trouveront placées dans leur ordre naturel; vous pourrez du moins vous faire une idée des situations qui les amènent, et les font valoir; vous pourrez aussi comparer le plan de *Macbeth*, dans sa première forme, avec celui de la tragédie restée au théâtre, et peut-être pencherez-vous pour le premier plan.

Quant à *Phédor et Wladamir*, cette pièce n'étant point restée au théâtre, et ne devant vraisemblablement pas y reparoître, l'analise servira à faire connoître les imperfections du sujet; elles étoient si nombreuses, et le public en fut si choqué, que plusieurs scènes d'un talent véritable ne purent trouver grace à ses yeux. Nous commencerons par *Macbeth*.

Cador, chef d'un parti redoutable en Écosse, a long-temps disputé le trône à Duncan, roi de cette contrée. Il vient enfin d'être vaincu, et tué à Inverness, par Macbeth, prince du sang, commandant des troupes de Duncan, sujet fidèle encore, et jusque-là vraiment digne du nom de héros. Macbeth renferme malheureusement dans son ame des germes d'ambition, que

les séductions de la prospérité, et sur-tout les conseils de son épouse Frédégonde ne tardent point à développer. Il n'est que le troisième prince du sang; Menteth, Herforth et Glamis, sont plus élevés que lui sur les degrés du trône. Le premier, convaincu d'intelligence avec le parti de Cador, paie sa trahison de sa tête. Le second meurt d'une blessure reçue dans le combat d'Inverness, ou peut-être du poison préparé par Frédégonde : il ne reste plus dès-lors que Glamis entre le trône et Macbeth.

Cependant le roi Duncan, et Glamis son héritier présomptif viennent d'arriver, sans gardes, à Inverness, dans le palais de Macbeth, où ils doivent passer la nuit. Frédégonde veut profiter de cette occasion pour placer la couronne sur sa tête. Elle anime, elle aveugle par ses artifices l'ambition de son époux. Macbeth soutient contre lui-même une lutte violente. Il s'indigne des coupables desirs qu'il éprouve; il rejette l'affreuse espérance qui s'attache à son ame. On sent que s'il étoit livré à lui-même, sa vertu reprendroit le dessus; mais l'odieuse Frédégonde l'enveloppe, et le saisit de toutes parts pour le pousser au crime. Elle a réussi à lui persuader que Glamis est jaloux de sa gloire; qu'il a juré de le perdre, et qu'il est déja parvenu à le ren-

dre suspect au roi Duncan, qui a secrètement résolu de le faire charger de fers, et emprisonner dans le château même d'Inverness. Le ressentiment de Macbeth se joint alors à l'aveuglement et à la violence de son ambition. Un songe extraordinaire lui a prédit qu'il seroit bientôt roi. A l'appui de cette prédiction, Frédégonde fait intervenir un prétendu oracle d'Érictone, fameuse devineresse, qu'elle vient, dit-elle, de consulter. Ces mots, *Macbeth, souviens-toi de ton songe,* qu'elle assure avoir été solennellement proférés par Érictone, produisent sur lui un effet extraordinaire. Tout concourt à le familiariser avec l'idée d'un crime auquel son ame et son bras se refusoient d'abord. Une occasion se présente : Seward, montagnard écossois, l'un des plus fidèles serviteurs de Duncan, lui remet une lettre qu'on vient de trouver sur un soldat, que Magdonell, chef d'un corps ennemi caché dans les bois, envoyoit à Volrans, autre chef ennemi. Par cette lettre, Magdonell avertit Volrans qu'il va tenter, dans la nuit, de surprendre le château d'Inverness, où il espère immoler Duncan et Glamis aux mânes de Cador. Macbeth, toujours poussé par Frédégonde, se détermine à les immoler lui-même, à la faveur de la confusion que l'attaque de Magdonell ne peut man-

quer de produire dans le palais. Personne ne le soupçonnera du meurtre; les soldats de Magdonell en seront censés les auteurs.

Ce projet est presque aussitôt exécuté que conçu. L'attaque a lieu. Le trouble et le tumulte règnent dans le palais. Duncan et Glamis sont égorgés dans leur lit. Duncan expire en appelant à son secours ce même Macbeth, qui le frappe lâchement dans l'ombre. L'assassin court ensuite repousser les assaillants, contre lesquels il déploie la fureur la plus acharnée, comme s'il avoit à venger sur eux la mort de son roi. L'ennemi n'est pas plus tôt mis en fuite, que le parricide Macbeth, oppressé de remords, tombe dans un désespoir auquel se mêle une sorte de délire. N'apercevant pas, à peu de distance de lui, le désolé Seward, qui vient de tremper son écharpe dans le sang du monarque auquel il n'a pu faire un rempart de son corps, Macbeth laisse échapper quelques mots qui apprennent à ce fidèle serviteur quel est l'assassin de Duncan. Saisi d'horreur, Seward s'éloigne, en jurant que son maître sera vengé.

Seul, entre tous les Écossois, il sait que Duncan n'est pas mort tout entier, et que ce n'est point à Macbeth qu'appartient la couronne. A une époque déja éloignée, le roi Duncan, en-

touré de toutes parts des piéges de ses ennemis, et craignant pour les jours du seul de ses fils qu'il ait pu dérober à leurs coups, avoit adroitement fait répandre la nouvelle de la mort de cet enfant, et l'avoit déposé entre les mains de Seward, avec un billet qui pût au besoin prouver sa naissance.

Élevé au sein des forêts, sous le nom de Salgar, et passant pour le fils de Seward, le jeune prince Malcôme est, par ses généreuses inclinations, digne du trône loin duquel il a passé son enfance, et auquel il est bien loin de se croire destiné. Celui qu'il regarde comme son père sent que le moment est venu de lui révéler sa naissance et ses droits, en lui faisant connoître l'assassin du vertueux monarque, qu'il pleure en sujet avant de le venger en fils. Voici la belle scène où s'achève cette révélation.

Les personnages sont : le vieux Seward, le jeune Seward, et le prince Malcôme, sous le nom de Salgar, regardé comme dernier fils du vieux Seward. Le jeune Seward sait déja que, par sa naissance, Malcôme est appelé au trône d'Écosse.

MALCÔME, *sous le nom de Salgar, au vieux Seward.*

Irez-vous voir la fête
De ce couronnement dont la pompe s'apprête?

LE VIEUX SEWARD.

Cette pompe, mon fils, ne tente point mes yeux.

LE JEUNE SEWARD.

De quel sang cette nuit on a souillé ces lieux!....
Ciel! un roi massacré!.... vous y pensez, mon père?

LE VIEUX SEWARD.

Je m'occupe encor plus de ce qu'il me faut faire.

MALCÔME.

Macbeth avec douleur prendra le sceptre en main.

LE VIEUX SEWARD.

Que tu pénétres mal le fond du cœur humain!

MALCÔME.

Je n'en ai point encore acquis la connoissance.

LE VIEUX SEWARD, *après un moment de réflexion.*

Il est temps d'éclairer ta foible expérience.

MALCÔME.

Que veux-tu dire?

LE JEUNE SEWARD, *à part.*

O ciel!

LE VIEUX SEWARD.

Mes fils, écoutez moi:

Aimez-vous la patrie? aimez-vous votre roi?

MALCÔME.

Si nous l'aimons!

LE JEUNE SEWARD.

Quel doute!

LE VIEUX SEWARD.

Eh bien! ce prince auguste,
Qu'a long-temps opprimé le destin trop injuste,
Non, il n'a point péri par le fer criminel
Dont arma ses brigands le traître Magdonel.
Un bras, un autre bras, moins suspect, plus perfide,
A, parmi tant de coups, caché son parricide.
C'est lui qui sur son prince, en trompant tous les yeux....

MALCÔME, *l'interrompant.*

Nommez-moi l'assassin.

LE VIEUX SEWARD.

C'est Macbeth.

MALCÔME.

Lui!

LE JEUNE SEWARD.

Grands dieux!

LE VIEUX SEWARD, *à Malcôme.*

Le forfait est terrible, et j'en ai l'assurance;

Mais c'est à vous qu'est dû l'honneur de la vengeance.
Apprenez vos destins : vous n'êtes point mon fils ;
Le sceptre de l'Écosse en vos mains est remis ;
Vous tenez de Duncan le trône et la lumière.
Malcôme, c'est à vous de venger votre père.

MALCÔME.

Mon père !

LE VIEUX SEWARD.

Dans mes bras ses bras t'ont apporté ;
Il confia tes jours à mon obscurité.
Du poignard des Cador j'ai sauvé ton enfance.
Tu sais tout maintenant ; tu connois ta naissance,
Tu connois ton devoir, tu connois l'assassin ;
C'est au sang paternel à parler dans ton sein.

MALCÔME.

O dieux ! j'en crois à peine un récit qui m'éclaire ;
Je ne sais où je suis... parlez, que faut-il faire ?

LE VIEUX SEWARD.

Ton devoir est écrit dans cet affreux palais,
Sur ces murs indignés, souillés par les forfaits.
Venez, fils de Duncan ; voyez-vous ce portique
Qui se dérobe au loin sous cette voûte antique ?
C'est là, comblé d'honneurs, sous un dais fastueux,
Parmi les ris, les chants d'un festin somptueux,
Que votre père, assis, calme, sans défiance,

Promenant des regards pleins de reconnoissance,
Sur des fronts complaisants, ne lisoit tour-à-tour
Que zéle, que respect, que tendresse et qu'amour.
Mais voyez-vous aussi cette chambre homicide?
C'est là qu'accompagné de son hôte perfide,
De ce lâche assassin qui précédoit ses pas,
Il est entré la nuit pour trouver le trépas;
C'est là que ce vieillard, si facile à surprendre,
Crioit : « A moi Macbeth! Macbeth, viens me défendre! »
C'est là qu'en apparence alarmé sur son sort,
Ce monstre est accouru pour lui donner la mort!

MALCÔME.

J'immolerai Macbeth; je punirai son crime...
O ciel! je l'honorois; je l'ai cru magnanime!
Quoi, de sa propre main, sans pitié, sans effroi,
Massacrer, dans son lit, et son hôte, et son roi!
C'est ici, dans ces lieux, sous leur voûte sanglante,
Que l'hospitalité féroce et caressante,
Sous le fer qu'elle aiguise en flattant vous conduit,
Et cache à l'œil du jour le crime de la nuit!
J'ai peine à respirer dans ce séjour terrible.
Quel excès de noirceur! Le meurtre est donc possible?
Oh! de combien de coups je frapperai son sein!
On perce sans remords le cœur d'un assassin.
Faut-il donc être fils, pour punir un perfide?
Mais non; tout homme est né vengeur du parricide.
Je frémis! Ah! mon cœur revole épouvanté
Vers ces douces forêts où je fus apporté.

(*au vieux Seward.*)
C'est là qu'est ta retraite, elle doit m'être chère;
C'est toi, Seward, enfin, toi seul qui fus mon père.
Je n'ai point vu Duncan. Élevé dans ces bois,
J'ai vécu sous tes yeux, sous ton nom, sous tes lois;
Tu m'appelois ton fils: que je le sois encore!
Sauve-moi, par pitié, d'un palais que j'abhorre;
Adopte un orphelin qui se jette en tes bras.

LE VIEUX SEWARD.

O Salgar! ô mon fils!

MALCÔME.

Ah! ne nous quittons pas.

LE VIEUX SEWARD.

Ton amour m'attendrit, je ne puis m'en défendre;
Mais ton honneur te parle, il doit se faire entendre.
O le fils de mes rois! va, songe à tes aïeux;
Va, l'Écosse t'implore, elle a sur toi les yeux.
Le ciel sera pour nous; ta vertu l'intéresse.
Ces dieux qui vont t'armer soutiendront ta jeunesse.
Sois le vengeur d'un père.

MALCÔME.

Ah! Seward, tu vas voir
Si cette main balance à remplir son devoir!
Souvent tes yeux m'ont vu, près d'un antre sauvage,
Contre un monstre écumant exercer mon courage;

Quelquefois de si près j'osai m'en approcher,
Qu'au péril, en tremblant, tu courus m'arracher;
Un autre monstre ici va servir de victime.
Mais, lorsque dans son sang j'aurai lavé son crime,
Lorsque j'aurai vengé la nature et les rois,
Quitte envers mes devoirs, je renonce à mes droits.
Content d'être ton fils, de régner sur moi-même,
J'abdique avec plaisir et sceptre et diadème :
Je ne veux de mon père, en courant le venger,
Que le nom de son fils et l'honneur du danger.

LE JEUNE SEWARD, *à Malcôme.*

Mais songes-tu, Salgar, à ce que tu vas faire?
Sais-tu dans quel péril tu vas jeter mon père?
Au plus juste dessein le succès peut manquer;
Et c'est Macbeth enfin qu'il nous faut attaquer.
Si nos vœux sont trahis, cet assassin, je pense,
Aura quelque besoin de goûter sa vengeance;
Et s'il est un tourment qu'on n'ait pas éprouvé,
Macbeth, dans sa fureur, l'aura bientôt trouvé.
(*au vieux Seward son père.*)
Ainsi l'art des bourreaux, ainsi leurs mains impures,
T'arracheroient la vie au milieu des tortures!
J'entendrois tes soupirs et tes gémissements!

MALCÔME, *au vieux Seward.*

Non, tu ne mourras point au milieu des tourments.

LE VIEUX SEWARD.

A leur terrible aspect, crois-tu que je pâlisse?

Que je venge mon prince, et je vole au supplice.
Mais dans son sang encor vois ton père nager!

MALCÔME.

Je vois que tu péris, si j'ose le venger.

LE VIEUX SEWARD.

Ainsi tu méconnois les droits de ta naissance?

MALCÔME.

Je ne veux de grandeur que mon indépendance.

LE VIEUX SEWARD.

A ton sort éclatant penses-tu te cacher?

MALCÔME.

Dans ton asile obscur qui viendra me chercher?

LE VIEUX SEWARD.

Ah! connois des tyrans quelle est la vigilance;
Frémis de ta grandeur, frémis de ta naissance;
Plus un monstre nous craint, et plus on doit trembler.
Entre mes bras peut-être on viendroit t'immoler.
Le temps révèle tout; et si de la couronne
Le pouvoir, le respect, l'éclat ne t'environne,
Quel sera ton rempart, quel sera ton appui?

LE JEUNE SEWARD.

Les antres de nos bois sont-ils fermés pour lui?
Grace au ciel, la nature, en ces climats horribles,

Élève autour de nous des monts inaccessibles.
Pour qui vit sans desir il n'est point de malheur;
Et nos corps sont instruits à souffrir la douleur.
Que perdras-tu, Salgar, en perdant la couronne?
Des soucis éternels; l'effroi qui l'environne.
Envierois-tu, dis-moi, ces fragiles splendeurs?
Ah! plaignons les mortels condamnés aux grandeurs.
Je jure à tes genoux, et sous l'œil de mon père,
De te suivre en ami, de te chérir en frère.
Viens, et ne songeons plus, aux bords de nos torrents,
S'il existe un Macbeth, et s'il est des tyrans.

(*Il va pour sortir avec Malcôme.*)

LE VIEUX SEWARD, *à Malcôme.*

Dans ces tristes déserts quel sera ton partage?

MALCÔME.

D'y goûter tous les biens de l'homme encor sauvage.
Adieu, palais sanglant!

LE VIEUX SEWARD.

Malheureux, que dis-tu?

MALCÔME.

Je songe à te sauver.

LE VIEUX SEWARD.

Tu trahis la vertu.

MALCÔME, *au jeune Seward.*

Viens, mon frère, partons.

(*Ils vont pour sortir ensemble.*)

LE VIEUX SEWARD, *à Malcôme, en lui arrachant le poignard qu'il porte à son côté.*

Laisse-moi donc, perfide,
Ce fer qui demandoit un cœur plus intrépide!

MALCÔME.

Qu'allez-vous faire? ô ciel!

LE VIEUX SEWARD.

Quitte, quitte ces lieux;
L'aspect d'un fils ingrat blesseroit trop mes yeux.
Ton poignard m'est resté; j'en saurai faire usage.
Les ans n'ont point encore emporté mon courage.
Macbeth va revenir, il ne peut échapper;
J'observerai la place où mon bras doit frapper:
Fuyez, lâches, fuyez, contentez votre envie;
Je cherche le trépas, veillez sur votre vie.
Dans les tourments sans doute il me faudra périr,
Mais du moins en tombant je l'aurai vu mourir.
Ma perte, je le sais, ne vous touchera guères;
Ce n'est pas dans ce lieu qu'on regrette les pères.
Oubliez les bienfaits de ma longue amitié;
Sous le fer de Macbeth traînez-moi sans pitié.
Mes mains vous ont nourris dès l'âge le plus tendre,
Voilà, voilà le prix que je dois en attendre.
Mais je venge mon prince; après un coup si beau,
Tout Écossois de fleurs couvrira mon tombeau.
On dira quelque jour: « Macbeth étoit un traître;
« La nuit, dans Inverness, il massacra son maître:

« Mais Seward existoit, mais, dans un tel malheur,
« Du poignard de Malcôme il arma sa douleur;
« Il sauva son pays d'un tyran sanguinaire;
« Ce qu'un fils n'osa point, un sujet l'osa faire.
« A l'héritier d'Écosse il eut en vain recours;
« Ce fils dans les forêts courut cacher ses jours. »

MALCÔME, *éperdu.*

Mon père, écoutez-moi!

LE VIEUX SEWARD.

Je ne suis plus ton père.

MALCÔME.

Où suis-je? allons!... ô dieux!... la douleur... la colère...

LE VIEUX SEWARD.

Ton cœur enfin s'émeut; je vois tes pleurs couler.

MALCÔME, *se jetant dans ses bras.*

Ah! je crois que c'est toi que l'on vient d'immoler.

LE VIEUX SEWARD, *lui rendant son poignard.*

Tiens, reprends ton poignard! Et vous, dieux, qui d'avance
Avez si près du crime amené la vengeance,
Vous qui la suscitez, vous qui veillez sur nous,
Consacrez nos poignards et dirigez nos coups.

A peine Seward achéve-t-il ces mots, qu'il est désarmé. On l'arrête, ainsi que son fils et le

prince Malcôme. Ces deux derniers sont conduits à la tour du château. Seward, chargé de chaînes, est jeté dans un cachot séparé. C'est Frédégonde qui a ordonné cette mesure, d'après le bruit qui commence à se répandre qu'il existe un héritier légitime du trône, sous le nom supposé de Salgar. Ce bruit parvient aux oreilles de Macbeth, dont le trouble s'en accroît. Il exprime ses remords à Frédégonde, qui cherche à le calmer. Parmi les avantages du rang suprême, elle lui fait entrevoir, avec beaucoup d'art et de perfidie, le plaisir de pouvoir faire des heureux, de recueillir les bénédictions de tout un peuple, et parvient ainsi à lui procurer quelques moments de tranquillité.

Cependant les nobles et les montagnards viennent le saluer roi d'Écosse, et lui prêter serment de fidélité. Il jure de son côté de vouer ses jours au bonheur de ses sujets, à l'exemple du prince auquel il succède. Il veut parler de la mort déplorable de ce prince ; mais tout à coup son trouble renaît ; il croit voir le spectre de Duncan, et lui adresse en tremblant la parole. Loclin, l'un des montagnards, profitant du désordre de Macbeth, lui demande alors la liberté de Seward et de ses deux fils. Dans un premier mouvement, il donne l'ordre d'aller les tirer de

prison, mais la réflexion, et quelques mots que lui adresse Frédégonde lui font rétracter cet ordre. Loclin profitant de l'irrésolution où il le voit éclate en reproches contre lui, et va même jusqu'à le menacer. Macbeth, furieux, commande à ses gardes de se saisir du rebelle; mais Loclin invoque les secours des autres montagnards, qui, prenant son parti, le reçoivent au milieu d'eux, et vont tout disposer pour briser les fers de Seward. Pendant que Macbeth se prépare à se venger, on vient lui apprendre que les révoltés sont maîtres de la tour; qu'ils ont délivré les deux fils de Seward; que le plus jeune déclare hautement qu'il est le prince Malcôme; qu'un billet, dont Seward est dépositaire, prouve sa naissance et ses droits au trône d'Écosse; et qu'enfin c'est Macbeth qui a massacré son père. Transporté de rage, Macbeth se fait aussitôt amener Seward chargé de chaînes, pour l'immoler de sa propre main. La scène où M. Ducis met en présence ces deux personnages me paroît digne d'être conservée.

Macbeth est assis sur son trône; le vieux Seward est amené devant lui chargé de fers.

MACBETH.

Vieillard, avance.

Eh bien ! de ton cachot la nuit et le silence,
Ces chaînes, ce pouvoir qui me répond de toi,
T'ont-ils fait pressentir l'accueil que je te doi ?
Que t'ont-ils révélé ?

LE VIEUX SEWARD.

Qu'aux mains de l'innocence
Les fers les plus pesants sont moins lourds qu'on ne pense,
Et qu'au fond de son cœur elle trouve une paix,
Que le coupable heureux ne rencontra jamais.

MACBETH.

Le billet de Duncan, rends-le... tu dois m'entendre !

LE VIEUX SEWARD.

Je périrai cent fois plutôt que de le rendre.

MACBETH, *s'élançant sur lui, un poignard à la main.*

Tombe à l'instant !

(*Le vieux Seward, découvrant tout-à-coup l'écharpe qui l'enveloppe, se présente d'un air tranquille au poignard de Macbeth.*)

MACBETH, *reculant avec horreur.*

O ciel ! un voile teint de sang !
Quelle écharpe effroyable environne ton flanc ?

LE VIEUX SEWARD.

Ose y porter les yeux ! vois-la dégoutter, traître,
Du meurtre de Duncan, de ton roi, de ton maître !

Faut-il la détacher, l'étendre sous tes yeux?
Attends, attends, barbare.

MACBETH, *cherchant à fuir.*

Arrête!... où suis-je!... ô dieux!...

LE VIEUX SEWARD, *l'arrêtant d'un air d'autorité, et le jetant dans son fauteuil.*

Tu n'échapperas pas; demeure ici, perfide!

(*Macbeth, accablé, laisse tomber sa main encore armée du poignard.*)

Laisse, laisse tomber ce poignard parricide.
Il est pesant, Macbeth; qu'en ferois-tu, dis-moi?
Ton crime ici t'enchaîne, et me repond de toi.
Duncan, Duncan t'assiège; et s'il faut que tu sortes,
Son ombre inexorable est par-tout à tes portes.
Connois-tu cette chambre où son sang furieux
Ne s'attiédira point qu'il n'ait armé les dieux?
Viens voir, viens voir ce lit, où, lui cachant tes piéges,
Ta fureur l'immola sous tes coups sacriléges;
Ce lit qu'au moins mes yeux ont pu baigner de pleurs,
Ce lit où...

MACBETH, *l'implorant.*

Grace! grace!

LE VIEUX SEWARD.

O regrets! ô douleurs!
O le meilleur des rois! le plus grand! le plus rare!

Qu'en as-tu fait?

MACBETH.

O dieux!

LE VIEUX SEWARD.

Rends-moi Duncan, barbare!
Oui, je n'en doute pas, oui, ton bras agité
Est de son propre ouvrage encore épouvanté.
Tu n'étois point formé d'une trempe assez dure;
Tu n'as pu dans ton ame étouffer la nature;
Tu n'en peux effacer les respectables traits,
Que la bonté des dieux y grava pour jamais.
Mais puisqu'ils t'ont fait roi, mais puisque la couronne
Consacre au même instant l'attentat qui la donne,
Prends, prends le sceptre en main, si tu l'oses tenir;
Je te dois abhorrer, et non pas te punir.

MACBETH.

Malheureux!

LE VIEUX SEWARD.

Oui, tu l'es, oui, troublé par ton crime
Tu voudrois, mais en vain, ranimer ta victime.
Tu voudrois, dans la poudre, à ses ordres soumis,
Ramper au pied du trône où ton forfait t'a mis.
Mais non, je ne crois pas que le remords te touche;
Mon trépas est écrit dans ton regard farouche:
Troublé pour un moment, je vois avec horreur

Que ton œil plus terrible a repris sa fureur.
Dans les cœurs dégradés la nature est éteinte.

(*Lui présentant le billet de Duncan, qui constate les droits de Malcôme à la couronne.*)

Tiens, voilà le billet que desiroit ta crainte.

(*Macbeth s'en saisit et le cache.*)

Je ne me défends plus. Eh! mes jours malheureux
Valent-ils qu'un instant je m'occupe encor d'eux!
Macbeth, de quatre fils ces rochers m'ont vu père;
Trois sont morts en soldats, emportés par la guerre;
Il m'en reste encore un, un seul! Que ton poignard
Jette à tes pieds ce fils, et Malcôme, et Seward.
Mon souverain n'est plus, immole-moi, perfide!
Arrache de mes flancs ce voile encore humide,
Cette écharpe fumante, où son sang négligé,
M'accuse, en s'indignant, de n'être point vengé.
C'est la mort que je veux; c'est la mort que j'envie:
Cruel, rends-moi mon prince, ou m'arrache la vie!

MACBETH, *à part.*

Comme il aimoit son roi!

LE VIEUX SEWARD.

Je t'entends soupirer.
Le remords dans ton sein peut-il encore entrer?
Le remords sur Macbeth auroit-il quelque empire?

MACBETH, *à part.*

O crime! ô désespoir!

LE VIEUX SEWARD.

Tu pleures?

MACBETH, *dans le plus affreux accablement.*

Non, j'expire.

LE VIEUX SEWARD, *le contemplant avec une fureur mêlée de joie.*

O Duncan, sois vengé! S'il t'a ravi le jour;
Sous les coups du remords il expire à son tour.

MACBETH.

Seward, pour me punir, fais des vœux pour ma vie.
Conçois (si tu le peux) tout ce qu'en leur furie
Ont jamais inventé les plus cruels tyrans,
Tu ne concevras pas l'horreur de mes tourments.
Il faut pour les sentir avoir été moi-même.
Vois à quel prix, Seward, j'acquiers un diadème;
Et si ta bouche un jour peut conter mes forfaits,
Quand les mortels tremblants viendront dans ce palais,
Dis à l'Écosse en deuil qu'égaré par ma rage,
Toujours près du transport, et jamais du courage,
Troublé par mes terreurs, n'entendant près de moi
Que ces mots répétés, *Il a tué son roi*,
Tremblant, désespéré, voulant prendre la fuite,
Pressé du spectre affreux qui s'attache à ma suite,
Loin du berceau d'un fils précipitant mes pas,
N'osant plus ni le voir, ni le prendre en mes bras,
J'ai souffert des tourments dont la rigueur extrême,

Si Duncan les eût vus, l'eût attendri lui-même.
Qu'ai-je fait? Misérable! O mânes de mon roi!
Spectre persécuteur, éloignez-vous de moi!

(*égaré, et regardant ses mains.*)

Oui, voilà de son sang la tache encor fumante;
Il reparoît toujours sur ma main dégouttante.

(*regardant autour de lui avec terreur.*)

Fuyons, dérobons-nous!... Mais par où m'échapper?
(*courant sur la scène, comme s'il entendoit du bruit.*)
On s'empresse, on accourt; quel bruit vient me frapper?

(*s'arrêtant tout-à-coup.*)

Qui vient ici?

LE VIEUX SEWARD.

Personne.

MACBETH, *se hâtant d'effacer les marques de sang qu'il voit sur ses mains.*

O supplice! ô prodiges!
Je ne puis de sa mort effacer les vestiges;
Du sang! toujours du sang!

LE VIEUX SEWARD.

Celui qui l'a versé
Doit attendre long-temps pour le voir effacé.

MACBETH, *en tremblant.*

Le sera-t-il?

LE VIEUX SEWARD.

Jamais.

MACBETH, *retombant dans son fauteuil.*

Ah! mes genoux fléchissent.
De ténèbres par-tout ces voûtes se remplissent;
Tout fuit, tout se dérobe à mes regards troublés.

LE VIEUX SEWARD.

Des ombres de la mort ses yeux semblent voilés.

MACBETH, *regardant le ciel avec étonnement.*

Quoi! le jour ne luit point; quoi! cette nuit obscure...
(*avec une terreur naïve.*)
Les dieux pour moi, peut-être, ont changé la nature.

LE VIEUX SEWARD, *le contemplant.*

Quels tourments!

MACBETH, *vivement.*

Qui me parle?

LE VIEUX SEWARD.

Ah! je plains tes douleurs.

MACBETH.

O si les dieux du moins s'apaisoient par des pleurs!

LE VIEUX SEWARD.

Peut-être.

MACBETH.

Cette écharpe, objet de mes alarmes,
O laisse-moi, Seward, la baigner de mes larmes!

LE VIEUX SEWARD, *couvrant l'écharpe avec son manteau.*

Tu ne la verras plus.

MACBETH, *se jetant aux pieds de Seward.*

Penses-tu que jamais,
A force de remords, j'efface mes forfaits?

LE VIEUX SEWARD, *avec pitié.*

Léve-toi.

MACBETH, *toujours aux genoux de Seward.*

Non, Seward, voici ma dernière heure.

LE VIEUX SEWARD, *avec une pitié plus marquée.*

Quoi! ce n'est plus Duncan, c'est Macbeth que je pleure.
(*le relevant.*)
Léve-toi, malheureux!

MACBETH, *avec surprise et horreur.*

Je me revois! ô dieux!

LE VIEUX SEWARD, *avec dignité.*

Éléve encor, Macbeth, tes regards vers les cieux:
Leur courroux est borné, leur clémence est extrême;
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

Va, tout n'est pas perdu, puisque, dans tes douleurs,
Ils t'ont fait retrouver des sanglots et des pleurs ;
De leur pitié pour toi tes remords sont le gage:
Macbeth, malgré son crime, est encor leur ouvrage.
L'homme est donc né bien grand! ou qui donc étois-tu,
Puisque après ton forfait tu reprends ta vertu?
Crois-moi, pour la sentir ton ame est encor faite.

MAÇBETH, *tenant les yeux baissés.*

On ne la reprend pas, Seward; on la regrette.
N'avilis point son nom; quand j'ai pu la trahir,
Il ne me reste plus qu'un tardif repentir.
Tu jugeras bientôt, Seward, s'il est sincère:
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il me faut faire.
Adieu, Seward!

LE VIEUX SEWARD.

Adieu!

Il paroît, d'après la lettre de M. Ducis que j'ai citée plus haut, que la terrible impression que produisit cette scène, détermina le succès de l'ouvrage à la première représentation.

Tandis que Macbeth, oubliant les dangers qui l'entourent, cherche, à force de remords, à recouvrer sa vertu, Frédégonde, à la tête des nobles écossois et de tous les partisans de son époux qu'elle a pu réunir, marche contre les montagnards, et les défait complétement. Le

fils de Duncan et celui de Seward sont tombés entre ses mains. Elle rentre en triomphe au palais, faisant marcher devant elle le jeune prince Malcôme enchaîné. Au moment où, dans un transport de fureur, elle lève le glaive pour le frapper, Macbeth paroît, arrête le bras de son épouse, et s'incline devant la victime qu'elle alloit immoler; puis, montrant le prince aux soldats, il le proclame, le fait reconnoître roi d'Écosse, s'avoue coupable du meurtre de Duncan, et l'expie en se frappant lui-même aux pieds du jeune roi.

La tragédie de *Phædor et Wladamir,* ou *la Famille de Sibérie,* n'offre aucun morceau comparable aux deux scènes que je viens de citer.

Après avoir retracé dans *Abufar, ou la Famille arabe,* avec une grande fidélité de couleurs, la paix et l'innocence des mœurs patriarcales dans l'Arabie, en opposant à ce tableau les violents transports d'un amour qui semble d'abord incestueux, et qui finit par ne rien offrir que de légitime, il paroît que M. Ducis, encouragé par ce succès, voulut tenter un autre tableau, qui fît comme le pendant d'*Abufar,* et dont il imagina de placer la scène sous le ciel glacé du nord, et au milieu des déserts de la Sibérie. Cette tentative fut moins heureuse que la première. L'ana-

lyse de ce sujet romanesque servira peut-être à expliquer, sans toutefois la justifier complètement, l'excessive rigueur avec laquelle le public accueillit l'ouvrage.

Romanof, ancien général des armées russes, et Clodoskir, ancien ministre de l'empire de Russie, se sont réfugiés en Sibérie, pour échapper au ressentiment d'Orox, ministre favori, qui, peu content de les avoir fait disgracier, veut encore attenter à leur vie. Romanof a deux fils, Phœdor et Wladamir; Clodoskir est père d'une jeune fille qui se nomme Ozéphine. L'un et l'autre jugeant bien que, s'ils venoient à être découverts et saisis dans leur retraite, tout seroit à craindre pour eux et leurs enfants, ont pris soins de cacher à tout le monde la naissance de ces derniers et de la leur cacher à eux-mêmes. Phœdor, Wladamir, et Ozéphine, quoique vivant auprès de Romanof et de Clodoskir, passent pour orphelins. La principale occupation de Phœdor est la chasse des animaux sauvages; Wladamir est pasteur; Ozéphine conduit aussi un troupeau de rennes. Les deux frères brûlent en secret pour elle. Wladamir est celui qu'elle préfère, mais il ignore son bonheur. Cependant la tendresse fraternelle règne entre eux, au même degré que l'amour pour Ozéphine. Ils se

sont juré une éternelle union, sous l'ombrage d'un chêne qu'ils ont pris à témoin de leur serment. C'est pour eux *l'arbre de l'amitié*.

Une circonstance imprévue fait éclater les sentiments de Phœdor pour la fille de Clodoskir. Ozéphine, poursuivant sur un lac glacé un de ses rennes qui s'est détaché du troupeau, voit tout-à-coup la glace s'entr'ouvrir autour d'elle. Elle n'est plus portée que par un glaçon flottant; elle va périr, quand Phœdor, qui l'aperçoit de loin, s'élance rapidement dans le lac, arrive jusqu'à elle à travers mille dangers, et parvient à la sauver. C'est alors que son amour se déclare; il demande la main d'Ozéphine; on prépare leur hymen; quel coup pour le cœur de Wladamir! il chérit son frère, mais pourra-t-il voir son amante unie à un autre que lui? Il veut un moment se dérober à ce spectacle, en quittant pour jamais la contrée; voici le monologue où il exprime cette résolution.

C'est la première scène du second acte.

WLADAMIR, *seul*.

Le sort qui m'attendoit est-il assez barbare?
Leur amour est certain, leur hymen se prépare!
Quoi! j'ai contraint mon cœur; et, sans me déclarer,
Je verrois cet hymen qui va le déchirer!

Déja de leur bonheur l'aspect me désespère;
Et ce bonheur pourtant est celui de mon frère!
Sous quel profond silence il m'a caché ses feux!
Sans doute qu'en secret, ô rival trop heureux,
Ozéphine t'aimoit! et moi, craintif, fidèle,
Voilant mes tristes feux, je périssois pour elle.
Tout espoir est détruit! Cherchons d'autres climats,
Où je trouve la mort au milieu des combats.
Pour qui perd le bonheur qu'a-t-elle de terrible?
Oui, fuyons ce climat rigoureux, mais paisible,
Où je vis Ozéphine; où, tremblant à sa voix,
Mon cœur sentit l'amour pour la première fois.
Mais cachons, en partant, l'ardeur qui me dévore;
Mon rival me plaindroit; que mon rival l'ignore.
Ozéphine à sa flamme est acquise aujourd'hui;
Il a sauvé ses jours, que ses jours soient à lui.

(*en regardant le jeune chêne.*)

Et toi, de nos forêts enfant jeune et robuste,
Signe, témoin, garant du nœud le plus auguste,
Arbre de l'amitié, ce trésor des humains,
Que deux frères jumeaux ont planté de leurs mains,
Couvre de tes rameaux deux amants que j'adore;
Pour voir long-temps leurs feux, ah! crois long-temps encore;
Rappelle quelquefois ma mémoire en ce lieu.
Et reçois, quand je pars, mon éternel adieu!
Allons, séparons-nous. Elle approche; ah! je tremble.

SCÈNE DEUXIÈME.

OZÉPHINE.

Nous pouvons donc nous voir, et vivre encore ensemble!
C'est le ciel, Wladamir, qui, veillant sur mes jours...

WLADAMIR.

A du bras de mon frère emprunté le secours.
C'est lui qu'il a choisi; vous êtes sa conquête;
Votre hymen...

OZÉPHINE.

Qui vous dit que mon hymen s'apprête?

WLADAMIR.

Cet hymen pourroit-il vous déplaire aujourd'hui?
Votre cœur dès long-temps s'intéressoit pour lui.

OZÉPHINE, *à part.*

Mon cœur.... dieux! que dit-il?

WLADAMIR.

L'amour, cachant sa flamme,
S'avance inaperçu, se glisse dans notre ame.

OZÉPHINE.

Il est vrai.

WLADAMIR.

Cet amour, l'ame de nos travaux,
Prête à nos cœurs sa vie, et son charme à nos maux.

C'est par lui que Phœdor vous contemploit absente;
C'est pour vous qu'il domptoit d'une main si puissante
Les monstres des forêts et les monstres des eaux.
Et moi, simple pasteur, veillant sur des troupeaux,
Je vous voyois au loin errer avec nos rennes.
Le voilà ce rocher d'où mon œil, dans ces plaines,
Voloit sur votre trace, où je tremblois, hélas!
Qu'un perfide glaçon ne vînt trahir vos pas;
Ou que d'un sol tranchant l'inégale rudesse
De vos pieds délicats n'offensât la mollesse.
C'est là, pour vous l'offrir, qu'en l'appelant tout bas,
J'allois cueillir la fleur qui perce nos frimas;
Par mon souffle et mes vœux je la pressois d'éclore.
Qu'ils m'étoient chers ces lieux où je vous parle encore!
Où, pour vous voir toujours, pour vivre près de vous,
J'ai d'un humble pasteur choisi l'emploi si doux!
C'est là que du bonheur j'ai fait l'apprentissage.
Les songes de la nuit me rendoient votre image;
Le jour, en renaissant, me trouvoit sur vos pas;
Je ne respirois plus où vous n'existiez pas;
Je poursuivois par-tout votre trace perdue.
Cessois-je de vous voir? dans la vaste étendue
Tout me sembloit flétri, muet, inanimé:
L'univers d'un amant est dans l'objet aimé.
O! combien j'ai caché ce secret dans mon ame!
Libre aux bords des torrents confidents de ma flamme,
Je la disois aux flots, aux nuages, aux cieux;
Aux vents fougueux du nord, aux pins silencieux.
Sans oser de nos noms charger leurs troncs funèbres,

C'est là qu'en soupirant je cherchois leurs ténèbres;
Là que j'allois pleurer vers le déclin du jour.
J'ai même consacré l'un d'entre eux à l'amour;
Et pourtant, je n'ai point, à l'amitié fidèle,
Moins chéri l'arbre heureux qui croît et vit pour elle;
Oui, j'atteste le ciel...

SCÈNE TROISIÈME.

WLADAMIR, OZÉPHINE, PHOEDOR,

PHOEDOR, *à part.*

O moment fortuné!

(*haut.*)

Mais, mon cher Wladamir, tu parois étonné.
Oui, j'ai sauvé sa vie; et, si sa main est prête,
L'hymen va, sous tes yeux, me livrer ma conquête.
Mais quel tendre intérêt animoit vos discours?

OZÉPHINE.

Ah! l'amitié tous trois nous doit unir toujours.

PHOEDOR.

Qu'il est doux, au moment d'épouser ce qu'on aime,
De se dire : Elle est libre, et se donne elle-même!

(*à Ozéphine.*)

C'est notre premier bien, notre cœur est à nous.
Je vous aime, Ozéphine, et ne suis point jaloux!
Mais si d'un autre objet déja préoccupée...

Que dis-je?... Hélas! à peine à la mort échappée...
Laissons le temps calmer vos sens encor surpris;
Usez de tous vos droits; rappelez vos esprits;
A qui sut vous toucher, donnez la préférence.
Si j'ai sauvé vos jours, que la reconnoissance
Ne vienne point sur-tout solliciter pour moi.
Selon votre penchant, engagez votre foi;
Ne craignez ni transport, ni dépit inutile;
J'attendrai votre choix avec un cœur tranquille.
Vous êtes libre; adieu!

(*Il sort.*)

WLADAMIR.

Libre!... O ciel! l'êtes-vous!

OZÉPHINE.

Ah! qu'a-t-il dit? choisir!

WLADAMIR.

Si c'étoit entre nous,
Il faudroit tôt ou tard rompre votre silence.

OZÉPHINE.

Heureux le cœur fidéle à son indifférence!

WLADAMIR.

Son bonheur n'est qu'un calme.

OZÉPHINE.

Il n'a point de tourments.

WLADAMIR.

Ce calme vous plaît-il?

OZÉPHINE.

Hélas!

WLADAMIR.

De deux amants
Vous pouvez, d'un seul mot, régler la destinée.

OZÉPHINE.

D'avance quelquefois notre ame est enchaînée:
Ne l'avez-vous pas dit?

WLADAMIR.

Oui.

OZÉPHINE.

C'est en se donnant
Que le cœur doit sur-tout consulter son penchant.

WLADAMIR.

Et le vôtre, Ozéphine, est en votre puissance.

OZÉPHINE.

Il connoît le devoir de la reconnoissance.

WLADAMIR.

N'osez-vous dire enfin à qui vous l'accordez?

OZÉPHINE.

Quoi! c'est vous, Wladamir, qui me le demandez!

WLADAMIR.

J'aspire à l'obtenir, mais je n'ose y prétendre.
Mon frère a tant de droits!...

OZÉPHINE.

N'avez-vous pu comprendre
Que mon cœur, Wladamir, dans tout cet entretien,
Écoutant votre amour, a mal caché le sien?

WLADAMIR.

L'aurois-je pu prévoir? Est-il vrai qu'à mon frère
La charmante Ozéphine en secret me préfère?
L'aveu de son amour s'adresse-t-il à moi?
Vous vivez par Phœdor!

OZÉPHINE.

Oui, mais je vis pour toi...
Ma flamme m'a trahie... O charme involontaire!
Oui, j'aime, mais toi seul; toi seul as su me plaire!
Ce n'est pas d'aujourd'hui, je le sens par mes feux,
Qu'un penchant mutuel nous entraînoit tous deux.
Crois-tu que ton amante eût tant de peine à lire
Dans ce bonheur secret que tu viens de décrire?
Elle a tout observé: va, cet empressement
Qui marquoit tous mes pas des pas de mon amant;

Pour nos heureux vieillards ta piété touchante;
Ces soins, ces doux travaux d'une vie innocente;
Ce départ du matin; nos troupeaux par ta voix
Rappelés sur mes pas, mal comptés quelquefois;
Ce besoin de nous voir; ces tendresses, ces craintes,
Dont je crois même encore éprouver les atteintes;
Ces plaisirs de deux cœurs l'un à l'autre attachés,
Toujours si bien sentis, toujours si bien cachés:
Je me souviens de tout, l'amour sut m'en instruire;
Tout ce qu'il t'inspiroit, tout ce qu'il t'a fait dire,
Va, je l'ai recueilli; va, je n'ai rien perdu;
Tu n'avois point parlé, j'avois tout entendu.
Mon choix, mon choix est fait!

WLADAMIR.

O comment le comprendre,
Cet excès de bonheur qui vient de me surprendre!
Quel attrait, quels rapports, ou quels destins heureux,
Avoient uni nos cœurs par d'invisibles nœuds!
Cependant, aux transports de ma vive alégresse,
Le malheur de mon frère a mêlé la tristesse.
Lorsqu'il venoit pour toi d'annoncer son amour,
Devois-je, hélas! du mien te parler à mon tour?
Je fuyois, je cherchois une terre inconnue;
J'allois, désespéré, mourir loin de ta vue;
J'emportois mon secret à moi seul confié;
Tu n'as fait que paroître, et j'ai tout oublié.
O Phœdor! ô mon frère! ami cher, ami rare,
Faut-il?...

OZÉPHINE.

Me crois-tu donc insensible et barbare?
Penses-tu que mon cœur ne me répète pas
Qu'il me vient à l'instant d'arracher au trépas?
Oui, d'une sœur pour lui je ressens la tendresse;
J'admire avec transport sa fierté, sa jeunesse,
Votre noble amitié, son courage, sa foi.
Mais, en te ressemblant, hélas! il n'est pas toi.
Oui, je suis une ingrate, et je dois le paroître;
Mais je le suis pour toi, mais je gémis de l'être.

Cependant Phœdor, s'apercevant qu'Ozéphine ne répond point à sa tendresse, se livre à tous les transports de la jalousie. Il ignore encore quel est son rival, car Ozéphine et Wladamir sont convenus de lui cacher leur amour. Ses soupçons ne laissent pas de se porter un moment sur son frère. Interrogé par lui, Wladamir évite de les confirmer; et le malheureux amant s'accuse bientôt lui-même de l'injustice de ses soupçons. Ozéphine alors, rougissant de l'erreur de celui qui, pour la sauver, a si généreusement exposé ses jours, lui déclare qu'il trouvera toujours en elle l'affection d'une amie, d'une sœur, mais jamais la tendresse d'une amante. Phœdor s'abandonne au plus violent désespoir, jusqu'à faire craindre pour sa

vie. Wladamir, vivement frappé de la douleur de son frère, mais trop épris pour renoncer à Ozéphine, est en proie aux plus cruelles agitations. Dans son trouble, il s'est éloigné plus que de coutume du lieu que sa famille habite. Égaré dans un désert, il aperçoit une femme sur laquelle vient de se précipiter un ours. Il vole à son secours, attaque la bête féroce et la tue; mais, pendant la lutte, le sang de l'animal furieux a rejailli sur ses vêtements qui, emportés au loin par le vent, vont tomber entre les mains d'un vieillard dont il est connu. En un instant, le bruit de sa mort se répand de tous côtés. Ozéphine, qui ne tarde point à en être informée, va porter son désespoir dans un couvent voisin, où les religieux de l'ordre hospitalier de Saint-Basile se dévouent au soin de secourir les malheureux. Elle y trouve l'amant qu'elle venoit y pleurer. Phœdor, qui croit aussi avoir à regretter un frère chéri, se dirige également vers le même monastère. Quelle n'est point sa joie, en y revoyant Wladamir! C'est alors que les deux frères et Ozéphine apprennent le secret de leur naissance. Un ordre du souverain rappelle leurs pères à la cour de Russie. L'amour d'Ozéphine et de Wladamir cesse d'être un mystère pour Phœdor, qui, dans un

premier mouvement de fureur, veut immoler son frère. Mais, revenu bientôt à des sentiments plus généreux, il saisit les mains des deux amants, les unit dans les siennes, fait des vœux pour leur bonheur, et va se percer du même glaive dont il avoit menacé Wladamir, quand sa famille entière se jette sur lui et parvient à le désarmer.

Laissons de côté, Monsieur, les défauts de ce plan romanesque. On voit du premier coup d'œil tout ce que cette fable renferme d'invraisemblances. Le poëte ne fut point *soutenu* par *l'extraordinaire* qui domine *dans les situations*. Il ne retrouve même quelque partie de son talent que dans le petit nombre de scènes où les situations sont simples, et les sentiments naturels: encore s'y mêle-t-il une teinte pastorale trop marquée peut-être pour la tragédie; mais du moins sa muse lui inspire alors quelques accents vrais et touchants.

C'est M. Ducis lui-même qui, lorsqu'il fut question d'imprimer son théâtre, ne voulut point que cette pièce y figurât. *Laissons-la dormir*, me dit-il, *dans le même caveau qu'Amélise. Amélise* étoit le titre de sa première tragédie qui, comme on sait, n'avoit point réussi.

En revenant de la représentation de *Phœdor*

et Wladamir, il disoit à son neveu le peintre, qui lui donnoit le bras pour le ramener chez lui : *Que veux-tu, mon ami? Il vaut mieux avoir fait une méchante pièce qu'une mauvaise action.* Et la rigueur avec laquelle il venoit d'être jugé ne lui arracha pas une seule plainte.

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE HUITIÈME.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que si M. Ducis n'avoit composé ni *Hamlet*, ni *Roméo*, ni *Œdipe chez Admète*, ni les autres tragédies qui ont illustré son nom, le succès des poésies dont se compose le troisième volume de ses œuvres eût été beaucoup plus éclatant, et qu'à ce titre seul il eût pu être considéré comme un poëte aussi varié que naturel, aussi énergique que tendre et passionné? Mais ses tragédies sont la partie dominante de sa gloire. Ses autres titres littéraires sont venus se confondre et se perdre, pour ainsi dire, dans l'éclat de ses succès dramatiques; et, malgré le talent très original qui distingue ses épîtres et ses poésies légères, il étoit tout simple qu'on ne les considérât que comme les jeux d'un esprit aimable et un peu rêveur, comme les amusements d'un vieillard solitaire; car ce n'est en effet qu'à l'âge d'environ soixante ans qu'il sentit se développer en lui sa plus grande aptitude pour ce genre de poésie.

M. Ducis, au reste, ne fut précoce en rien. Il

avoit presque atteint la maturité de l'âge, sans que son talent se fût révélé ni au public, ni à lui-même, par aucune production qui méritât d'être remarquée. J'ai entre les mains des vers de lui composés à l'âge de trente et trente-deux ans, notamment le manuscrit d'*Amélise*, sa première tragédie : on diroit les essais d'un jeune homme qui vient d'achever ses premières études, et qui a lu Corneille avec un sentiment de prédilection.

Ce n'est qu'à trente-six ans qu'il donna *Hamlet*, et ce n'est qu'à l'âge où l'imagination s'affoiblit souvent chez les autres hommes qu'il découvrit, et sut mettre en œuvre toutes les ressources de la sienne pour un genre de poésies étranger au théâtre. Il n'imita personne dans ce genre : Boileau, qu'il appelle *son exemple et son maître*[1], n'y fut assurément pas son modèle. Il n'en étudia, n'en consulta aucun, pour composer ses épîtres. Il n'avoit plus alors devant les yeux ce grand fantôme de Shakespeare, qui peut sans doute égarer le goût et fasciner le jugement, mais qui, du moins, nourrit et enflamme l'imagination : enfin, dans ce genre de composition, il est plus *lui-même* que par-tout ailleurs,

[1] *Épître à M. Andrieux.*

et, sous ce rapport du moins, cette partie de ses ouvrages mérite de fixer un moment notre attention.

Ce qui me frappe avant tout, c'est la prodigieuse diversité des sentiments, des idées, des couleurs, des images que le poëte emploie, toujours sans effort comme sans prétention. La grace chez lui succède à l'énergie; la naïveté, à la profondeur l'éclat, à la simplicité. Plus d'une fois, en le lisant, j'ai cru lire Corneille dans ses poésies légères; souvent aussi, j'aurois cru lire Horace, si la philosophie chrétienne qui domine chez M. Ducis ne venoit détruire l'idée d'un rapprochement complet. Ailleurs ses vers ont quelque chose de la prose de Bossuet: quand il aborde ces formidables sujets de *mort*, de *néant*, d'*éternité*, c'est presque le même ton, le même mouvement; et, ce qui fortifie l'illusion, c'est qu'il cache alors, comme à dessein, l'élévation des idées sous la familiarité des paroles. Plus rarement, quelques traits jetés au hasard rappellent l'âcreté mordante de Juvénal, ou la sombre profondeur de Tacite. Souvent enfin les souvenirs de son enfance et de son jeune âge le ramènent vers les images, ou plutôt vers les chimères de la vie pastorale; et, si je ne me trompe, il s'ex-

hale alors de ses vers un parfum d'antiquité, qui nous fait un moment songer aux poëtes bucoliques de l'ancienne Rome.

J'ai dit que M. Ducis ne s'étoit étudié à imiter aucun des grands écrivains que notre admiration a consacrés comme modèles; mais il avoit l'habitude de relire certains livres, toujours les mêmes; et de ces lectures fécondées par la méditation se formoit dans son esprit je ne sais quelle substance qu'il savoit s'approprier, et qui, lorsqu'il écrivoit, donnoit une couleur dominante à ses pensées. Ses lectures habituelles étoient la Bible, Plutarque, Homère, Milton, le Dante, Tacite, Horace, Virgile, Montaigne, Bossuet, La Bruyère, et La Fontaine. Il n'est pas un de ces livres dont on ne puisse, avec quelque attention, retrouver dans ses vers une espèce de reflet plus ou moins sensible; mais, de tous nos grands écrivains, celui qu'il avoit le plus relu, qu'il aimoit le mieux, qu'il avoit le plus médité dans la retraite, avec lequel il avoit le plus causé dans ses promenades solitaires, c'étoit La Fontaine. Je le répète, il ne se l'étoit point proposé pour modèle. On chercheroit vainement dans ses poésies, un vers, peut-être un hémistiche, où l'imitation soit évidente; mais, dans plusieurs passages, on croiroit lire

l'immortel fabuliste. On y retrouve son allure franche et naïve, son abandon plein de charmes, sa sensibilité pénétrante, sa rêverie doucement contagieuse. Cette heureuse illusion dure souvent pendant quinze ou vingt vers, et se prolonge même au-delà. J'en citerai pour exemple l'*envoi* qui est à la suite du petit poëme de *la Côte des deux amants,* envoi qui contient une centaine de vers.

N'hésitons point, Monsieur, à aborder tout de suite le côté défectueux du talent de M. Ducis, dans celles de ses productions qui n'appartiennent point au théâtre. Convenons que plusieurs de ses épîtres manquent d'ordre; que le but qu'il s'y propose n'est pas toujours indiqué nettement; que, lorsqu'il l'est, le poëte s'en écarte quelquefois par des digressions qui l'égarent; que le fil qui lie ses idées n'est pas toujours aperçu; qu'il se rompt souvent sous sa main, sans qu'il prenne la peine de le renouer. Avouons, comme il le disoit lui-même avec tant de bonne foi, que quand il prend la plume *il ne sait pas tous les chemins par où il doit passer;* qu'il y a des landes à traverser pour arriver aux endroits qui enlèvent le plus vivement nos suffrages; que c'est presque toujours ce talent inégal qui s'élève et tombe pour se relever et retomber

encore; enfin qu'il ne consultoit guère que cette *poétique de la nature* dont nous avons déja parlé, et qui paroît n'avoir d'autre effet que de livrer celui qu'elle inspire aux mouvements de son instinct et aux caprices de son imagination.

On sent qu'avec de pareilles concessions nous n'avons pas le droit d'admirer en lui les beautés de l'ensemble; mais nous nous en dédommagerons par l'examen des beautés de détail; et, quand nous faisons aussi largement la part à la critique, on auroit bien mauvaise grace à nous empêcher de reconnoître tout ce qu'il y a d'heureux dans son instinct et de brillant dans son imagination.

Voyons maintenant comment il envisageoit ce genre de poésie, et la poésie en général:

Ma sœur, concois-tu bien ce qu'est la poésie?
[1] C'est le nectar, c'est l'ambroisie;
C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs;
C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs;
C'est une ivresse, un charme; en un mot c'est la vie!

Le poëte se peint lui-même avec une originalité moins heureuse peut-être, mais avec une sorte de fidélité, dans les vers suivants :

[1] *Épître à madame de La Grange*, troisième volume de ses *OEuvres*.

[1] Hibou, colombe, agneau, lion, flûte, ou tonnerre,
Au milieu des beautés, des cyprès, et des fleurs,
Je fus amant, berger, tragique, et solitaire.

Vous voyez, Monsieur, que sa lyre n'étoit point cette lyre grecque, qui, dans sa simplicité mélodieuse, n'avoit que trois cordes. Ses mains, au contraire, sont accoutumées à parcourir un large clavier, dont elles savent tirer tous les accords, sans qu'il y ait jamais de dissonance trop pénible, au milieu des oppositions les plus marquées. Ce passage rapide et fréquent d'un ton à un autre n'a rien de systématique chez lui; il lui est commandé par la mobilité de son imagination, qu'il ne sut jamais bien régler, qu'il ne chercha même point à diriger.

On se tromperoit toutefois en s'imaginant qu'il ne savoit ni sentir ni apprécier le mérite de la simplicité dans les compositions de l'esprit. On peut voir, dans son *Épître à M. Bitaubé*, quel enthousiasme excitoit en lui la sublime simplicité des écrits d'Homère. Mais son admiration ne se porte, même alors, que sur les beautés avec lesquelles il trouvoit en lui quelques points de rapports. Il est peu touché du merveilleux de l'*Iliade*. Sa pensée ne pouvoit s'arrê-

[1] *Épître inédite à M. Richard de Lédans*, imprimée dans cette lettre.

ter qu'avec répugnance sur ces champs de bataille couverts de morts, sur ces éternels combats qui occupent une grande partie de cette épopée, notamment depuis le quatrième livre jusqu'au huitième inclusivement. En cela, il étoit du sentiment de Fénélon, qu'on n'accusera sûrement pas d'avoir été privé de goût; et je serois disposé à croire que ce manque d'attrait pour le plus beau monument littéraire qui nous soit resté de l'antiquité, provenoit chez l'un et chez l'autre de la même cause : leur invincible aversion pour la guerre.

Les contes de l'*Odyssée*, au contraire, le réjouissent et l'amusent comme un enfant. Il aime cette simplicité agreste de la cour d'Alcinoüs. Il se passionne pour cette belle Nausicaa, qui va laver de ses royales mains ses vêtements et ceux de ses frères. Cette hospitalité qui nous représente le pauvre et l'étranger comme envoyés par les dieux, ce respect de la jeunesse pour les vieillards, cette frugalité qui régne jusque dans les banquets des rois, toute cette peinture naïve des mœurs antiques ne pouvoit manquer de remuer vivement son cœur, et d'exalter puissamment son imagination.

Il accueille donc dans ses vers et les riantes traditions d'Homère, et les fables de la mytholo-

gie. Nous y rencontrons fréquemment Mars et Vénus, Amphitrite et Neptune, l'Amour et Bacchus, Diane et Apollon. Mais il ne se sert de toutes ces ressources du vieil Olympe que pour en tirer des allusions courtes, des allégories fines et justes. Ce n'est qu'un mot, un souvenir, un trait en passant; ce n'est qu'une image dont il revêt sa pensée, pour la rendre plus sensible et plus vive; et vous ne verrez figurer dans ses vers ni ces maussades essaims de Ris et de Jeux, ni ces groupes d'Amours surannés, qui ne peuvent plus se montrer que rajeunis par le goût, et dont l'emploi prodigué jusqu'à satiété dégrada trop long-temps et notre peinture, et notre poésie.

M. Ducis se met souvent en scène; c'est un de ses traits de ressemblance avec La Fontaine, et c'est une des choses dont ceux qui desirent le bien connoître doivent lui savoir le plus de gré. Ce besoin de parler de soi ne peut être interprété, ni chez l'un ni chez l'autre, comme un mouvement d'égoïsme. On voit tout de suite que s'il revient fréquemment sur lui-même, c'est qu'il s'est mieux étudié, c'est qu'il se connoît mieux que les autres; et peut-être aussi que, ne trouvant rien que d'honnête en lui, il n'est pas fâché que ceux qui le liront lui rendent la même

justice qu'il se rend intérieurement. Presque tous les souvenirs marquants de sa longue carrière sont indiqués dans ses poésies. Il en a de doux et d'honorables, il en a de profondément douloureux. Il n'y a rien que de sincère dans ses sentiments. Rien n'est factice dans ses douleurs, ni exagéré dans ses joies. Tout coule de source: il sentoit et il savoit peindre, voilà tout son secret; aussi son émotion se communique-t-elle toujours au lecteur.

Mais toute poésie vit de fictions, et la sienne en a qui n'appartiennent qu'à lui. J'ai déja eu l'occasion de parler de ses petites propriétés chimériques. On a vu qu'il se croyoit de bonne foi possesseur d'un jardin, d'un potager, d'un beau vignoble. Cette illusion suit le poëte jusque dans la description qu'il se plaît à faire des petits dîners si simples, si modestes, où il réunissoit sa famille et quelques amis. Ce n'est plus alors une muse qui l'inspire, c'est une fée qui se met à ses ordres. Tout s'empresse de naître sous sa main créatrice : les fruits qui parent ses desserts ont tous mûri dans son jardin; ses salades viennent d'être cueillies dans son potager; le vin qu'il vous verse est bien de son cru; il se l'est persuadé, et il ne permet pas que vous en

doutiez : on n'a jamais trompé de meilleure grace et avec plus de bonne foi.

Ailleurs, plus véridique, il vous donne un détail aussi exact que minutieux de son dîner, même dans un jour de gala. Ce dîner, dépouillé de tout assaisonnement poétique, paroît bien peu somptueux. C'est le banquet du *Rat des champs;* le poëte se montre simple, quand le maître de maison s'avoue pauvre. Il ne craint pas de chanter

[1] Ce gigot qu'un ail assaisonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
....
.......Ce bon noyau vieux
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paroître;
.............Et ce vin
(Que le curé jugea clair-fin),
Né d'un sol obscur et sans gloire.

Il ne se sent point le cœur assez ingrat

[2] Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand;
Mais ce mets simple, humble, et piquant,
Fut deviné par un poëte;

[1] *Épître à ma sœur.*
[2] *Ma Saint-Martin.*

Et ce lard fin que j'aperçois
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.

Mais attendez : nous l'allons voir bientôt revenir à ses goûts glorieux.

Vous savez, Monsieur, que depuis environ vingt ans il ne buvoit chez lui qu'un petit vin de Joigny, assez agréable et fort léger, que lui fournissoit M. Charrié, honnête propriétaire dont j'ai connu la famille, et qui tenoit à honneur le titre de *commissionnaire en vins*, *de M. Ducis*. Eh bien ! au moment où il composoit son *Épître à Florian,* il venoit de recevoir un quartaut de ce vin. Vous allez voir comment ce petit breuvage de Basse-Bourgogne, traduit en vers par lui, va prendre sous sa plume la couleur, le velouté, la séve, et le bouquet des vins les plus renommés.

[1] Je vais, dans mon joli caveau,
Mettre en place un petit quartaut,
Non de Marly, mais de Champagne,
D'un muscat, d'un Arbois coulant,
D'un Roussillon encor brûlant,
Et d'un vieux nectar excellent,
Qu'a mûri le soleil d'Espagne.

J'avoue que je ne comprends pas trop comment le même tonneau pouvoit contenir à la

[1] *Épître à Florian.*

fois du vin de Champagne, d'Arbois, de Roussillon et d'Espagne, à moins que ce ne fût comme ce métal de Corinthe qui se composoit de tous les métaux fondus ensemble; mais j'avoue surtout qu'en me rappelant le caractère plein de vérité de M. Ducis, je n'ai jamais été plus tenté d'admirer sa candeur et sa bonhomie que dans ces supercheries de poëte, dans ces ruses d'enfant, par lesquelles il aspiroit à se tromper lui-même bien plus qu'à tromper les autres.

Dans presque toutes ses pièces, le sentiment de l'amour occupe plus ou moins de place, même lorsque le mot n'est pas prononcé. C'est que l'amour entroit pour beaucoup dans ses souvenirs, ou au moins dans ses illusions. A toutes les époques de sa vie, il parle des femmes avec la même chaleur, avec la même tendresse. Vieillard et presque aveugle, il chante encore leur beauté, leurs graces, leur doux et irrésistible empire. Mais les savantes, les précieuses[1] n'ont pas beau jeu avec lui. Celles qu'il aime sont *les bonnes femmes, les ménagères.* Il veut trouver entre leurs mains les fuseaux, les dés, les aiguilles, tous les instruments du travail. C'est pour elles qu'il se fait berger; c'est pour rêver à elles qu'il

[1] Voyez le *Ménage des deux Corneilles, ou Épître aux bonnes femmes.*

va s'enfoncer sous ses saules, s'égarer dans ses prairies, s'asseoir au bord de son ruisseau. Il dit alors *mon troupeau, ma pannetière, ma houlette,* comme il a dit ailleurs *mon jardin* et *mon potager.* Il ne fait plus sa prière qu'au dieu Pan. Ce dieu, dit-il,

[1] . . . Prend de moi quelque souci.
Mes moutons, mon chien, mon Annette,
Sont sous sa garde, Dieu merci.
Jadis, je crois, j'étois poëte;
J'écrivis quelques vers touchants.
Aujourd'hui, je vis dans les champs;
Demandez; j'ai nom Timarette.

Dans une seule pièce[2], un sentiment d'orgueil légitime se fait jour à travers les douces rêveries de son imagination. Il veut qu'on sache que dans ses goûts, ses penchants, ses travaux, il n'a fait qu'obéir à la nature, et

[3] Qu'il est né pour l'amour, la retraite, et les vers;

que sa vocation pour la tragédie fut tardive; et que cependant ce fut *avec quelque bonheur* qu'il produisit *sur la*[4] *scène la pitié, la terreur* et *le remords;* qu'il est

[1] *Les Souvenirs.*
[2] *Épître au curé de Roquencourt.*
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*

[1] Parvenu sans intrigue au fauteuil de Voltaire,

et que même il se vit, dans ses beaux jours,

[2] Par un peu de faveur à la cour accueilli.

et ces souvenirs d'un temps où il fut heureux, ces rêves fugitifs de sa gloire, ce dernier regard qu'il tourne un moment vers les vanités humaines, à qui croyez vous qu'il en fait l'aveu? à un humble prêtre de village; à un pauvre ermite, qu'il trouve même *un peu rigide;* à ce saint curé de Roquencourt, son ami d'enfance, qui

. . . . [3] Dans ses transports pieux,
Ne voit que la conquête et la palme des cieux,
Et sait de nos néants la déplorable histoire.

On ne peut guères juger de cette épître par les lambeaux de vers que je viens d'en détacher; mais je vous invite à la relire, Monsieur, et vous me direz ensuite si vous ne pensez pas comme moi que c'est, de toutes ses épîtres, celle où il a jeté le plus de poésie, comme il a mis le plus d'ordre et de méthode dans celle qu'il adresse à M. Andrieux.

[1] *Épître au curé de Roquencourt.*
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

Les petits sujets traités dans ses *poésies diverses* ont moins d'importance; le cadre en est plus étroit que celui des épîtres; l'intention du poëte s'y développe plus nettement. Lui-même s'y sent plus à l'aise dans sa marche; et, la route étant plus courte, il est moins exposé à s'égarer.

La plupart de ces petites pièces sont des modéles de grace, de délicatesse, et de sensibilité. Quelques unes respirent le plus aimable enjouement; d'autres portent l'empreinte d'une ame aussi forte qu'élevée, et, dans celles-ci, la pensée du poëte emporte toujours l'expression avec elle. Sa philosophie s'y montre tour-à-tour chrétienne, pastorale, épicurienne; mais, quelle qu'en soit la couleur, c'est toujours la philosophie la plus simple et la plus vraie, car ce n'est que du bon sens et de la raison, parés des enchantements de la poésie.

En 1771, M. Ducis publia un petit poëme d'environ 500 vers, en quatre chants, ayant pour titre, *le Banquet de l'amitié*. C'étoit un hommage de sa reconnoissance envers M. de Roquelaure[1], évêque de Senlis, dont la bienveillance affectueuse et l'appui généreux venoient de lui être profitables. Ce petit poëme est ignoré au-

[1] Le même qui fut depuis archevêque de Malines, et que nous avons eu pour confrère à l'académie françoise jusqu'en 1799.

jourd'hui; et comme il est vraisemblable qu'il ne sera point réimprimé, je vais, Monsieur, vous en donner une idée en peu de mots. Je m'arrête un moment sur cet ouvrage, parcequ'il le composa à l'âge de trente-huit ans, après avoir donné *Hamlet*, et qu'il nous fournira d'abord l'occasion de remarquer la différence qui existoit alors entre le talent de M. Ducis, animé par un sujet dramatique et soutenu par un modèle, même défectueux, et son talent livré à ses propres forces, dans un sujet de peu d'étendue, mais qui étoit d'invention.

J'espère que son ombre me pardonnera ce rapprochement. C'est un point de départ qu'il est nécessaire d'établir, pour bien apprécier, comme nous serons à même de le faire tout-à-l'heure, la différence bien plus sensible qui se trouve entre ce même petit poëme, publié à une époque de la vie où la vigueur du talent se joint communément à celle de l'âge, et d'autres poésies du même genre composées par M. Ducis à quatre-vingt-un et quatre-vingt-deux ans, c'est-à-dire à l'âge où le talent décline plus rapidement encore que la vie. Les poésies que je citerai en exemple dans cette lettre ne font point partie du recueil de ses œuvres. Elles furent toutes composées dans les dernières années

de sa vie; et cependant, en les lisant, il vous sera impossible de ne pas être frappé de la supériorité de vigueur et de grace que le poëte octogénaire a sur l'écrivain de trente-huit ans. En se rappelant combien son génie fut lent à éclore, on seroit tenté de croire qu'afin de le dédommager des jours perdus pour sa gloire, la nature avoit permis que, dans la décrépitude de l'âge, il ne connût encore que la maturité du talent. Mais je reviens au *Banquet de l'amitié.*

Ariste (c'est le nom que le poëte donne à M. de Roquelaure), Ariste, fuyant le bruit de la cour, se promène au gré de ses rêveries dans des lieux écartés. Un site agreste, et dont les beautés ne doivent rien à l'art, vient frapper sa vue; c'est la demeure d'une déesse, et cette déesse est l'Amitié. Il la trouve seule; elle lui confie ses peines; se plaint qu'il ne lui reste presque plus d'autels sur la terre, et prétend que l'Ambition et le faux Amour ont juré sa ruine. Pendant qu'elle parle, arrive Bacchus, qui, lui-même désolé d'avoir perdu son empire en France où l'on ne sait plus boire, unit ses plaintes à celles de l'Amitié, et offre de faire alliance avec elle. Il rédige le traité, et la déesse se dipose à le signer, lorsqu'elle voit paroître un jeune couple que, sur sa bonne mine, on vient de laisser entrer dans l'ermitage.

C'est le faux Amour et l'Ambition. Ces deux perfides divinités troublent un peu, par leur influence, le bon accord des parties contractantes. L'Amitié se prend d'une belle passion pour Bacchus, et lui propose de passer ses jours avec elle, dans le calme des champs et de la solitude. Bacchus veut au contraire qu'elle le suive aux bords du Gange, où l'Ambition lui montre de nouveaux lauriers à cueillir.

Là-dessus une querelle s'engage; mais, comme Bacchus et l'Amitié ont vidé ensemble plus d'un flacon, l'altercation se termine par un profond sommeil qui s'empare des deux divinités. L'Amitié reçoit en songe d'officieux avis sur les dangers que l'Amour traîne à sa suite, un songe dévoile également à Bacchus tout ce que l'Ambition a de pernicieux, et les voilà qui se réveillent dans les meilleures dispositions du monde. Bacchus renonce à la gloire que l'Ambition lui promettoit ; l'Amitié se dégage des séductions du faux Amour ; il ne leur reste plus qu'à signer les statuts dressés par le dieu. Mais Pallas, qui survient tout-à-coup, y substitue un autre traité remarquable par sa sagesse. On le signe à l'instant, et Pallas envoie les deux parties contractantes en porter une copie au sage Ariste et à madame R**, deux personnes, comme on

pense bien, amies l'une de l'autre, assez amies de la bonne chère, et sur-tout amies de l'auteur.

Pour qu'on puisse bien juger de cette petite composition poétique, il faudroit avoir la clef des allusions qu'elle renferme et en connoître le sens allégorique. Sur ce point, Monsieur, je ne puis satisfaire complètement votre curiosité. Tout ce que je sais, c'est qu'à cette époque M. Ducis habitoit une petite campagne que M. de Roquelaure avoit mise à sa disposition. Mais il ne s'agit point d'examiner le mérite de l'invention, il s'agit seulement de comparer le style et la manière de M. Ducis, à deux périodes très différents de sa vie; à l'âge de trente-huit ans, et à l'âge de quatre-vingts révolus. Vous me permettrez donc de transcrire ici quelques passages du *Banquet de l'amitié;* je choisirai ceux qui me paroîtront les meilleurs; malheureusement mes citations seront courtes et peu nombreuses.

Je remarquerai d'abord, dans le premier chant, ces quatre vers, qui renferment une idée gracieuse, que le poëte exprima mieux encore, par la suite, dans une de ses épîtres imprimées[1].

Si quelquefois, dans ce lieu solitaire,
On voit des pas, ce sont ceux d'un berger,
Du chien qui suit; et l'on doit bien songer,

[1] *Épître à M. Campenon.*

Que près de là passe aussi la bergère.

Le second chant ne me fournit rien à citer; mais je transcris tout entier le prologue du troisième.

Ami lecteur, ton esprit quelquefois
S'est endormi dans de douces chimères.
O le bon lit! On y rêve à son choix.
Jadis, bercé par des erreurs si chères,
Avec quel charme, au printemps de mes jours,
Je me *forgeois* des ruisseaux, des *fougères*,
Des bois touffus, plantés pour les amours!
Jamais alors, jamais, dans mon ivresse,
Je n'eusse aux dieux demandé d'être roi.
Je demandois une belle maîtresse,
Pour l'adorer, et mourir sous sa loi.
Voyois-je un faon s'échapper du bocage,
Un jonc plier, une rose s'ouvrir?
Voilà, disois-je, en poussant un soupir,
Son teint brillant, sa jambe, et son corsage.
J'eusse au *cercueil* emporté son image.
Pourquoi faut-il qu'un si tendre desir,
Qu'un feu si doux, que l'hymen, par exemple,
Jusqu'au tombeau ne soit pas un plaisir!
O Philémon! tu méritas un temple;
Baucis et toi, vous n'aviez pour tout bien,
Dans votre enclos, que la simple innocence
Avec l'amour; il ne vous manquoit rien.
Leur flamme ainsi vécut par sa constance,
Sans nul chagrin qui la vînt attrister.
Les dieux par là firent voir leur puissance:
C'est un miracle, il n'y faut plus compter.

Le mouvement de ce morceau est heureux; il y régne de l'abandon, et le vers qui le termine est charmant. J'ai *souligné* quelques expressions dont l'impropriété est plus marquée qu'il n'appartient à M. Ducis, dans son bon temps.

Le quatrième chant me fournit quelques vers où le poëte, tel que nous l'avons connu, se fait déja pressentir, et par le sentiment, et par l'expression :

Oh! qu'on me donne un enclos, un verger,
Où l'eau serpente, où le zéphir s'amuse;
Un toit rustique, où je puisse loger
Moi, mon ami, le sommeil et ma muse;
Et l'on verra si j'en voudrai changer.

Enfin dans le même chant, l'auteur s'est proposé de donner à ses lecteurs une idée de son principal personnage, qui est M. de Roquelaure, sous le nom d'Ariste :

S'il me falloit ajouter la peinture
D'un mortel vrai, d'une ame libre et pure,
Où se joignît un esprit élevé
Des eaux du Pinde à leur source abreuvé;
D'une ame enfin, qui, ferme sans rudesse,
Douce, et non foible, active avec sagesse,
Malgré les flots, sur l'océan des cours,
Vers le bien seul sût diriger son cours;
. . . .

Voilà, Monsieur, tout ce qui dans ce petit ou-

vrage m'a paru mériter d'être sauvé de l'oubli. Je vais maintenant vous mettre à même de comparer à ces premiers essais du talent de M. Ducis dans la poésie légère, les productions de sa dernière vieillesse. Je commence par l'épître qu'il adressa à Mlle de La Tour du Pin pour la remercier du présent qu'elle lui avoit fait du bel ouvrage des *Martyrs*, par M. de Chateaubriand.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN.

Objet pur et charmant, fille timide et chère
D'une mère si tendre enlevée à la terre,
D'une beauté si jeune enfermée au tombeau,
Qui vous remit, dès le berceau,
Entre les bras d'une autre mère [1],
Vous léguant à ses soins, encor foible arbrisseau,
Encor foible et plaintif oiseau,
A qui tant de périls pouvoient porter la guerre;
Près d'elle, au sein des mœurs, vous cultivez en paix
La foi qui vient du ciel, et tant d'autres bienfaits,
Le sens, l'ame, et l'esprit: quant au talent de plaire,
Grace, et je ne sais quoi, vous n'avez rien à faire.
Doux sourire et fraîcheur, noblesse, expression,
Rien ne manque en attraits aux filles de Sion,
C'est le ciel qui s'en charge; oui, sur vous le ciel veille;
Il écarte de vous le nuisible aquilon,
Appelle le zéphir; vous êtes du vallon
Le lis, la colombe, et l'abeille.

Le ciel, dans ses bienfaits, vous garde un autre don.
Mais soudain quel présent et m'enchante et m'honore !

[1] Madame de La Ferrière, grand'mère de mademoiselle de La Tour du Pin, qui eut le malheur de perdre sa mère, presque en venant au monde.

Par vous, dans *les Martyrs*, par vous j'admire encore
Le magique pinceau qui rendit *Atala*,
Ces temples, ces palais, ces héros, ces amantes,
Ces solitudes ravissantes,
Où le cœur satisfait se dit : « Je reste là. »
L'auteur chérit sa Bible et les déserts ; voilà
Mon port, mon charme aussi. Terre patriarcale,
Nacor, où d'Abraham le serviteur alla
Chercher, pour Isaac, dans sa maison natale,
La fille de Bathuel, la fille de Melka ;
Salut ! trois fois salut ! ô terre orientale !
Mais toi, beauté si jeune, et douce, et virginale,
Mais toi, sa chère Rébecca,
L'aïeule de David, quelle urne d'or égale
L'argile aux flots d'argent que ta main inclina,
Pour étancher la soif de l'envoyé fidèle,
Qui, ravi de te voir et si bonne et si belle,
T'obtint, partit, et t'emmena ?

Mais déja le chameau hâte sa marche sûre,
Et le vent du désert fait flotter ta ceinture.
Un lin chaste a couvert ton visage charmant ;
Tu ne te trompes pas, oui, voilà ton amant ;
Il t'aperçoit de loin sur ces plaines brûlantes.
Le même sang unit vos tiges fleurissantes.
C'est l'enfant d'Abraham, c'est le prix de sa foi,
C'est son fils bien-aimé qui revient, sous ses tentes,
Te consacrer des jours que Dieu sauva pour toi.

Qui nous rendra ces mœurs antiques!
O champs aimés des cieux, retraites prophétiques,
Où l'amour solitaire à loisir soupira;
Vers vous, vers vos déserts saintement pacifiques,
Tout cœur sensible et pur vole et revolera;
Ainsi que ce pigeon, qui loin des siens erra,
Se sentoit rappelé vers ses toits domestiques.
Que sont auprès de vous ces palais magnifiques,
Dont les lourds fondements pèsent sur les enfers,
Dont les tours jusqu'aux cieux s'élancent dans les airs;
Où le remords poursuit Sémiramis tremblante;
Où l'ombre de Ninus tout-à-coup lui présente
La coupe qui l'empoisonna?
Monuments éternels, le temps vous ruina.
Où donc existes-tu Babylone superbe?
J'ai peine à te trouver sous l'herbe.
Dis-moi sous quel lambris que la peur consacra,
Se trouvoit suspendu le lit de sa démence,
Où le vainqueur du monde à trente ans expira!
Qu'as-tu fait de ce cirque immense,
Où sa cour hypocrite en riant l'adora?

La fille de Laban étoit charmante et sage;
Jacob la vit, Jacob l'aima.
Je crois bien à son tour que Rachel s'enflamma;
Mais Laban retardoit toujours le mariage;
Il prétendoit ceci, vouloit encor cela.
On connut l'intérêt même dans ces temps-là.
L'espoir ne meurt jamais; Jacob eut du courage:

De sa Rachel absente il vit toujours l'image,
Sut attendre et souffrir ; non, rien ne l'effraya,
Ni veilles, ni travaux, chaleur, fatigue, outrage,
 Ni deux fois sept ans d'esclavage.
L'amour prêta beaucoup, mais l'hymen le paya.

Vous, de La Tour du Pin, vous qu'on appelle Élise
(Doux nom [1] qui de mon cœur jamais ne sortira,
 Tant que dans mon sein il battra),
Aux palais, aux déserts vous paroissez acquise,
 Comme Esther, ou comme Sara,
Toujours bien dans le lieu qui vous possédera,
Près du puits de Jacob, ou sur le trône assise.
 Vous offrez la terre promise
 Par-tout où notre œil vous verra.

Parmi de doux travaux, à ses compagnes chère,
Rébecca dans Nacor croissoit près de sa mère :
N'avez-vous pas la vôtre ? Ah ! ce trésor perdu,
Cet auteur de vos jours, le ciel vous l'a rendu,
Au même instant, hélas ! qu'il ferma sa paupière,
Au moment qu'il ouvrit vos yeux à la lumière :
Quel est le foible encor qu'il n'ait pas défendu ?
L'ormeau prête à la vigne un appui tutélaire ;
L'alcyon vogue en paix sur les mers en courroux ;
La brebis mal vêtue attire un vent plus doux ;
A travers les glaçons fleurit la primevère.

 Je ne sais pas quand les chameaux

[1] C'étoit le nom de la première femme de M. Ducis.

Viendront pour vous chercher; mais sur ses chalumeaux,
Parfois de l'avenir ma muse est informée.
Si j'en crois votre étoile et mes pressentiments,
Votre destin, dans tous les temps,
Est d'être aimable et d'être aimée.
Qu'en peut-il arriver? Un vertueux époux,
Tendre et noble en tout point, qui soit digne de vous.
Je suis un vieux berger, voici ce que j'augure :
Le printemps va bientôt ranimer la nature;
Je cherchois votre sort; sous la feuille excité,
Un oiseau l'a prédit, ou plutôt l'a chanté;
C'étoit un rossignol; j'en tire ce présage :
Que vos noces, sans bruit, se feront au village.
Je vois déja cet heureux jour!
Le bon curé dira : « Mon Dieu, bénis l'amour,
« Ces deux époux, leur mère; honneur soit au vieil âge,
« Paix, respect au tombeau! bonheur au mariage!
« Bonheur aux nids sous leur feuillage!
« Eh! n'es-tu pas le Dieu, l'ami de l'univers?
« Tu ne hais rien que le pervers;
« Tu chéris ce que tu fais naître,
« Ce qui t'aime, et peut te connoître.
« La baleine, en sautant, te loue au sein des mers;
« Moi, dans ma pauvre église; et l'oiseau, dans les airs.
« Tu nous permis l'amour; sa joie est vive et pure,
« Et c'est l'hymne de la nature.
« Les époux sont sacrés; les berceaux sont bénis.
« Que ces chastes amants en ton nom soient unis! »

Et puis, dans le château, sous une voûte antique,
Nous irons de l'hymen entonner le cantique.
Tout y retentira du bruit de nos souhaits;
La table y sera mise, et nous y boirons frais.
Et moi, le front paré des feuilles d'un vieux hêtre,
Ou d'un saule aux rameaux frais, doux, pâles et verts,
Qui de tout temps me furent chers,
Auprès du bon curé, charmé de le connoître,
Devant des vins mûris, parfumés par le temps,
Des fruits de la saison, des fronts purs et contents,
Des amis au cœur net, vraiment dignes de l'être,
Des époux et d'amour et de candeur touchants,
Pour fêter votre hymen vivant encor peut-être,
Je dirai, l'œil au ciel, sur ma lyre champêtre:
« Voilà mes derniers vœux avec mes derniers chants. »

Jusqu'ici, Monsieur, toutes les fois que, dans le cours de ces lettres, j'ai eu à vous entretenir de quelqu'une des productions que M. Ducis lui-même avoit livrées aux regards du public, vous avez pu voir que, soit dans l'éloge, soit dans le blâme, j'exprimois franchement l'impression que j'éprouvois. Quelque doux qu'il m'eût été de le louer toujours, une admiration superstitieuse ne m'a point fermé les yeux sur les inégalités de son talent et les foiblesses de son génie. Mais en soumettant, comme je le fais, à votre jugement et à celui du public, l'épître

inédite que je viens de transcrire et les différents morceaux qui la suivront, et qui paroissent aussi pour la première fois, mon devoir est d'attendre, sans rien faire pour la prévenir, et votre opinion, et celle du petit nombre d'esprits éclairés dont l'éloge devient un suffrage. Peut-être ai-je le droit d'espérer qu'on n'exigera point d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans une méthode et une correction qui ne furent jamais dans les habitudes de son talent. Si l'on m'accorde ce point, je consens volontiers que l'on compare aux productions de son meilleur temps ces derniers fruits de son extrême vieillesse, enfantés parmi les douleurs et les infirmités, et dérobés par la mort à la sévérité réfléchie que l'auteur n'eût pas manqué de porter dans un second examen. On jugera si les glaces de l'âge avoient éteint sa verve ou refroidi son imagination.

Je me bornerai donc à quelques détails sur les circonstances où il composa ces différentes pièces, et, si je le crois nécessaire, sur les personnes à qui il les adressa. L'épître à Mlle de La Tour du Pin n'a besoin d'aucun commentaire. M. Ducis voyoit beaucoup à Versailles cette famille respectable, où son nom est encore en vénération.

La pièce qui suit ne fut pour lui qu'un

moyen de distraction, qu'il essaya dans un de ces fréquents accès de cécité passagère qui désoloient sa vieillesse. Hors d'état d'écrire, et ne pouvant guère compter sur le secours de sa mémoire pour retenir de longues périodes de vers, il choisit pour sujet une vieille ballade écossoise, qu'il divisa par strophes très courtes, afin que son souvenir fût aidé par la brièveté de chaque stance, en même temps qu'il l'étoit par la marche naturelle de la petite action qu'il retrace.

Cette ballade offre quelques points de ressemblance avec la romance d'*Algar et Anissa*, imprimée déja dans ses œuvres.

ALGAR ET OGÉRIE,

BALLADE ÉCOSSOISE.

Quand le triste hiver nous rassemble
Sous le chaume avec nos troupeaux,
Amis, charmons nos nuits ensemble,
En chantant l'amour et ses maux !

Est-il donc (ô faut-il le croire?)
Des cœurs au malheur destinés !
Or, écoutez la simple histoire
De deux amants infortunés.

L'amour d'Algar et d'Ogérie
Crut avec eux dès le berceau.
Jamais l'Écosse, leur patrie,
Ne vit naître un couple aussi beau.

Simples pasteurs dès leur naissance,
Leur plus cher, leur principal bien,
C'étoit l'amour et l'innocence,
Doux trésors qui ne coûtent rien.

Chacun d'eux, sous son humble asile,
Habitoit avec ses agneaux,
Ses chiens, son lait, ses dieux d'argile,
Et sa musette, et ses fuseaux.

Un air pur, la paix des campagnes,
La pudeur, nourrissoient leurs feux;
Le vif chevreuil de leurs montagnes
N'étoit pas plus fidèle qu'eux.

Ils s'en alloient dans les bruyères,
De leurs troupeaux environnés,
Parcourant des sites austères,
Et des déserts abandonnés.

Ils voyoient sur de hautes cimes
Le chasseur dans les airs perdu,
La chèvre errer sur des abymes,
Planer l'aigle au vol étendu.

Quelquefois, sur un roc sauvage,
Ensemble ils mêloient leurs repas.
Cour des rois, dans leur étalage,
Vos festins n'en approchent pas.

Ils existoient de la même ame;
Ils passoient la nuit et le jour,
Le jour, à parler de leur flamme;
La nuit, à rêver leur amour.

Déja la bergère se pare;
L'autel est prêt pour le serment:
Elle apprend qu'un rival barbare
A fait périr son tendre amant.

Elle tombe froide et pâmée.
Sa douleur se réveille enfin;
Elle court furieuse, armée,
Attaquer ce lâche assassin.

« O ciel, dit-elle, je t'implore !
« Le voilà, cet affreux rival.
« Algar n'est plus, tu vis encore;
« Monstre, reçois ce coup fatal ! »

Soudain la flèche meurtrière
Vole et frappe; au cri qu'elle entend,
Elle accourt, et, sur la poussière,
Elle voit le corps palpitant.

Contre la mort en vain le traître
Lutte et combat par mille efforts;
Quels tourments, dit-elle ! ah ! peut-être
Qu'il souffre aussi de ses remords.

« Quoi ! vers lui la pitié m'attire;
« Vers lui, vers ce monstre odieux !
« —Ah ! sur moi, dit-il, quand j'expire,
« Un moment tourne encor les yeux.

« Oui, je le vois, ce trait funeste
« Fut par le ciel même aiguisé.
« Mon crime, hélas ! je le déteste,
« Mais c'est l'amour qui l'a causé.

« Quel froid dans mon cœur s'insinue!
« J'y sens les glaces du trépas.
« Ce fer qui l'oppresse, et me tue,
« Par pitié ne l'y laisse pas. »

Tremblante, du fer homicide
Elle approche une douce main.
De ses flancs le monstre perfide
L'arrache, et lui perce le sein.

« Ton crime est consommé, dit-elle;
« Il n'étoit commis qu'à moitié.
« Tu gardois ta rage cruelle,
« Et moi j'ai senti la pitié.

« Meurs dans ta joie, homme féroce,
« Cœur ingrat, perfide, et jaloux!
« Tu seras l'horreur de l'Écosse;
« L'Écosse pleurera sur nous.

« Algar m'attend, je meurs contente;
« Je rends grace à ta cruauté.
« Va, ce jour que perd une amante,
« Ma douleur me l'auroit ôté.

« Nos jours heureux bien peu durèrent,
« Mais notre amour ne mourra pas;
« Il nous suit, où jamais n'entrèrent
« Les meurtriers, ni les ingrats. »

A ces mots, la douce bergère,
Comme Algar, soupire et s'endort:
Ses beaux yeux, sa jeune paupière
Sentent les glaces de la mort.

Déja son front se décolore,
Le trépas est dans tous ses traits;
Vers le ciel son œil s'ouvre encore,
Puis se ferme, éteint pour jamais.

Ainsi ces deux amants périssent,
Au même destin condamnés;
Ainsi deux beaux lis se flétrissent,
Par le même fer moissonnés.

Ils ne verront plus leur chaumière,
Leurs brebis, leurs chiens, leur vallon.
Chacun d'eux consoloit sa mère;
Que le deuil, hélas! sera long!

Les montagnards les plus terribles
De leur sort ont plaint les rigueurs,
Et sous deux pierres insensibles
Ont uni leurs sensibles cœurs.

Habitants de la même tombe,
Ils n'ont point quitté leurs déserts.
Le vent gémit, quand le jour tombe,
Sur l'herbe qui les a couverts.

Sur cette tombe on lit à peine,
Avec leur nom presque effacé :
« Jeunes amants, qu'il vous souvienne
« De deux amants du temps passé. »

Tous les pasteurs versent des larmes
En voyant leur dernier séjour.
Qu'en amour on goûte de charmes
Qu'il est de malheurs en amour !

Il est impossible, Monsieur, que vous n'ayez pas rencontré chez M. Ducis, souvent même à sa table, un petit vieillard courbé en deux, mais vert encore, d'un extérieur négligé jusqu'à l'affectation, dont la taciturnité habituelle n'étoit interrompue que par quelques paroles brèves et mordantes, dont l'œil curieux et malin étoit sans cesse en mouvement pour saisir les ridicules qui s'offroient à lui, et dont la figure ne se déridoit guère que par un sourire moqueur. Ce petit vieillard étoit M. Richard de Lédans, ancien lieutenant-colonel d'infanterie, ancien gouverneur des pages de Madame, comtesse de Provence. Sous cet extérieur inculte, sous cette physionomie à-la-fois insouciante et caustique, se cachoient un esprit vraiment original, et quelques qualités solides, qui ne se révéloient guère qu'à des regards attentifs et dans un commerce

suivi; mais la première impression n'étoit point en sa faveur. M. Ducis et lui s'étoient connus à Versailles, dans leur jeunesse; et, quoiqu'il n'y eût entre eux aucune conformité de caractère, d'humeur, ni même de goûts, cette liaison se prolongea sans intimité, mais aussi sans trouble, jusqu'à la fin de leur vie.

Une circonstance cependant faillit déranger la bonne intelligence qui régnoit entre eux. Lors de la publication des œuvres de M. Ducis, M. Richard de Lédans montra quelque mécontentement de ne point trouver son nom parmi ceux des personnes à qui M. Ducis donnoit un témoignage public d'estime ou d'attachement. Il s'en plaignit; et ses plaintes étoient d'autant plus chagrines qu'il voyoit figurer dans le recueil publié le nom d'un autre M. Richard. Cette préférence donnée à son homonyme rendoit plus vif en lui le ressentiment de l'oubli où l'on sembloit le laisser. Dès que M. Ducis fut instruit du sujet de son chagrin, il s'en affligea comme d'un tort; et c'est ce tort bien léger, bien involontaire sans doute, qu'il voulut réparer par l'épître que voici.

A MONSIEUR RICHARD DE LÉDANS,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS.

Ami, vive l'instinct! il ne peut égarer.
Heureux, lorsque dans nous sa pente est la plus forte!
Moi, je suis son enfant, je me laisse attirer,
Et doucement conduire à l'attrait qui m'emporte;
Le bon sens, le bon cœur, voilà ce qui m'importe.
Pour être heureux, chez moi je les ai fait entrer,
　　Et j'ai mis l'esprit à la porte:
Non cet esprit charmant qui fut toujours le tien,
Ce sel de la raison, ce sel de l'entretien,
Juste, étendu, profond, perçant, vif, et solide,
Qu'on aime et ne craint pas; mais cet esprit aride,
Qui décompose tout et qui ne produit rien,
Sophiste indifférent pour le mal, pour le bien,
　　Qui nous gonfle et nous laisse à vide.

A nos premiers penchants notre sort est lié:
Ton astre ne t'a point fait propre à la fortune,
　　Il t'a fait propre à l'amitié.
Que l'or, la vanité paie une ame commune;
Tout brave homme te plaît, mais tout fat t'importune:
Que de fausses grandeurs t'ont souvent fait pitié!

Quand ton œil s'enflammoit aux accents de la guerre,
Quand Mars sur ton front jeune attachoit ses couleurs,

Mon instinct m'entraîna vers Melpomène en pleurs;
Il lânça mon vaisseau sur les flots du parterre.

Tout fils compatissant crut, en plaignant sa mère,
Gémir avec Hamlet sur l'urne de son père.
Du roi Léar sans sceptre, et plein de ses malheurs,
Par ses filles chassé dans les bois d'Angleterre,
Sur le front de Brizart j'égarai les douleurs.

Dumesnil et Le Kain m'ont fait trouver des charmes
A pâlir de leur crainte, à pleurer de leurs larmes.
Iris sur ma palette a versé ses couleurs.
Hibou, colombe, agneau, lion, flûte ou tonnerre,
Au milieu des beautés, des cyprès et des fleurs,
Je fus amant, berger, tragique, et solitaire.

Ce guerrier philosophe, observateur profond,
Dont l'épée écrivit le plan de la Marsaille,
Faisant son cabinet de son champ de bataille,
Voyoit tout, creusoit tout à fond.
Le soldat franc, naïf, instruit par la nature,
Vit son ame percer à travers sa figure.
Il fut même averti de son génie ardent,
Grave, silencieux, méditatif, prudent.
Tous, lisant sur son front la victoire tracée,
L'ont nommé d'une voix *le père la Pensée*.
Ce noble sobriquet lui restera toujours.
Que ne peut dans son calme un grand homme modeste!
Il commande à lui-même, au sort, à tout le reste.

Il laisse aux sots l'enflure, et le bruit aux tambours.

De l'observation la puissante habitude,
Richard, fit en tout temps ton charme et ton étude.
Ton esprit vers ce but, en naissant prit son cours.
Le sage Catinat, dans les camps, dans les cours,
Ou sur les bords du lac de son petit village,
Ami de ta candeur, ami de ton courage,
Eût avec toi, Richard, voulu passer ses jours.

Ainsi, selon nos goûts, au gré de notre envie,
Ami, se dévida le fil de notre vie,
Avec un même cœur sous des destins divers,
Tour-à-tour au plaisir, à la peine asservie.
Guerrier, tu combattis, tu traversas les mers,
Tu charmas les salons. Moi, j'ai chanté des vers,
Et pour Clycère et pour Silvie,
Et pour plus d'une encor: doux et charmant emploi!
Hélas! la main du Temps et me tire et m'entraîne.
Tout se fane et finit. De vieux chêne en vieux chêne,
L'Amour, oiseau léger, s'est enfui loin de moi.
Il ne reviendra plus: adieu sa vive flamme!
Mais de tous les bienfaits dont le ciel nous dota,
Le plus cher dont l'homme hérita,
Fut, avec la raison, le courage de l'ame.
Nous en avons besoin sur tous les éléments,
A tout âge, à tous les moments;
A l'armée, à la cour, à la ville, au village.
La vie est de la guerre un long apprentissage.

Des maux vrais, des faux biens, est-ce assez d'ennemis?
Nos pénates en pleurs, la mort de nos amis,
La mort de l'amitié, plus déchirante encore;
Que de crimes éclos! que d'autres prêts d'éclore!

Sur quelque indépendante et haute et noble tour,
O Dieu! nous rapprochant du céleste séjour,
Loge Richard et moi dans un même ermitage;
Offre à nos yeux pensifs, perdu dans le nuage,
En un long bataillon pressé,
Au corps ferme, au col élancé,
Cet oiseau voyageur, nerveux, libre et sauvage,
Qui part, fuit, et fend l'air, passe, est déja passé,
Et que n'atteint plus l'œil, la flèche, ou l'esclavage.
Ami, n'as-tu pas cru quelquefois dans tes vœux,
Sentir battre ton aile, et partir avec eux,
Laissant sous la vapeur, loin de nous, et dans l'ombre,
Ce monde sublunaire, et variable, et sombre,
Région de douleurs, de troubles, de forfaits,
De faux biens et de maux trop vrais,
D'excès en tout, d'orgueil, d'avarice, et de guerre,
Amas d'abus, d'erreurs, bouillante fourmilière
D'ingrats, de fous, de sots, agités de besoins?
Si là-haut on pouvoit du moins
Oublier tous les maux qu'on a vus sur la terre!

Mais nous touchons, Richard, à notre dernier jour.
Des périls du berceau, des fièvres de l'amour,
Des soins de l'âge mûr, des langueurs du vieil âge,
De notre vie enfin le cours est achevé.

Quand l'honneur est au port, il n'est plus de naufrage.
Nous n'avons rien perdu, le plus cher est sauvé.
Des cœurs entre nous deux l'accord s'est conservé.
Appuyé sur la pomme noire
Du jonc qui me soutient, je m'avance vers toi,
Tandis qu'en souriant tu t'approches de moi,
Mais un peu courbé sur l'ivoire
De ta canne à bec-à-corbin.
Nous rendons grace au ciel de notre heureux destin.
Pour nous la causerie acquiert de nouveaux charmes;
Je rougis quelquefois ton verre d'un bon vin;
Notre esprit goûte encore un trait plaisant et fin;
Notre cœur garde encor des larmes;
De doux rayons encor dorent notre déclin.

C'en est donc fait, nous voilà sages.
(Mon ami, je le dis tout bas.)
Eh! comment, entre nous, ne le serions-nous pas?
Vieillesse, ah! sur ce point quels sont tes avantages!
Sur nos volcans éteints, ou que le temps calma,
Pour nous se reproduit tout ce qui nous charma:
Ici quelques grains d'or, là quelques grains de gloire;
Un ami point jaloux, un rival qu'on put croire;
Toutes les femmes qu'on aima.
Quoi! les perfides même? Eh! oui, notre mémoire
Va, vient, bat les buissons; c'est un panorama,
Où se replace notre histoire.
Nous reculons sur nous, par un doux souvenir,
Jusqu'aux jours de notre innocence,

Jusqu'aux hochets de notre enfance,
Hochets toujours trop tôt ravis,
Mais, hélas! à coup sûr, par tant d'autres suivis;
Triste échange d'erreurs et de longues foiblesses.
Nous implorons enfin les extrêmes tendresses
D'un Dieu bon, qui voudroit n'avoir point à punir.
Puisse-t-il, cher ami, tous deux nous réunir
Dans son sein paternel, rouvert par sa clémence!
Puissions-nous à jamais ensemble l'y bénir,
Vieux enfants pardonnés, entrant dans l'avenir
Par la porte de l'espérance,
Pour jouir de Dieu même, et d'un jour sans naissance,
Qui n'aura point de fin, et verra tout finir!

Quoiqu'on retrouve dans cette épître toute la verve et toute l'originalité naturelles à M. Ducis, celle qui suit fut dictée par une inspiration plus libre et plus heureuse. Le poëte n'avoit pas à y consoler une susceptibilité facile à blesser, que d'anciennes relations pouvoient rendre exigeante. Il l'adressa de son propre mouvement à M. Droz, qu'il ne connoissoit que depuis un petit nombre d'années, mais dont il avoit goûté beaucoup le sens droit, la raison calme, l'esprit cultivé, et le commerce plein d'agrément et de sécurité. M. Droz, peu répandu, a l'habitude de mener, au milieu de sa famille et de quelques amis, une vie intérieure et occupée qui retraçoit

à M. Ducis l'aimable et douloureux souvenir des jours trop promptement disparus où il se voyoit à-la-fois époux et père. L'auteur d'*Hamlet* se plaisoit à visiter fréquemment le petit ménage de M. Droz, à voir cet heureux père ne confiant, ne disputant qu'à sa femme le soin si doux d'élever leur jeune fille que tous deux dirigeoient au bien par leur exemple et leurs leçons. Dans les derniers temps de sa vie, lorsque son séjour à Paris se prolongeoit, il s'étoit arrangé avec beaucoup de grace pour accepter chez M. Droz, tousles quinze jours, un petit dîner où se réunissoient six autres convives, tous unis de cœur dans l'intention bien naturelle de fêter de leur mieux un hôte si digne de leurs respects.

Ces repas simples et modestes, comme les maîtres de la maison qui les offroient, avoient réellement l'air de fête que leur donnentles vers de M. Ducis. Mais je me hâte, Monsieur, de vous laisser tout entier au plaisir de l'entendre lui-même.

ÉPITRE A MONSIEUR DROZ,

AUTEUR DE L'ESSAI SUR L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

De nos contemporains, toi qui, plaignant les peines,
Voulus les rendre heureux par des règles certaines,
Et crus qu'en écoutant tes conseils généreux,
Ce qui s'opère en toi s'opéreroit en eux,
O que ta noble erreur et t'honore et m'enchante!
Mais moi qui, pâle encor du commerce du Dante,
Entends de Rimini les amants expirer,
Du cachot de la faim la porte se murer,
Je m'écrie : O forfait, ô rage épouvantable!
De toutes ces horreurs l'homme seul est capable!
Dante, nouveau Minos, grand juge des enfers,
Les démons à ta voix s'emparent des pervers.
De mille affreux mortels tu traças la peinture,
Et voulus à leur crime égaler leur torture.
Dans ton immense enfer les forfaits sont pressés.
Là sont des lacs brûlants, là sont des lacs glacés;
Leurs tourments sont sans nombre, inconnus, effroyables:
J'y vois avec plaisir grimacer les coupables.
Mille autres avec eux y tomberont sans fin.
Quel crime en aucun temps fit peur au genre humain?
L'orgueil contre Dieu même arma sa créature.
Ah! l'homme et le serpent sont méchants par nature!

Qu'ai-je dit? Malheureux, je viens de blasphémer!
L'homme méchant! non, non; il est fait pour aimer.

Avons-nous jusqu'ici vu dans l'humaine espèce,
Qu'oubliant son souris, étouffant sa tendresse,
La mère abandonnât son enfant au berceau?
Que de son père un fils profanât le tombeau?
Que l'amour et l'hymen, en abdiquant leurs charmes,
Aient rejeté loin d'eux leurs flambeaux et leurs armes?
Que l'oisive pitié, sur nos vives douleurs,
Ne laissât plus couler et son baume et ses pleurs?
Que sans respect, sans soins, expirât la vieillesse?
Voit-on que l'amitié, quand le chagrin nous presse,
Ne vienne plus d'un mot consoler les humains?
Que le meurtre sourie à ses sanglantes mains?
Enfin, que le remords, né du sein de Dieu même,
Dernier trait de bonté de la bonté suprême,
Ne puisse plus entrer dans un cœur combattu,
Et faire au crime en pleurs retrouver la vertu?

Ah! quand ta jeune enfant, sensible à tes tendresses,
Répond si chastement à tes chastes caresses;
Quand ta compagne et toi, silencieux époux,
Versez dans vos deux cœurs des entretiens si doux;
Quand, tous les quinze jours, la mère avec la fille
Prépare aux sept amis le dîner de famille;
Quand ton *Art d'être heureux*, que j'aime et que je croi,
M'enseigne, en te lisant, ce que je trouve en toi,
Crierois-je obstinément, contre l'homme en colère,
C'est le requin, le loup, le vautour de la terre?

Je le confesse, ami; par le Dante égaré,

Du bonheur des humains j'avois désespéré.
L'horreur de leurs forfaits m'avoit rendu coupable;
J'en fais entre tes mains mon amende honorable.
Oui, l'homme est corrigible; oui, j'en suis convaincu,
Le plus fier caractère à la fin est vaincu.

Je sais que la vertu, la raison, l'éloquence,
Cher Droz, contre le vice ont armé leur puissance;
Qu'avec elles d'accord, tes mœurs et tes écrits,
Ont droit de ramener les cœurs et les esprits.
Mais quand le mal s'accroît, s'irrite, et nous possède;
Quand la plaie est sans fond, d'où viendra le remède?

Tu nous l'appris, cher Droz; et nous nous disons tous:
C'est dans nous qu'il existe! Oui, mais l'y cherchons-nous?
Ce malade pourtant que tel venin dévore,
Par tel contre-poison peut en guérir encore.
Les mœurs même, les mœurs peuvent se réparer;
De la vertu sitôt pourquoi désespérer?
A nous y ramener le vice contribue:
Le même champ produit le baume et la ciguë.
Au don de réfléchir, au don de se juger,
Nous devons, grace au ciel, l'art de nous corriger.
Nous n'avons qu'à vouloir, nous le pouvons sans doute.
Le bien rend en bonheur cent fois plus qu'il ne coûte.
Pourquoi ne suivre pas, à sa marche attaché,
Ce filon d'un or pur, dans la vertu caché?
Je ne sais quel soupçon, qui gêne, et qu'on respecte,
Nous rend, dans les plaisirs, la volupté suspecte.

L'homme se craint lui-même; et, sentant son danger,
Fuit dans sa conscience, et s'y sent protéger.
Tout dit à notre cœur sa céleste origine.
Homme, hélas! dégradé, couché sur ta ruine,
Que ne puis-je éveiller ta native grandeur!
Eh! qui donc t'accorda la timide pudeur,
L'espoir d'un avenir, l'intime confiance
Et d'un bien qui t'attire, et d'un mal qui t'offense;
La pitié, les soupirs, les pleurs impérieux,
Et ce beau front de l'homme élevé vers les cieux?

Oui, c'est pour la vertu que le ciel le fit naître.
Par elle, il est heureux; sans elle, il ne peut l'être.
Il le sent, il le croit, il ne peut s'y tromper;
Voilà le germe en lui qu'il faut développer.
Instruisons d'un enfant l'attention docile;
Tout s'imprime aisément sur cette molle argile.
Dieu l'a voulu; pourquoi? c'est afin qu'en naissant
La vertu s'emparât de cet être innocent;
S'y formât par instinct, avec le lait sucée,
Y demeurât sur-tout par l'exemple tracée,
Et qu'imbu dès l'enfance et d'ordre et de pudeur,
Le vase en conservât l'ineffaçable odeur.

C'est par l'exemple, ami, qu'un père est deux fois père.
Le tien par ses vertus forma ton caractère.
Qu'un beau trait te ravisse ou te vienne attendrir,
Vivant, à ta pensée il va d'abord s'offrir.
Ce qu'il a fait pour toi, tu le fais pour ta fille.

Les mœurs sont dans ton sang un propre de famille.
Heureux, heureux les fils, qui, comme nous, ont eu
Dans leur père un modèle, un guide à la vertu!
Dieu joignit, dirigeant ta douce destinée,
A ce premier bienfait le plus chaste hyménée.
Du moins, un fruit en reste à tes pudiques feux,
Et ta chère Constance a comblé tous tes vœux.
Elle double à tes yeux les graces de sa mère;
Elle a pris tous ses traits, son heureux caractère.
Dieu pour votre union fit briller un beau jour.
Il y versa la paix, le conjugal amour,
Ta mâle probité, ta sage intelligence,
Tous les je ne sais quoi, les soins, la complaisance,
La beauté sans orgueil, les charmes d'un doux chant,
Et l'unisson des cœurs, charme encor plus touchant.
Goûtez votre bonheur, couple aimable et sensible;
Dieu rassembla pour vous, sous votre toit paisible,
Des trésors de raison, et de grace, et d'esprit;
L'art de se rendre heureux dans vos mœurs fut écrit.
Telle est la source pure où tu puisas ton livre.
Le grand art d'être heureux n'est que l'art de bien vivre.

Dans son petit jardin, je me souviens qu'un jour,
Avec son saint curé, tranquille à Roquencour,
Quand le zéphyr de mai rend la terre amoureuse,
J'ai d'un jeune arbre à fruits planté la tige heureuse.
« Mon ami, me dit-il, le nom de père est doux;
« Vous aimez vos enfants, qu'ils pensent comme vous;
« Moi, je leur dois mes soins; mais vous, sur-tout les vôtres.

« Les enfants sont sacrés, Dieu vous fit leurs apôtres :
« Cultivez dans leurs cœurs le germe de la foi.
« Votre exemple et vos mœurs parleront mieux que moi.
« Chez l'enfant, l'œil voit tout, l'oreille tout écoute ;
« Il vous juge en jouant, tout bas, sans qu'on s'en doute.
« Soyez irréprochable ; et, toujours honoré,
« Votre front paternel sera pour eux sacré. »

C'est ainsi, mon cher Droz, au sein de ta famille,
Que ton front noble et calme, où l'éclat des mœurs brille,
Des troubles de nos jours préserva ta maison.
Ta sagesse à ta fille enseigna la raison.
Il entre en tout de l'ordre, en tout de la mesure ;
Nous aimons d'un cordeau la ligne exacte et sûre.
Craignons donc tout excès, il tend au crime ; où Dieu
Plaça-t-il la vertu ? dans un juste milieu.
Nous ne sommes jamais, sous ses lois équitables,
Sans quelque crainte heureux, sans espoir misérables.
Le mélange est par-tout ; qu'avons-nous à choisir ?
La joie a sa douleur, la peine a son plaisir.

Moi, qu'à la ville exprès a cloué la vieillesse,
Dans ma prison, du moins, je songe avec tendresse
A mes saules chéris, aux doux hôtes des bois,
A mes amis absents ; je leur parle, et les vois.
La Fontaine, ô combien, dans les temps où nous sommes,
Devant tes animaux ont dû rougir les hommes !
Les animaux pourtant ont leurs renards, leurs loups :
Oui ; mais les deux pigeons, mais le concert si doux

De nos trois bons amis pour sauver la gazelle;
Le corbeau diligent qui part à tire d'aile;
Le rat industrieux qui ronge le filet;
Et la tortue en marche à travers la forêt.
Alarmé du péril où son malheur la jette,
Je me rappelle aussi notre sœur la chevrette,
L'espoir qui la soutient, la peur qui la frappa,
Et comment au chasseur la pauvrette échappa.
Au Monomotapa, j'apprends de La Fontaine,
Qu'il vivoit deux amis, tels qu'on en voit à peine:
L'Europe en compte peu de ce calibre-là.
Vers ces bords, nous dit-on, l'amitié s'envola.
A Paris cependant il en existe encore.
Ce n'est pas où l'or seul est le dieu qu'on adore;
C'est chez toi, mon cher Droz, chez toi, ce lieu si doux,
Dont les plus chers amis ont fait leur rendez-vous.

Mais il s'approche; il luit, le jour des sept convives!
Leurs sept fronts se sont peints des couleurs les plus vives.
Nos sept cœurs ne font qu'un. Dans ce charmant repas,
On boit à petits coups, on mange à petits plats.
Mais la gaieté redouble au dessert qui s'approche;
Amis, j'ai mon épître, et mon couplet en poche;
Blanche, Blanche, salut! ô reine du festin!
J'aspire un pur moka, frais broyé du matin;
L'Aï pétille et part, le Noyau se débouche;
Le ris vole joyeux errant de bouche en bouche;
Et moi, tout comme un autre, encor jeune en mes goûts,
Je m'exalte au Champagne, et je trinque avec vous.

Je pourrois, Monsieur, multiplier les citations de ce genre. Il me seroit facile d'ajouter ici plus d'un fragment d'épîtres et de petits poëmes, commencés par M. Ducis aux dernières bornes de sa carrière, et tout-à-coup interrompus, soit par l'impatience de son imagination qui s'effrayoit ou se lassoit d'une composition un peu longue, soit par la mobilité de son esprit qui l'appeloit plus impérieusement vers d'autres sujets. Vous retrouveriez dans tous ces fragments les fiers accents de sa lyre. Vous y verriez briller encore quelques étincelles de ce volcan que la nature avoit allumé dans son ame, et qui ne s'éteignit qu'avec lui. Mais les différentes piéces que vous venez de lire suffisent de reste pour faire apprécier la bonne foi et l'équité de quelques personnes qui, depuis sa mort, et lors même qu'il existoit encore, se sont fait un jeu cruel de le représenter, dans les dernières années de sa vie, comme un vieil enfant, comme un être frappé d'une dégradation intellectuelle si évidente qu'il étoit impossible d'attacher aucune valeur à ses sentiments, ni aucun sens à ses paroles. L'époque où l'on fait remonter cet état prétendu d'imbécillité indique assez clairement le but et les intentions de ceux qui ont inventé ce bruit aussi odieux que ridicule; mais

ses dernières inspirations me semblent une assez éloquente réponse aux outrages de pareils détracteurs.

Ce n'est donc plus maintenant que pour votre satisfaction et la mienne que je céde, en terminant cette longue lettre, au plaisir de consigner ici un court fragment d'une piéce qui l'occupoit encore peu de jours avant sa mort, et qu'il avoit intituleé *le Coin du feu*:

Trop heureux les époux, au même culte instruits,
Servant le même Dieu; qui, par l'honneur conduits,
Sont morts de leurs enfants les vertueux modéles,
Et du lit conjugal hôtes toujours fidéles!
Femmes, conservez bien le cœur de vos époux;
Outre un premier devoir, c'est un bonheur pour vous.
Plus pur s'il est caché, plus doux lorsqu'il se serre,
Le nœud sacré d'hymen veut aussi du mystère.
Comme il convient aux champs! Ils ont été toujours
Le charme de mon cœur et mes premiers amours;
Et pourtant je n'ai pu, dans le coin d'un village,
De vingt pieds de jardin m'acquérir l'héritage,
Et, joyeux au soleil, sous quelque toit obscur,
Voir un joli lézard frétiller sur mon mur.
Pour bâtir sa fortune, il faut que l'on y pense.
Heureux qui peut voir l'or avec indifférence!
Et voilà justement ce qui m'est arrivé.

Repos, tu valais mieux; repos, je t'ai trouvé.

J'aimai toujours le saule avec son onde pure.
Oui, l'on sert Dieu présent dans toute la nature.
Eh! pourquoi couvrit-il de charmes si puissants
Le lit pur des époux, le berceau des enfants,
Ce fauteuil vénérable où le vieillard succombe,
Le menant sans douleur du sommeil à la tombe;
Mais lui montrant toujours, lorsqu'il est attristé,
Le jour consolateur de l'immortalité?
Si quelque souvenir charme encor mon vieil âge,
Voyons, d'où me vient-il? il me vient du village.
Oublierai-je jamais qu'au temps de mes amours,
J'ai, quand ma jeune épouse animoit nos beaux jours,
Du plus riant vallon parcouru les demeures,
Et qu'à Montmorency l'amour fila mes heures?
Là mon plus vif attrait, là mon plus cher desir,
Quand la terre aspiroit la fraîcheur du zéphyr,
C'étoit de voir, errant, travailler les familles,
Accourir les amants, rêver les jeunes filles,
Sans cesse à droite, à gauche, entre leurs doigts charmants,
De voir de leur travail voler les instruments.
Par-tout des chants naïfs, des ris, des mains actives;
Par-tout sur leurs foyers des Baucis attentives;
Les fruits de leur amour jouant dans les berceaux,
Et les vieillards dormant au doux bruits des fuseaux.

Oui, Dieu mit le bonheur dans les pauvres familles;
Il bénit les ciseaux, les dés, et les aiguilles.
O vive la veillée, et les contes si doux
De sorciers, de voleurs, de revenants, de fous,

D'amours infortunés, d'héroïque constance!
Eh! quel mal nous faisoit leur crédule innocence?
J'entendois les soupirs, voyois les pleurs couler,
Et les doigts suspendus, oubliant de filer.
Puis venoit la terreur : l'oiseau de noir augure
A donc crié trois fois sur une tour obscure?
Sur Colette en passant un sort fut donc jeté?
D'elle-même, au château, la cloche a donc tinté?
Non; mais l'amour, la danse ont couru les villages
Et par-tout aux curés promis des mariages.

Agréez, Monsieur, etc.

LETTRE NEUVIÈME.

Ce n'est pas au moment où la vieillesse nous presse et nous atteint, qu'il faut le plus songer à chercher des ressources contre elle. Quand la nature, par l'affoiblissement ou la perte successive de nos facultés, nous avertit du rapide déclin de la vie; lorsque la main du temps nous a, pour ainsi dire, démontés pièce à pièce, les livres, les traités qui tendent à nous fortifier contre un tel état de choses, sont à-peu-près pour nous comme les ouvrages de médecine entre les mains d'un malade. La vieillesse nous arrive toute faite, et telle que nous nous la sommes faite. Dès qu'elle nous a une fois comme enveloppés de toutes ses gênes; dès qu'elle ne nous laisse plus voir devant nous qu'un étroit et court espace à parcourir, ce dernier bout de chemin qui reste à faire se colore nécessairement des reflets de notre vie passée; et l'homme qui, après soixante-dix ans d'une vie blâmable ou ridicule, s'avise de prétendre au respect des autres, s'imagine apparemment que c'est un mérite d'avoir vieilli.

Heureux celui qui, parvenu au terme d'une longue et honorable carrière, attend sans trouble les dernières crises de la nature, entouré des enfants que l'hymen lui a donnés, de l'épouse qu'il s'est choisie, et de quelques vieux amis que le temps a épargnés!

Vous savez, Monsieur, que ce bonheur ne fut pas réservé en entier à la vieillesse de M. Ducis. Il étoit jeune encore et avoit déja perdu son père, quand il se maria à une jeune et belle personne de Versailles, pour qui il avoit conçu autant d'estime que d'attachement. Le bien de sa femme réuni au peu qu'il avoit n'assuroit au ménage qu'une existence modique. Mais il avoit obtenu déja quelques succès littéraires; son talent lui en promettoit d'autres. Son caractère d'ailleurs lui avoit acquis quelques amis, quelques appuis; et son indifférence pour les biens de la fortune, jointe à la confiance naturelle à cet âge, s'opposoit à ce qu'il gâtât, par une prévoyance inquiète, l'heureux avenir qui sembloit s'ouvrir alors devant lui.

Ce rêve de bonheur ne tarda guère à s'évanouir. Après quelques années de l'union la plus douce et la mieux assortie, il eut l'affreux chagrin de voir sa jeune compagne se consumer lentement, et s'éteindre enfin dans les langueurs

d'une maladie de poitrine. La douleur de M. Ducis fut profonde et terrible. On craignit quelque temps pour ses jours. Une consultation de Bouvard, qu'il avoit gardée et qu'il ne suivit pas, lui prescrivoit le *changement d'air et d'habitudes.* Mais deux filles lui restoient de ce mariage, et le soin de les élever étoit pour lui un devoir, qu'il accepta comme une consolation.

Cependant un nouveau genre d'alarmes vint bientôt le troubler dans les soins qu'il donnoit à cette éducation. Ses deux filles étoient placées à Paris, dans un couvent de la rue Saint-Jacques. Chaque fois qu'il les alloit voir, et il les visitoit fréquemment, il revenoit à Versailles, l'esprit frappé de la désolante conformité de traits et de complexion, par laquelle elles lui rappeloient leur infortunée mère. Les lettres qu'il écrit alors à ses amis sont pleines de ses inquiétudes, et de tristes pressentiments que l'avenir ne vérifia que trop. Il eut la douleur de les voir succomber l'une après l'autre, et toutes deux sous le même fléau qui lui avoit ravi sa femme, toutes deux dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

A ce deuil conjugal et paternel venoient se joindre les pertes de l'amitié. La fin prématurée de Thomas avoit agrandi le vide effrayant que la mort faisoit autour de lui. Sa mère toutefois

lui restoit encore; mais ce dernier appui ne tarda point à lui manquer; et, quoique cette perte cruelle fût plus dans l'ordre de la nature, vous avez vu, Monsieur, tout ce qu'elle avoit réveillé de douleurs dans son ame. Ce fut alors que le goût qu'il avoit toujours eu pour la retraite dégénéra en une sorte de misanthropie, dont sa correspondance avec ses amis nous offre des traces assez fréquentes. M. Ducis passa ainsi un grand nombre d'années, fuyant le monde, se nourrissant de ses rêveries, ou se dérobant, par l'étude et le travail, au tourment de ses souvenirs.

Il paroît que cet état d'isolement complet inquiéta ce qui lui restoit de sa famille et plusieurs personnes dont les conseils avoient quelque ascendant sur son esprit. On le pressa vivement de se donner une compagne de sa solitude. Mais il étoit déja entré dans la vieillesse lorsqu'il se rendit à ce vœu de l'amitié, en épousant la veuve de M. Peyre, à laquelle il survécut. Il avoit plus de quatre-vingts ans quand il se vit de nouveau livré à l'isolement d'un second veuvage; cette perte avoit été précédée de celle d'un frère qu'il aimoit tendrement; et c'est à travers tant de tombeaux, remplis de dépouilles si chères, qu'il lui fallut s'acheminer tristement vers le sien.

La fortune, Monsieur, ne mérite guère sans doute d'être placée au premier rang des consolations de la vieillesse. Mais cet âge a tant de besoins qui n'appartiennent qu'à lui, qu'il nous est difficile de ne pas souhaiter un peu d'aisance pour nos vieux jours. Ce qui feroit le superflu d'un homme sensé, à toute autre période de la vie, n'est souvent que le nécessaire du vieillard. C'est à cet âge que la prévoyance humaine recueille communément le fruit de ses économies passées; c'est alors qu'il est doux de jouir des sacrifices que notre raison s'est imposés dans un autre âge. Mais qu'il est affreux, pour celui qui n'eut jamais de superflu, de voir les ressources disparoître au moment où les besoins se multiplient! Voilà pourtant ce qu'éprouva M. Ducis dans sa vieillesse.

Et toutefois, Monsieur, qui oseroit trouver le plus léger sujet de reproche dans cet état d'isolement, de privations et d'infirmités où nous l'avons vu durant ses dernières années? il ne s'étoit point dérobé aux charges de la société. Bon époux et bon père, il devoit compter, à ces deux titres, sur quelques soins pour ses vieux jours; et il vit disparoître avant lui presque tous les appuis que la nature ou l'affection lui avoit donnés. Sa jeunesse et son âge mûr n'a-

voient jamais connu ni les folles dépenses, ni les goûts ruineux, ni aucun des besoins de convention; et les plus simples commodités de la vie lui manquèrent dans la saison des besoins les plus impérieux. Enfin sa vie entière avoit offert comme un modèle de sagesse, de tempérance et de frugalité; et des maux cruels, la goutte, la cécité, vinrent en assiéger la fin.

Voilà, dira-t-on sans doute, un vieillard dont les derniers jours furent empoisonnés par d'affreuses amertumes! Quoi! la mort avoit déconcerté toutes les prévoyances de sa tendresse et de sa raison; elle avoit abattu autour de lui tous les soutiens qu'il s'étoit préparés pour la vieillesse; et, après cette vie de sacrifices, que vous offrez en exemple à la vertu, vous nous montrez cet infortuné, au bord de sa tombe, ne recueillant, pour unique prix de sa constance à souffrir, que la pauvreté, les douleurs, et le délaissement! que lui a donc servi de s'être prémuni de bonne heure contre une situation où le courage même ne sauve pas toujours du désespoir?

Que répondrons-nous, Monsieur, à ce langage amer et irréfléchi? Ah! disons qu'en effet rien n'est exagéré dans cette peinture des maux qu'eut à souffrir M. Ducis; mais que les conso-

lations furent proportionnées aux douleurs, et que le remède venoit de plus haut que le mal. Disons que sa peine la plus amère, son chagrin le plus cuisant fut de se voir séparé par la mort de presque tous ceux qu'il avoit aimés; mais qu'une foi vive et pure lui montroit, dans un avenir assuré, un lieu de réunion dont sa vieillesse le rapprochoit chaque jour davantage; dites (vous le savez mieux qu'un autre) que jusqu'en 1814 il se vit souvent en proie à des besoins trop réels qu'une amitié fidèle et pauvre ne pouvoit satisfaire qu'à demi; mais que du moins ces privations mêmes n'étoient point sans charmes, quand il songeoit aux opulentes dignités que la fierté de son ame avoit repoussées, et qu'il se sentoit riche alors de tout ce qu'il avoit refusé; dites qu'au milieu des tristes accès de goutte et de cécité, que chaque hiver lui ramenoit, il puisoit dans une piété douce et indulgente des trésors de patience et de résignation qu'il n'eût pas osé attendre de son caractère, et que la paix de son ame étoit à elle seule un trésor que rien ne pouvoit altérer. Qu'on sache enfin que sa vieillesse n'eut rien de chagrin; que sa pauvreté ne connut ni l'humeur ni la plainte; qu'il portoit chez ses amis un visage riant, un esprit dégagé de soucis, un

cœur disposé à jouir de tout ce qui peut se rencontrer de bon dans la destinée humaine; que rendu au calme et au silence de sa retraite, il y retrouvoit ses joies intérieures, ses fêtes domestiques, ses banquets de famille et d'amitié; que, même dans ses jours de souffrance et d'abattement, le vieux poëte, aveugle et pauvre comme Homère, prenoit encore sa lyre, et que ses douleurs s'endormoient au doux chant des muses, comme ces maux légers de l'enfance qui s'apaisent aux joyeux refrains des nourrices.

La chute de Buonaparte et le retour de nos princes furent sans contredit les deux plus grandes joies de la vieillesse de M. Ducis; mais je me reprocherois de ne pas compter la publication de ses œuvres parmi les plaisirs qui l'attendoient au bout de sa carrière. Vous vous rappelez, Monsieur, que ce fut en 1812 qu'il eut l'idée de réunir et de faire imprimer son théâtre et ses autres poésies. Chose incroyable! il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût s'en accommoder, quoique assurément il n'y eût rien d'exagéré dans ses prétentions. Le marché conclu, il lui vint des scrupules; le temps étoit peu favorable à la publication d'ouvrages purement littéraires. Tous les esprits étoient préoccupés des grands mouvements mi-

litaires qui remuoient l'Europe et qui pouvoient déja faire pressentir la chute du gouvernement impérial. Au milieu de telles circonstances, M. Ducis craignoit que son livre n'obtînt ni succès, ni débit. Il s'étonnoit qu'on eût pu lui donner une somme de six mille francs pour trois volumes de vers. Malgré le besoin qu'il avoit d'un pareil secours et le plaisir qu'il goûtoit à le devoir à son travail, il alla à plusieurs reprises trouver son libraire pour le prévenir que, si l'ouvrage ne se vendoit pas, il rendroit l'argent.

Six mille francs! c'étoit une fortune pour lui. Son imagination se perdoit en projets sur l'emploi qu'il en pourroit faire. Mais quand il fallut se mettre à l'impression, ce fut un autre genre d'embarras. Il ne pouvoit retrouver presque aucun de ses anciens manuscrits. Son incurie à cet égard avoit été poussée si loin que, pour plusieurs tragédies, il fallut recourir aux copies de la Comédie françoise et fouiller dans les bibliothèques d'amateurs où se trouvoient les premières éditions. Ses amis lui épargnèrent l'ennui de réunir ses ouvrages, de les revoir, de les mettre en ordre, et d'en suivre l'impression.

Quand l'édition parut (c'étoit à la fin de 1813, et la crise devenoit de plus en plus imminente), il ne fut pas sans inquiétude sur le jugement

d'un public auquel sa vie retirée l'avoit rendu pour ainsi dire étranger. Mais toutes les alarmes, tous les sujets de troubles disparurent promptement devant la joie de se voir, comme il le disoit, *à la tête de trois gros volumes qui portoient son nom, et qu'il pouvoit offrir à ses amis.*

Ses largesses en ce genre furent excessives. Une partie du produit de l'ouvrage fut employée à en acheter des exemplaires. Ses parents, ses amis, ses simples connoissances, quelques vieux serviteurs retirés, tous ceux qui lui avoient fait ou lui avoient voulu du bien, tous ceux dont il avoit reçu quelques témoignages d'intérêt ou d'estime; anciens et nouveaux services, vieilles et jeunes affections, sa mémoire se retraça tout avec une fidélité scrupuleuse, et personne ne fut oublié.

Les œuvres de M. Ducis eurent un succès qui dépassa ses espérances. Tous les journaux en rendirent compte et furent unanimes dans l'éloge. Ses cheveux blancs avoient désarmé la sévérité de la critique. Elle eût pu, sans être taxée d'injustice, relever en lui les écarts d'un talent qui manque souvent de correction; elle aima mieux s'incliner devant la pureté de sa vie, et, cette fois du moins, les vertus de l'homme de

bien servirent de sauvegarde aux imperfections du poëte.

Ce concert de louanges, ces ménagements de la critique qui sembloit oublier ses droits, cette heureuse disposition du public à goûter plutôt qu'à juger les dernières productions d'un talent qui alloit lui échapper; toutes ces circonstances favorables influèrent d'une manière sensible sur l'esprit et l'imagination de M. Ducis. Les bienfaits du Roi venoient de placer sa vieillesse à l'abri de tout besoin: il jouissoit d'une aisance qu'il ne s'étoit jamais connue. La mauvaise fortune n'avoit pu parvenir à aigrir son caractère; dans la bonne, il ne se rappela ses malaises passés que pour mieux ressentir les douceurs de sa situation présente ; et, au milieu de l'atmosphère de bonheur qui l'environnoit, sa verve octogénaire se ranima avec une ardeur et une activité dignes d'un âge moins avancé.

C'est à ce retour de verve et de jeunesse poétique que nous devons la plupart des pièces de vers contenues dans ma huitième lettre. Mais son imagination, réveillée au bruit des succès, l'entraînoit vers des projets de travaux plus étendus. Dans ce besoin de produire qui agitoit ses derniers jours il s'appliquoit avec une

fierté naïve ce vers d'une de ses tragédies :

Pour prix d'avoir bien fait, on veut encor bien faire [1].

Malheureusement le temps et les forces lui manquèrent à-la-fois.

L'histoire de Joseph, qu'il relisoit souvent et qu'il venoit de lire avec une attention plus marquée, lui avoit fait naître l'idée de traiter ce sujet en vers. Il avoit déja à-peu-près arrangé dans sa tête le plan de son poëme, qu'il divisoit en quatre chants. Après ces simples et sublimes paroles du dénouement, *je suis Joseph votre frère que vous avez vendu pour l'Égypte*, ce qui frappoit le plus M. Ducis étoit ce peu de mots de l'Écriture, lorsque, le crime commis, elle retrace le trouble et l'agitation des frères entre eux: *Ils se disoient l'un à l'autre, vraiment nous sommes coupables*. Cette secrète autorité de la conscience sur les ames criminelles lui sembloit admirable à peindre; et, s'il eût porté dans ses vers la même énergie d'expression qui passionnoit son langage lorsqu'il me fit part de cette idée, je ne doute point que l'heureuse disposition du poëte ne lui eût inspiré des beautés dignes de son modèle.

Il fut combattu quelque temps dans ce projet

[1] *Abufar.*

par un scrupule bien naturel à sa délicatesse. M. Bitaubé, avec qui il avoit été lié, avoit publié sur le même sujet, en 1767, un petit poëme en prose, qui, malgré une teinte romanesque beaucoup trop prononcée, avoit joui d'un long succès dans les colléges et même dans le monde. Quoique M. Bitaubé n'existât plus depuis long-temps, peut-être par la raison même qu'il n'existoit plus, M. Ducis répugnoit à l'idée d'établir une concurrence volontaire entre lui et son ami.

Je crois qu'on eût fini par vaincre cette répugnance; mais un scrupule d'un tout autre ordre le fit renoncer entièrement à ce projet (*e*).

Il ne tarda point à trouver un nouvel aliment pour son imagination qui se fatiguoit du repos. Depuis quelque temps il s'étoit mis à lire la volumineuse collection de *Vies des Saints*, publiée par M. Godescard, et *les Pères du désert*, d'Arnault d'Andilly. Ces images des anciennes solitudes; ces noms de Pacôme et de Basile, animant les déserts de la Thébaïde; ces montagnes du Carmel et de Sinaï, peuplées d'une foule de jeunes néophites que ne rebutoient ni le renoncement au monde, ni les rigueurs du climat, ni les austérités de la pénitence; vous sentez, Monsieur, combien de pareilles images devoient

exciter la verve d'un poëte qui lui-même professoit l'amour du désert, le mépris du monde et le respect des livres saints.

A ce tableau de la religion rêveuse et recueillie dans les solitudes de l'Afrique et de l'Asie, il vouloit réunir la peinture des persécutions éprouvées, dans d'autres contrées du monde, pour la cause du christianisme. C'eût été sans doute une fête pour sa muse que de célébrer dans ses chants ces jeunes vierges chrétiennes, montant à l'échafaud, le front ceint des roses du martyre, joyeuses et parées comme si elles eussent marché à l'autel de l'hymen; et ces fervents confesseurs du Christ qui, du milieu des bûchers, élevoient encore vers le ciel leurs bras à demi consumés par la flamme, et consacroient les restes d'une voix mourante à prier Dieu pour leurs persécuteurs. Il étoit à regretter seulement que de pareilles idées s'éveillassent dans une tête de quatre-vingts ans où elles s'accumuloient confusément, ne laissant d'autres traces qu'une effervescence continuelle qui troubloit le repos du vieillard, sans que l'imagination impatiente de l'écrivain pût les réunir par un lien commun, et les fondre dans une composition régulière.

Je ne puis oublier qu'un soir de l'automne de

1814, M. Ducis et moi nous promenant dans le parc de Versailles, il me raconta, avec une chaleur que je regrette de ne pouvoir faire passer dans mon récit, le desir qu'il avoit de puiser à cette source le sujet d'un poëme étendu, dont il ne pouvoit cependant bien exposer encore ni le plan, ni la marche, ni même les principaux personnages. A sa narration très animée, quoique assez désordonnée, se mêloient d'intervalle en intervalle quelques vers qu'il avoit déja composés, et plus rarement quelques autres que lui dictoit l'inspiration du moment. Ces vers jetés çà et là, et frappés à sa manière large et pittoresque, me sembloient comme autant d'éclairs sillonnant un ciel sombre et nébuleux.

Je remarquai particulièrement un passage où se montroit sous une couleur aussi neuve que poétique l'aversion qu'il a toujours eue pour la gloire militaire. C'étoit un parallèle fort détaillé entre les conquêtes faites au christianisme par le sang des martyrs, et les conquêtes de l'ambition guerrière. Il y montroit que les triomphes des conquérants de la terre n'avoient qu'un jour, n'occupoient qu'un lieu, ne pouvoient réjouir qu'un peuple; tandis que la gloire des martyrs du christianisme s'étendoit dans tous les temps, s'emparoit de tous les lieux, intéres-

soit tout le monde chrétien, et qu'après des siècles écoulés, les cendres de ces héros de la foi recueillies dans les plus somptueuses basiliques des grandes cités, comme dans les plus pauvres églises des hameaux, y étoient l'objet de la vénération des hommes. Le morceau se terminoit par ces quatre vers, les seuls que j'aie retenus :

Leur gloire a retenti jusque dans la retraite
Où veille du désert le pâle anachorète;
Leur supplice y nourrit l'ardeur des saints desirs,
Et leur cendre féconde y fait d'autres martyrs.

Ce fut M. Voisin, de Versailles, son médecin, qui vint déranger ce projet poétique. Il s'étoit aperçu de l'extrême préoccupation qui, depuis quelques jours agitoit M. Ducis, et il exigea de lui que, pendant deux mois au moins, il renonçât à tout travail d'imagination, et même à toute lecture qui eût pu le ramener à des idées aussi ennemies de son repos. Cette ardeur de composition, ainsi tempérée par un régime prudent, fut réduite à se renfermer dans des sujets d'un caractère plus doux et d'une étendue plus proportionnée à ses forces. Le travail alors n'eut plus rien de dangereux pour sa santé; et, grace à cette douce manie des vers, sa vieillesse ne

connut ni l'oisiveté qui corrompt les heures, ni l'ennui qui les éternise.

Heureusement que, dans les deux dernières années de sa vie, l'aisance dont il jouissoit lui permit de s'attacher un jeune domestique qui savoit lire, copier, écrire sous la dictée, et qui remplissoit auprès de lui les fonctions de secrétaire, de lecteur, de valet de chambre, et de guide dans ses promenades. Cette ressource lui fut d'un grand prix dans l'état d'infirmités où il se trouvoit.

Ce jeune homme lisoit couramment et d'une manière assez intelligible; mais il avoit l'insupportable travers de suspendre sa lecture, toutes les fois que cela lui convenoit, pour faire les réflexions les plus bizarres, les commentaires les plus extravagants, ou les questions les plus ridicules. De là s'établissoit quelquefois entre M. Ducis et lui une sorte de controverse, où brilloient d'un côté l'inaltérable patience de l'auditeur, et de l'autre la sotte présomption du lecteur. Je fus témoin d'une de ces scènes, et elle me semble assez gaie pour mériter que je la rapporte ici.

C'étoit à la fin de 1814; M. Ducis donnoit une de ces petites fêtes de famille, dont j'ai déja eu l'occasion de parler. Il voulut bien m'y inviter, et son billet d'invitation, écrit dans un mouve-

ment de bonne humeur, étoit d'un style tout-à-fait semblable aux affiches que font courir les comédiens de province, pour l'annonce d'un spectacle extraordinaire: il devoit y avoir *grand gala*, puis *comédie* où débuteroit *un jeune acteur qui n'avoit encore paru sur aucun théâtre;* le tout devoit se terminer par *une collation magnifique;* et, par *post-scriptum, la salle seroit éclairée en bougie*, *et une mise décente étoit de rigueur.*

Je n'arrivai qu'après le *gala* et lorsque le *spectacle* étoit déja commencé. La pièce représentée étoit *Les Fourberies de Scapin.* On se doute bien que *l'acteur qui n'avoit paru sur aucun théâtre* étoit le jeune lecteur. En effet, je le trouvai fièrement établi sur sa chaise, devant une petite table où étoient deux flambeaux, son volume de Molière à la main, et lisant avec une confiance, un aplomb, des éclats de voix et des gestes qui le mettoient au moins de moitié avec Molière dans la gaieté toujours croissante que manifestoit l'auditoire.

Tout alla passablement jusqu'à la fin du second acte; mais, à la scène où Géronte s'écrie, en parlant de son fils, *Que diable alloit-il faire dans cette galère?* ne voilà-t-il pas que le malencontreux lecteur retombe tout-à-coup dans sa manie d'épiloguer! Vous vous rappelez, Monsieur, que

cette exclamation, d'un comique si vrai, revient six à sept fois. Dès la seconde : *Oh! oh!* s'écrie à son tour le lecteur; *permettez donc; il a déja dit cela.*

C'est vrai, reprenoit avec bonté M. Ducis, *mais continuez, mon enfant.*

A la troisième: *Mais, Monsieur, il n'est pas permis de se répéter comme cela; c'est se moquer du monde.*

Oui, oui, mon cher enfant, disoit M. Ducis l'interrompant*; mais, pour dieu, lisez!*

Enfin, chaque fois que le mouvement du dialogue ramenoit la phrase, *qu'alloit-il faire dans cette galère?* le terrible lecteur revenoit à son maudit commentaire, s'animant toujours de plus en plus contre Molière; et, comme il prenoit pour un suffrage le redoublement de gaieté qu'il excitoit, le pauvre diable, encouragé par cette heureuse disposition de ses auditeurs, n'attendit pas même la fin de la scène, pour jeter le livre sur la table, en s'écriant: *Oh! c'est par trop fort aussi; votre Molière est un radoteur.*

A cette sottise, proférée du ton le plus capable, vous jugez, Monsieur, du rire fou qui nous gagna tous, jusqu'au maître de la maison. Cependant le triste héros de cette scène si bouffonne, s'étant débarrassé de son livre, qu'il avoit

jeté avec tant de dédain, et n'ayant plus les yeux occupés par sa lecture, ne tarda point à s'apercevoir qu'il avoit fait à lui seul presque tous les frais de notre hilarité. Nous le vîmes alors se lever de sa chaise avec embarras, se diriger lentement vers la porte, et quitter la chambre d'un air confus et tout prêt à pleurer de dépit; tandis que M. Ducis lui crioit avec bonté: *Nous achèverons cette lecture ensemble, mon enfant; cela n'a vraiment pas trop mal été. Allez vous rafraîchir, vous devez en avoir besoin.*

Quelque temps après, m'ayant annoncé l'envoi d'une pièce de vers qu'il venoit d'achever, M. Ducis s'excusa de ne pas la joindre à sa lettre. *Vous ne tarderez pas à la recevoir,* m'écrivoit-il; *mais mon factotum m'a demandé cette matinée pour écrire à ses parents. Je vous avoue que j'ai quelquefois peur qu'il ne s'occupe de son commentaire sur Molière, dont il nous a donné l'autre jour un si brillant échantillon.*

Je ne m'étendrai pas davantage, Monsieur, sur ces petites réunions de parents et d'amis, dont vous avez été souvent le témoin, et auxquelles l'aménité et la bonne humeur de M. Ducis pouvoient seules donner un air de fête. La joie qui les animoit n'avoit rien de bruyant. Nous conviendrons même qu'elles auroient pu

paroître insipides à ces hommes blasés qui ne savent point goûter les plaisirs simples. Je dirai plus ; M. Ducis n'étoit point de ces vieillards qui, ayant passé leur vie dans l'étude et l'observation du monde, se sont fait ainsi un trésor de souvenirs, dont l'emploi judicieux peut donner, jusque dans leurs derniers jours, de l'intérêt et de la vie à leurs entretiens. Son langage, au contraire, ne se faisoit remarquer le plus souvent que par le bon sens et la simplicité des paroles, et les souvenirs d'un homme qui avoit vécu dans la retraite ne pouvoient embrasser qu'un horizon bien borné. Ceux qui ne l'avoient point vu, et qu'attiroient auprès de lui sa renommée et le desir de connoître l'auteur d'*OEdipe* et d'*Hamlet*, étoient tout étonnés de trouver en lui tant de bonhomie et de simplicité. Ses discours même avoient quelquefois la naïveté de l'enfance; et, quand la conversation se portoit sur les affaires les plus simples de la vie, ce n'étoit point sans surprise que l'on s'apercevoit de son ignorance, ou de sa crédulité sur une foule de choses que possède à fond le commun des hommes. Mais qu'on ne s'y trompe point; ce contraste apparent entre l'homme avec qui l'on causoit et l'écrivain qu'on venoit de lire, ne servoit

qu'à le placer plus haut encore dans l'estime des gens de bien; et, pourvu qu'on ne fût dénué ni de goût, ni de bon sens, ni d'honnêteté d'ame, on étoit sûr de se plaire à sa conversation.

Ces petites fêtes si modestes que l'amitié recevoit de lui, vous pensez bien, Monsieur, qu'elle devoit être jalouse de les lui rendre, et qu'elle savoit en saisir toutes les occasions. Il s'en offrit une qu'elle n'eut garde de laisser échapper. Le 23 août 1813 étoit le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour-là complétoit sa quatre-vingtième année. Ses amis se fussent reproché de ne pas profiter d'une pareille circonstance pour fêter une vieillesse aussi digne d'hommages. Vous eûtes à regretter, ainsi que moi, Monsieur, de ne pouvoir vous joindre à eux dans une circonstance qui vous promettoit des plaisirs si bien faits pour vous; mais l'indisposition qui vous retenoit à Paris, et l'absence qui m'éloignoit d'un si doux spectacle, ne nous empêchèrent pas de nous y réunir d'intention, et, peu de jours après cette journée charmante, je reçus, aux eaux de Plombières où ma santé m'avoit conduit, deux relations fort exactes de tout ce qui s'étoit passé à Versailles : l'une écrite par M. Ducis lui-même, dans la première effusion de sa joie; l'autre par mon ami, M. Auger, qui, plus heu-

reux que nous, avoit pu fêter de plus près l'illustre vieillard.

Voulant remettre sous vos yeux les détails de cette petite fête toute poétique, je donne la préférence au récit de M. Auger, car, en lisant celui de M. Ducis, vous auriez à vous prémunir contre les exagérations de sa reconnoissance envers nous tous.

Paris, 24 août 1813.

Mon cher ami, je m'empresse de vous raconter comment s'est exécuté notre charmant complot. Hier, par un temps magnifique, nous nous sommes mis en route pour Versailles, Andrieux, Picard, Droz et moi. Tout le temps du voyage, il nous fut impossible de parler d'autre chose que de ce bon et respectable vieillard, du plaisir que nous allions lui procurer, du plaisir que nous allions avoir nous-mêmes. Arrivés à Versailles, nous sommes allés commander, à une des portes du parc, un joli dîner pour cinq personnes, et de là nous nous sommes acheminés vers la rue Satory. Lorsque le bon Ducis nous vit entrer tous les quatre ensemble, la surprise et la joie se peignirent à-la-fois sur sa belle et noble figure. Nous lui apprîmes tout de suite que nous venions fêter avec lui, le verre en

main, sa quatre-vingtième année révolue, et que nous espérions célébrer, bien des années encore, cet heureux anniversaire. Il alloit appeler sa vieille servante, pour qu'elle se mît en devoir de nous faire à dîner ; nous lui dîmes que tout étoit préparé ailleurs, et qu'il ne s'agissoit que de nous suivre. Notre dîner fut délicieux : vous pensez bien que je ne parle pas de la chère ; j'aurois grand'peine à vous dire de quoi se composoit le repas. Mais ce qu'il me seroit plus difficile encore de vous décrire, quoique j'en aie été sans cesse occupé, c'est le bonheur, la joie naïve, l'enchantement continuel du bon vieillard. Jamais vous ne l'avez vu si jeune ; jamais il n'a laissé échapper plus de ces mots pleins de sensibilité et d'énergie, de ces mots simples et profonds qui sont le caractère et le charme particulier de sa conversation. Il nous raconta plusieurs aventures de sa jeunesse, et nous l'écoutions avec ravissement.

Mais ici commence une scène où vous allez voir l'intérêt aller toujours croissant. Au dessert, il ne s'attendoit encore à rien de ce que nous lui réservions. Un de nous demande du silence. Droz alors se met à lire l'épître que M. Ducis vous a adressée, et il la lit parfaitement bien. Ce digne vieillard, en écoutant sa pièce, avoit

la contenance modeste d'un jeune auteur qui débute; mais on voyoit qu'intérieurement il jouissoit du charme de ses beaux vers, du plaisir que nous avions à les entendre, et plus encore, je crois, du sentiment qui les lui a inspirés.

Il ne se doutoit pas que vous aviez pris au mot ce vers de son épître:

Va, chante aussi le saule; il est cher aux amours,

et que votre muse avoit répondu à l'appel fait par la sienne. Aussi jugez de ses exclamations, de ses transports, quand Droz, ayant reçu des mains d'Andrieux un petit papier, lut ce titre: *Au Saule de Ducis.* Je ne vous dirai rien, pour mon compte, de vos vers que j'entendois pour la première fois : ce n'est pas de moi, ni même de vous qu'il s'agit; mais de l'excellent homme pour qui étoient la pièce et la fête. Il a été constamment ému, ému jusqu'aux larmes; il répétoit vos vers à mesure qu'ils sortoient de la bouche du lecteur; et à peine Droz eut-il achevé, qu'il s'écria: *Encore une fois mon charmant saule!* Je ne sais si la seconde lecture ne lui fit pas plus de plaisir encore que la première. Enfin votre succès a été complet : il ne vous a manqué que d'en être témoin; et, croyez-moi,

votre cœur peut regretter une pareille jouissance : l'amour-propre n'en connoît pas d'aussi douces.

Notre bon Ducis pouvoit croire que tout finisoit là, du moins pour les vers; mais voici qu'Andrieux tire de son portefeuille un autre papier, et cette fois se dispose à lire lui-même. A ces mots : *Cécile et Térence*, *Épître adressée à mon respectable ami, Jean-François Ducis,* vous eussiez vu la figure du noble vieillard s'animer d'une nouvelle joie, briller d'un nouveau feu, tant les vers d'Andrieux lui promettoient de plaisir, tant le titre de la pièce lui faisoit pressentir de ces doux hommages du cœur dont il est si avide et si prodigue lui-même envers ceux qu'il aime! Vous savez quel merveilleux parti Andrieux tire d'une voix qui n'est rien moins que sonore, combien de justesse, de finesse et de grace il met dans son débit; mais ce que vous ne savez pas, ce que vous ne pouvez vous figurer, ce qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée, c'est le ton pénétré, l'air modeste et respectueux avec lequel il lut ou plutôt récita son épître. Vous connoissez la pièce : vous auriez dit le jeune Térence lui-même (on se ressemble de plus loin) lisant son *Andrienne* au vieux poëte Cécile. Cécile étoit attendri, Térence ne l'étoit

pas moins; et, pour dire vrai, nous l'étions tous au plus haut degré. C'étoit une chose ravissante. Je vivrois mille ans, que cette scène touchante ne s'effaceroit pas de ma mémoire ou plutôt de mon cœur. La lecture achevée, nous portâmes la santé de nos amis absents, la vôtre d'abord, puis celles de M. de La Tour et de ce bon Roger dont il fut souvent question pendant le dîner. Ensuite nous reconduisîmes le bon papa Ducis à son domicile, et nous prîmes congé de lui, en lui donnant rendez-vous pour l'année prochaine, au même jour et au même lieu, sans préjudice, bien entendu, des occasions que nous aurons de nous voir, et qui seront toujours trop rares à notre gré. Je vous épargne, ou plutôt je vous réserve, pour votre retour, mille petits détails que ma paresse d'écrire se refuse à vous donner dans cette lettre. Revenez-nous bientôt, etc.

Ces réunions se renouvelèrent fréquemment, et toujours dans le même lieu. Quelques dames, amies des lettres, amies du poëte, plusieurs de ses parents, un surcroît de convives, parmi lesquels figuroient M. de Boufflers et M. Roger, tinrent à honneur d'y être invités; et l'on ne se séparoit guère sans convenir du jour où l'on se

réuniroit de nouveau, car il nous étoit aussi doux que facile de lui procurer des plaisirs qui le rendoient heureux à si peu de frais (*f*).

Mais d'autres diversions étoient déja venues l'enlever à l'obscurité de sa retraite, et le mettre, pour ainsi dire, en rapport avec ce public dont il sembloit redouter les regards; je veux parler de son portrait et de son buste qui furent multipliés à l'infini par le moyen de la gravure et *du moulage*.

M. Gérard, qui déja, par plusieurs compositions de l'ordre le plus élevé, avoit dépassé de bien loin toutes les brillantes promesses de ses débuts, témoigna le desir [1] de faire le portrait de M. Ducis. Très jeune encore, ce grand artiste avoit prouvé, par une suite de dessins qui sont autant de modéles, et dont les gravures accompagnent la magnifique édition du *Racine*, de Didot, combien son esprit si pénétrant étoit habile à saisir toutes les intentions tragiques de nos grands maîtres de la scène. Il se proposoit ici une étude d'un tout autre genre. Mais c'étoit encore un hommage rendu à Melpomène; c'étoit sur-tout un tribut payé par l'amitié.

Il y avoit sans doute quelques difficultés à vain-

[1] C'est en 1805 que M. Gérard fit ce portrait. On ne l'accusera pas d'avoir voulu peindre alors un personnage en faveur.

cre pour faire passer sur la toile, avec ce ton de vérité qui frappe, cette belle et mobile physionomie de vieillard, où venoit se retracer et se confondre tout ce qu'il y avoit d'élévation dans son ame, de verve et d'audace dans son talent, de fougue et de douceur dans son caractère. Un talent vulgaire eût pu se consumer en longs efforts, sans parvenir à saisir et à bien rendre toutes ces diverses ressemblances. M. Gérard les reproduisit toutes avec ce bonheur habituel qu'il seroit plus juste d'appeler du génie; et cependant le portrait où toutes ces difficultés étoient vaincues fut entrepris et achevé avec la rapidité de l'improvisation.

Vous n'avez sûrement point oublié, Monsieur, le prodigieux succès qu'il obtint lorsqu'il fut exposé au grand jour du salon. M. Ducis jouit de ce succès avec une satisfaction qui fut, pour le peintre, le plus doux des suffrages; mais il ignora toute sa vie les procédés pleins de délicatesse dont M. Gérard accompagna ce noble don de l'amitié; et vous ignorez vous-même, Monsieur, que c'est à lui que nous devons le beau buste exécuté par M. Taunay; que c'est lui qui s'entendit, pour ce travail, avec l'habile sculpteur, et qui, par la plus généreuse des supercheries, fit accroire à notre illustre ami qu'il

n'y avoit d'autre dépense à faire pour son buste que l'achat du marbre où devoient se reproduire ses traits.

M. Ducis s'acquitta en grand poëte de la dette contractée envers le grand peintre. Il exprima sa reconnoissance dans une épître pleine de beaux vers, qui se trouve imprimée dans ses *OEuvres*[1]. Et si, en relisant maintenant cette épître, on s'étonnoit que le poëte, qui avoit à louer à-la-fois un si beau talent, et un si noble procédé, ne se fût point laissé aller à toutes les inspirations de sa reconnoissance, qu'on s'en prenne à M. Gérard, qui ne consentit à l'impression de la pièce qu'à la condition d'en retrancher tout un passage, le plus brillant peut-être, le plus regrettable, à coup sûr pour l'auteur, puisqu'il contenoit un éloge plein de chaleur, que celui-là seul qui en étoit l'objet pouvoit accuser d'exagération.

La manière dont M. Ducis jugeoit de la fidélité de son portrait mérite d'être rapportée. Elle prouve que le peintre avoit su rendre quelque chose de plus que les traits du modèle. *Je sens*, disoit le poëte, *que ce ne peut pas être un autre que moi. Je mets la main sur mon cœur, je l'étends vers mon portrait, et je m'écrie, comme Gala-*

[1] Tome III.

tée, dans le Pygmalion de Rousseau : Ah! c'est encore moi. Et la réflexion confirmoit ce jugement de l'enthousiasme.

M. Ducis n'avoit, dans l'art de la peinture, aucune de ces notions acquises qui constituent l'amateur. Il étoit étranger aux régles du dessin et de la composition; mais ce qui étoit beau, naturel et vrai, dans tous les arts, le frappoit vivement. Ses longues études tragiques l'avoient conduit d'ailleurs à juger assez sainement de l'effet dramatique d'un tableau. Aussi M. Vien et plusieurs grands artistes de son école se plaisoient-ils à le consulter; et, sous ce rapport, les avis du poëte pouvoient être profitables, pourvu toutefois que son imagination, qui étoit sa faculté la plus active, ne le dominât pas au point de lui faire prendre pour le tableau même l'impression qu'il en recevoit, c'est-à-dire ce qu'il se figuroit au lieu de ce qui étoit en effet.

Il avoit un neveu qui porte son nom et que lui-même avoit engagé de bonne heure dans la carrière des arts. Ce neveu préludoit, dès-lors, par des succès toujours gradués, à la réputation qu'il s'est acquise depuis dans le genre aimable et doux que son talent semble avoir adopté. Parmi les tableaux du jeune peintre, qui avoient attiré l'attention du public sur un nom que la poésie

seule avoit illustré jusqu'alors, on remarquoit *Sapho rappelée à la vie par le charme de la musique; le Tasse, fugitif, et couvert des vêtements de la misère, se présentant chez sa sœur; le Tasse, lisant l'épisode d'Olinde et de Sophronie à la princesse Léonore d'Est; madame de la Vallière et madame de Thémines, au couvent de Chaillot;* et enfin, *Montaigne visitant le chantre de la Jérusalem, dans sa prison, et frappé de l'état de dégradation physique où il trouve un si beau génie.* Il n'y avoit, comme on voit, aucune de ces petites scènes dramatiques dont la poésie ne pût s'emparer aussi bien que la peinture; et l'on sent qu'indépendamment de la tendre affection que le vieux poëte avoit pour son neveu, il devoit goûter singulièrement le choix de ses sujets et la nature de ses compositions.

Dans l'automne de 1815, averti par ses quatre-vingt-deux ans révolus que la vie pouvoit lui échapper d'un instant à l'autre, M. Ducis voulut arrêter encore ses regards sur les tableaux de son neveu, et même sur celles de ses compositions qui n'offroient qu'une ébauche imparfaite, et que son grand âge lui faisoit craindre de ne pas voir achevées. A peine instruit de ce desir, le jeune peintre s'empresse de retirer ses productions diverses du cabinet des amateurs à qui

elles appartenoient. Il en décore son atelier; il place à côté les sujets à peine indiqués qui dormoient encore au fond de ses portefeuilles, ou dont il n'avoit jeté sur la toile qu'un léger croquis. Enfin rien n'est oublié de ce qui peut donner un air de parure et de fête à son modeste logis.

Au jour convenu, M. Ducis, que j'accompagnois, se rend à l'atelier. Il y est acueilli avec une tendresse et une vénération presque filiale par le jeune peintre et son aimable compagne. Après quelques instants de repos, l'un et l'autre s'empressent de faire passer sous ses yeux cette suite de petits tableaux sur lesquels se fondoient alors toute la fortune et toute la renommée du peintre. L'attention du bon vieillard se recueille sur chaque sujet. Il n'épargne point les questions. A chaque tableau, il veut un commentaire. Un sentiment plus délicat que la curiosité lui fait desirer de remonter jusqu'à la première pensée du peintre; de connoître quelle succession d'idées le cerveau de l'artiste a parcourue, depuis le premier croquis, encore informe, qui se trouve là, devant ses yeux, jusqu'au tableau où l'accord des parties et le fini des détails semblent avoir complété l'illusion. Il écoute avec intérêt; il observe avec lenteur; il démêle, par la ré-

flexion, ces liens mutuels qui rapprochent tous les arts, et cette analogie plus sensible qui fait de la peinture une sœur de la poésie. *Bien, mon neveu!* s'écrie-t-il quelquefois après avoir écouté les explications du peintre; *j'ai tâché d'être peintre dans mes vers, je vois avec plaisir que tu tends à être poëte dans tes tableaux.* Il s'arrête quelques instants devant un tableau auquel le peintre travailloit encore, et qui représente François Ier recevant des mains de Bayard l'épée de chevalier. La vue du camp de François Ier, les bannières qui flottent autour de sa tente, cette multitude de bras armés de lances ou de larges cimeterres, tout cet appareil des combats le livre, pour un moment, à quelques unes de ces réflexions chagrines dont il ne pouvoit se défendre à l'idée de la guerre et même de la gloire qui marche à sa suite; mais, dans le tableau suivant, la touchante figure de madame de la Vallière, l'aspect du cloître où cette ame trop tendre se retranche, jusque dans les bras de Dieu, contre des souvenirs si puissants encore; le calme de ce cimetière où l'infortunée recluse vient, dans le silence de la nuit, exhaler ses regrets sur la tombe récente d'une de ses compagnes; toutes ces images de l'amour, du deuil et de la religion, le ramé-

nent bientôt sur des impressions plus familières à sa muse.

Ses regards se portent ensuite sur la toile qui lui représente Montaigne visitant le Tasse dans sa prison. Oh! comme il déplore alors cette malheureuse infirmité de notre nature, qui ne laisse qu'une si foible séparation entre le génie et la démence! Il félicite le peintre d'avoir su, dans l'expression des traits de Montaigne, mêler à l'étonnement que lui cause un si affligeant spectacle, je ne sais quel dépit amer contre l'injustice du sort et l'iniquité des hommes; et arrivant enfin au tableau à peine esquissé où les couronnes du lauréat, les hommages de l'admiration, les pompes du triomphe sont prodigués, sur le lit de mort, à l'infortuné qui ne peut plus rien entendre de ce vain bruit: *Pauvre poëte!* s'écrie M. Ducis; *son histoire est celle de Ver-Vert: ils l'ont mis dans une cage, pour le faire mieux chanter; et, comme l'oiseau de Gresset, ils le font mourir sur un tas de dragées!*

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir me rappeler plusieurs autres traits semblables échappés à la vivacité de son imagination si féconde en rapprochements inattendus. Mais ce que je ne puis oublier, c'est que je passai ainsi deux ou

trois heures charmantes; c'est que M. Ducis jouissoit, avec une joie vraiment paternelle, de l'heureux avenir que présageoit à son neveu l'union d'un talent aimable et d'un caractère honnête; c'est que le jeune ménage, par ses soins, ses empressements, ses respects, ne négligea rien de ce qui pouvoit remuer doucement la sensibilité de ce noble vieillard, dont le cœur s'ouvroit encore à toutes ces impressions avec la chaleur et l'abandon de la jeunesse; et, si, en me lisant, vous avez pu vous faire une idée du spectacle attachant dont je fus témoin dans cette matinée, vous conviendrez que l'atelier du peintre eût pu lui offrir à lui-même le sujet d'une de ces scènes charmantes d'intérieur que son pinceau est habitué à rendre avec tant de bonheur et de vérité.

M. Ducis voulut bien me donner le reste de cette journée. Il parla long-temps et avec un vif intérêt des tableaux de son neveu. Mais, soit que son esprit eût été comme ébloui par la diversité des scènes qui avoient successivement passé sous ses regards; soit que son attention se fût fatiguée par une application trop prolongée; je vis bientôt que, par une disposition de sa nature, que j'ai déja signalée, son imagination suppléoit, dans ses récits, à l'infidélité de sa mé-

moire. La tête du poëte refaisiot les tableaux du peintre. Il lui en coûtoit moins d'imaginer que de se souvenir. Plein de bonne foi dans son illusion, il croyoit ne puiser que dans sa mémoire les images nouvelles qu'enfantoit son cerveau; et cette illusion étoit si puissante, que le tableau qui avoit le plus fixé son attention n'étoit plus pour lui qu'un cadre que son imagination rem plissoit à son gré.

Dans le printemps de cette même année, M. Ducis s'étoit vu un moment exposé, par la perte de sa seconde femme, à tous les inconvénients qui pouvoient résulter, pour un vieillard infirme, d'un état complet de solitude et d'isolement. Mais il n'eut pas le temps de concevoir cette inquiétude. Dès que la mort lui eut enlevé sa dernière compagne, il quitta précipitamment Versailles et vint chercher un asile chez un autre neveu, M. George Ducis, frère de celui dont je viens de vous entretenir. Celui-ci, touché que son oncle fût venu, de lui-même, demander une hospitalité qu'il eût été si heureux de lui offrir, se réunit à sa femme et à ses filles pour prier le bon vieillard de ne plus se séparer d'une famille qu'il mettoit tout entière à sa disposition, ne réclamant que le droit de lui ren-

dre les soins et les services qu'il eût pu recevoir de ses propres enfants, s'il eût eu le bonheur de les conserver. Pouvoit-il ne point céder à un vœu si naturel, qui satisfaisoit à-la-fois ses goûts, ses besoins, et ses affections? Vous pensez bien qu'aucune difficulté d'intérêts ne s'éleva ni d'un côté ni de l'autre. A l'instant même tout fut d'accord pour que les deux ménages n'en fissent plus qu'un. Le logement de Versailles fut conservé. Le logement du neveu à Paris ne servoit plus que pour les courtes apparitions que l'oncle avoit coutume d'y faire; et, soit à Versailles, soit à Paris, le même toit, le même foyer réunissoit ces deux parties d'une même famille qu'une adoption mutuelle venoit de rapprocher pour toujours.

Cet arrangement étoit ce qui pouvoit arriver de mieux pour assurer le repos des vieux jours de M. Ducis. Rien ne fut changé dans ses liaisons, ni dans ses habitudes. Ses nièces mère et filles, comme il les appeloit, entretenoient dans son cœur le doux mouvement de la vie. De jeunes mains amies lui copioient ses vers; ses lectures lui étoient faites par des voix qu'il se plaisoit à entendre. Tous les soins lui étoient prodigués avec un zèle affectueux que le devoir seul n'inspire pas toujours; il trouvoit de plus

au milieu de cette famille et dans sa belle-sœur, dans la mère de ses deux neveux, une compagne d'un âge qui se rapprochoit du sien, femme d'un grand sens, qu'une conformité d'habitudes religieuses lui rendoit plus chère encore; enfin tout ce qui l'entouroit se trouvoit heureux de lui appartenir, et lui-même, prenant sa part de ce bonheur qu'il répandoit autour de lui, se réjouissoit de pouvoir achever sa carrière, comme il l'avoit commencée, dans les douceurs de la vie de famille.

Je ne crains pas de vous fatiguer, Monsieur, en m'arrêtant sur ces dernières scènes de sa vie. Tant de vicissitudes avoient mis sa constance à l'épreuve; la mort avoit brisé tant de liens qui lui devoient être chers; la fortune l'avoit condamné à de si longues privations, qu'on aime à le contempler dans ce port où sa vieillesse trouve enfin le repos de l'ame, la sécurité de l'esprit, et où les bienfaits du prince, qui avoit accueilli les premiers succès de sa muse, assuroient du moins à ses dernières journées cet heureux état d'aisance qui ne redoute ni les inquiétudes du besoin, ni les embarras de l'opulence, ni les regards de l'envie.

Satisfait de lui-même et des autres, dégagé de tous soins domestiques, il partageoit son

temps entre les occupations de devoir, qu'il mit toujours en première ligne, ses relations d'amitié, que la mort seule interrompit, et son doux commerce avec les muses; car les muses avoient pour lui des charmes qui l'emportoient sur tout autre.

Ses jeunes nièces, dont la plus grande affaire étoit de prévenir tous ses desirs, tous ses besoins, lui sembloient deux anges de pudeur et d'innocence qui veilloient autour de lui. Il se sentoit ramené par elles vers les riantes chimères de son enfance. L'aimable empressement de leurs soins, leurs graces décentes, les accents de leurs voix fraîches et virginales, tout contribuoit à rajeunir son imagination. Je lis ces mots dans des notes que m'a confiées M. George Ducis, et où il parle de ce dernier période de la vie de son oncle: « Malgré son grand âge et ses infirmités, son « imagination n'enfantoit le plus souvent que des « images riantes. Il ne parloit que de prin- « temps, de zéphyrs, de fleurs, de tourterelles, « et avec un tel charme, que ma femme et moi « nous craignîmes un moment qu'il ne fût in- « nocemment dangereux pour nos filles. Cette « crainte dura peu; car, d'un autre côté, que « d'exemples de la piété la plus douce et la plus « fervente! » Heureuses les familles où la vigi-

lance des mères n'a point à concevoir d'autres sujets d'alarmes ! Un étranger qui ne se seroit arrêté que quelques jours dans cet intérieur, où tous les cœurs étoient si bien d'accord, auroit eu peine à deviner quel étoit le bienfaiteur, quel étoit l'obligé ; car chacun y parloit de sa reconnoissance.

Le bon vieillard sur-tout étoit ingénieux dans les moyens d'exprimer la sienne. Il cherchoit à deviner tout ce qui pouvoit être l'objet d'un desir de la part de ses deux jeunes gardiennes ; et si, se croyant seules, il leur arrivoit, dans l'abandon expansif de leurs causeries entre elles, de souhaiter quelque ajustement nouveau, ou quelque petit meuble à leur usage, c'étoit une joie pour le grand-oncle, qui avoit saisi au passage quelques mots de leur conversation, de leur faire trouver, dès le lendemain à leur réveil, sous la main et comme par enchantement, ce qu'elles se souvenoient à peine d'avoir desiré la veille. Souvent même, par une délicatesse qu'un si grand âge rendoit plus méritoire, il vouloit que quelques vers servissent comme de passeport à ces légers dons de sa bonté. Et pourquoi me refuserois-je au plaisir de citer un de ces petits envois poétiques, qui étoient improvisés par le vieillard, et reçus par les deux jeunes filles

avec une joie toute naturelle à ces deux enfances de la vie? Oui, Monsieur, je suis sûr que vous ne lirez pas sans intérêt le quatrain suivant, et que, tout privé qu'il est de l'à-propos qui en faisoit le mérite, vous y trouverez encore une grace d'intention qui ne peut manquer d'être appréciée par vous:

Goutteux et presque aveugle, à quatre-vingt-deux ans,
Prête-moi ton appui, ton œil, ton bras fidèle;
Écris mes derniers vers; pour les rendre charmants,
Sois ma muse encor, mon Adèle.

Mais la pensée de cet homme de bien se portoit jusqu'au temps où il ne seroit plus. Il vouloit que sa reconnoissance fût plus durable que lui.

Je vous ai déja fait connoître, Monsieur, les motifs qui l'avoient engagé à solliciter une audience particulière du Roi, au commencement de 1816. Le 26 janvier de cette même année, il vint me demander à déjeuner, et passer la matinée avec moi. Il m'apprit, avec une satisfaction que tous ses traits rendoient visible, les assurances qu'il avoit recueillies de la bouche même du Roi, et qui lui donnoient la pleine confiance qu'après sa mort une partie des bienfaits qu'il tenoit de la munificence royale s'étendroit

sur ses neveux et ses nièces. Il voulut bien me charger de faire alors les démarches [1] nécessaires pour arriver à ce résultat. Puis, après m'avoir dit, du ton le plus calme, qu'à son âge et avec ses infirmités il sentoit que le peu de jours qui lui restoient à vivre devoient être reçus comme des jours de grace, il ne me cacha point que, quelle que fût sa résignation aux volontés de la Providence, il lui étoit doux de prolonger sa vie au milieu des êtres qui s'étoient attachés à lui. *Vous voyez*, ajouta-t-il, *que la lie n'est pas toujours au fond du vase;* ensuite, sans trop s'appesantir sur ce sujet qu'il jugeoit pénible pour moi, il porta avec beaucoup de grace la conversation sur quelques événements de sa jeunesse, sur ses premiers succès dramatiques, sur son père et sa mère, sur l'aisance de sa position nouvelle, admirant cette marche mystérieuse des choses humaines, qui, par un concours de circonstances inouïes, replaçoit sa vieillesse

[1] Ces démarches se bornèrent à une lettre où je priois M. le duc de Duras de prévenir le Roi de la mort de M. Ducis, et de rappeler à S. M. les assurances pleines de bonté qu'elle avoit bien voulu lui donner le 10 janvier 1816. Il est inutile d'ajouter que la promesse royale reçut une prompte et entière exécution; mais je dois dire que dans cette circonstance M. le duc de Duras montra un zèle et un empressement qui lui assurent la reconnoissance de tout ce qui porte le nom de Ducis.

sous la même égide où ses jeunes années avoient trouvé une protection, et mêlant à ses récits quelques anecdotes de son temps, qu'il racontoit avec une vivacité d'esprit remarquable.

Je n'en citerai qu'une seule, parcequ'elle me frappa par la multitude de détails circonstanciés dont il l'acompagna, et que d'ailleurs elle renferme une leçon pleine de goût, qui fut donnée avec beaucoup de grace, et qui peut n'être pas perdue pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Il venoit de me parler du succès du *Roi Léar*, et du plaisir qu'il avoit eu à dédier la pièce à sa mère. Au moment même où M. Ducis résolut de traiter ce sujet, il ne s'étoit aveuglé sur aucune des difficultés qu'il offroit; mais en même temps il avoit deviné, avec une justesse de pressentiment que le suffrage du public ne tarda point à confirmer, que, si l'affreuse misère de ce malheureux roi, frappé de démence et dépouillé par celle de ses filles qu'il avoit aimée de prédilection, pouvoit parvenir à remuer l'ame du spectateur, le succès de l'ouvrage étoit assuré. Brizard, qui touchoit alors au terme de sa carrière théâtrale, étoit le seul acteur qui pût représenter convenablement le roi Léar. Malheureusement, il commençoit à être peu sûr de sa mémoire; son rôle, long en lui-même, lui

avoit coûté de fatigantes études; et l'ordre qui arriva de jouer l'ouvrage à la cour, avant de le donner à Paris, vint ajouter un nouveau trouble à celui que lui faisoient éprouver l'incertitude de sa mémoire et la fatigue de son travail.

Mais cette inquiétude de l'acteur, qu'étoit-elle en comparaison de celle du poëte, qui voyoit se joindre un nouveau danger à tous ceux que lui faisoit craindre l'étrange hardiesse de son sujet! Il fallut pourtant bien se résigner. Le jour de la représentation, une loge fut mise à la disposition de l'auteur, pour lui et sa famille. Il prit le parti de s'y enfermer avec sa mère, refusant d'avoir tout autre qu'elle pour témoin de la vive agitation à laquelle il sentoit bien qu'il ne pourroit échapper. Mais, en arrivant à Versailles, Brizard le supplia de venir lui faire répéter son rôle, et de ne point se séparer de lui qu'il ne fût entré en scène; de sorte que madame Ducis, qui comptoit sur son fils pour l'accompagner au spectacle, fut obligée de s'y rendre seule et à pied.

Il paroît que, troublée elle-même par les alarmes de son fils, elle avoit donné peu de soins à sa toilette, ou que du moins ses ajustements avoient un air suranné qui devoit sensiblement contraster avec l'éclat et le luxe des pa-

rures qu'étaloit, dans la salle du château, la réunion d'une cour aussi somptueuse qu'élégante. Quelques jeunes pages qui l'avoient rencontrée se rendant au spectacle ainsi vêtue, ne manquèrent point d'en faire la remarque; et, avec toute l'étourderie naturelle à leur âge, ils s'empressèrent de venir conter à leurs camarades ce qu'ils avoient vu, les engageant à se ranger sur le passage qui menoit à la loge de madame Ducis, et leur promettant un spectacle beaucoup plus divertissant que celui qu'ils étoient venus chercher.

M. le duc de Luxembourg, qui, tout en se promenant dans le même couloir, avoit entendu, à travers les chuchotements de ces jeunes gens, le petit complot malicieux qu'ils projetoient, ne perdit pas un moment pour le faire échouer. Il sort aussitôt de la salle, court au-devant de madame Ducis qu'il rencontre et reconnoît sans peine au signalement qu'il venoit de recueillir, l'aborde avec le ton le plus respectueux, lui offre son bras qu'elle accepte jusqu'à la loge, et là, en passant devant les jeunes pages un peu décontenancés par sa présence : *Messieurs,* leur dit-il, *je vous ai entendus tout-à-l'heure exprimer le louable desir de connoître la mère de M. Ducis, pour lui*

offrir vos hommages; je vous préviens que c'est elle à qui j'ai l'honneur de donner la main.

Cette leçon, qui avoit le rare mérite de ne pouvoir être bien comprise que de ceux à qui elle s'adressoit, produisit tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Aux premiers mots de M. de Luxembourg, les jeunes pages s'inclinèrent devant madame Ducis, avec un air de déférence et de respect qui ne se ressentoit nullement de leur première intention. Elle en fut elle-même si touchée que, dès le soir et après le succès de la pièce, elle ne manqua point de conter à son fils le nouveau genre d'hommages dont elle s'étoit vue l'objet, à cause de lui; et tous deux, dans un mouvement d'amour-propre, de joie, et de crédulité, ils s'écrièrent comme à l'envi : *Mon Dieu! que ces jeunes pages sont aimables et bons!*

Mais la représentation du *Roi Léar* devoit affermir et compléter le succès de la leçon, et ce fut là un triomphe digne du poëte. Ces mêmes jeunes gens dont la gaieté irréfléchie n'avoit vu qu'un sujet de moquerie dans la toilette surannée d'une femme que sa vieillesse au moins devoit recommander à leurs égards, avoient saisi, avec toute la pénétration de leur intelligence, le but

moral que s'étoit proposé l'auteur, en montrant sur la scène la dignité d'un roi, la vieillesse d'un père, soutenue, consolée, protégée contre les indignes outrages de l'enfant qu'il avoit le plus aimée, par l'enfant même que cette injuste préférence lui avoit fait constamment repousser. Leurs larmes avoient coulé en abondance; et à l'impression qu'ils avoient reçue d'un pareil spectacle s'étoit joint tout naturellement le desir de réparer le tort qu'ils se reprochoient.

Le lendemain matin, M. Ducis, entouré de sa famille et de ses amis, étoit occupé à recevoir leurs félicitations, quand on vient lui annoncer qu'un page du roi demande à lui parler. On le fait entrer au milieu des huit ou dix personnes que contenoit son cabinet. Là, surmontant la confusion que pouvoient faire naître en lui et la démarche dont il s'acquittoit, et la présence d'étrangers qu'il alloit rendre témoins de ses aveux, le bon jeune homme, avec une sincérité qui expioit bien largement le léger tort de la veille, raconte de point en point comment les choses se sont passées, déclarant qu'à lui seul appartient tout le blâme, se confondant en excuses auprès de madame Ducis, implorant son indulgence, et remerciant, en son nom et au nom de ses camarades, l'auteur du *Roi Léar* de leur avoir

fourni, par un bel ouvrage, l'occasion de reconnoître combien la vieillesse doit être un objet sacré. Oh! pour le coup, continua M. Ducis en achevant son récit, ce fut alors que ma mère et moi nous nous écriâmes, avec une foi bien plus ferme encore que la veille : *Mon Dieu! que ces jeunes pages sont aimables et bons!*

Vous me pardonnerez, Monsieur, de m'être étendu sur les détails de cette visite : ce fut la dernière fois que j'eus l'honneur de recevoir M. Ducis.

Peu de jours après, il retourna à Versailles. Le 10 février, je reçus une lettre de lui, qu'il n'avoit pu que signer à cause de l'affoiblissement de sa vue dont il se plaignoit avec une amère tristesse. Il me demandoit quelques livres, pour les lectures qu'on lui faisoit le soir, et me désignoit particulièrement un petit ouvrage fort touchant de madame Cottin, intitulé *Élisabeth* ou *les Exilés en Sibérie*, et le théâtre de M. Picard, dont il goûtoit beaucoup la verve comique et la gaieté naturelle.

Le 25 mars, il m'écrivit ou plutôt il dicta une lettre beaucoup plus détaillée et toute remplie des projets qu'il formoit pour le printemps. Quoiqu'il ne m'y parlât point de l'état de ses yeux, je remarquai avec peine que sa signature, encore

accompagnée des lettres S. S. T., étoit presque illisible; mais la lettre entière respiroit la bonne humeur et la gaieté. La veille même, me disoit-il, il avoit encore dicté quelques vers. Je rapporterai un paragraphe de cette lettre, que M. le comte De Sèze a déja citée en partie dans son discours de réception. Vous y verrez, Monsieur, combien il se sentoit encouragé, dans ses projets de travaux poétiques, par le souvenir des bontés du Roi.

« J'aurois souhaité avec plus d'ardeur que je « n'ai coutume d'en mettre dans mes desirs, « pouvoir faire paroître au printemps de cette « année, un nouveau volume de mes œuvres. « J'ai commencé cette année mémorable par la « faveur que le Roi a bien voulu m'accorder d'une « audience particulière dans son cabinet où j'ai « eu l'honneur de me trouver avec lui seul à seul, « et où il m'a comblé, comme je vous l'ai dit, de « marques de bonté si glorieuses pour moi et si « éclatantes de vertus pour lui, que je n'aurois « qu'à dicter les paroles immortelles qui sont « sorties de sa bouche, pour qu'il ne se trouvât « pas un seul François qui ne tombât à genoux et « en larmes, avec un regard vers les cieux.

« Jugez, mon cher ami, quel bonheur c'eût été « pour moi, si j'avois pu, dans le mois d'avril,

« offrir à S. M. un quatrième volume de poésies « qui fût digne d'un lecteur si auguste, doué « d'autant de goût, et dont j'aurois autant ambi- « tionné le suffrage! »

Hélas! Monsieur, la mort alloit couper court à toutes ces espérances auxquelles sourioit sa vieillesse. Le vendredi 28 mars, trois jours après celui où il exprimoit ce vœu si touchant, sa famille ne s'aperçut d'aucune altération ni dans l'état habituel de sa santé, ni dans la gaieté de son humeur; il se fit lire, le soir, *les Précieuses ridicules*, et il rit beaucoup à ce tableau si fidèle des travers du faux bel esprit. Mais le lendemain, le froid étant très vif, il voulut sortir de bon matin, malgré les instances de ses nièces, pour aller entendre la messe à sa paroisse. Rentré chez lui, il se plaignit d'un violent mal de gorge. Aussitôt tous les secours de l'art lui furent prodigués, sans qu'il en reçût aucun soulagement. Il paroît qu'en trois heures de temps le mal avoit fait d'affreux progrès. Dans la nuit, il appela près de son lit son neveu, M. George Ducis, lui parla sans trouble de quelques petits arrangements intérieurs, et, après lui avoir dit qu'il touchoit vraisemblablement à sa fin, mais qu'il étoit résigné, il le pria de lui lire un chapitre de *l'Imitation*.

Le dimanche soir, ses souffrances avoient cessé. On le crut beaucoup mieux; le médecin donnoit même quelque espérance, mais ce mieux apparent n'étoit causé que par la gangrène qui s'étoit jointe à l'esquinancie. Il se coucha vers dix heures, prit une position sur le côté, comme pour s'endormir; quelques instants après, sa famille, le voyant calme, crut qu'il reposoit; il avoit cessé de vivre.

Tels furent les derniers moments de cet homme vertueux, de ce poëte éloquent qui, durant une carrière longue et soumise à d'assez rudes épreuves, ne laissa jamais fléchir ni l'indépendance de son caractère, ni la fierté de son ame, ni la dignité de son talent; qui montra la foi d'un chrétien au milieu d'un siècle travaillé par tous les genres de doutes, et le désintéressement d'un sage à une époque d'ambition et de cupidité presque universelles; qui, ayant reçu de la nature le cœur le plus affectueux et le plus tendre, laissa pourtant s'y enraciner une de ces haines profondes, une de ces aversions implacables que lui-même avoit retracées sous de si terribles couleurs dans les deux personnages de Capulet et de Montaigu; qui, poussé par une secrète vocation de son génie hasardeux et souvent sublime, se précipita dans l'école désor-

donnée de Shakespeare, quoiqu'il appartînt par son ame à la sage et pure école de Corneille et de Racine; et qui enfin, comme pour compléter tous les contrastes de sa destinée, sut goûter ensemble les deux biens les plus difficiles à réunir, les plus desirables pour l'homme de lettres: la gloire et le repos.

Il avoit fait lui-même son épitaphe. La voici telle qu'il me l'envoya aux eaux de Plombières, dans l'été de 1813.

Jean-François supporta la vie avec douceur,
Ne fut rien, resta lui: ce fut là tout son rôle.
Chantant encor l'Amour et l'Amitié, sa sœur,
Il mourut frère ermite et poëte du saule.

Ses obsèques, qui eurent lieu à Versailles, réunirent un assez nombreux concours de ses parents, de ses amis, et de ses confrères à l'Académie françoise. M. Voisin, son médecin, prononça quelques paroles touchantes sur sa tombe; et, avant de quitter le cimetière, nous entretint du projet qu'il avoit de faire frapper, au nom de la ville de Versailles, une médaille où seroient reproduits les traits de l'auteur d'*OEdipe chez Admète*, projet qui se réalisa bientôt, graces à l'activité de son zèle.

Depuis, la ville de Versailles, où cet excellent

homme reçut le jour, a fait décorer de son buste la salle de la bibliothéque publique ; et le buste, en marbre, exécuté par M. Taunay, figure présentement dans le grand foyer du Théâtre-François, parmi les bustes des grands poëtes qui ont illustré notre scène tragique.

Sans doute, ces vaines images peuvent rappeler ses traits aux yeux qui l'ont connu ; mais qui le rendra jamais au cœur de ses amis ?

Agréez, Monsieur, etc.

NOTES.

(*a*) M. Ducis étoit religieux, et je n'ai pas besoin de dire qu'il l'étoit sincèrement, etc.

M. de Fontanes, dans un discours[1] plein de cette éloquence noble et simple qui lui étoit si familière, me paroît avoir donné la plus juste idée du caractère et des talents de M. Ducis.

« M. Ducis, dit l'orateur, parut assez tard dans la carrière où ses succès ont jeté tant d'éclat. Il avoit trente-six ans, quand son premier essai tragique annonça que la scène françoise auroit un poëte de plus. Soit que l'époque de ses débuts littéraires ait été retardée par les circonstances de sa vie ou par ses propres reflexions, c'est peut-être à cette heureuse lenteur qu'il a dû l'énergique sensibilité qu'on admire dans ses vers, et les sages principes qu'on n'admire pas moins dans sa conduite. Avant d'écrire, il avoit long-temps fécondé sa pensée par des méditations solitaires; avant de connoître les dangers du monde, il avoit trouvé dans les exemples domestiques tout ce qui pouvoit le prémunir contre des séductions étrangères. Son père, dont il ne prononçoit jamais le nom qu'avec attendrissement et respect, n'étoit point un personnage éminent par la fortune ou par les dignités; mais, comme celui d'Horace, il étoit homme de bien. J'ai su de

[1] Sa réponse au discours de réception de M. De Sèze, successeur de M. Ducis à l'Académie françoise.

M. Ducis lui-même, car j'ai eu l'honneur de le rencontrer plus d'une fois dès ma première jeunesse, j'ai su qu'il lisoit souvent la Bible et Plutarque, avec ce père vénérable qui ne connoissoit guère d'autre lecture. On peut se passer d'une vaste bibliothèque avec ces deux livres, qui renferment tous les trésors de la religion, de la morale, et du bon sens.

« N'en doutons point: la plus importante éducation pour l'homme est celle qu'il reçoit dans sa famille, dès ses premières années. L'éducation domestique doit préparer toutes les autres, et seconder leur influence. Oserois-je ici me permettre une réflexion? De graves reproches s'élèvent tous les jours contre l'esprit des écoles publiques; ce n'est pas le moment d'examiner jusqu'à quel point ils sont bien ou mal fondés. Mais que les parents s'interrogent de bonne foi, dans le secret de leur conscience. Est-ce aux maîtres du dehors que tout le mal doit être imputé? « *On se plaint des mœurs de nos écoles,* disoit autrefois Quintilien, car ces déclamations ne sont pas nouvelles; *mais,* ajoutoit-il, *ces mœurs ne se prennent pas toujours dans les institutions publiques, objet de tant d'outrages; elles y sont quelquefois apportées par la jeunesse qu'on nous confie.* »

« M. Ducis eut, à cet égard, des avantages dont il se félicita toute sa vie. Formé long-temps à la vertu par les auteurs de ses jours, plein des graves doctrines qu'il avoit puisées dans leurs entretiens, il n'entra dans le monde que lorsqu'il étoit sûr de lui-même. Il ne heurta point les opinions qui l'environnoient, mais il garda la sienne, et n'en fut que plus sage et plus heureux.

« Le dix-huitième siècle, en finissant, s'étonna de voir tout-à-coup sortir de la foule un écrivain dont il ignoroit le nom, et qui sut obtenir une prompte célébrité sans in-

trigues et sans cabale. Par une singularité plus remarquable encore, cet écrivain étoit religieux, et pourtant il se destinoit au théâtre. Je sais que la piété de Corneille et de Racine étoit égale à leur génie; mais de tous les exemples laissés par ces deux grands hommes, celui-là peut-être étoit le plus oublié.

« La nature destinoit M. Ducis à peindre les passions fortes. Ce caractère s'annonça par le modèle dont il fit choix. Le génie de Shakespeare se rendit le maître du sien.

« On dit que sur d'âpres montagnes et dans des forêts sauvages, il étoit autrefois des antres magiques, où le trépied, s'agitant de lui-même, communiquoit aux prêtres des dieux un enthousiasme involontaire. C'étoit, si j'ose m'exprimer ainsi, sur le trépied de Shakespeare que M. Ducis recevoit l'inspiration tragique. Là, du fond d'un nuage sombre, il voyoit apparoître des figures gigantesques. Il essayoit de les réduire à des proportions régulières. Il créoit en imitant. La scène de l'urne, dans sa tragédie d'*Hamlet*, n'est-elle pas une création absolument originale? Jamais, depuis Corneille, le dialogue n'eut plus de force et de véhémence. Dans *Juliette et Roméo*, il associa les couleurs du Dante à celles de Shakespeare. Le poëte anglois et le poëte italien méritoient d'être rapprochés: ils ont plus d'une analogie. Ils ont brillé l'un et l'autre au milieu d'un siècle barbare, et le temps n'a point effacé la profonde impression qu'ils ont dû faire autrefois sur leurs contemporains. L'énergie de tous les deux se retrouve dans le poëte françois.

« M. Ducis quitta pourtant une fois ces modèles hasardeux, dont l'audace peut élever le génie, mais dont les bizarres conceptions peuvent égarer aussi le goût et le

jugement. Il trouva dans Sophocle des beautés aussi mâles et plus soutenues, des beautés de tous les pays et de tous les temps, qui ne parurent point étrangères sur un théâtre illustré par l'auteur de *Phèdre*, et par celui de *Mérope*. En passant de Shakespeare à Sophocle, et du ciel de l'Angleterre à celui de la Grèce, la gloire de M. Ducis s'accrut d'un nouvel éclat. Jamais elle n'avoit été si pure et moins contestée. Quand il fit paroître son *OEdipe*, un grand critique [1], qu'on n'accusera point d'indulgence, s'exprimoit ainsi sur cet ouvrage : « *Le pathétique sombre et profond du rôle d'OEdipe, la sensibilité douce et attendrissante de sa fille Antigone, des vers sublimes, d'une simplicité touchante et énergique, des vers de situation dignes de nos grands maîtres, voilà ce qui doit racheter quelques défauts. Il y a peu d'exemples de ce degré de chaleur et d'énergie.* »

« Mais les noirs fantômes de la tragédie angloise s'emparèrent encore de M. Ducis. Il imita tour-à-tour *Léar*, *Othello*, *Jean-Sans-Terre*, et *Macbeth*. Dans cette dernière tragédie, il exprima quelquefois avec une effrayante vérité les remords qui suivent un grand attentat. Cependant son ame pure n'avoit point dû connoître les remords. Il est donc vrai que l'instinct des grands poëtes devine ce qu'ils ne savent pas !

« Après avoir tracé tant de scènes terribles, où son génie lutta plus d'une fois avec avantage contre celui de Shakespeare, il voulut se délasser dans de plus douces peintures. Une dernière composition dramatique, qu'il ne doit qu'à lui même, *Abufar*, est le tableau des mœurs arabes. La simplicité de ces mœurs antiques convenoit à

[1] M. de La Harpe.

ses pinceaux: les habitudes de sa vie l'appeloient vers le repos domestique, et sous la tente patriarcale, plutôt que dans les cours et dans les palais des rois.

« Les terreurs de la tragédie ne le poursuivoient pas toujours : il aimoit la campagne; il s'y réfugia sur-tout au moment des discordes civiles. Là, se livrant tout entier aux plus douces rêveries, il oublioit les crimes des hommes. Il confioit, dans des vers échappés de son ame, ses plus secrets sentiments à l'oreille de l'amitié, ou faisoit entendre au fond de la retraite le chant naïf et mélancolique de la muse pastorale.

« La famille de M. Ducis étoit originaire des montagnes de la Savoie. Il aimoit à rappeler cette origine. Si pour juger le caractère de ses ouvrages, on eût dit, en sa présence, que son génie n'étoit pas sans quelque rapport avec les formes irrégulières de ces hautes montagnes, où se rencontrent tour-à-tour les aspects les plus terribles, et les sites les plus touchants, quoique un peu sauvages, il auroit souri peut-être à cette comparaison. »

(*b*) La dernière édition complète des Sermons de Bourdaloue, etc.

Ce testament est un témoignage rendu à la probité et au désintéressement de ses neveux. Il les nomme ses légataires, et les charge, à ce titre, de payer plusieurs rentes viagères à d'anciens serviteurs, dont il avoit éprouvé le dévouement dans de mauvais jours. Il leur donne, il est vrai, son mobilier pour subvenir à cette dépense; mais on peut se figurer sans peine quelle étoit la valeur de ce mobilier. Je n'ai pas besoin de dire que les intentions du testateur ont été, et sont encore fidèlement remplies.

On voit encore, par ce testament, que M. Ducis, par sa première femme, étoit petit-neveu de Bourdaloue.

(*c*) La délibération de la commune d'Oulins, etc.

Je crois devoir consigner ici l'extrait de cette délibération, que le directoire du département du Rhône avoit fait expédier à M. Ducis.

Extrait des registres du greffe de la municipalité d'Oulins.

Cejourd'hui, dimanche vingt-neuf avril, mil sept cent quatre-vingt-douze;

Nous, maire et officiers municipaux, et conseil-général de la commune, étant assemblés dans la salle ordinaire de la commune, à la manière accoutumée, où s'est trouvé J.-François Joly, maire, Jacques Drogue, Michel Chautin, Jean-Baptiste Belloud, Pierre Bonnebouche, Jean Phily, officiers municipaux; Antoine Blanc, Fleury Boisivent, Jean Delorme, Joseph Chevrot, Claude Ferrand, Claude Phily, Claude Perret, Jérôme Milloud, Antoine-François Rivière, Goret cadet, notables:

Ouï J.-Claude Saunier, procureur de la commune, qui a dit que M. Philippe de La Salle, citoyen de Lyon, pour et au nom de M. Ducis, citoyen de Paris, l'un des quarante de l'Académie françoise, d'autre part, offroit par une lettre, adressée à M. de La Salle, en date du trente mars mil sept cent quatre-vingt-douze, la somme de cinq cents livres, pour conserver à jamais le monument à la memoire de M. Thomas, l'un des quarante de l'Académie françoise, décédé à Oulins, le dix-sept septembre mil sept cent quatre-vingt-cinq, que M. de Montazet, alors archevêque de Lyon, fit poser dans l'église paroissiale dudit Oulins;

Nous, maire et officiers municipaux, et conseil-général de la commune, faisant droit au réquisitoire du procureur de la commune, ayant délibéré, et arrêté entre nous, que quoique ce monument ait été placé sans aucune délibération ni consentement préalable de la communauté, elle vénère trop la mémoire d'un citoyen aussi vertueux que M. Thomas, pour ne pas desirer de conserver dans son intégrité un marbre qui retrace à tous les yeux son souvenir; mais qu'elle regrette que M. de Montazet n'ait attaché à ce témoignage de son amitié pour M. Thomas, et de la douleur que lui causa sa mort, aucun fonds qui en assure la conservation contre les outrages du temps, en prenant les moyens de le restaurer à perpétuité.

A quoi M. de La Salle a dit: Que M. Ducis, citoyen de Paris, ami de M. Thomas, son confrère à l'Académie françoise, et digne d'honorer par une offrande pure le tombeau de son ami, l'a chargé d'offrir à la commune d'Oulins une somme de cinq cents livres, pour être par elle employée aux usages qu'elle croira les plus convenables, et les plus utiles, à la charge de conserver et entretenir à toujours, en bon état, le marbre funéraire, l'épitaphe, et les ornements et sculpture, qui furent élevés par M. de Montazet dans l'église d'Oulins, au-dessus de la sépulture de M. Thomas.

Sur quoi, après avoir pris le vœu général de la commune, légalement assemblée et consultée, la municipalité a arrêté et arrête, sous le bon plaisir de MM. les administrateurs du département de Rhône-et-Loire, et de MM. les membres du district de la campagne de Lyon, qu'elle accepte avec sensibilité l'offre de M. Ducis, faite par l'organe de M. de La Salle; qu'elle s'oblige et s'engage, tant pour elle que pour ses successeurs, à perpétuité, de conserver

dans l'église d'Oulins le monument élevé à la mémoire de M. Thomas, et de l'entretenir et restaurer s'il vient à se dégrader par quelque cause que ce soit; et voulant employer les cinq cents livres offertes d'une manière digne de la piété de M. Ducis envers son ami, elle en arrêtera incessamment l'usage, et elle prie M. de La Salle de faire passer à M. Ducis, copie en forme de la présente délibération, laquelle sera expédiée par le secrétaire-greffier de la municipalité, et tiendra lieu de bonne et valable quittance desdites cinq cents livres.

Fait et arrêté à Oulins, dans la maison commune, les jour et an que dessus; et les délibérants ont signé, ainsi que M. de La Salle à qui on remettra de même une copie.

Joly, maire; Drogue, officier; Michel Chautin, officier; Phily, officier; Bonne-Bouche, officier; Belloud, officier; François Rivière, notable; Jean Delorme, notable; Fleury Boisivent, notable; Claude Ferrand, notable; Claude Perret, notable; Joseph Chevrot, notable; Jérôme Milloud, notable; Philippe de La Salle; Gonnard; J.-L. Milloud; J. Fragère; Jérome Phily, notable; Goret, cadet, notable.

A Oulins, ce 13 mai 1792.

Les administrateurs composant le directoire du district de la campagne de Lyon,

Vu la déclaration du conseil-général de la commune d'Oulins, du 29 avril dernier, qui a pour objet de faire

autoriser la municipalité à accepter de M. Ducis, de l'Académie françoise, une somme de cinq cents livres qu'il a fait offrir à la commune pour veiller à la conservation d'un monument élevé dans l'église d'Oulins par feu M. de Montazet, archevêque de Lyon, à la mémoire de M. Thomas, l'un des quarante de la même académie, qui fut inhumé dans cette église au mois de septembre 1785; l'emploi de laquelle somme, est-il dit, sera incessamment arrêté par la commune, qui demande à prendre l'engagement, tant pour elle que pour ses successeurs, d'entretenir ce monument à perpétuité;

Considérant que les cinq cents livres, que M. Ducis a fait offrir pour cet objet à la commune d'Oulins, ne peuvent être employées à un plus bel usage que celui auquel il les a destinées, et qu'un tel don lui promet des droits incontestables à la reconnoissance de ceux qui savent apprécier les talents et la vertu;

Ouï M. le procureur syndic,

Sont d'avis qu'il y a lieu d'arrêter que la déliberation du conseil-général de la commune d'Oulins, du 29 avril dernier, est homologuée pour être exécutée suivant sa forme et teneur; en conséquence que la municipalité est autorisée à veiller avec le plus grand soin à la conservation et entretien du monument élevé dans l'église d'Oulins, en l'honneur de M. Thomas, et qu'elle est encore autorisée à accepter de M. Ducis la somme de cinq cents livres qui lui a été offerte de sa part, pour être fait emploi de ladite somme, ainsi qu'il sera arrêté par une délibération du conseil-général de la commune, à la charge, par MM. les maires et officiers municipaux, de rendre compte de cette somme et d'obtenir, avant de pouvoir en faire

l'emploi, l'homologation de la délibération qui l'aura déterminé.

Fait en directoire du district de la campagne de Lyon, à Lyon, le 18 mai 1792, l'an IV de la liberté.

Signé RIENSSEC, président; DELORME, SUBRUI, administrateurs; BERNARDON, suppléant, et BRÉGNIER, secrétaire.

Pour copie collationnée.

BRÉGNIER, secrétaire.

Les administrateurs composant le directoire du département de Rhône-et-Loire,

Vu l'extrait des autres parts de la délibération prise par le conseil-général de la commune d'Oulins, le 29 avril dernier, ensemble l'avis du directoire du district de la campagne de Lyon, étant à la suite en date du 18 du présent mois de mai;

Ouï le suppléant de M. le procureur-général syndic,

Il a été arrêté que la délibération prise par le conseil-général de la commune d'Oulins, le 29 avril dernier, est et demeure homologuée pour être exécutée suivant sa forme et teneur; ce faisant, que la municipalité de ladite paroisse est autorisée tant à veiller avec le plus grand soin à la conservation et à l'entretien du monument élevé dans l'église de leur paroisse en l'honneur de M. Thomas, qu'à accepter de M. Ducis la somme de cinq cents livres offerte en son nom, pour être ladite somme employee, ainsi qu'il sera arrêté par une délibération du conseil-

général de la commune; à la charge, par MM. les maire et officiers municipaux, d'en rendre compte et d'obtenir, avant d'en faire l'emploi, l'homologation de la délibération qui l'aura déterminé.

Fait en directoire, à Lyon, le 30 mai 1792, l'an IV de la liberté.

Signé Janson, président; Gautier, Lorange, Pariat, Brunet, le jeune, Besson, Populle, pour le procureur-général syndic.

Pour copie collationnée remise à M. de La Salle, pour M. Ducis, à la charge de faire timbrer.

Brégnier, secrétaire.

(*d*) Il regarde la lettre que je viens de citer comme un trait du courage le plus élevé, etc.

Voici ce que dit M. le comte De Sèze, dans son discours de réception, après avoir rapporté quelques passages de cette lettre mémorable :

« Ici, Messieurs, où, comme vous voyez, toute l'aver-« sion qu'éprouvoit M. Ducis pour les bienfaits de l'usur-« pateur, est exprimée sans aucune dissimulation, avec « liberté, avec force, et où sa résolution de braver la mort « plutôt que de les accepter jamais est également annon-« cée avec une si grande énergie, j'avoue que je suis con-« fondu de tant de courage; et, quand je songe que c'est « en présence de la puissance la plus audacieuse et la « plus terrible qui ait jamais effrayé le monde, que ce « courage s'est développé, je ne puis pas m'empêcher de « regarder cet homme étonnant comme un des plus

« grands caractères modernes. Je ne sais pas même si, en « réfléchissant à toutes les circonstances qui ont envi« ronné sa conduite; au caractère de ses refus; à leur « constance; à leur nombre; aux périls de tout genre « qu'ils pouvoient entraîner; à ces périls même bien plus « redoutables qui naissoient des séductions dont il falloit « qu'il se défendît, on ne trouvera pas qu'il n'y a rien au« dessus parmi les anciens. »

(*e*) Mais un scrupule d'un tout autre ordre le fit renoncer entièrement à ce projet, etc.

Il s'en ouvrit à moi dans une lettre dont je citerai le passage suivant:

« Mon ame s'est bien enflammée sur les intentions et « les idées que je vous ai communiquées, dans le parc « de Versailles, pendant notre longue interlocution. Mais « où sont mes forces? où est mon avenir?

« Quant à ce sujet de *Joseph*, c'est une terre sacrée sur « laquelle j'ose à peine mettre le pied. J'ai lu et relu cette « histoire dans la Bible. Comme ce charme ineffable d'une « nature primitive et indevinable à l'esprit humain re« pousse toutes nos fables, toutes nos additions épiques! « c'est un charme jaloux, qui n'en peut pas souffrir d'au« tres. Comment ôter, comment ajouter un mot à cette « divine histoire? »

(*f*) Il nous étoit aussi doux que facile de lui procurer des plaisirs qui le rendoient heureux à si peu de frais, etc.

Ces petites fêtes puisoient un charme particulier dans le goût des lettres, qui étoit commun à presque tous ceux qu'elles réunissoient. Il étoit rare que quelqu'un des convives n'y apportât pas sa pièce de vers, ou sa chanson, en

l'honneur du vieux poëte qui nous étoit si cher. Les dames mêmes se mettoient quelquefois de la partie; et quoique ces bagatelles, aussi fugitives que la circonstance qui les faisoit naître, doivent beaucoup perdre à en être séparées, j'espère qu'on ne les jugera pas avec plus d'importance que n'y en attachoient les auteurs eux-mêmes. Les couplets que je vais citer sont de M. Auger; les vers qui suivent sont l'ouvrage d'une dame, madame R*** G**; et la dernière pièce est de M. Roger.

Air: de M. Guillaume.

Vous voyez ce noble vieillard;
C'est l'Eschyle de notre scène.
D'un nouveau, d'un meilleur poignard,
Il arma notre Melpomène.
Il m'a souvent de la terreur
Fait sentir l'atteinte profonde:
Mes amis, n'en ayez pas peur;
C'est le meilleur homme du monde.

Égalant Sophocle et Shakespear,
Il a peint la douce Hédelmone,
Les touchantes fureurs de Lear
Et les soins pieux d'Antigone.
A sa voix, la pitié, l'horreur
De nous s'emparent à la ronde:
Mes amis, n'en ayez pas peur;
C'est le meilleur homme du monde.

Le laurier, sur ses cheveux blancs,
S'enlace aux fleurs de la prairie;
Ses vertus, comme ses talents,
Sont l'orgueil de notre patrie.

Comment aborder sans frayeur
L'homme en qui tant de gloire abonde?
Mes amis, n'en ayez pas peur;
C'est le meilleur homme du monde.

A M. DUCIS.

J'ai lu, dans ton livre enchanteur,
Les vers brûlants, pleins d'harmonie,
Où ton audace et ton génie
Brillent moins encor que ton cœur.
Plus loin, quel coloris aimable
Dans ces tableaux frais et touchants,
Tracés de cette main hardie, impitoyable,
Qui peignit en traits effrayants
Cet Othello cruel, ce Macbeth si coupable,
Et ce Léar si misérable
Chassé par ses propres enfants!

De ton Abufar les disgraces
Me font verser de plus doux pleurs.
Tes Arabes sont pleins de graces,
Et tes déserts sont tout en fleurs.
Mais, quittant les pinceaux tragiques,
Que j'aime à te suivre, au printemps,
Sous les saules mélancoliques
Consacrés dans tes vers charmants!
Là, seul avec ton ame pure,
Pour couronne ayant leur verdure,
Pour siége le gazon naissant,
Je te vois, par un doux sourire,
Répondre au souris caressant
Des graces qui montent ta lyre,
Tandis qu'apprêtant tes pinceaux,
De la nature qui t'inspire
Tu saisis les riants tableaux.

Que j'aime ton *petit parterre*,
Ton *petit bois*, *ton frais ruisseau*,
Et sur-tout ce *petit caveau*
Où ta muse adroite et légère
Trouve un Hippocrène nouveau!
Toi que tes goûts ont fait ermite,
Dis-moi quel séjour eut le prix
De ce pauvre petit logis
Où tu caches tant de mérite?
L'étude, l'amitié, la paix,
T'y font fidèle compagnie.
Ni l'ambition, ni l'envie
N'osèrent aborder jamais
L'humble toit témoin de ta vie.
Ce toit n'a rien de nos palais;
Mais il couvre un trésor plus rare
Trésor dont le ciel est avare:
Un poëte sans vanité,
Un reclus sans misanthropie,
Dont toute la philosophie
Est la droiture et la bonté.

Ah! reste dans tes bois tranquilles,
Avec leurs hôtes innocents,
Loin de nos Midas insolents,
Ennuyeux autant qu'inutiles,
Et d'eux seuls toujours si contents!
Hélas! dans notre triste ville,
S'il reste quelques bonnes gens,
On y voit par cent et par mille,
Des sots, des fripons, des méchants;
Des critiques pleins d'arrogance,
Contrôlant tout effrontément,
Et, pour sauver leur ignorance,
Jugeant de tout sans jugement;
Des femmes (soit dit sans médire)
Qui veulent se mêler d'écrire....

J'en sais une qui bien souvent
A passé les nuits à te lire,
Qui t'aime, t'honore, t'admire,
Que tu mets dans l'enchantement,
Et, pour comble d'égarement,
Qui s'avise de te le dire.

A M. DUCIS.

Parmi les hommes dont notre âge
A juste titre s'est vanté,
Beaucoup ont un double visage :
L'un, naturel ; l'autre, emprunté ;
L'un, sombre, morose, agité ;
L'autre, riant et sans nuage ;
L'un, qu'on porte en société,
Et l'autre, au sein de son ménage.

Chez lui, comme hors de chez lui,
François Ducis, le Vénérable,
Toujours égal, toujours affable,
Sera demain tel qu'aujourd'hui ;
Sa douceur est inaltérable.
C'est un ami qui vous séduit,
Et non point un juge sévère,
Qui par la crainte vous conduit ;
C'est un flambeau, dont la lumière
Ne blesse point l'œil qui la suit.
En nous guidant, il sait nous plaire.
Philosophe aimable, indulgent,
Chacun voudroit, en le voyant,
Être son voisin, son parent,
Son ami, son fils, ou son frère.
Sans regrets, sans ambition,
Sans remords, sans inquiétudes,
A l'abri des vicissitudes

Du temps et de l'opinion;
Noble et bienfaisant; sans foiblesse;
Pour les méchants seuls sans pitié,
Il cultive en paix l'amitié,
Et les muses et la sagesse.
C'est par elles que dans leur cours
Il sait enchaîner les années,
Et qu'il voit s'écouler ses jours,
Comme des heures fortunées.
Puissions-nous ici, dans vingt ans,
Répéter cet anniversaire,
Et de sa muse centenaire
Écouter encor les accents!

Amis, qu'inspira son génie,
Et qui savez par vos talents
Égayer l'hiver de sa vie,
Ah! que chacun de vous le prie
De m'encourager à mon tour!
Après vos noms, sur le Parnasse,
Le mien pourroit peut-être un jour
Trouver une petite place.

N'a-t-on pas, au sein des forêts,
Vu ramper le lierre infertile,
Et d'abord, long-temps sans attraits,
Traîner sa verdure inutile?
Mais que d'un chêne généreux
Sa foiblesse implore l'ombrage,
Croissant bientôt sous son feuillage,
Il monte avec lui vers les cieux.
Puis lorsque le temps ou l'orage
A dépouillé son noble appui
Des dons de Flore et du bel âge,
Il s'attache encor plus à lui.
Il l'orne de fleurs, il le presse,
Et de ses rameaux caressants,

Le couvrant, l'entourant sans cesse,
Il pare à son tour la vieillesse
De ce chêne, dont la tendresse
A protégé ses jeunes ans.

FIN.

TABLE.

ERRATUM.

Page 60, ligne 18. Pour mutiler l'épigraphe.
Lisez : l'épitaphe.

